

Le bal des masques

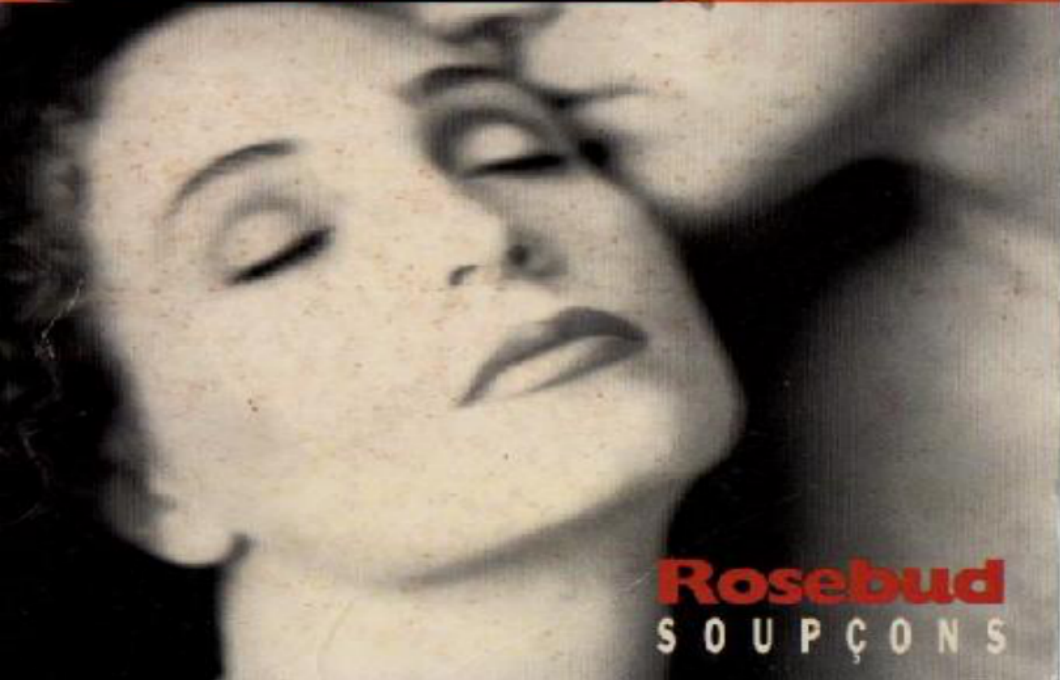
susan Wiggs

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

SUSAN
WIGGS

*Le Bal
des masques*



Rosebud
S O U P Ç O N S

Susan WIGGS

LE BAL DES MASQUES

Titre original : LORD OF THE NIGHT

Ebook : chantal25k

Scan et OCR : MamaBea

RESUME

Lorsqu'un abominable crime est commis dans la Venise tumultueuse du ^{XVI}^e siècle, c'est à l'austère Sandro Cavalli qu'il revient de découvrir le coupable. Car avec un code moral aussi implacable que le marbre des palais vénitiens, rien ni personne ne peut le détourner de son devoir. Personne... jusqu'à l'apparition de Laura Bandello, une jeune artiste au charme désarmant qui semble en savoir beaucoup sur les crimes qui secouent la lagune. Se pourrait-il que la belle innocente soit elle-même impliquée dans un horrible complot contre le doge ? A Sandro Cavalli de faire enfin tomber les masques...

République de Venise, février 1531

Sandro Cavalli pénétra, le front soucieux, dans l'atelier inondé de soleil. Lorsqu'il découvrit une jeune femme entièrement nue, paresseusement étendue sur un divan, il sut que sa journée ne faisait qu'empirer. Elle ne l'avait pas entendu. Il hésita dans l'ombre d'un pilier de marbre, oubliant jusqu'à l'affaire pressante qui le conduisait chez le peintre Titien.

Trente-sept années d'une parfaite éducation exigeaient qu'il révèle sa présence, mais devant cette vision inattendue et sublime, Sandro Cavalli se découvrait, pour la première fois de sa vie, entièrement soumis à la puissance de ses désirs.

Sans se douter de sa présence, la jeune femme rêvait nonchalamment et son regard, au-delà de la fenêtre, flottait sur les dômes, les cheminées cannelées et les tuiles rouges des toits de Venise. Sa main, avec une sensualité inconsciente glissa le long d'un coussin et un faible soupir lui échappa.

Depuis les verrières, quelques rayons du pâle soleil d'hiver illuminaient sa peau d'albâtre. L'une de ses jambes était repliée, son poignet reposait sur son genou et ses doigts relâchés ressemblaient aux pétales alanguis d'un lys. Les parties les plus intimes de son corps étaient cachées par un tissu léger qui rendait sa nudité plus provocante encore. Sandro était captivé par sa beauté.

La couleur de ses cheveux était presque aussi saisissante que le spectacle de son corps dévêtu. A une époque où l'on vénérât la blondeur, les cheveux de la jeune femme étaient noirs comme l'encre, brillants comme l'onyx et ondoyaient en une cascade épaisse et soyeuse sur son dos. Une mèche égarée glissa le long de son épaule et vint s'enrouler autour de son sein. Sandro s'attarda un instant à contempler la chair pâle dont la tendre extrémité avait la couleur d'une rose de printemps. Ses yeux glissèrent sur des jambes sans fin, remontèrent vers une croupe arrondie pour s'arrêter, entre ses cuisses, aux ombres où se nichait tout le mystère de sa féminité.

Une déesse tombée du ciel pour enchanter les mortels.

Sandro réalisa brusquement qu'il transpirait. Il n'était pas dans ses habitudes d'être impressionné par une femme, aussi belle fût-elle. Mais il n'avait plus aucune idée de la raison qui l'avait poussé à venir chez Titien. La jeune femme, par sa présence et sa grâce mystérieuse, lui avait brusquement rappelé les rêves de sa jeunesse.

Ces souvenirs impromptus créèrent un désordre fâcheux dans

l'esprit parfaitement rationnel de Sandro Cavalli. Contrarié par ce laisser-aller absurde et déplacé, il chassa ces pensées maudites et s'éclaircit la gorge.

— Le *maestro* n'est pas là ?

La jeune femme détourna le visage de la fenêtre. Aussi peu effrayée qu'embarrassée, elle posa sur lui un regard d'une curiosité polie. Ses yeux bleu-violet étaient les plus grands que Sandro ait jamais vus. Son visage, frais et vulnérable, lui sembla d'une extrême jeunesse.

— Il est allé chercher une colombe, répondit-elle en quittant le sofa.

Elle était grande, éblouissante, et ses courbes sensuelles un aiguillon prompt à réveiller sa virilité. Furieux de sa réaction, Sandro fronça les sourcils tandis qu'elle décrochait un peignoir de soie bleue et le nouait nonchalamment autour de sa taille. Elle pencha la tête d'un côté, scruta son expression impatiente et troublée et poursuivit.

— On dirait bien que vous n'avez jamais acheté de colombe de votre vie.

— Pourquoi devrais-je... ?

Mais il se tut et se demanda pourquoi sa question lui inspirait un tel sentiment d'imperfection.

— Non, en effet, acheva-t-il.

— Titien en cherche une, c'est pour le portrait, lui expliqua-t-elle en désignant le chevalet d'un geste fluide et gracieux.

Curieux, Sandro ôta sa toque de velours. D'un geste, il dégrafa son lourd manteau noir bordé d'une riche étoffe cramoisie, l'envoya sur un fauteuil et s'avança vers la toile. A ses yeux, la composition ne manquait de rien, sauf peut-être d'une touche de modestie.

Les talents de coloriste de Titien éclataient encore une fois dans cette œuvre. Les jeux d'ombre et de lumière ajoutaient un éclat flamboyant à la femme allongée au centre de la toile. Aussi généreuse qu'un bourgeon gonflé de sève, elle était étendue sur un amas de tissus floconneux, dans une pièce, une loggia, ouverte sur le ciel d'où se déversait une cascade de pièces d'or.

— Diane, constata Sandro, une fois passée l'émotion qui lui nouait la gorge.

— Oui. La princesse vertueuse offerte aux dieux. Vous l'aimez ?

— Si j'étais un dieu, oui.

Il ne pouvait détacher ses yeux de la toile. Il avait d'abord été frappé par sa sensualité mais en examinant plus attentivement le visage de Diane, il découvrit que le regard d'extase qui l'irradiait se fondait dans quelque chose de beaucoup plus sublime qu'un simple plaisir charnel. La déesse-femme offrait au spectateur sa double nature

troublante et provocante. Dans son regard brillaient l'innocence d'une vierge et toute la science corrompue d'une courtisane.

— Vous vous demandez à quoi elle peut penser, n'est-ce pas ?

La jeune femme était derrière lui et le souffle doux de sa voix lui caressa l'oreille.

Il se raidit. Il faisait mine d'étudier les bouillonnements des nuages à l'arrière-plan mais il était penché sur les courbes voluptueuses du modèle.

— J'ai bien peur de n'être qu'un piètre amateur d'art.

Il se tourna vers elle. Elle était très proche, beaucoup trop proche de lui. La lumière de l'hiver se reflétait dans ses yeux bleu-violet, il pouvait admirer la courbe tendre et charnue de sa lèvre inférieure et les petites mèches vaporeuses qui flottaient sur ses tempes.

— Voulez-vous attendre, monseigneur, heu...

Elle se mordit la lèvre exactement à l'endroit où Sandro attendait qu'elle le fasse.

Il se ressaisit et s'éclaircit encore une fois la gorge.

— Cavalli, dit-il, Sandro Cavalli.

Elle se rapprocha encore de lui, les yeux écar-quillés de stupeur.

— Le ministre des Affaires intérieures de Venise, le responsable de l'ordre, de la justice et de la paix ? « Le Prince de la Nuit », acheva-t-elle au comble de l'étonnement.

— Oui, acquiesça-t-il amusé de l'énumération plus ou moins officielle de ses titres et conscient qu'ils étaient sa seule raison d'être. Et vous, qui êtes-vous ?

— Laura Bandello.

Il pensa aussitôt à Pétrarque. Elle aussi, avec sa beauté et sa grâce, était capable d'inspirer un homme et d'en faire un poète. Mais un autre que lui, se dit-il. Pas Sandro Cavalli, pas le Prince de la Nuit, ainsi que l'avait surnommé le peuple de Venise. Le seul poème qu'il connaissait était celui où "criminel" rimait avec "désespoir".

Elle le regardait comme s'il portait une auréole.

— Le Prince de la Nuit, répéta-t-elle. J'ai entendu tellement de choses merveilleuses à votre sujet. Vous avez sauvé des centaines de femmes des mains des Turcs.

Elle compta ses exploits sur ses doigts.

— Vous avez protégé les marais salants de Ravenne de la convoitise des Français. Vous avez arrêté les lansquenets allemands qui étaient sur le point de détruire l'hospice des enfants trouvés. Vous...

Son admiration et son enthousiasme naïf le désarçonnèrent. Il fut pris d'un tousotement gêné.

— Oui, mais je n'ai pas encore maîtrisé l'art de marcher sur

l'eau, plaisanta-t-il en feignant l'indifférence.

Son rire s'envola comme un carillon cristallin. Elle lui parut irréaliste. Entourée du halo de lumière qui se déversait de la fenêtre derrière elle, elle semblait aussi éthérée que la brume de la lagune. Elle en était une de ces créatures aériennes de joie et d'allégresse.

Etrange, se dit Sandro en secouant la tête, incapable de savoir s'il pensait à Laura Bandello ou à la réaction qu'elle lui inspirait.

— Le *maestro* ne devrait pas tarder, reprit-elle plus sérieuse. Voulez-vous un verre de vin en attendant ?

Sandro pensa au corps mutilé qu'il avait découvert à l'aube. Il n'avait pas le temps de batifoler avec une jeune modèle trop belle, trop jeune et trop gaie.

— Avec plaisir, s'entendit-il répondre.

D'une démarche dont la grâce lui fit comprendre pourquoi Titien avait voulu la peindre, elle se dirigea vers un grand placard et écarta avec précaution les pots de pigments et les chiffons maculés de peinture. Lorsqu'elle se pencha vers une rangée de bouteilles cerclées d'osier, ses hanches ondulèrent sous le fin peignoir de soie. Sandro se répéta qu'il était un fervent défenseur des vertus féminines mais son corps lui rappelait qu'il n'était qu'un homme, vigoureux, fait de chair et de sang.

— Qu'aimeriez-vous ? lui demanda-t-elle pardessus son épaule.

Vous, se dit-il.

Incapable de proférer un son, il serra les dents.

— Il y a un excellent marsala, poursuivit-elle sans attendre sa réponse. La meilleure récolte depuis des décennies. Ou encore ce vin doux. Un marchand de Smye l'a offert au maître en hommage.

— Peu importe, l'interrompit-il, tous les vins ont pour moi le même goût.

Elle se releva vivement et ses seins se dressèrent sous la soie.

— Vous ne connaissez rien à la peinture ni aux vins ! Je croyais pourtant que les aristocrates étaient de fins amateurs de vins, épris de littérature et amoureux des arts et des sciences.

— Eh bien, ça n'est pas mon cas, répondit-il mal à l'aise.

— Comment un homme peut-il ignorer une chose aussi essentielle que le vin ? Essayons celui de Smye, décida-t-elle en remplissant deux gobelets en verre de Murano. Le *maestro* le trouve trop doux. Mais moi, il me semble parfait.

Elle lui tendit un verre et avala une petite gorgée du sien. Les yeux fermés, ses lèvres entrouvertes, humides et brillantes, elle ressemblait à la déesse anticipant son extase, à Diane attendant l'amant qui avait gagné ses faveurs. Elle ouvrit les yeux et Sandro se

sentit comme happé par la profondeur de leur couleur lavande.

— A mon avis, affirma-t-elle, aucun vin ne peut être trop doux.

Elle heurta le bord de son verre avec celui de Sandro.

— *Salute*, monseigneur.

— *Salute*.

Il avala son verre d'un trait. Il n'appréciait pas particulièrement la boisson épaisse et sucrée mais tendit le bras pour qu'elle le serve à nouveau.

— Plus lentement, cette fois, lui dit-elle en remplissant son gobelet. Le vin - comme tous les plaisirs de la vie - mérite d'être savouré avec lenteur.

Sandro ne savourait rien d'autre que son travail et le frisson douteux que lui procuraient l'appréhension des criminels, l'arrestation des voleurs et la condamnation des nobles qui se croyaient, par leur naissance, au-dessus des lois.

— Est-ce le devoir qui vous amène, monseigneur ?

— Oui.

Elle rit.

— Dois-je prendre la brièveté et la... sécheresse de votre réponse pour une fin de non-recevoir ?

Elle avait une particularité qui la rendait fascinante aux yeux de Sandro. Elle était toujours en mouvement, remettait une mèche à sa place, redressait un pli de sa robe, promenait ses doigts sur l'appui de la fenêtre. Il se demandait comment Titien avait pu faire pour capturer son image.

— Oui, fit-il après un silence. Dans mon métier, il est indispensable d'être discret.

— Discret.

Elle fit rouler le mot dans sa bouche et le goûta comme s'il était une gorgée de vin. Puis elle posa une main sur sa hanche et imita avec aisance le ton de sa voix.

— Dans *mon* métier, la discrétion n'est pas la première des vertus. Sœur Lucia me sermonnait toujours sur ce chapitre.

Sandro se dit qu'il n'avait aucune raison de vouloir en apprendre plus sur la vie de cette fille, mais son charme ineffable lui arracha sans doute la question qui suivit.

— Sœur Lucia ?

— Quelle délicatesse de vous intéresser à mon humble personne.

Sa voix et ses yeux le narguaient d'une impitoyable insolence.

— Au couvent de Sainte-Marie-Céleste, reprit-elle pourtant.

Elle se tourna vers la fenêtre et s'absorba dans la contemplation du canal. Il était encombré de gondoles qui transportaient marchands

et aristocrates vers leurs occupations quotidiennes, et de *caorlini* jaunes convoyant jusqu'à la ville les vivres produits à l'intérieur des terres. De l'autre côté du canal, face à celui de Titien, se dressaient d'autres palais avec leurs façades dentelées sculptées dans la pierre d'Istrie.

— C'est là que j'ai été élevée, ajouta-t-elle en se passant les mains sur les bras comme pour chasser un frisson. Je n'ai jamais connu mon père.

En homme bien élevé et plein de délicatesse qu'il était, Sandro ne pouvait faire autrement que de l'interroger.

— Et votre mère ?

— Elle m'a donnée au couvent. Vendue, pour être plus précise.

Elle avait énoncé cet événement de la voix prosaïque du marchand dressant son inventaire. Elle semblait ne pas avoir remarqué l'étonnement de Sandro.

— Vendue ?

Lorsque Laura se retourna vers lui, Sandro surprit son regard mélancolique et, dans son menton, l'émouvante tentative de dissimuler sa vulnérabilité.

— Les sœurs ont autant besoin d'ouvrières que de dots sonnantes et trébuchantes.

Comme si elle avait senti naître la colère dans les yeux de Sandro, elle se hâta de poursuivre.

— Nous étions sans domicile, sans ressources. Ma mère a utilisé cet argent pour quitter Venise.

Ses yeux se perdirent dans le vague et s'éclairèrent des faibles lueurs de ses rêves passés.

— En me quittant, elle a juré qu'elle enverrait de l'argent pour moi, mais...

Elle releva les épaules et les laissa retomber en un mouvement gracieux.

— Je n'ai aucune nouvelle d'elle depuis mes sept ans.

Sandro se frotta la mâchoire pour apaiser sa colère. Il ne supportait pas l'idée que cette belle jeune femme ait pu être une enfant terrorisée, abandonnée par sa mère, livrée à des mains étrangères.

— Vous n'avez pas pris le voile, observa-t-il.

— Je ne me suis jamais posé la question.

Elle se dirigea vers une table où se trouvait une coupe pleine des pommes ridées de l'hiver. Elle en tendit une à Sandro. Pensant à Eve, il ne put s'empêcher d'hésiter avant de la prendre. Laura s'assit sur un canapé bas tendu de velours rouge.

— Je n'ai aucune envie d'entrer dans les ordres. J'ai l'intention d'être un très grand peintre.

Sandro suspendit son geste et Laura éclata d'un rire clair, plus gai que le chant d'un oiseau.

— Monseigneur, ne me regardez pas comme si j'avais l'intention de descendre aux enfers ! Est-il tellement anormal qu'une femme veuille devenir peintre ?

— Oui. Je trouve que c'est assez... déplacé.

Elle s'adossa et sa bouche s'arqua en un sourire méprisant.

— Vous me décevez, monseigneur. J'aurais pensé qu'un homme dont la charge est de maintenir la paix à Venise aurait eu l'esprit plus ouvert. Les femmes n'ont que trois possibilités : être épouse, nonne ou putain. Pouvez-vous me blâmer de vouloir élargir ce choix ?

Son regard glissa sur elle et il mordit dans sa pomme, étonné de la découvrir si sucrée et si tendre.

— Je me demande seulement si vous avez les ressources nécessaires pour supporter toutes les difficultés et les privations qu'impose une carrière de peintre.

Elle souleva un sourcil noir, se leva et lui tendit la main.

— Venez donc juger si mon travail vaut les privations que l'on peut endurer pour lui.

Sandro ne voulait pas prendre sa main ni lui permettre de marcher à ses côtés. Mais ses intentions cédèrent devant l'émergence d'un désir réprimé depuis trop longtemps et, suivant son impulsion, il prit sa main dans la sienne. Sa peau était douce, ses os aussi fragiles que ceux d'un oiseau. Elle se parfumait les cheveux au jasmin, une odeur si subtile et enivrante qu'on avait envie de s'arrêter, de fermer les yeux et de plonger le visage dans la source même de ce parfum.

Il résista et la suivit vers une alcôve nichée dans l'un des angles de l'atelier. La lumière pâle de la mer, l'éclat brumeux de Venise, se répandaient à travers une baie vitrée semi-circulaire. Au milieu de cet espace étroit trônait un chevalet.

Il lui lâcha la main et regarda la toile. C'était une scène inhabituelle. Ni sacrée ni mythologique comme il était d'usage, elle représentait une famille. L'amour de l'artiste pour son sujet se voyait dans chaque touche de pinceau. La famille était réunie dans un jardin qui ressemblait aux luxuriantes propriétés de la noblesse, le long de la rivière Brenta. La femme était assise dans l'herbe, elle tenait un livre ouvert sur ses genoux et, étendu à côté d'elle, se trouvait un petit garçon dont le visage rappelait celui d'un chérubin malicieux. Derrière la femme, tenant entre ses doigts une mèche de ses cheveux, se tenait un homme vêtu du riche costume des condottiere.

La quatrième figure laissa Sandro vaguement mal à l'aise. Vêtue de noir, elle se tenait à l'écart des autres dans l'ombre d'un châtaignier

en fleur. Son visage était tourné de telle façon qu'on ne voyait que son profil, lui aussi dans l'ombre. Sa position tendue laissait comprendre qu'elle avait envie de fuir. Elle lui parut si réelle que Sandro se sentit poussé vers elle, animé du désir de la ramener vers la lumière. Les autres semblaient si vivants qu'il avait envie de se joindre à eux, d'écouter l'histoire que lisait la femme et de toucher ses cheveux doux caressés par la lumière, exactement comme le faisait l'homme derrière elle.

— C'est merveilleux, s'entendit-il prononcer.

— Je devrais être flattée, mais comme vous ne connaissez rien à l'art...

Malgré la pointe d'ironie cachée dans sa voix, ses joues avaient rosi de plaisir. Sandro n'avait jamais associé le plaisir à la couleur mais il lui évoquait à présent la teinte d'une rose à peine éclos. Il toussa.

— J'étais un élève indifférent et malheureusement assez médiocre en art. Quoi qu'il en soit, je sais reconnaître quand quelque chose... me plaît.

Elle attrapa sa main et, avant qu'il ait pu se défendre, la plaqua contre sa poitrine. Son cœur palpitait ; sa chair était chaude sous la soie légère.

— Monseigneur, commença-t-elle, ou vous êtes un flatteur éhonté ou vous êtes un homme d'une extrême gentillesse et d'une grande sensibilité.

Il arracha brutalement sa main.

— Je ne flatte jamais les gens. Cela revient à mentir et je méprise les menteurs. Pardonnez-moi, mais contrairement à ce que vous croyez, j'en connais plus d'un qui se serait étouffé de rire en entendant ce terme prononcé à mon sujet. Je dis ce que je pense, c'est tout. En tant qu'artiste, vous avez un talent hors du commun.

— Non, répondit-elle. Vous confondez l'habileté avec le talent. J'ai encore beaucoup à apprendre. C'est pourquoi je travaille avec Titen. Je pose pour lui et il me donne des leçons.

Une ombre obscurcit son regard.

— Peindre est une entreprise extrêmement coûteuse et je ne peux pas être payée avant d'être acceptée à l'Académie. Un événement assez improbable, hélas. Les femmes n'y sont pas les bienvenues.

Elle désigna son tableau.

— Avez-vous remarqué que j'ai placé l'homme derrière la femme ?

— Pour montrer le respect qu'elle lui inspire ?

— Non. Pour masquer le fait que je ne sais pas peindre les hommes.

Elle sourit devant son étonnement.

— Voyez-vous, en tant que femme, je n'ai pas le droit d'assister aux cours de nus masculins.

— Naturellement et je suis heureux de l'entendre.

— Vous parlez comme un homme, lança-t-elle. C'est très frustrant.

Elle attrapa un cahier sur une étagère et en parcourut les différentes pages.

— Regardez. Etant donné cette lacune, j'ai des problèmes de perspective et mes compositions sont...

— Laissez-moi voir, fit-il en lui prenant le cahier des mains. Vous aurez tout le loisir de m'énumérer vos défauts.

Tout en l'écoutant, il examina successivement les croquis d'un amandier en fleur, d'un terrier noir et marron dessiné sur le vif, d'une blanchisseuse soulevant un lourd panier d'osier, des cheminées inversées si particulières à Venise et d'une femme africaine, superbe et altière.

Au fil de ces dessins, son étonnement s'accrut. L'œil fin et vif de l'artiste, la manière dont elle semblait capter le moindre mouvement ou la plus subtile émotion pour animer son sujet le frappèrent par la force de leur vitalité. Il s'arrêta au dessin d'une jeune femme penchée sur un bureau, une plume à la main. Elle était bossue. Malgré les traits comme crispés de douleur de son visage, une lumière semblait l'irradier de l'intérieur. Laura n'avait ni ignoré ni exploité son apparence physique. Elle l'avait simplement dépeinte avec art et compassion.

— C'est Magdalena, lui expliqua-t-elle alors qu'il ne quittait pas son portrait des yeux. Une novice au couvent. Nous avons été élevées ensemble.

Elle souleva la feuille pour lui montrer une femme déjà âgée mais encore étonnamment séduisante, vêtue en habit de nonne.

— C'est sa mère, Célestina.

— Une sœur ? Elle est veuve ?

— Je ne crois pas. Elle n'a jamais voulu dire qui était le père de Magdalena. Certains disent que ce serait son propre confesseur.

— A quoi servent tous ces flacons derrière elle ?

— En peinture, il arrive souvent que nous entourions le sujet d'objets qui indiquent la profession. Sœur Célestina est alchimiste.

— Une occupation assez inhabituelle pour une nonne, lui fit observer Sandro.

— Vous n'êtes pas très à l'aise avec les choses inhabituelles, n'est-ce pas, monseigneur ? lui demanda-t-elle sans attendre de réponse. Célestina passe ses journées à mélanger et inventer des pigments pour Titien. Elle produit parfois des résultats des plus étranges. Un jour, elle a même provoqué une explosion et mis le feu à

toute une aile du couvent. Elle aurait dû être jetée dehors mais son protecteur anonyme, qui apporte une aide régulière et généreuse au couvent, lui a sauvé la mise, alors on lui a pardonné.

— Quand avez-vous quitté le couvent, Laura ?

Elle parut heureuse de le voir employer son prénom.

— Il y a six mois. Il était temps. J'avais peint des fresques sur presque tous les murs et enluminé des pages et des pages de manuscrits. La mère abbesse commençait à se plaindre des sommes que je dépensais pour mes fournitures et je commençais à me lasser de ne peindre que des scènes bibliques.

Sandro fronça les sourcils.

— Vous avez peint les murs du couvent ?

Elle acquiesça vigoureusement et ses cheveux ondulèrent sur son dos comme un épais voile noir et brillant.

— Quand j'ai eu dix ans, on m'a confié des enluminures de manuscrits. Un des livres d'heures que j'ai peints a été envoyé à Sa Sainteté elle-même, qui en a fait des éloges au couvent. Son admiration et ses félicitations ont poussé les sœurs à me donner plus de travail. J'ai alors peint des retables, des triptyques, des fresques murales. J'ai passé une année entière à faire des chemins de croix.

— Un apprentissage plutôt bizarre, murmura-t-il d'un ton rêveur.

— Oui et maintenant, je veux faire autre chose.

— Alors vous êtes partie.

Elle détourna les yeux, d'un mouvement imperceptible que Sandro savait capter et qu'il n'aimait pas.

— Pourquoi ne me dites-vous pas la vérité ?

— Pourquoi croyez-vous que je vous cache quelque chose ?

— Votre art, c'est la peinture. Le mien consiste à déterrer la vérité, où qu'elle se trouve. Pour quelle raison avez-vous quitté le couvent ?

— Je... ne voulais pas participer à certaines activités.

Sandro sentit sa gorge se nouer désagréablement. Il l'avait su dès qu'il avait posé les yeux sur elle. Dans sa vie parfaitement réglée, pour son esprit méthodique et rigoureux, cette jeune femme représentait un véritable danger. Il aurait dû écouter sa première intuition.

— Vous voulez parler des messes, des jeûnes, de ce genre de choses ? demanda-t-il prudent.

Elle balaya l'air d'une main vive.

— Puisque vous voulez tout savoir, je vais vous le dire. Quelques-unes des sœurs ont... des relations malsaines avec certains prêtres de l'extérieur. Il y en avait un en particulier, le père Luigi, qui avait un penchant pour les jeunes aspirantes. Tout ce qu'il a pu

obtenir de moi, c'est un bon coup de genou dans ses..., enfin, j'ai refusé de céder à ses avances.

— Bravo ! s'exclama Sandro.

Il échafaudait déjà pour ce sinistre Luigi un pèlerinage prolongé à Jérusalem à bord du plus vétuste et du plus lourd des navires qu'il pourrait affréter lorsque Laura lui adressa un sourire lumineux.

— De là ma plus ancienne conviction : une femme ne doit accorder ses faveurs à un homme que par...

— Amour, acheva Sandro avec assurance, alors qu'il sentait croître son estime pour cette jeune personne. Je suis tout à fait d'accord.

Mais elle éclata d'un rire clair.

— C'est un très noble sentiment et qui vous honore, monseigneur. Pourtant, je ne parlais pas d'amour mais d'intérêt. D'argent si vous préférez, ajouta-t-elle comme il semblait ne pas comprendre.

Sandro sentit son cœur se glacer. Il referma brusquement le cahier d'esquisses et fit rageusement demi-tour vers le centre de l'atelier. Qu'elle aille au diable !

Ses illusions s'étaient envolées depuis des années, mais Laura, durant un bref instant, lui avait redonné le goût de la pureté, celui de l'innocence. Il n'avait pourtant aucune raison de lui en vouloir. Comment aurait-il pu ? La pauvre enfant avait été élevée par des femmes qui ne connaissaient rien à l'amour ni à l'honneur.

Laura le suivit d'une démarche élégante et souple. Elle semblait parfaitement sereine, ce qui surprit Sandro Cavalli. Beaucoup de gens, après s'être frottés à son humeur légendaire, se débrouillaient pour faire bonne figure, mais personne ne s'en était

jamais sorti avec autant d'allure. Son sourire était éblouissant.

— Monseigneur, lui dit-elle, je vous ai contrarié. Parlons plutôt de vous.

— Je n'en vois pas l'intérêt.

— Mais moi, oui et je suis obstinée !

Elle secoua la tête et des éclats bleus illuminèrent sa chevelure sombre. Ses yeux pétillaient, sa bouche faisait une moue adorable. Réprimant son admiration, Sandro passa un doigt autour du col de sa chemise de batiste.

— J'ai une fille, Adriana, qui vient d'épouser le fils du chef du Conseil des Dix.

— Le premier des Dix ?

Ses yeux s'étaient agrandis et elle émit un petit sifflement.

— Je suis très impressionnée.

Elle se moquait de lui. Il la regarda sévèrement.

— Mon fils, Marcantonio, s'occupe des intérêts maritimes de la

famille et il aura bientôt un siège au Sénat.

— Vous devez être très fier de vos enfants.

L'ironie avait fait place à la mélancolie et Sandro

se demanda si elle avait jamais rêvé de son père inconnu, de sa mère absente.

— Et votre femme, monseigneur ?

— Elle est morte, fit Sandro d'une voix égale.

— Oh ! je suis désolée... Est-ce que vous l'aimiez beaucoup ?

— On nous a mariés à l'âge de quinze ans, un mariage arrangé, bien sûr.

Il grimaça. Que ce soit par sa famille ou par son

propre sens du devoir, ses choix lui avaient toujours été imposés.

— J'ai épousé ses épices perses et elle, mon verre de Murano.

Il s'étonnait de sa propre amertume.

— Vous êtes veuf depuis longtemps, monseigneur ?

— Il y a presque vingt ans qu'elle est morte. Je ne sais pas pourquoi je vous raconte tout ça, murmura-t-il après un silence.

Il vint s'accouder à la fenêtre et regarda la ville un instant. Pourquoi se sentait-il tellement mélancolique ?

— Tout le monde un jour a besoin d'exprimer ce que ressent son cœur.

— Il n'y a rien dans le mien, madame, fit-il en se tournant vers elle.

Elle laissa échapper un rire incertain.

— Comme il est étrange de dire une chose pareille, monseigneur. Comment est-elle morte ?

Son regard se durcit brusquement. Elle vit ses mâchoires se contracter.

— Vous voulez savoir si elle est morte en couches, d'ivresse ou d'un suicide ? s'écria-t-il avec violence pour la blesser de lui faire revivre une honte enterrée depuis longtemps. Est-ce que j'étais trop avare, trop pris par d'autres femmes, ou est-ce que je la battais ?

— Monseigneur, si vous ne voulez pas en parler...

— C'était pendant l'explosion de l'Arsenal en 1512. Quelqu'un a mis le feu aux poudres dans le magasin adjacent au chantier de construction des navires.

Il regarda par la fenêtre et ressentit comme alors la panique, l'horreur, la douleur, la honte.

— Je ne comprends pas, monseigneur. Qu'est-ce que votre femme - sans doute de la meilleure noblesse - allait faire à l'Arsenal ?

Il posa sur elle un regard dur.

— Retrouver son amant, un *galleoto*.

Laura en eut le souffle coupé.

— Son amant était rameur ?

—Exactement. Vous avez l'air choqué, madame. C'est vrai qu'il est toujours pénible d'apprendre la trahison d'une femme.

Elle lui lança un regard acéré.

— Au contraire, je me demandais, monseigneur, quelle pouvait être la nature de votre... défaillance.

— Ma...

Une rougeur de colère lui monta au visage.

— Pourquoi pensez-vous que je devrais avoir des défaillances ?

— Eh bien, je suppose que votre femme devait avoir des raisons pour chercher... consolation auprès d'un autre homme.

Sandro était trop choqué pour répondre. Personne n'avait jamais osé émettre une telle supposition devant lui. Mais au plus profond de son âme, il se disait qu'une once de vérité se cachait peut-être dans la réflexion insolente de Laura. Irrité par son commentaire et pressé de questionner Titien, il se mura dans un mutisme froid.

— Je suis désolée d'avoir insisté, fit Laura.

Mais il semblait être dans sa nature d'insister.

Pleine de bonne volonté, elle passa à un sujet de conversation moins personnel.

— J'aimerais en savoir plus sur votre enquête...

— En savoir plus ?

— En tant qu'artiste, toutes les facettes de l'âme humaine me passionnent. Je ne peux pas peindre mes modèles sans comprendre toutes leurs émotions. Et ce crime, c'est...

— Non, la culpa Sandro d'un geste brusque. Si je vous en parle, votre jeunesse et votre beauté ne seront plus jamais les mêmes. Restez en dehors de ça.

Elle se servait du vin et interrompit son geste. Sandro réalisa que c'était la première fois qu'il la voyait complètement immobile, comme la créature que Titien avait peinte avec tant d'art, sensuelle et ravissante, l'incarnation spirituelle d'un charme surhumain.

Lâchant la carafe, elle se précipita vers lui et, avant qu'il puisse l'en empêcher, elle se jeta à son cou et lui déposa un baiser sur les lèvres. Sandro eut une réaction aussi rapide que violente. Un désir irraisonné s'empara de lui et seule, la force de sa volonté durcie par une discipline de fer, lui permit de reculer et de l'écarter de lui.

Ses lèvres étaient fraîches et généreuses, son regard désorienté.

— Monseigneur, pardonnez-moi, je...

Espérant qu'elle ne se jetterait pas une nouvelle fois sur lui, Sandro lui lâcha les épaules.

— Personne n'a jamais pris garde à mes sentiments et...

Elle pressa ses mains délicates contre sa poitrine.

— Vous m'avez émue, monseigneur. Vous êtes bon et atten...

— Non, l'interrompt-il vivement. Je préfère seulement faire mon travail sans l'intervention de jeunes filles frivoles.

— Aussi charmant que d'habitude, n'est-ce pas, Sandro ? lança une voix joviale depuis la porte. On peut dire que vous savez y faire avec les femmes.

Ignorant la raillerie, Sandro traversa l'atelier en tendant la main vers Tiziano Vecellio dit le Titien, le peintre le plus célèbre de Venise.

— *Maestro*, je vous attendais.

— Je constate que vous avez fait la connaissance de Laura.

— Et je constate que vous pillez les couvents pour trouver vos modèles.

— Sa seigneurie me parlait de la mort de sa pauvre femme, fit Laura.

Les vigoureux sourcils noirs de Titien se dressèrent de stupeur. Il connaissait Sandro comme un homme hermétique et généralement taciturne. Sandro détourna un regard gêné. Il regrettait déjà ce qu'il avait confié à la belle inconnue et se demandait comment elle s'y était prise pour le faire parler.

— Avez-vous la colombe ? demanda Laura en s'approchant du peintre.

Titien lui lança un sourire indulgent. Avec ses cheveux noirs et sa barbe pointue, son physique imposant et son charme inconscient, il ressemblait au satyre de la mythologie contemplant sa prochaine victime.

— J'ai mieux que ça, répliqua-t-il en appelant son aide d'un geste de la main.

Un jeune garçon d'une douzaine d'années, aux joues rebondies et au regard plein de zèle, pénétra dans l'atelier. Il portait sous son bras un petit chiot bâtard au pelage marron.

— Oh ! comme il est mignon ! s'exclama Laura en se précipitant vers lui.

Le chien s'échappa et trotta maladroitement vers elle, sauta sur ses genoux et lui lécha copieusement le visage. Sandro détourna les yeux de dégoût.

— Oh ! vous ! grogna Laura avec une moue de mépris, venez donc le voir, il est tellement adorable.

Incapable de se souvenir de la dernière fois qu'il avait caressé un chien ou de savoir même s'il l'avait jamais fait dans sa vie, Sandro s'approcha. Le chiot bondit aussitôt vers lui et se jeta à l'assaut de ses hautes bottes. Les petites dents pointues transpercèrent le précieux cuir de Cordoue jusqu'à la chair.

— Par le corps du Christ ! jura Sandro en retirant son pied.

Mais le chiot ne lâcha pas sa prise et se retrouva dans les airs à pousser des grognements menaçants.

— Grand Dieu ! jura de nouveau Sandro en secouant son pied sans plus de résultat. Quelqu'un va-t-il me débarrasser de cette bête ?

— Mais faites attention ! Pauvre petite chose ! le réprimanda Laura.

— Pauvre petite...

Il se pencha sur la fine doublure écarlate qui dépassait maintenant de l'accroc.

— Je savais que c'était un mauvais jour, murmura-t-il entre ses dents.

Titien essuya une larme de joie qui roulait sur sa joue.

— Qu'est-ce que vous dites, monseigneur ?

— Rien.

Sa mâchoire était tellement serrée qu'il en avait mal.

— Ecoutez, *maestro*, je suis venu pour une affaire de la plus haute importance.

— Bien sûr, répliqua Titien alors qu'il reprenait son sérieux. Allons dans le grand salon. Vous boirez bien un verre de vin, lui offra-t-il comme ils quittaient la pièce.

— Volontiers. Si vous aviez un petit vin doux...

L'écho de sa voix se perdit dans l'entrée. Près de la porte, Laura les regarda s'éloigner en souriant. Sandro Cavalli était un homme intéressant. Assez rétrograde, mais très intéressant, décida-t-elle en refermant la porte de l'atelier derrière elle. Elle n'avait jamais vu un visage aussi rude qui ait autant de charme, ni un corps aussi bien fait pour l'exercice. Sandro Cavalli était extrêmement séduisant et semblait ne même pas s'en rendre compte.

— Garde le chiot avec toi, Vito, lança-t-elle à l'apprenti. Quoi que tu fasses, ne le laisse surtout pas me suivre.

Vito la contempla avec son air consciencieux qu'elle aurait parfois voulu lui renvoyer dans la figure.

— Où vas-tu ?

— Les suivre et je ne veux pas que le chien me fasse découvrir.

— Laura ! Tu ne devrais pas. Les gens qui écoutent aux portes apprennent rarement de bonnes nouvelles et... ça ne se fait pas.

Ignorant ces scrupules, Laura traversa rapidement le hall et appuya son oreille contre la porte du grand salon.

— Je ne pouvais pas le croire ! s'exclama-t-elle, la voix remplie d'horreur.

— Bois d'abord. Nous en parlerons après.

Yasmine remplit un verre de vin et le tendit à son amie puis prépara pour elle un mélange d'eau et de miel. Elle était musulmane et sa religion lui interdisait l'alcool. Assise sur un banc recouvert de cuir, les genoux remontés contre sa poitrine, Laura contemplait son amie avec admiration. Sa grande taille, sa grâce innée, sa silhouette

parfaite lui conféraient une beauté impressionnante. N'importe quel coloriste aurait rêvé de pouvoir reproduire la subtile teinte de sa peau, profonde, polie et comme enrichie de reflets d'or. Laura vida sa coupe puis releva les yeux vers la jeune femme.

— Alors ? lui demanda Yasmine tout en savourant son breuvage.

Contrairement à Laura, elle se tenait parfaitement immobile.

— Il enquête sur un meurtre arrivé la nuit dernière, murmura-t-elle.

Yasmine cligna ses grands yeux en amande.

— Est-ce que ça n'est pas son travail et celui de ses *zaffi* ?

— Oui, je suppose, mais celui-ci était un crime plus...

Elle se mordit la lèvre, grimaçant au souvenir de la description précise et froide qu'en avait fait Sandro Cavalli.

— ... sinistre qu'un crime ordinaire.

— En quoi ?

— Eh bien, commença-t-elle en se levant, l'homme a été poignardé en plein cœur. Sandro a dit qu'on l'a fait avec une dague empoisonnée. Je crois - elle tremblait - qu'il l'a su grâce à... l'odeur.

— Sandro ? Tu l'appelles par son prénom ?

— Pas devant lui, je n'oserais pas. Mais le meurtrier ne s'est pas arrêté à ça, poursuivit-elle en revenant à son sujet. Le cadavre avait les... testicules sectionnés.

Aucune réaction ne vint troubler le visage impassible de Yasmine.

— Intéressant. Il y a pas mal d'hommes que je présenterais volontiers à ton assassin.

— Oh ! Yasmine, tu ne penses pas ce que tu dis !

— Et pourquoi pas ?

Elle traversa la pièce de sa démarche féline et se dirigea vers une fenêtre donnant sur un patio où trois musiciens jouaient pour les invités de la célébrisissime Signora della Rubia. Yasmine se retourna et, écartant les bras, bomba légèrement le torse.

— Regarde-moi, Laura. Des hommes m'ont arrachée à ma terre natale. Des hommes m'ont vendue comme esclave à la Signora della Rubia. Six nuits par semaine, des inconnus viennent partager ma couche et user de mon corps. Ai-je une seule raison de vouloir du bien à un seul d'entre eux ?

— Evidemment, soupira Laura.

— Que sais-tu d'autre sur ce meurtre ?

— La victime était le secrétaire personnel du doge. C'est pourquoi Sandro est tellement préoccupé. Il s'appelle... il s'appelait Daniele Moro.

Le visage de Yasmine s'effondra, ses yeux s'écarquillèrent et son

corps élancé se raidit en une position de défense.

— Yasmine, s'écria Laura en traversant la pièce. Ce nom signifie quelque chose pour toi, n'est-ce pas ?

Yasmine passa ses doigts fins dans les plis de son superbe caftan de soie. Entremetteuse de premier ordre, la Signora della Rubia, qui possédait la plus opulente des maisons closes de Venise, ne lésinait jamais sur la présentation de sa marchandise.

Yasmine laissa échapper un profond soupir.

— Daniele Moro était ici, Laura, la nuit dernière.

2.

Laura se hâtait parmi la foule qui envahissait le pont du Rialto. Le large canal au-dessous fourmillait de gondoles tendues de soie, de barges venant du continent avec leur cargaison d'eau fraîche, de pain et de légumes, de petits esquifs et de bateaux de pêche qui partaient vers la lagune, de barques et d'embarcations à fond plat chargées de marchandises.

Avec ses échoppes de part et d'autre, sa foule d'acheteurs et de vendeurs, ses couleurs et son mouvement incessant, le célèbre pont du Grand Canal l'invitait à ralentir le pas. Ses doigts impatients auraient aimé peindre l'élégante comtesse contemplant une soie azur damassée, le marchand flamand présomptueux examinant une coiffe ornée de pierreries et les *gentildonne* chancelant sur leurs hauts talons de bois et jetant des coups d'œil par les portes des boutiques pour apercevoir les mannequins parés de leurs plus beaux atours.

Une mendiante était accroupie sur un perron et tendait une main sale vers des aumônes éventuelles. Laura n'avait pas d'argent mais elle délaça son fichu de dentelle et le déposa devant elle. C'était le troisième ce mois-ci mais son sourire, en réponse aux remerciements de la femme, était lumineux. Ses excuses à la Signora della Rubia étaient de moins en moins convaincantes et sa dette envers elle s'aggravait, mais ça n'avait pas grande importance.

De jeunes galants la sifflèrent et tentèrent de lui couper le chemin mais elle les repoussa en riant.

Laura n'avait jamais quitté Venise. Tous les étrangers qu'elle avait rencontrés juraient que sa ville était unique au monde et elle les croyait sur parole. Elle aimait Venise, la Sérénissime, avec la même passion qu'elle aimait peindre. Et pourtant, comme presque toutes les merveilles, celle-ci cachait une face sombre où rôdaient les bandes de *bravi*, armés de dagues et de stylets. Heureusement, il existait des hommes comme Sandro Cavalli pour combattre le crime.

Frissonnant au vent de février, elle se souvint de la conversation qu'elle avait espionnée entre Sandro et Titien. Daniele Moro avait été assassiné, alors qu'il s'occupait d'une affaire pour le doge. Il devait porter des indications à un imprimeur concernant les invitations et le programme du *Sposalizio del Mare* - la célébration annuelle du mariage de Venise avec la mer - avant de rendre visite à Titien pour lui commander un portrait du doge, Andréa Gritti.

Le secrétaire n'avait pas d'autre rendez-vous et Sandro Cavalli pensait que le doge était la dernière personne à l'avoir vu en vie. Mais Laura en savait plus et le devoir la poussait à répéter à Sandro ce

qu'elle avait appris de la bouche de Yasmine.

Abandonnant le quartier animé des marchands,, elle se dirigea vers le palais des Cavalli. Au détour d'une ruelle, l'immense bâtisse aux piliers de marbre blanc se dressa devant elle. Ses *pâli* lumineux bleu et or érigés contre le ciel comme des lances en captaient toute la lumière. Une fresque splendide ornait le porche imposant. Elle reconnut, dans les peintures, le travail de Bellini et celui de Sansovino dans les sculptures qui décoraient la cime des colonnes et le tour des fenêtres. Elle s'approcha avec une appréhension grandissante. Elle s'était préparée à affronter la fortune considérable d'un des plus hauts patriciens de Venise mais elle n'avait pas imaginé une seconde la somptuosité du palais des Cavalli. Ses yeux d'artiste ébahis contemplèrent les colonnes élancées et les cheminées délicates. D'horribles gargouilles la fixaient depuis les corniches et, devant l'entrée, un garde en livrée noire et bleue se tenait immobile. Il la regarda avec insistance. Laura lui sourit machinalement.

— Je suis venue voir Sandro Cavalli.

Le regard du *zaffo* se rétrécit.

— Eh ben ! Il les prend de plus en plus jeunes maint'nant.

Laura avait appris depuis longtemps à ne plus se formaliser des remarques grossières que lui attirait sa beauté. Elle redressa fièrement le torse.

— Cette affaire concerne la police, répliqua-t-elle, c'est urgent.

— Je dois vous fouiller.

— Me fouiller ? se récria-t-elle contrariée, ce n'est pas nécess...

— On n'est jamais trop prudent, madame. Si vous étiez armée...

Le garde tendit les mains et les glissa d'abord le long de ses bras.

— Les assassins ont toutes les apparences et toutes les... formes, poursuivit-il alors que ses doigts se promenaient de ses côtes à sa poitrine.

Laura se tint aussi calme que possible. Dans peu de temps, elle n'aurait pas seulement à subir les caresses d'un homme, il faudrait aussi qu'elle y prenne plaisir - ou qu'elle fasse semblant.

Mais quand les mains du garde serrèrent ses hanches d'un peu trop près, quand elle sentit sa respiration brûler son visage, elle se dit que l'entraînement pouvait attendre. Cet homme n'était qu'un vulgaire roturier. Ses amants seraient des aristocrates et cela faisait une différence considérable.

— Cher monsieur, lui fit-elle avec son plus charmant sourire, je me demande une chose...

Le *zaffo* releva vers elle un visage où se lisait la plus répugnante des convoitises.

— Quoi ?

— Je me demande si Sandro Cavalli serait heureux de savoir que vous le protégez avec tant de zèle.

Le garde recula immédiatement et pointa un doigt vers la porte.

— Allez-y, c'est par là.

Laura franchit le porche avec satisfaction. Son instinct ne l'avait pas trompée, Sandro Cavalli traitait les femmes avec respect et exigeait de ses subordonnés qu'ils en fassent autant.

Un petit passage la conduisit à un vaste jardin qu'elle découvrit avec une impression de froide austérité. Des dalles parfaitement disposées imposaient son chemin au visiteur, une fontaine à l'image de Neptune murmurait au milieu d'un bassin en mosaïque et de grands pots de myrte très bien entretenu faisaient le tour du patio en un cercle parfait. Même le figuier rampant qui couvrait les murs avait été taillé au fil du rasoir. Si elle s'était penchée sur le bassin, Laura était sûre d'y surprendre les poissons nageant avec un synchronisme admirable.

A sa droite, se trouvait une large porte qu'elle supposa être celle d'un entrepôt, à sa gauche, par une rangée de fenêtres, elle pouvait voir des clercs consciencieusement penchés sur leurs petits pupitres inclinés.

Elle allait demander son chemin quand la porte centrale, flanquée de deux urnes grecques, s'ouvrit largement pour laisser passer un jeune homme d'une beauté mythique si parfaite qu'elle en eut le souffle coupé. Elle n'avait jamais vu le fameux *David* de Donatello, mais on le lui avait décrit et, pendant une seconde, elle crut sincèrement que l'œuvre florentine était venue à la vie et se tenait quelques pas devant elle, un merveilleux sourire aux lèvres.

— Bienvenue, fit-il en la saluant. A quoi dois-je l'honneur et le plaisir de votre présence ?

Elle fit un effort pour retrouver sa voix.

— Je suis Laura Bandello. Je suis venue voir Sandro Cavalli.

Les traits charmants se figèrent tout à coup, ce qui accentua encore leur ressemblance avec la célèbre statue.

— Mon père vous attend ?

— Non, je... C'est votre père ?

Aucune ressemblance ne les rapprochait. Les traits de Sandro étaient plus durs, marqués par la maturité et l'expérience, sages et comme empreints de lassitude. Il avait un visage plein de personnalité et de vigueur. Alors que son fils, quelle que soit la perfection de ses traits, était simplement beau. Si on lui avait demandé de peindre l'un d'entre eux, Laura savait lequel elle aurait choisi.

— Vous devez être Marcantonio.

Souriante, elle s'inclina en une révérence dont la Signora della Rubia eût été fière.

— Il vous a parlé de moi ?

Marcantonio secoua sa superbe chevelure. Elle avait l'éclat profond et lumineux du chêne poli, alors que celle de Sandro était d'un châtain sombre parsemé de nobles fils d'argent.

— C'est curieux, poursuivit Marcantonio, père parle très rarement de sa famille.

— J'ai bien peur de l'y avoir obligé, lui répondit Laura en riant.

Marcantonio la parcourut, du sommet de la tête jusqu'à la pointe de ses souliers qui dépassaient de l'ourlet de sa robe émeraude, d'un long regard indiscret. Sa main reposant nonchalamment sur sa ceinture soulignait la bourse de soie rembourrée ornée de broderies d'or qui pendait contre sa hanche. Sa pose et l'expression de son visage frappèrent et décurent Laura. D'un homme d'une

telle beauté, elle aurait attendu un peu de distinction et de finesse, mais ce qui brillait dans ses yeux n'était que le reflet brut de sa concupiscence.

— Votre père est là ? s'enquit-elle sans attendre. Je dois l'entretenir d'une affaire importante.

Marcantonio fit un brusque mouvement de tête arrogant. Ses boucles claires balayèrent son front pur d'Adonis.

— Par ici.

Il la dirigea vers un escalier de marbre en colimaçon qui sentait l'huile citronnée puis ils traversèrent un large hall décoré de toiles de maîtres où Laura se serait bien attardée pour en étudier les plus belles. Pour un homme qui prétendait ignorer la peinture, Sandro Cavalli avait une collection impressionnante. Elle reconnut en passant une scène bucolique de Bellini, une allégorie de Carpaccio et quelques œuvres ornementales de Zacchara. Au bout de la galerie, Marcantonio s'arrêta devant une porte et, après l'avoir heurtée, l'ouvrit et entra sans y être invité.

Retenant un juron, Sandro leva les yeux de son bureau. Mais lorsqu'il reconnut Laura Bandello, sa colère fit place à la surprise puis à un plaisir hésitant. Son sourire radieux lui causa une sensation qui aurait été chaleureuse chez n'importe quel autre homme. Elle n'était plus la femme nue et sensuelle de la veille. Dans sa modeste robe verte ornée d'un petit tablier et de manchettes blanches, elle ressemblait d'avantage à une écolière. Ses cheveux attachés en deux tresses noires et brillantes encadraient son visage et l'aura d'innocence qui l'enveloppait ne rendait que plus désagréable encore le regard avide que Marcantonio posait sur elle.

Sandro s'éclaircit la voix et, posant ses mains sur son bureau recouvert de cuir, se leva.

— Madona Bandello, dit-il, je ne pensais pas vous revoir.

Il la regardait contempler les piles de documents, les notes de chargement des navires et les rapports entassés sur son bureau. Chaque pile était une perfection d'alignement. Sandro aimait qu'il en soit ainsi mais il constatait avec étonnement que la présence de Laura rendait cet ordre impeccable tout à coup excessivement guindé.

— Disons que c'est votre jour de chance, lui répondit-elle d'une voix enjouée. J'espère que je ne vous dérange pas.

— Laura est venue pour t'entretenir d'une affaire importante, intervint Marcantonio.

Il lui pressa doucement le dos pour la faire avancer dans la pièce et elle lui adressa un regard reconnaissant.

Sandro se moquait d'entendre son fils l'appeler par son prénom ou de le voir poser la main sur elle. Sa voix manqua pourtant de douceur lorsqu'il s'adressa à lui.

— Alors je ne doute pas que tu nous laisses, Marcantonio.

Une lueur de colère brilla dans le regard de son fils mais il s'inclina.

— Oui, je dois d'ailleurs me préparer pour ma visite nocturne au pont de Tetti.

Sandro agrippa violemment le rebord de son bureau et tâcha de garder son calme. Le pont de Tetti était le repaire des plus vulgaires prostituées de la ville et Marcantonio aimait contrarier son père en étalant devant lui ses forfaits.

Comme le bruit de la porte claquée résonnait dans la pièce, Sandro laissa échapper un soupir de soulagement. La tension qui existait entre eux était telle, qu'elle aurait pu faire sauter l'Arsenal et réduire en poussière la fortune des Cavalli. Il aurait suffi d'une étincelle et...

— Mais je vous en prie, fit-il en se reprenant et en désignant deux fauteuils près d'une cheminée de marbre, asseyez-vous.

— Merci.

Elle détourna les yeux vers l'angle de la pièce avant de poursuivre.

— Monseigneur, puis-je vous parler en toute confiance ?

— Bien sûr.

Il lui prit la main et, suivant son regard, la conduisit vers un petit bureau où était installé un homme absorbé dans la rédaction d'une lettre.

— Madona Bandello, j'aimerais vous présenter mon secrétaire personnel, Jamal.

Sandro savoura le regard étonné de Laura quand Jamal s'inclina devant elle en une parfaite révérence. Avec une peau aussi noire que les ébènes qui poussaient sur sa terre natale d'Afrique, son visage et son corps aussi lustrés et musclés qu'un étalon andalou, Jamal offrait

une image impressionnante. Il portait un pantalon large en coton égyptien et, malgré le temps froid, un simple gilet de brocart sans manches. Son bras était orné d'un large bracelet d'or et un anneau assorti pendait à son oreille gauche.

Jamal posa sur Laura un regard austère et attentif avant de relever les yeux vers Sandro qui se déroba à l'examen pensif de son vieil ami. Laura fit un charmant sourire à Jamal en attendant sa réponse.

— Il ne parle pas, fit Sandro d'un ton bourru.

Le sourire de Laura se fana sur ses lèvres.

— Oh ! quel malheur !

Jamal leva une main immense et désigna sa bouche.

— Les Turcs lui ont coupé la langue, expliqua Sandro.

— Oh ! mon Dieu, murmura Laura, pour quelle raison ?

— C'était un esclave et c'était la conception de la loyauté du sultan.

— Comment vous êtes vous rencontrés ?

Sandro était passé maître dans l'art d'esquiver

les questions personnelles, mais pour une raison inconnue, il ne pouvait rien refuser à cette femme, pas même des secrets anciens et bien gardés.

— Il y a plusieurs années, j'ai conclu une affaire avec le sultan et j'ai demandé Jamal en partie du paiement.

Un plissement désapprobateur creusa le front de Laura.

— En d'autres termes, messire Jamal est passé d'une servitude à une autre, fit-elle froidement.

Jamal secoua la tête en un violent démenti. De ses yeux d'onyx, il sommait Sandro de poursuivre ses explications.

— Je lui ai offert la liberté et les moyens de retourner dans son pays, continua Sandro. Jamal a choisi de rester avec moi.

Ce qu'il ne disait pas, c'est que Jamal l'avait supplié de le garder à son service. Il aurait été incapable de supporter devant les siens, la honte qu'était pour lui son châtimement.

— Vous pouvez parler librement devant lui, poursuivit Sandro en la prenant par le bras et en la conduisant vers la cheminée. Je n'ai aucun secret pour lui.

Laura s'assit tandis que Sandro s'installait dans le siège opposé. Le feu craquait joyeusement dans l'âtre.

— Auriez-vous des ennuis avec la police, Madona ?

— Oh ! non ! répliqua-t-elle en croisant les mains sur ses genoux. J'ai... des informations sur Daniele Moro.

Frappé de stupeur, Sandro la regarda d'abord sans comprendre puis se raidit en une position agressive.

— Comment êtes-vous au courant de ce qui est arrivé à Moro ?

— Eh bien..., commença-t-elle en se passant la langue sur les lèvres.

Sandro connaissait des dizaines de femmes qui auraient payé des fortunes pour obtenir cette séduisante teinte cramoisie, mais il n'y avait pas la moindre trace de fard sur les lèvres de Laura.

— J'ai une confession à vous faire, monseigneur.

Il sursauta. Non ! C'était impossible. Elle ne pouvait être impliquée dans le meurtre sauvage de Daniele Moro. Pas elle. N'importe qui, mais pas elle !

— Je vous écoute, souffla-t-il d'une voix sourde.

— Je vous ai entendu parler de Moro à Titien. Je suis désolée, poursuivit-elle à la hâte en se penchant vers lui, mais j'étais tellement curieuse, je n'ai pas pu m'en empêcher. Et puis, finalement, j'ai bien fait. Je peux vous aider à résoudre cette affaire, Monseigneur.

Elle avait le regard brillant et attendait sa réponse. Mais il ne voulait pas de son aide. Il ne voulait pas l'imaginer se faufilant dans l'ombre, pour écouter aux portes et entendre les atrocités dont lui-même se sentait encore écoeuré et malade.

Sans réfléchir, il se jeta vers elle, l'attrapa par les épaules et la sortit brutalement de son siège. Ignorant le silence désapprobateur de Jamal, il enfonça ses doigts dans la chair tendre de ses bras. Son parfum de senteur marine et de jasmin lui effleura les narines et il vit les flammes de l'âtre danser dans ses adorables yeux aux reflets si rares.

— Au diable vos manigances de petite intrigante ! siffla-t-il entre ses dents. Si vous croyez pouvoir mettre le nez dans mes affaires...

Insensible à sa colère comme à sa poigne de fer, elle releva fièrement le menton.

— Je n'en ai pas l'intention, monseigneur, mais ne l'oubliez pas, je vous ai prévenu de ma curiosité.

— Alors j'aurais dû vous prévenir que je n'ai que faire des femmes, curieuses ou non.

Elle releva les mains et les pressa contre sa poitrine.

— Vous me faites mal, monseigneur.

Il la relâcha aussi brusquement qu'il l'avait attrapée.

— Excusez-moi.

— Oh ! à moi, ça me serait égal mais quand je lui sers de modèle, maître Titien ne tolère aucun bleu sur ma peau.

Sandro chassa l'image qui l'assaillait brusquement : Laura étendue comme une offrande sur le sofa écarlate de l'artiste, divinement souple et sensuelle, alors que Titien transposait sa beauté sur la toile.

— Vous n'avez vraiment que faire des femmes, monseigneur ?

reprit-elle avec une pointe d'ironie. C'est assez surprenant, particulièrement d'un homme aussi séduisant que vous.

Sandro ignore le compliment perfide et songea à ses quatre maîtresses. Barbara, Arnetta, Gioia et Alicia étaient aussi différentes et pourtant aussi proches que les quatre saisons. Pendant des années, elles avaient comblé ses désirs avec une discrétion soumise. En échange de quoi il les avait toutes installées dans leur propre et luxueuse résidence.

— C'est pourtant comme ça, répondit-il d'une voix pincée en se rasseyant dans son fauteuil.

Il n'avait pas besoin de tourner la tête vers Jamal pour voir son sourire moqueur.

— Je crois que mon information peut vous être utile, le relança Laura.

Même sa modeste robe sombre ne pouvait cacher l'élégance de ses courbes.

— Enfin, si vous êtes toujours intéressé, monseigneur.

Comme elle s'asseyait à son tour, il suivit des yeux la rondeur de ses seins, prisonniers de l'étoffe de velours.

— Je suis intéressé.

Elle lui sourit, de cette façon charmante, ouverte et généreuse, qui lui devenait rapidement familière.

— Il se trouve que j'ai parlé du meurtre de Daniele Moro à mon amie Yasmine...

— Mais vous ne comprenez donc pas ? la coupa-t-il, à nouveau hors de lui. C'est d'un crime dont il s'agit. Cette affaire est confidentielle. Vous surprenez des conversations privées et ce que vous trouvez de mieux à faire, c'est de les répéter aux quatre coins de la ville.

— Non, se défendit-elle, vexée d'être prise pour une fouineuse. Je ne l'ai racontée qu'à une seule personne.

— Vous pouviez vous mettre en danger, lui répondit Sandro tout à coup radouci. Le meurtrier court toujours.

— Oh !

Elle resta une seconde bouche bée visiblement désorientée par cet argument.

— Peu importe, reprit-elle en balayant l'air d'une main impatiente. J'ai trouvé quelqu'un qui a vu Daniele Moro la nuit où il a été assassiné.

Une fois de plus, Sandro bondit de son siège.

— Quoi ?

— Je peux vous conduire à cette personne, monseigneur.

— Si c'est vrai, j'oublierai peut-être vos méthodes pour le moins cavalières, madame. Allons-y.

— Une maison close ?

En se levant, Sandro déséquilibra la gondole. Prenant appui sur sa longue perche, le gondolier approchait l'embarcation d'un escalier.

— Votre témoin est pensionnaire d'une maison close !

— Oui.

Laura, qui avait savouré le déplacement dans la gondole luxueuse d'un aristocrate, tendit la main au gondolier et descendit sur le perron de l'opulente demeure de la Signora della Rubia, la plus belle du *sestiere* de Castelletto.

Elle attendit devant la porte que Sandro et son secrétaire la rejoignent et, quand un valet en livrée leur ouvrit, elle sentit l'appréhension lui contracter l'estomac. La Signora della Rubia n'apprécierait pas. Redressant les épaules, elle pénétra dans l'entrée. La pièce somptueuse était décorée de marbre rose versicolore et de statues d'albâtre. Les vitres des fenêtres étaient teintées de bleu et d'ambre. Des échos de musique et de rires leur parvenaient du jardin central.

Laura tendit la main et fit sonner la cloche que les clients utilisaient pour annoncer leur arrivée.

Telle une chaloupe aux voiles déployées, la Signora della Rubia émergea d'une porte dissimulée derrière une tenture d'or. Dès qu'elle aperçut

Laura, son sourire se figea sur ses lèvres fardées.

— Ne me dis pas que tu as encore perdu ton fichu. Et combien de fois devrais-je te répéter qu'il ne faut utiliser la cio...

Réalisant la présence de Sandro et Jamal, elle s'interrompt brusquement. Ses traits s'adoucirent. Première *ruffiana* de Venise, responsable de deux douzaines de courtisanes, elle connaissait le visage de chaque patricien de la République. Souriante, elle arrangea ses cheveux d'une main légère.

— Monseigneur, fit-elle de sa voix la plus suave, soyez le bienvenu. Que puis-je faire pour votre... plaisir ?

A la plus grande stupéfaction de Laura, une brusque rougeur envahit le cou de Sandro. Il était décidément extrêmement séduisant et si terriblement humain...

— C'est pour une enquête policière, madame, fit-il en s'inclinant avec cérémonie. Je suis venu interroger l'une de vos... des... pensionnaires.

— Oh ! répliqua la Signora outragée. Mes filles et moi-même respectons la loi, monseigneur, et je paie toutes les taxes qu'on exige de ma maison. Vous ne pouvez rien contre nous. Je vous assure que ça ne peut être qu'une erreur, une dénonciation mensongère.

Laura regarda la tenancière se défendre avec intérêt. Elle avait

commencé un portrait de sa bienfaitrice et l'occasion de découvrir une nouvelle facette de son personnage était rare. Si le résultat plaisait à la Signora, elle réduirait sans doute le montant considérable de ses dettes.

— Il ne s'agit pas de ça, lui répondit Sandro pour la calmer. Je n'ai que quelques questions à poser.

Il porta discrètement la main à la bourse qui pendait à sa ceinture.

— Naturellement, j'ai conscience de la valeur de votre temps, madame.

— Qui souhaitez-vous rencontrer ?

— Florio, répondit Laura. Je vais les conduire.

Abandonnant la Signora à sa fureur, Laura se félicita d'avoir franchi aussi aisément le premier obstacle. Elle le paierait plus tard, mais la Signora della Rubia avait beaucoup investi sur elle et ne pouvait se permettre de la jeter dehors.

Les deux hommes s'engagèrent à sa suite dans un escalier étroit et Sandro se surprit les yeux rivés sur les hanches souples de Laura. Il constatait avec une inquiétude grandissante qu'elle lui faisait perdre le contrôle de ses émotions et que, près d'elle, son code si strict de l'honneur n'était plus aussi facile à respecter. Comment diable pouvait-elle fréquenter des gens de cette espèce ? Sans doute pour des commandes de portraits, se rassura-t-il. Au tout début de sa carrière, Laura ne pouvait se permettre de se montrer difficile avec sa clientèle. Elle semblait pourtant bien familière des lieux.

En arrivant sur un palier animé, Sandro grimaça un sourire. Cette maison, dans son organisation, n'était pas différente de son *fondaco*, avec ses dépendances au rez-de-chaussée et ses étages réservés à l'usage privé. Laura s'arrêta devant une porte et frappa quelques coups.

— Entrez, répondit une voix basse.

Ouvrant la porte, Laura fit entrer Sandro. Jamal se posta dans l'entrée, croisa ses bras musclés contre sa poitrine et fixa un point droit devant lui.

La petite pièce bien rangée dégageait l'odeur funèbre du gardénia séché. Un luth, une *spinetta*, et une flûte étaient posés sur une table au centre de la chambre. Près de la fenêtre se tenait une grande silhouette enveloppée de noir. Sous la toque de velours sombre, une crinière de cheveux blonds s'échappait en cascade.

— Florio, commença Laura, nous sommes désolés de venir te déranger.

La silhouette se détourna de la fenêtre. Son visage était caché par un masque.

— Que voulez-vous ?

Sandro sursauta au timbre grave de la voix. Un pensionnaire masculin, dans cette maison ? Luttant contre l'impression d'avoir été trompé, il se composa un visage parfaitement professionnel.

— Sandro Cavalli, se présenta-t-il d'une voix neutre. Je suis venu vous poser quelques questions au sujet de Daniele Moro.

Florio prit une longue inspiration tremblante. S'il en jugeait à la forme de son menton et à ses pommettes hautes, Sandro se dit que, sans son costume chargé, Florio devait avoir fière allure. Mais son accoutrement de femme lui donnait l'air d'un freluquet.

— Que voulez-vous savoir ?

Sandro croisa le regard de Laura et lui montra la porte. Ignorant superbement son injonction, elle s'engagea plus avant dans la pièce et s'installa dans le délicat fauteuil toscan que Florio lui tendit.

— Laura est mon amie, elle m'aide dans les moments pénibles. Je n'ai rien à lui cacher.

— Je dois insister, fit Sandro.

— Non, le coupa Florio, sa fermeté jurant avec son apparence. Je dois insister. Elle reste ou je ne vous dis rien, monseigneur.

Sandro grinça des dents. Laura le perturbait. Il avait besoin de concentrer toute son attention sur Florio, de sonder les yeux protégés par le masque et de découvrir l'assassin. Il soupira et dut se résigner. Il avait, après tout, questionné des suspects et obtenu des confessions dans des circonstances bien pires.

— Je crois savoir que Moro est venu vous rendre visite la nuit de sa mort.

— C'est vrai, se hâta de dire Florio avec un geste impatient de la main. Ecoutez, monseigneur, je vais vous épargner des recherches inutiles. Mon rôle officiel dans cette maison et celui de *mezzano*. Je charme les clients avec des chansons d'amour et j'écris des lettres passionnées pour les galants illettrés.

— Un rôle officiel, dites-vous, souligna Sandro, vous avez donc une autre fonction ici ?

Florio soupira tristement.

— Daniele et moi étions amants. Au début, il n'était qu'un simple client, mais avec le temps, un véritable sentiment est né entre nous. Il nous était difficile de nous voir - le doge lui donnait beaucoup de travail, ces derniers temps - et je...

Il s'interrompit et toisa Sandro d'un regard fier.

— Je l'aimais.

Sandro posa sur Laura un œil inquiet ; elle ne comprendrait sûrement pas ça. Mais la jeune femme couvrait son étrange ami d'un regard tendre et compatissant.

— Je vois, fit Sandro sèchement. Donc, il y a deux nuits de cela, vous avez trouvé le temps de renouer votre relation.

— Oui. Daniele avait une course à régler pour le doge, mais il est d'abord venu me voir. Il m'avait promis d'intercéder auprès de lui pour que je puisse chanter le jour de la cérémonie. C'était mon vœu le plus cher de chanter une barcarolle le jour de la fête de la Mer.

— Fiorio est un chanteur merveilleux, intervint Laura. Chanter au *Spotalizio del Mare* est le rêve de tous les chanteurs de Venise.

— Je ne doute pas de son talent, coupa Sandro d'une voix impatiente avant de se retourner vers Fiorio. Et qu'a répondu le doge à la demande de Moro ?

Le sourire triste de Fiorio s'éclaira de fierté.

— J'ai été invité à venir chanter à bord du navire d'apparat durant la célébration.

— Oh ! Fiorio, c'est merveilleux ! s'exclama Laura en s'agenouillant près de lui. Ton rêve se réalise enfin.

Fiorio lui effleura la joue et fit glisser son pouce le long de son menton fragile. Sandro regarda le geste tendre et un sentiment désagréable naquit du plus profond de lui-même.

— Oui, mais il y a toujours un prix à payer, n'est-ce pas, *bellissima* ? grimaça Fiorio.

Daniele ne sera pas là pour assister à mon triomphe.

Sandro dut faire un effort pour se souvenir que l'homme était naturellement doué pour la supercherie. Florio était un suspect tellement évident qu'il était capable de reconstituer toute l'affaire. Florio et Moro avaient eu une dispute d'amoureux et Florio, déjà ambigu quant à sa propre virilité, avait succombé à la pulsion malade d'émasculer son amant.

— Je sais ce que vous pensez, s'écria Laura. Mais vous vous trompez ! Florio ne ferait de mal à personne.

Elle se redressa et prit la main de son ami dans la sienne.

— Je le connais, monseigneur.

Florio porta sa main à ses lèvres.

— Allons, calme-toi, mon cœur. Il ne fait que son travail.

Contrarié, Sandro poursuivit son interrogatoire et parvint à fixer l'heure d'arrivée de Moro. Renonçant aux divertissements du salon, il s'était retiré dans les appartements de Florio. Ils avaient bu du vin et étaient restés ensemble environ deux heures ; puis Moro était parti en emportant sa sacoche avec lui.

— Sa sacoche ?

Sandro tâcha de garder une voix posée mais ses soupçons se confirmaient.

— Il avait une sacoche avec lui, vous en êtes sûr ?

— Parfaitement. Elle était en cuir repoussé et portait un sceau sur le rabat représentant le lion ailé de saint Marc.

Aucune sacoche n'avait été retrouvée près du corps.

Sandro en savait assez pour arrêter l'homme et le jeter en prison, mais il hésitait à prendre une telle décision. Les preuves étaient tout de même assez minces. Et puis il y avait cette tendresse inattendue entre Florio et Laura et ce regard affectueux qu'il avait posé sur elle quand il lui avait baisé la main. Était-il un homme étrange mais innocent ou un meurtrier pervers doué pour la supercherie ? Et qu'est-ce que Laura pouvait lui trouver ?

Troublé par cette question et frustré de ne pouvoir y répondre, Sandro finit par abandonner son suspect. Il sortit avec Laura dans le couloir lumineux.

— Yasmine, s'écria Laura en soulevant ses jupes avant de partir en courant. Attends !

Sandro reconnut la superbe femme du cahier d'esquisses. Laura était grande, mais Yasmine la dépassait d'une tête et était aussi calme que Laura était agitée. Elle avait un visage grave et une subtile lueur de défiance dansait dans ses yeux noirs.

— Yasmine, viens, je voudrais te présenter le seigneur Sandro et son secrétaire personnel, Jamal.

Sandro jeta un rapide coup d'œil à Jamal avant de l'examiner plus attentivement, interloqué. Jamal s'était arrêté et fixait Yasmine. Son regard douloureux, un mélange d'envie et de panique, déchira le cœur de Sandro. Il le vit porter sa main à sa gorge et son visage se contracter de souffrance. Jamais, et Sandro le savait, Jamal n'avait autant souhaité pouvoir parler. Et jamais il n'avait eu aussi honte de sa faiblesse.

— Viens, mon ami, l'encouragea Sandro, allons saluer cette dame.

Yasmine les accueillit presque dédaigneusement. Elle avait des yeux perçants ; d'un seul regard, ils semblaient atteindre l'essence d'un individu et jauger ses qualités et ses défauts.

— Enchantée, fit-elle d'une voix profonde, douce et mélodieuse.

— Jamal ne parle pas, lui expliqua Laura. Il était au service du sultan.

— Un homme qui ne parle pas, s'étonna Yasmine en posant sa main sur l'avant-bras de Jamal. Quel avantage sur les vains bavardages de tous les autres.

L'inquiétude se lut dans les yeux de Jamal, mais un regard de Yasmine l'apaisa. Ils se sourirent. Sans paroles, ils semblaient s'être compris.

— Pourquoi ne pas leur montrer le jardin ? lança Laura qui avait perçu entre eux le bouillonnement d'une invisible alchimie.

Elle se tourna vers Sandro.

— Yasmine fait pousser les plantes les plus merveilleuses de

Venise, monseigneur. Myrte, jasmin, aloès, épices exotiques. Elle a convaincu la Signora della Rubia de faire venir d'Orient des plantes extrêmement rares.

Sandro pensa à toutes ses affaires urgentes, mais il succomba au désir de flâner. Ils redescendirent ensemble les marches du petit escalier.

Son caftan de velours brodé flottant derrière elle, Yasmine les conduisit vers un cloître

ombragé où chantaient des oiseaux en cage. Une femme, assise sur un tabouret, jouait de la flûte. Son compagnon, un homme que Sandro connaissait au Sénat, était assis près d'elle et mangeait des figues séchées qui se trouvaient dans un bol d'argent. Autour d'une table de fer forgé, deux couples jouaient aux cartes. Les différents hôtes de l'endroit saluèrent poliment les visiteurs. En quelques heures, tout Venise saurait que l'austère Sandro Cavalli était venu chez la Signora della Rubia. Mais Sandro s'en moquait. Il était un homme d'honneur et il savait pourquoi il était là.

Ce qui le tracassait, c'était de voir que Laura fréquentait des gens d'une moralité aussi douteuse. Il fallait que quelqu'un se charge de lui trouver de meilleurs clients. Après avoir franchi un arc voûté, ils débouchèrent sur un jardin où poussaient à profusion des vignes, des herbes aromatiques et des arbustes odorants.

— Il est beaucoup moins beau en hiver, expliqua Yasmine en prenant le bras de Jamal. Venez, laissez-moi vous montrer un nouveau muscadier. Je sais, poursuivit-elle en regardant Sandro, c'est illégal, mais rassurez-vous, je ne fais pas commerce de mes épices.

Alors que son amie s'éloignait en compagnie de Jamal, Laura s'approcha de Sandro.

— Je savais qu'ils se plairaient, fit-elle en souriant.

A sa plus grande surprise, le visage de Sandro se crispa.

— Est-ce que vous réalisez seulement ce que votre inconscience va provoquer ? siffla-t-il entre ses dents.

Elle recula, frappée par sa véhémence.

— Monseigneur, quel mal y a-t-il à lui faire rencontrer une femme de son pays ?

— Jamal ne veut rien qui lui rappelle ses origines, pas après ce que les Turcs lui ont fait. Il préfère vivre ici en exil que d'avoir à affronter les siens. Son mutisme est pour lui une tare impardonnable. Et vous, vous exposez cette tare au visage d'une femme incroyablement belle, d'une femme qu'il ne pourra jamais avoir.

— En êtes-vous si sûr ?

Elle regarda le couple de l'autre côté du jardin. Yasmine, en lui montrant les bourgeons d'un cassissier, poursuivait ses descriptions pour Jamal. Lui était attentif à ses paroles, mais de toute évidence, sa

fascination s'adressait plus à sa compagne qu'aux plantes qu'elle lui faisait découvrir.

— Ne soyez pas naïve, rétorqua Sandro d'une voix sèche. C'est évident.

— Je ne suis pas d'accord, murmura Laura rêveuse. Regardez, il l'aime déjà.

— Il ne peut pas parler.

Laura releva les yeux vers Sandro. Il y avait tant de sagesse dans ses traits rudes et tant d'intelligence dans son regard profond et pourtant... Il lui semblait parfois aussi candide qu'un enfant. Elle posa la main sur sa manche et s'étonna de sentir un bras si musclé.

— Monseigneur, les choses les plus importantes se passent souvent de paroles.

Il la regarda puis détourna la tête avant de s'éloigner d'une démarche pleine de dédain vers un banc de marbre.

— C'est ridicule, fit-il en s'asseyant.

Sans attendre d'y être invitée, elle s'installa à ses côtés.

— Je l'ai fait pour Yasmine aussi bien que pour Jamal, poursuivit-elle avec obstination. Elle déteste les ho...

Elle s'interrompit brusquement, irritée de sa propre bêtise. Sandro Cavalli ne faisait confiance à personne, il suspecterait sa propre mère.

— Elle déteste les hommes, hein ?

Il s'était tourné vers elle et son sourcil relevé lui donnait un air diabolique.

— Arrêtez, le coupa-t-elle. Yasmine n'a rien à voir avec ce meurtre. Et puis c'est grâce à elle que vous avez trouvé Florio. Elle n'avait pas besoin de me dire que Moro était là quelques heures seulement avant sa mort. Si elle n'avait pas été là, vous n'auriez rien appris sur la sacoche.

Laura savoura l'étonnement qui se lisait sur son visage.

— J'ai vu votre tête quand Florio a parlé de cette sacoche, monseigneur. Elle est importante, non ?

— Restez en dehors de ça, Laura.

Partagé entre la colère, la frustration et une attirance qu'il jugeait déplacée, Sandro se passa nerveusement la main dans les cheveux. Depuis le début, il savait que le mobile du crime n'était pas le vol. Le cadavre portait encore la lourde chaîne d'or de sa fonction et la bague de saphir que le doge Gritti lui avait offerte. Pourtant, Florio était sûr que Moro avait une sacoche avec lui. L'assassin l'avait donc emportée. Pour quelle raison ? Que contenait-elle de si important ?

Pressé de poursuivre son enquête, il se leva, mais un regard vers Jamal l'arrêta. Son ami buvait tous les mots de Yasmine qui lui parlait

en arabe. Pour lui, Sandro s'autorisa quelques instants de plus. Alors que son regard flottait sur le jardin, il reconnut une racine de napel séchant sur une table. Le napel produisait un poison, l'aconit. Du poison, se dit-il, entre les mains de Yasmine qui connaissait la victime.

— C'est gentil de leur laisser un peu plus de temps, fit Laura.

Elle avait le don irritant de savoir lire dans ses pensées.

— J'aimerais que vous cessiez de parler constamment de ma supposée gentillesse.

— Et moi, j'aimerais que vous cessiez de prétendre que vous ne l'êtes pas.

Il fixa les arbres décharnés d'un regard noir.

— Où voulez-vous que je vous conduise ensuite ?

— Que voulez-vous dire ? fit-elle étonnée.

— Je ne peux tout de même pas vous laisser dans ce lieu de débauche.

Son rire clair résonna cruellement à ses oreilles. Elle était exquise. Les jolies femmes étaient à Venise aussi nombreuses que les pigeons, mais Laura avait un éclat particulier qui la rendait supérieure à toutes. La magie et la grâce enveloppaient chacun de ses gestes. Elle était l'innocence personnifiée, l'essence même d'une pureté idéale.

— Je suis chez moi, lui dit-elle encore rieuse, j'habite ici.

— Ici ? Dans cette... maison de passe ?

Un poids immense lui écrasa la poitrine.

— Oui.

Elle le regarda d'un air attristé.

— Je suis désolée, j'aurais dû vous le dire avant...

— Mais vous n'êtes là que pour peindre des portraits ? lâcha-t-il avec vivacité, poussé par le désir de se rassurer.

— Bien sûr. Je travaille sur celui de la Signora della Rubia. Je n'arrête pas de lui proposer des esquisses mais elle est vraiment difficile.

Elle soupira.

— Mais je ne peux pas être payée avant d'être acceptée à l'Académie, la corporation l'interdit. Et après le carnaval, j'aurai moins de temps pour me consacrer à mon art.

Sandro sentit sa bouche se dessécher.

— Pourquoi ?

— Je devrai m'occuper des... clients.

— Des clients. Vous voulez parler des gens qui viennent poser pour leur portrait ?

— J'espère qu'un jour, ça voudra dire ça.

Elle se tourna vers lui et posa une main légère sur son genou.

— Vous êtes peiné, monseigneur, et je m'en rends compte,

mais il serait ridicule de vouloir l'ignorer plus longtemps. Je suis une... courtisane.

Ses mots résonnèrent de façon sinistre dans l'air froid. Il s'était aveuglé, il avait refusé l'évidence et n'avait pas voulu voir en Laura, si insouciant, si talentueuse et si jeune, une femme capable de vendre son corps pour de l'argent. Elle avait déclenché en lui des sentiments protecteurs qui n'avaient rien à voir avec ce qu'exigeait le simple devoir. Tout cela était vrai mais, au plus profond de lui-même, il reconnaissait une autre vérité tout aussi terrifiante : il était horriblement jaloux des hommes qu'elle accueillait dans son lit.

— Je vous déçois, constata-t-elle lentement.

— Votre inconscience, oui. Ecoutez-moi, Laura, vous êtes pleine de talent, pourquoi faire ce commerce humiliant de votre corps ? N'avez-vous pas honte ?

Une rougeur lui monta aux joues. Elle quitta le banc et fit quelques pas nerveux.

— Vouloir être peintre est une ambition extrêmement coûteuse. Et la Signora della Rubia dépense plus de cent *scudi* par mois pour ma chambre et ma nourriture et puis il y a les pigments et les toiles...

Il se dressa devant elle et, les poings sur les hanches, plongea son regard dans le sien.

— Il y a quand même d'autres moyens de financer une carrière !

— Ah, oui ! Et lesquels, monseigneur ?

Il resta silencieux et elle poursuivit avec véhémence.

— Les femmes qui cousent les voiles à l'Arsenal gagnent moitié moins que les hommes pour le même travail. Je pourrais être blanchisseuse. Mais j'ai le temps d'être grand-mère avant de gagner suffisamment pour m'acheter de la toile. Et les pinceaux, les couleurs ? Vous ne comprenez pas, je n'ai pas le choix, monseigneur.

— Ce commerce est humiliant, répéta-t-il. Et dangereux. Les agressions sont fréquentes.

— Et si vous interdisez la prostitution, où les hommes iront-ils trouver leur plaisir ? Où prenez-vous le vôtre ?

— Je m'en passe, mentit Sandro. Et vous vous trompez en croyant que si nous détruisons ces maisons toute la ville sera submergée par la corruption.

— La comparaison vous déplaît peut-être, monseigneur, mais c'est comme la brume de Venise. Vous pouvez la maudire de toute votre âme, mais vous ne pourrez jamais la faire disparaître.

Ses yeux lançaient à présent des éclairs.

— Que voulez-vous que je fasse d'autre ?

— Vous pourriez vous marier.

— Oh ! excellente idée ! Epouser un *arsena-lotto* quelconque qui me ferait un enfant chaque année. Entre deux tétés, j'aurais en effet le temps de penser à mes toiles.

— Votre mari pourrait être un homme de bien. Vous êtes une belle femme et vous pourriez épouser. ..

— Votre fils, monseigneur ? l'interrompt-elle d'une voix mordante.

Elle le vit pâlir et avaler péniblement sa salive puis elle éclata d'un rire dur.

— Ah ! Je vois. Les principes, la morale...

Son cynisme et sa dureté atteignirent Sandro de plein fouet et brisèrent l'auréole de pureté dont il l'avait hâtivement parée.

— Beauté et vertu s'unissent rarement en un seul être, murmura-t-il pour lui-même.

Elle releva fièrement le menton.

— Si épouser un marchand, prétentieux mais fortuné, est votre vision de la vertu, alors vous pouvez la garder pour vous, monseigneur, ainsi que vos principes poussiéreux sur l'aristocratie et ses mariages respectables.

— Je ne fais que respecter la loi. Un patricien qui épouse une roturière est dépossédé de ses titres et de sa place au Grand Conseil.

— A Dieu ne plaise ! s'exclama-t-elle d'un ton incisif.

Sandro l'attrapa par les épaules et la força à le regarder dans les yeux.

— Ses titres de noblesse peuvent avoir autant de valeur pour un homme que la peinture en a pour vous. Exigeriez-vous qu'il les abandonne pour une chimère ?

— Non, bien sûr que non, répondit-elle brusquement domptée. Il la relâcha et s'éloigna.

— Trouvez un marchand honnête, Laura, fit-il en la quittant, épousez-le.

— Pourquoi ? Pourquoi attachez-vous tant d'importance à ma carrière ? lança-t-elle dans son dos.

Parce que je vous veux pour moi seul. Rejetant cette idée aussi insensée que troublante, Sandro pivota sur ses talons.

— Parce que je trouve que c'est... un horrible gâchis. Quel âge avez-vous, Laura ?

— Vingt ans, mais...

— Le même âge que ma fille, Adriana. C'est peut-être pour ça que je me sens le devoir de vous protéger.

— Eh bien, ça n'est pas la peine. Je sais parfaitement ce que je fais.

— Oh ! Alors vous connaissez les risques physiques, les

maladies honteuses. Et quand vous aurez perdu votre jeunesse, que ferez-vous ?

Il était de nouveau devant elle.

— Si cela peut vous rassurer, je n'ai pas l'intention de faire ça toute ma vie. Seulement jusqu'à ce que je puisse subvenir à mes besoins par la peinture.

Sandro s'approcha encore et lui lança un regard féroce.

— Comment espérez-vous être peintre si vous n'avez aucun respect de vous-même ?

Elle recula comme s'il l'avait frappée.

— J'en ai suffisamment, monseigneur.

— Vraiment ? Alors dites-moi, Laura, comment est-ce qu'on se sent lorsqu'on est étendu sur le dos et qu'un inconnu se sert de vous de la manière la plus abjecte qui soit ?

— Je ne le sais pas.

Il sentit un douloureux espoir l'envahir.

— Vous ne le savez pas ? répéta-t-il incrédule. Vous voulez dire que vous n'avez pas... vous n'avez jamais...

— Les clients de la Signora della Rubia exigent les femmes les plus raffinées. Il me reste encore beaucoup à apprendre avant d'être l'une d'entre elles. Ma carrière commencera à la veille du Carême. A cette occasion, la Signora donnera un somptueux bal masqué.

La tension de Sandro se relâcha lentement. Peut-être aurait-il le temps... Le temps de lui apprendre à chérir son innocence, à respecter son corps. Le temps de la détourner de cette pente irréversible et, surtout, le temps de découvrir pourquoi elle faisait naître en lui cette impatience oubliée du jeune adolescent le jour de sa première conquête.

3.

Le souvenir de leur conversation troubla Laura jusqu'au lendemain. Pour qui se prenait-il avec ses discours et sa morale ? Sandro Cavalli n'avait aucun droit de la juger ou de la faire douter de ses plans si soigneusement étudiés. S'il le fallait elle sacrifierait tout à son art.

Essayant d'oublier le visage sévère et le regard pénétrant qui se voulait froid, elle frappa à la porte de la chambre de Magdalena au couvent de Sainte-Marie Céleste. Elle entendit des pas étouffés puis la porte s'ouvrit découvrant le visage de Magdalena. Des cheveux blonds presque roux dépassaient de son voile. Ses yeux tristes avaient la même teinte que la pluie de Venise et une douceur que seule Laura semblait remarquer.

— Laura, fit Magdalena en se dressant sur la pointe des pieds pour embrasser sa visiteuse sur les deux joues. Il y a longtemps que tu n'es pas venue.

— J'ai été très prise par mes cours et... le reste. Je peux entrer ?

— Bien sûr.

Alors que la plupart des jeunes femmes partageaient le dortoir, Magdalena, grâce à la générosité du protecteur anonyme de sa mère, avait sa propre chambre. Petite et sans fenêtre, elle était éclairée par une unique chandelle posée sur une écritoire. Elle contenait un lit, une haute armoire et un minuscule brasero, plein de noyaux d'olive, dégageait une chaleur sans fumée. La pièce sentait la bougie et l'humidité.

— Je ne comprends pas comment tu fais pour travailler ici, dit Laura en entrant. Je ne supporterais pas de ne pas voir la lumière du jour.

— C'est ton caractère. Tu es tournée vers l'extérieur. Ma lumière est là, répondit son amie en se touchant le front avec un sourire que Laura connaissait bien.

— Messire Aldus serait content de t'offrir un bureau à son atelier d'imprimerie.

Laura s'assit sur le lit sans quitter son amie des yeux. Elles avaient été élevées comme des sœurs mais Magdalena était plus jalouse de son intimité.

— On en a déjà parlé, Laura. C'est ici que je veux être. J'y suis en... sécurité.

— Oh ! Magdalena, s'écria Laura les yeux pleins de sympathie.

Ici, dans l'obscurité, Magdalena était à l'abri des regards qui accusaient sa difformité, la bosse qui courbait son dos et qu'aucun

manteau ne parvenait à dissimuler. A l'abri des railleries des enfants qui s'enfuyaient en la voyant approcher, à l'abri des regards acérés des inquisiteurs persuadés que sa malformation était l'œuvre du démon.

— Quand je serai à l'Académie et que j'aurai une maison à moi, tu viendras vivre avec moi.

Durant une brève seconde, les yeux sombres de Magdalena brillèrent d'un vif désir. Puis, avec un

soupir las, elle se dirigea vers le manuscrit qu'elle préparait pour Aldus.

— Je suis heureuse ici. Ne t'inquiète pas pour moi.

— Je me fais toujours du souci pour toi, Magdalena.

Bien qu'elle ait eu un an de moins, Laura avait toujours pris soin de Magdalena. Elle l'avait consolée quand les autres pensionnaires se moquaient d'elle, l'avait encouragée quand elle avait exprimé le désir de travailler dans l'édition et s'était réjouie avec elle quand Aldus lui avait confié son premier manuscrit à retravailler.

— Tu as ta peinture maintenant et... ta vie chez la Signora della Rubia, ajouta Magdalena sur un ton désapprobateur.

— Ah ! non. Tu ne vas pas t'y mettre toi aussi, riposta Laura.

— Moi aussi ? Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Dernièrement, les gens se sont mis dans la tête de sauver mon âme.

Mais Laura n'avait pas envie de parler de Sandro Cavalli, même à Magdalena.

— Peu importe, reprit-elle. Quoi de neuf par ici ?

— Frère Luigi est parti en pèlerinage à Jérusalem.

Laura fronça les sourcils en se souvenant de sa première conversation avec Sandro. Avait-il pu... ? Mais elle chassa aussitôt cette idée ridicule et s'avança vers la petite écritoire.

— Sur quoi est-ce que tu travailles ? s'enquit-elle en tendant le bras vers les feuillets épars.

Magdalena fut plus rapide et retourna brusquement les pages contre la surface de bois.

— Non ! Ça n'est pas terminé, s'exclama-t-elle en se précipitant pour cacher son travail dans l'armoire. L'auteur a d'excellentes idées, mais il torture la langue.

Elle déposa le manuscrit sur une pile d'autres papiers, neufs ou écornés, puis referma la porte avant de se retourner, un sourire angélique aux lèvres.

— Je te le montrerai quand j'aurai terminé. Et toi, Laura, comment vas-tu ? Maître Titien a-t-il terminé sa Diane ?

— Presque. Pourquoi ne viens-tu pas la voir ?

— Je l'ai déjà vue, Laura. En rêve, répondit-elle en jouant avec une bouteille d'encre.

— Oh ! toi !

Elle se rassit sur le lit.

— C'est tout de même drôle que Diane soit le dernier tableau pour lequel je pose avant de la rejoindre dans son... activité.

— Tais-toi, Laura, je ne veux pas t'imaginer en courtisane.

— On dirait Sandro Cavalli.

Magdalena faillit en lâcher sa bouteille.

— Tu le connais ?

— J'ai dû faire la même tête la première fois que je l'ai vu chez Titien.

Elle s'adossa et sourit. Il n'y avait aucun mal à raconter cette histoire à son amie. Magdalena ne voyait jamais personne en dehors d'elle et de sa mère, Célestina.

— Il enquêtait sur un horrible meurtre. La pauvre victime, un homme, a été poignardée en plein cœur et... mutilée.

— Mutilée ? répéta Magdalena d'une voix hachée. Qu'est-ce que tu veux dire ?

Laura sentit soudain sa gorge la brûler. Elle avala péniblement.

— Je crois que c'était une... castration.

Cette fois, la bouteille explosa sur le sol. De petits morceaux de cristal s'envolèrent dans toutes les directions. Magdalena était aussi pâle qu'un linge.

— C'est atroce. Mais... pourquoi Sandro Cavalli est-il allé interroger Titien ?

— Voilà la partie intéressante : imagine-toi que Titien connaissait la victime.

Elle se mordit les lèvres.

— Mais je ne devrais pas t'en parler.

Tout en marmonnant, Magdalena s'éloigna pour prendre un balai.

— Laisse-moi faire, se proposa Laura en tendant la main vers l'ustensile.

— Je peux me débrouiller, Laura. Je ne suis pas une handicapée.

Laura recula, surprise par la violence de sa réaction.

— Oh ! d'accord. Mais tu n'as pas besoin de te mettre dans cet état pour une bouteille.

Magdalena rassembla le verre épars puis le ramassa dans un morceau de papier.

— Aïe ! s'exclama-t-elle en se redressant.

Du sang s'écoulait de son doigt.

— Attends, je t'apporte un tissu, s'empressa Laura en ouvrant l'armoire.

— Non ! hurla presque Magdalena.

— Vraiment, je...

— Ne te mêle pas de ça, Laura, reprit-elle plus calme. Du travail de la police, je veux dire. C'est dangereux. Reste en dehors de tout ça.

— Mais de quel danger veux-tu parler ? Que veux-tu dire, Magdalena ? demanda Laura alarmée.

La porte s'ouvrit brusquement et Célestina entra dans la pièce. Laura eut le temps de percevoir le brusque sursaut de son amie.

— J'ai entendu un bruit, fit Célestina d'une voix inquiète. Il y a quelque chose de cassé ?

— Rien qu'une bouteille d'encre, lui répondit Laura. Comment allez-vous, ma sœur ?

Célestina n'était pas seulement belle, elle était royale et son sourire était celui d'une reine hautaine et froide. Laura s'y était habituée et elle appréciait même cette distance qu'il y avait toujours eu entre elles.

— Très bien, merci. Je viendrai bientôt voir maître Titien, fit la nonne, ses larges mains serrées sur sa ceinture. J'ai fait un nouveau pigment ocre et je sais qu'il sera content de l'essayer.

— Je peux lui apporter, se proposa Laura.

— Ça ne sera pas nécessaire, répondit Célestina en souriant. J'aime sortir de temps en temps, visiter les hospices, distribuer les aumônes du couvent.

Elle remarqua tout à coup le doigt blessé de Magdalena.

— Mais, tu t'es coupée ! s'exclama-t-elle en se précipitant sur sa fille.

— Mère, protesta Magdalena, ça n'est que...

— Il faut te soigner pour éviter l'infection. Suis-moi.

Elle poussa sa fille devant elle et se tourna vers Laura pour lui adresser un sourire légèrement guindé.

— A une autre fois alors, Laura.

Secouant la tête, Laura referma la porte derrière elles.

— A une autre fois, ma sœur, répondit-elle à la pièce vide.

Dans le palais ducal, Sandro ferma les yeux et se massa le nez. La salle du Grand Conseil était vide, mais quelques minutes plus tôt, l'immense hall de marbre et d'or résonnait encore des voix des sénateurs, prélats et responsables de la justice et de la paix dans la ville. Sandro goûtait le silence qui lui permettait de rassembler ses pensées, de faire l'inventaire des indices que ses hommes avaient recueillis et de donner un sens au puzzle qu'était le meurtre de Daniele Moro.

Mais ses conclusions ne le menaient nulle part. Il se passa une main fatiguée dans les cheveux. Une mèche d'argent retomba sur son front et il la repoussa avec dégoût. Il se sentait vieux et défiguré par

l'âge. Il s'adossa à son siège et scruta l'espace vide. Il avait un meurtre sur les bras et pas le temps de songer à ces futilités. Il soupira puis tâcha de se concentrer. Son esprit, comme une page vierge, était prêt à se remplir de faits et d'informations qu'il n'aurait ensuite qu'à traiter avec son sang-froid habituel.

Premier point : une bande de *zaffi* avait suivi

Florio pendant deux jours. Tout ce qu'ils avaient découvert, c'est que le pauvre *mezzano* n'avait quitté la maison de la Signora della Rubia que pour se rendre à l'église San Rocco. Là, il avait allumé des cierges et pleuré avant de retourner chez lui. Yasmine, également sous surveillance, n'était jamais sortie.

Second point : ses hommes avaient examiné l'arme du crime. Autour de l'île de Murano, le centre du commerce verrier de Venise, on fabriquait des stylets de verre par milliers. Les éclats recueillis sur la poitrine de la victime étaient de la plus commune des couleurs, l'ambre. Et pour couronner le tout, les maîtres verriers, particulièrement méfiants, bénéficiaient d'une immunité policière et protégeaient leurs secrets de fabrication avec autant d'acharnement que les saintes reliques.

Troisième point : le doge Andréa Gritti ne se souvenait pas du contenu de la serviette de Moro. Il lui avait confié différents messages, certains adressés au chantier naval où était amarré le *Bucentaure*, le navire d'apparat des festivités, d'autres concernaient l'imprimeur chargé d'éditer le programme et les invitations pour la cérémonie de l'Ascension ainsi qu'un billet à l'intention de Titien chargé de peindre son portrait. Il devait y avoir d'autres lettres dont le doge ne savait rien.

Sandro poussa un profond soupir. Les indices étaient minces et les possibilités innombrables. Ce qui l'inquiétait, c'était que la victime fût un personnage aussi proche du doge. Et il sentait, avec un instinct développé par des années au service de la République, que cette affaire cachait un complot contre l'homme le plus important de Venise, le doge lui-même. Le dernier point qu'il retournait en tout sens et n'avait rien à voir avec ce meurtre sinistre, c'était Laura Bandello.

Comme une mélodie entêtante, elle avait pris possession de ses pensées et s'emparait de ses réflexions aux moments les plus inopportuns. Au cours de son audience matinale avec le doge, il s'était souvenu de leur première rencontre. Lorsqu'il était allé chez l'archevêque pour lui signifier le bannissement de frère Luigi, il avait pensé à ses cheveux, rivière soyeuse au parfum enivrant, d'un noir si provocant à une époque qui adulait les blondes. Au cours d'un dîner avec Marcantonio, il s'était rappelé son rire musical, ses yeux pétillants et la grâce que dégageait chacun de ses gestes. S'il ne s'était pas mieux connu, il en aurait conclu qu'elle l'obsédait. Mais c'était

ridicule. A part son travail, rien n'obsédait jamais Sandro Cavalli. Pourtant, elle flottait autour de lui comme un parfum entêtant. Parce qu'elle était si jeune et si pleine de promesses, il ne voulait pas la voir sombrer dans le monde galant de Venise. Il ne voulait pas l'imaginer dans les bras d'un inconnu, lui offrant sa...

— Ça suffit, s'exclama-t-il à voix haute.

Elle disait avoir besoin d'argent. Il lui en donnerait. Il n'y avait rien d'extraordinaire à ce qu'un riche patricien subvienne aux besoins d'un jeune talent prometteur. Un sourire de satisfaction éclaira son visage. L'argent, c'était simple, clair, une solution facile. Elle apprécierait sa générosité.

— Seigneur Cavalli, fit un murmure dans le silence de la pièce. Sandro releva la tête, jeta un regard circulaire. Il était seul.

— Ecoutez-moi bien, monseigneur, je ne répéterai pas mon message.

Sandro quitta rapidement la table. La voix venait de la gueule de la tête de lion qui ornait un des murs. Elle avait été installée pour permettre aux citoyens anonymes de dénoncer les crimes contre la République mais la *bocca di leone* n'était presque plus utilisée maintenant que Venise vivait des temps de paix. Les plus prudents parlaient directement par l'ouverture, les autres déposaient un message écrit.

Sandro s'approcha lentement du bas-relief puis se pencha devant l'ouverture sombre.

— Je vous écoute.

— Vous devriez surveiller Laura Bandello. Elle est en danger de mort. Prenez garde.

Il sentit son sang se figer dans ses veines.

— Vos... votre avertissement est trop vague...

— Vous devez me croire, monseigneur, je ne peux pas vous en dire plus. Adieu.

— Attendez, je...

Sandro avait entendu de nombreux messages par cette voie, mais aucun ne l'avait autant secoué. La peur s'insinua lentement en lui. Il s'élança vers la porte et s'engagea dans l'étroit passage qui conduisait à la gueule du lion.

Il était vide. Sans s'arrêter, il dévala les quelques marches de pierre et se retrouva au-dehors. Le corridor débouchait sur la place Saint-Marc bordée d'arcades dentelées et entourée de dômes byzantins dorés à l'or. Elle était pleine de monde. Un *bravo* habillé avec recherche, un juge dans sa robe noire, un nuage de nonnes, une courtisane vêtue de rouge et trottant sur ses talons hauts... N'importe lequel d'entre eux pouvait être son messenger anonyme. Serrant les dents, il fit demi-tour pour retrouver Jamal. Son agent le plus sûr

surveillerait Laura en permanence.

Mais un frisson le parcourut. Et s'il était déjà trop tard ?

Laura s'était encore attardée trop longtemps. Elle s'en aperçut à la luminosité qui baissait à vue d'œil. La Signora della Rubia allait l'attraper mais ça n'avait aucune importance. De toute manière, sa journée était perdue. Elle serra son cahier d'esquisses contre sa poitrine. Les pots de pigments et d'essence de térébenthine qu'elle avait été chercher plus tôt chez sœur Célestina s'entrechoquaient dans le sac qui pendait contre sa jambe. Elle était allée au Lido, là où les eaux de Venise rejoignaient celles de l'Adriatique, en espérant pouvoir s'exercer à dessiner des hommes, le point le plus faible de son art. Là-bas, des travailleurs étaient occupés à dresser l'arche du jour de l'Ascension. Ce jour-là, comme chaque année, la Sérénissime célébrerait son union avec la mer et le doge et son entourage franchiraient pompeusement l'arche symbolique.

Les charpentiers et les maçons s'étaient activés, indifférents aux regards de Laura, mais malgré tous ses efforts, elle n'avait fait aucun progrès. Pour se protéger de l'air froid de février, ils étaient enveloppés d'épais vêtements qui masquaient tous les détails de leur anatomie. Frustrée, Laura n'avait rien fait d'autre que des croquis sans intérêt. Elle vivait dans un endroit où les hommes passaient le plus clair de leur temps hors de leurs vêtements et malgré tout, elle en était toujours à s'interroger sur la plastique masculine. Elle en saurait plus dans quelques courtes semaines. Elle serait alors l'une de ces entraîneuses et tous les détails de la virilité n'auraient bientôt plus aucun secret pour elle.

Cette idée l'angoissa plus que d'habitude. Elle ne pouvait chasser les mots de Sandro de son esprit : *Comment pouvez-vous espérer être peintre si vous n'avez aucun respect de vous-même ?*

C'était ridicule, se dit-elle révoltée. Il n'avait aucun droit de la faire douter d'elle et des choix qu'elle s'était fixés. Perdue dans ses pensées concernant un homme qui l'intriguait sans qu'elle en sache la raison, Laura tourna dans le passage étroit qui la conduirait près de la maison de la Signora. Le bruit de ses pas résonnait entre les murs de pierre. Une odeur d'oignons frits et d'huile d'olive se mêlait à celle omniprésente de la mer. Elle avait parcouru la moitié du chemin lorsqu'elle réalisa que des pas faisaient écho aux siens. Elle se retourna et constata effrayée que deux hommes s'approchaient d'elle. C'était des *bravi*. Elle le comprit à leurs vêtements. Les assassins à gages affectionnaient les chausses à motifs compliqués, les pantalons fendus, les culottes avantageuses et provocantes et les chapeaux ornés de plumes de héron aux couleurs criardes.

— *Buona sera*, murmura-t-elle en serrant instinctivement son

cahier contre elle.

— *Buona sera*, madona, lui répondit l'un d'eux.

Il portait une moustache noire aussi fine qu'un trait de pinceau.

— Vous êtes Laura Bandello ?

— Non.

Sa réponse avait été immédiate et automatique.

— Je ne connais personne de ce nom.

En parlant, elle scrutait l'ombre du passage. D'un côté se trouvait le canal, de l'autre une petite place. Il n'y avait personne en vue. Aucune lumière ne brillait aux fenêtres des maisons qui longeaient l'allée.

Les *bravi* échangèrent un rapide coup d'œil. D'un geste vif et leste, l'un d'entre eux enfouit la main dans son manchon. Laura vit briller le stylet de verre plein d'un liquide blanchâtre. Du poison, aussi mortel qu'un venin de serpent. Elle recula. Les bouteilles s'entrechoquèrent dans leur sac de toile.

— C'est une erreur, tenta-t-elle de leur expliquer. Vous ne pouvez pas me blesser. Je... ne suis rien.

L'homme avança d'un pas. Son silence glaça Laura d'horreur.

— Je n'ai rien, poursuivit-elle en essayant de réfléchir.

Sa main fouillait son sac et ses doigts sentirent le bouchon du flacon de térébenthine. L'homme fit encore un pas, la dague mortelle tendue vers elle.

Laura trébucha, elle se retourna pour s'enfuir, mais l'homme la rattrapa aussitôt par le bras.

Le stylet s'approcha de sa poitrine. Elle brandit son cahier comme un bouclier. L'arme de verre grinça contre la surface dure. Voyant son avantage, Laura frappa l'homme entre les jambes. Yasmine lui avait appris le geste et elle l'avait perfectionné avec Florio jusqu'à ce qu'elle en fasse une arme redoutable.

Le moustachu se plia de douleur et son acolyte se précipita vers elle. Lâchant son cahier, elle déboucha le flacon de térébenthine et lui jeta son contenu à la figure. Les mains au visage, il s'écroula en hurlant contre le mur. Profitant de la situation, Laura s'enfuit à la recherche d'une aide. Elle n'était pas loin du pont de Tetti où, à l'ombre des porches et sous les arcades de pierre, les prostituées de la ville se livraient à leur commerce nocturne. Comme d'habitude, quelques gondoles dansaient sur l'eau. Aspirant l'air à pleins poumons, Laura se précipita vers le pont. La Signora della Rubia accusait les filles de rue de voler le travail des honnêtes courtisanes, mais Laura bénit leur présence. Risquant un coup d'oeil derrière elle, elle vit l'un des *bravi* émerger du passage en chancelant, les mains serrées sur son entrejambe. Le regard de l'assassin lui fit froid dans le dos. Sanglotant de peur, elle atteignit le pont. Une femme impressionnante, les seins

débordants d'un fichu prêt à craquer, se planta devant elle.

— Pas si vite, la belle. Tu es sur notre territoire et on n'a aucune envie de s'faire voler le client.

— Je vous en prie, souffla Laura en essayant de reprendre sa respiration. J'ai des ennuis. J'ai besoin d'aide.

— Qui n'en a pas besoin dans cette ville ? fit la femme en lui décochant un regard méprisant. Maintenant, dégage, on a du travail.

Laura en aurait hurlé de rage. Les deux *bravi* étaient maintenant à sa poursuite. Elle regarda avec envie les gondoles amarrées sous le pont. Un gondolier pouvait filer sur l'eau plus vite qu'un homme courant à terre.

— Allez, file ! hurla la grosse femme d'une voix suraiguë.

— Arrêtez-la, lança derrière elle un des assassins. C'est une voleuse !

La prostituée tendit le bras vers Laura, mais elle avait déjà attrapé la rambarde du pont. En une seconde, elle était passée par dessus et avait sauté dans les eaux sombres et glaciales du canal.

Un frisson s'empara de tout son corps. De l'eau salée lui envahit la bouche. Luttant contre le poids de ses vêtements qui l'entraînait au fond, elle tenta de rester à la surface. Mais le courant s'empara de ses jupes pleines d'eau. Elle lâcha un cri étouffé, sentit sous sa main la coque d'une gondole mais ne put s'y accrocher. Elle essaya de nouveau, sans résultat. Ses mains n'attrapaient rien. Un poids irrésistible l'attirait au fond. L'eau se referma sur elle. Elle sentit ses jambes se couper, ses yeux la brûler. Puis elle s'enfonça, savourant, au-delà de toute pensée, une extraordinaire sensation d'apesanteur.

Une main forte l'attrapa brusquement et la tira hors de l'eau.

Une heure plus tard, elle était assise dans une pièce ensoleillée du palais des Cavalli. Elle portait, par-dessus sa peau nue et humide, une robe violette trop grande pour elle. Ses pieds également nus étaient immergés dans un bain d'eau chaude et elle tenait entre ses mains une tasse de vin chaud et odorant.

— Merci, fit-elle en souriant à son sauveur.

Marcantonio Cavalli lui répondit par un sourire nonchalant et plein de charme.

— Tout le plaisir était pour moi. Je n'ai pas souvent l'occasion de pêcher une belle femme dans les eaux sombres du canal.

Il lui sortit les pieds de l'eau et entreprit de les sécher avec une serviette tiède. Comme il s'attardait à cette tâche, un soupir s'échappa des lèvres de Laura.

— Vous vous sentez mieux ? lui demanda-t-il.

— Beaucoup mieux, fit-elle en savourant le vin épicé.

Il vint s'asseoir si près d'elle que leurs épaules se touchèrent.

— Maintenant, *bellissima*, je crois que vous devez m'expliquer

la raison de votre baignade sous le pont de Tetti.

Laura appuya le bord de sa coupe sur sa lèvre inférieure. Pendant leur trajet en gondole, préoccupée par ses efforts pour ne pas ruiner le velours écarlate des coussins de la gondole des Cavalli, elle avait pu éviter les questions de Marcantonio. Elle savait que les *bravi* avaient agi sur des motifs beaucoup plus sinistres qu'une simple agression. Ils avaient prononcé son nom. Quelque chose lui disait que Sandro, et non son fils trop charmant et trop plein de sollicitude, devait être le premier à entendre son récit.

Mais Marcantonio attendait. Il lui avait sauvé la vie, l'avait conduite chez lui et s'était occupé d'elle. Elle lui devait bien une explication.

— J'ai été... agressée par des *bravi*.

Elle posa sa tasse et frissonna. Il passa un bras autour d'elle et sa main lui frotta doucement le dos.

— Pauvre petit agneau. Etes-vous sûre que c'étaient des assassins ?

Elle rit nerveusement.

— Je ne leur ai pas demandé de lettre de recommandation.

— Mais qui pourrait vouloir votre mort ? lui demanda-t-il alors que son doigt jouait avec une boucle sur sa tempe. Un peintre jaloux ?

— Comment savez-vous que je suis peintre ?

— J'étais curieux à votre sujet. J'ai posé des questions à droite et à gauche. Alors, ce rival ?

Elle fronça les sourcils en passant en revue tous les apprentis qui travaillaient avec maître Titien.

— C'est impossible, fit-elle enfin. Ils me tolèrent plutôt bien. Ils savent que, en tant que femme, je dois me battre bien plus qu'eux. Et puis, ajouta-t-elle avec un faible sourire, aucun d'eux n'a les moyens de louer les services d'un assassin.

A ce mot toute l'horreur de ce qu'elle venait de vivre lui revint en mémoire. Son visage pâlit. Elle se sentit faiblir et, avant qu'elle ait pu réagir, elle s'effondra contre l'épaule de Marcantonio. Il la prit aussitôt entre ses bras et lui murmura à l'oreille.

— Allons, allons, vous êtes en sûreté maintenant.

— Mais que se passera-t-il quand je sortirai d'ici ? Ils vont m'attendre, recommencer ?

Elle s'écarta et scruta sur son visage les réponses qu'il ne pouvait lui donner. Elle entendit des pas résonner sur le marbre du couloir qui longeait la pièce. Sandre, pensa-t-elle, alors qu'elle sentait une vague de soulagement la détendre. Le visage de Marcantonio s'était soudainement durci. Sans qu'elle puisse l'éviter, il se jeta sur ses lèvres. Une main derrière son dos la tenait plaquée contre lui et

l'autre fourrageait dans ses cheveux. Surprise et désorientée, Laura glissa ses mains entre eux et le repoussa gentiment. Mais ses lèvres cherchant à ouvrir les siennes, ignorant ses cris de protestation étouffés, il la maintint plus fermement contre lui. Elle le repoussa de nouveau avec suffisamment de force pour se libérer. Marcantonio s'écarta et, en tendant la main vers elle, fit glisser sa robe sur son épaule.

— Je vois que tes manières ne se sont pas améliorées, Marcantonio, tonna une voix depuis la porte. Mais au moins, ton choix est plus exigeant.

Remontant prestement sa robe sur son épaule, Laura se leva à l'arrivée de Sandre.

— Dehors, fit-il à son fils sans lui jeter un seul regard.

Laura les fixa tour à tour. Si Marcantonio avait la finesse d'une sculpture de Donatello, Sandro avait la prestance de celles de Michelangelo. Toute la beauté éclatante du fils semblait se faner devant la prestance du père. Elle le crut un instant capable de lui tenir tête mais Marcantonio jura entre ses dents, attrapa sa toque et quitta la pièce en rage. Sandro posa sur elle des yeux aussi froids que les eaux du canal qui l'avaient engloutie.

— Cela fait partie de votre entraînement, lui demanda-t-il, ou en êtes-vous déjà à vendre vos faveurs ?

Il porta la main à la bourse qui pendait à sa ceinture.

— Combien mon fils vous doit-il, madame ?

— Monseigneur, commença-t-elle en ravalant sa mortification.

Quoi qu'elle fasse, Sandro Cavalli avait le don de la rendre honteuse.

— J'ai quelque chose à vous dire.

Il se raidit comme sous la menace d'une dague.

— J'ai moi aussi quelque chose à vous dire, espèce de petite garce. Dorénavant, veillez à ne pas confondre ma maison avec le lieu de débauche d'où vous venez.

Laura redressa fièrement la tête.

— Dites-le à votre fils, monseigneur, parce que je...

— Mon fils le sait et je peux le punir mais vous, je peux vous arrêter.

Sa honte se transforma en fureur.

— Vous n'oseriez pas.

Il s'approcha d'elle, la coinça entre le divan et une statue de Sansovino puis lui souleva le menton entre ses doigts d'un geste calme mais implacable. Il plongea ses yeux dans les siens. Une insupportable tension s'empara d'elle.

— Vous seriez étonnée d'apprendre ce que j'ose faire, madame.

Elle se dégagea vivement.

— Voudriez-vous m'écouter ?

— Cette petite scène à laquelle je viens d'assister parle d'elle-même, dit-il en faisant tinter les pièces de sa bourse. Régions ça. Combien vous dois-je ? Un *scudopour* vous et un pour la tenancière ?

Laura regarda sa propre main comme si elle appartenait à quelqu'un d'autre et, d'un geste large, l'abattit sur le visage de Sandro. Il posa sur elle un regard plein de fureur et de haine. Une empreinte rouge fleurit lentement sur sa joue.

— Vous ne méritez pas qu'on vous aide, lâcha-t-il d'une voix sourde.

Puis, en jetant deux pièces sur une table, il quitta le salon d'un air hautain.

Le souvenir de cette scène harcela Sandro toute la semaine suivante. Il devait s'occuper de l'enquête sur le meurtre de Moro mais seule Laura Bandello hantait ses pensées. Avancant à grandes enjambées dans la rue principale de Murano, il sentit son visage s'empourprer. Ce n'était pas la chaleur des fours des verriers mais le souvenir qu'il ne pouvait chasser de son esprit, celui de Laura abandonnée dans les bras de son fils, ses cheveux dans un désordre éloquent, ses lèvres grenat humides et gonflées encore des baisers qu'elle lui avait donnés.

Elle mentait, c'était une intrigante, une femme immorale, se répétait-il, qui n'avait rien à voir avec la vulnérable et jeune artiste aux grands yeux qu'il avait rencontrée chez Titien. Il ne faisait aucun doute qu'elle avait tout fait pour s'introduire dans les bonnes grâces de Marcantonio, le fils étant plus facile à avoir que le père ou d'un parti plus agréable.

Sandro s'arrêta pour contempler un ouvrier qui sortait une boule de verre incandescente de son four. D'un tour de main et d'un coup de pince, il en fit un vase superbe. Une fois encore, les pensées de Sandro se dirigèrent vers Laura. Elle avait creusé un abîme entre le père et le fils. Leurs relations avaient toujours été ténues ; Marcantonio n'était pas le jeune homme courtois, posé et responsable que son père aurait souhaité et Sandro n'était pas le père indulgent dont Marcantonio avait besoin. Après cette scène avec Laura, Marcantonio était parti sans un mot, sans doute pour faire la noce avec ses amis. Il était probablement chez le fils du duc d'Otranto et ne reviendrait que lorsque sa bourse serait vide.

Un écrin de velours s'ouvrit devant ses yeux. Surpris, Sandro leva la tête pour découvrir Jamal lui présenter une série de dagues de verre.

— Les sergents ont questionné tous les fabricants ?

Jamal acquiesça et lui fit un sourire ironique. Sandro reconnut

l'expression.

— Pas de réponses ? Pas même l'ombre d'une information ?

Jamal secoua la tête et Sandro s'adossa à l'angle du mur. La pierre était chaude à cause du four qui se trouvait derrière. Il serra les dents. Il n'avait pas vraiment compté sur le stylet de verre pour le conduire sur les traces de l'assassin. L'arme était trop banale, comme le montrait l'étalage que lui présentait Jamal. Celui-ci avait sorti l'ardoise qu'il portait toujours sur lui. Sandro la prit et lut le message.

Allez la voir et expliquez-vous.

Sandro fronça les sourcils.

— De quoi est-ce que tu parles ?

Jamal le regardait fixement.

— Cette fille ne m'a apporté que des ennuis, je suis ravi d'en être débarrassé, reconnut-il pourtant.

Mais il se souvenait d'une chose : elle n'avait pas pris l'argent qu'il lui avait jeté.

Jamal détourna les yeux et fit mine d'examiner les fresques qui ornaient le porche du bâtiment.

— Si je la revois, elle va encore me mettre hors de moi.

Jamal acquiesça avec ferveur et Sandro lui poussa son ardoise entre les mains.

— Tu as un sens de l'humour assez bizarre, Jamal.

Mais son ami lui indiqua la gondole amarrée au bout de la rue et mima le geste d'enfiler un manteau.

— Qu'est-ce que c'est encore ? lui demanda Sandro. Ah, oui ! Ma pelisse noire et rouge que le chiot a taché chez Titien l'autre jour. Il m'a promis de la faire nettoyer.

Une idée commençait à prendre forme dans son esprit.

— Oui, je devrais peut-être aller la chercher, conclut-il sans regarder le sourire de triomphe de Jamal.

Une heure plus tard, il se présentait à l'atelier de

Titien. Le *maestro* avait libéré ses apprentis pour la journée et l'antichambre était calme, mis à paît le rire perlé désormais familier qui s'échappait de la porte fermée pour venir marteler les nerfs tendus de Sandro.

Il allait traverser la pièce lorsqu'il réalisa qu'il n'était pas seul.

Sandro s'arrêta au milieu de l'antichambre en découvrant Pietro Aretino. Décidément, il n'avait pas de chance. Auto proclamé seul juge des actes de bravoure et prophète de la vérité, Aretino, poète de cour, beau parleur et flatteur mais aussi plume acérée, était le favori des princes qui l'adoraient autant qu'ils le craignaient. Sandro lui, le tolérait à contrecœur.

Le surplis d'Aretino était de velours noir, brodé d'or, son pourpoint était en brocart de soie et, dans son fourreau orné de pierreries, une dague pendait négligemment contre sa hanche.

Avant que Sandro ne puisse l'éviter, Aretino se précipita vers lui, d'un geste plein de vigueur et qui, sans son imposante corpulence, aurait pu être qualifié d'aérien.

— *Ecco !* Seigneur Sandro ! Notre Prince des Ténèbres, vengeur suprême de toutes les victimes et terreur du bandit ! rugit le colosse alors qu'un sourire fendait sa longue et épaisse barbe en deux. *Divinissimo ! Omnipotente !* Votre auguste présence illumine notre sinistre après-midi.

— Oh ! ça va, Pietro, l'interrompt Sandro d'un air excédé. Je n'ai pas le cœur à écouter tes flatteries.

Aretino comprima sa poitrine d'une large main.

— Sire, vous me vexez, se récria-t-il faussement choqué. Ma sincérité est aussi profonde que les eaux noires de la lagune. N'ai-je pas célébré des centaines de princes avec ma plume d'or ? Ne leur ai-je pas déjà, par mes superbes poèmes, ouvert les portes de l'immortalité ?

— Tu en as aussi traîné quelques-uns dans la boue, non ?

— Ah ! mais vous, jamais, votre grandeur. Je pense déjà pour vous à un poème épique, noble, grandiose ! Un conte héroïque qui dépasserait l'hommage immortel que j'ai dédié au pape lui-même.

— La modestie est sans doute l'une de tes vertus cachées, lui répliqua sèchement Sandro. Garde donc tes pièces héroïques pour ceux de tes patrons qui les espèrent.

— Un sonnet alors ? insista Aretino, les yeux brillants. Quatorze misérables vers alors que mon cœur se lamente d'en écrire pour vous des centaines.

Sandro lâcha enfin un sourire. Il était le seul à n'avoir aucune envie de payer Aretino pour qu'il mette en vers la chronique de ses hauts faits, réels ou imaginaires. Le poète corpulent prenait l'éternel refus de Sandro pour un défi personnel et le poursuivait avec assiduité. Une amitié sincère était née entre eux, peut-être à cause de

leur si grande différence. Aretino était aussi exubérant que Sandro était sobre et taciturne.

— Je n'abandonnerai pas, *superbossio*. Et je vous poursuivrai jusqu'à ce que vous cédiez, le prévint Aretino encore une fois.

— Va aiguiser ta plume sur quelqu'un d'autre.

Aretino leva les mains. Sa crinière flottait sur ses épaules quand il se déplaçait.

— Mais quel genre d'homme es-tu ? s'exclama-t-il en reprenant leur tutoiement familial. Il y a bien au fond de toi une part de vanité, même petite, que mes vers pourraient flatter.

— Je suis trop occupé pour céder à la vanité.

Les yeux d'Aretino se resserrèrent de curiosité.

— A propos, as-tu découvert quelque chose sur le meurtre de Moro ?

— Qui t'a parlé de ça ? demanda Sandro d'un ton cassant. Est-ce que Titien...

— Bien sûr que non. Tu lui as fait jurer le silence, n'est-ce pas ? Et tu le sais, l'homme est plus intègre qu'un collègue entier de cardinaux. Tu me connais, Sandro. Les seules choses que j'aime plus que les femmes et la bonne chère, ce sont les potins. Franchement, tu n'espérais pas garder secret un cadavre à qui on a sectionné ses... grelots d'amour, acheva-t-il en engloutissant la friandise qu'il avait délicatement choisie dans une coupe.

Si Aretino était au courant, les faits pouvaient aussi bien être placardés sur la place Saint-Marc. Il ne lui restait plus qu'à trouver et punir ceux de ses agents responsables.

— Je suppose que tu as déjà fait le lien avec le doge, poursuivit Aretino.

— Excuse-moi, Pietro, mais ça n'est pas ton affaire.

— Mon affaire, c'est la vie elle-même, mon vieil ami, et la mort. Surtout lorsqu'elle est aussi intéressante que celle de Moro, fit-il en mâchant lentement et sans cesser de caresser sa barbe. Le meurtrier vouait de toute évidence une haine farouche à ce pauvre Moro.

Sandro s'était fait cette remarque au moment où il avait posé les yeux sur le corps.

— Et le meurtrier pourrait bien être une femme, poursuivit Aretino. Oui, cela expliquerait l'emploi du stylet empoisonné. Une femme ne fait pas le poids face à la force d'un homme, mais un bon petit poison et les voilà à égalité.

— Si tu veux conserver tes « grelots d'amour », mon cher Pietro, le coupa Sandro d'une voix ironique, tu ferais mieux de garder tes élucubrations pour toi.

— Autant essayer d'empêcher la marée de monter, fit Aretino

en hochant la tête.

Encore une fois, Sandro ne put réprimer un sourire. Aussi exaspérant qu'il ait été, Aretino n'avait jamais manqué d'humour, même s'il l'utilisait habituellement à des fins toutes professionnelles.

— Est-ce que le *maestro* est là ? s'enquit enfin Sandro en tournant la tête vers l'atelier.

— Il travaille. Nous ferions mieux de ne pas le déranger.

— Je ne savais pas que tu jouais les chiens de garde.

Pietro remplit deux coupes de vin en riant.

— Tiens-moi un peu compagnie, Sandro. Tu ne viens pas si souvent chez moi.

Sandro accepta le vin malgré lui.

— Pour me retrouver nu comme un ver après avoir partagé mes vêtements entre tous tes invités, merci. Ta maison est devenue un véritable hospice, Pietro.

— Rien qu'une partie, rien qu'une partie, protesta le poète.

Malgré toutes ses fanfaronnades et sa cupidité, Aretino avait pris l'habitude d'ouvrir sa demeure aux mendiants et il se montrait avec eux plus généreux qu'un prince.

— L'autre partie, poursuivit Pietro sur un clin d'œil, est réservée à mon harem. J'ai six maîtresses à présent. Sais-tu qu'on les surnomme les Arétines ?

Sandro n'avait aucun doute quant à l'auteur de la plaisanterie.

— Est-ce que les félicitations sont de mise ?

— Mon vieil ami, sache donc qu'il y a toujours quelque chose dont on peut me féliciter.

Il vida sa coupe et la posa sur la table.

— Viens, je vais te montrer quelque chose.

Après un dernier regard vers la porte de l'atelier, Sandro se résigna à suivre son compagnon. Aretino souleva une épaisse tenture de velours qui cachait un corridor et le conduisit dans une pièce longue et sombre.

— La galerie privée de Titien, expliqua-t-il.

— Privée, hein ? Alors peux-tu me dire ce qu'on y fait ?

— Rien n'est privé pour l'œuvre et son poète, lui répliqua Aretino en s'avançant à pas lourds vers une fenêtre dont il ouvrit les volets.

La lumière blanche de la mer inonda aussitôt la pièce. Une série de toiles sans cadres étaient accrochées aux murs. Chacune d'entre elles déclinait le même thème : Laura.

Sandro fit appel à toute sa volonté pour masquer la moindre de ses réactions tandis qu'Aretino lui, faisait appel à toute sa finesse pour interpréter le visage impassible que son ami s'efforçait de lui présenter.

— Ah ! J'en étais sûr, s'exclama-t-il. Même le Prince de la Nuit n'est pas immunisé contre elle. Titien me l'avait dit mais je ne voulais pas le croire.

— Que t'a-t-il dit ?

— Que tu étais, disons... touché par Laura.

— Laura qui ?

Aretino sourit et pinça la joue de Sandro.

— Allons, allons, Sandro, pas à moi, se moqua-t-il gentiment. Vois-tu, mon cher, ton intérêt se mesure exactement à l'insistance que tu mets à montrer ton absence d'intérêt. Je lis en toi comme dans un livre ouvert. Tu es fou d'elle, Sandro.

— Ne sois pas stupide, Pietro, c'est une enfant.

— Que tu dis. Je suis sûr que d'innombrables questions à propos de ces toiles te brûlent les lèvres. Je vais donc t'épargner l'indignité de les poser.

Il croisa les mains sur son ventre proéminent.

— Dur comme un melon, se félicita-t-il en lui donnant une tape affectueuse avant d'arpenter la pièce à grands pas. Vois-tu, ce que Pétrarque a fait en vers pour sa Laura, Titien le fait pour la sienne en peinture. Il y a des mois qu'il travaille sur cette série. Comme tu peux le constater, elle l'inspire comme jamais aucun autre modèle ne l'a fait.

Aretino s'arrêta devant une Vénus généreuse.

— Elle est alléchante, n'est-ce pas ?

La déesse nue, étendue dans une pose alanguie sur un amas d'étoffes, fit naître en Sandro une réaction bien plus violente. Il arracha ses yeux de la toile pour les poser aussitôt sur une représentation de Flore, aussi désirable et offerte qu'une pêche gonflée de soleil. A côté se trouvait une Lédà, accouplée à un homme-cygne. L'expression de son visage rappela cruellement à Sandro celle de Laura le jour où il l'avait surprise dans les bras de son fils. Il s'éclaircit la gorge et se tourna vers une Circé transformant les compagnons d'Ulysse en pourceaux. Sur la toile, Laura incarnait toutes ces femmes mythiques et légendaires. Dans la vie, elle n'en était aucune.

Dans chaque peinture, elle semblait respirer, donner vie à chaque déesse qu'elle incarnait. Image après image, elle devenait plus réelle mais plus impalpable, ses yeux brillaient de candeur mais semblaient pourtant renfermer d'indicibles secrets.

— C'est... tout à fait charmant, fit Sandro.

Aretino éclata d'un rire sonore.

— Quel lamentable acteur et quel pauvre critique tu fais ! Pour l'amour de Dieu, Sandro, admetts-le. Tu ne vois donc pas que Titien a atteint son génie avec elle ? Ces peintures sont tellement saisissantes qu'elles en deviennent inquiétantes.

— Qu'a-t-il l'intention d'en faire ?

Il fronça les sourcils en imaginant les hordes de mécènes se disputer ces chefs-d'œuvre. Aretino soupira.

— Je n'en suis pas encore sûr et le *maestro* n'a pas décidé. Je suis un homme d'argent et je devrais le pousser à vendre. Ces toiles valent des fortunes, pourtant, j'hésite.

Sandro redressa un sourcil et une expression sardonique se peignit sur son visage.

— On a la conscience qui pousse ?

— Certainement pas ! s'exclama Aretino. Seulement Titien n'est pas entièrement satisfait de son travail.

Sandro plongea le regard dans celui captivant et embarrassé de Circé. Il avait vu cette expression sur le visage de Laura lorsqu'elle l'avait présenté à son amie Yasmine.

— C'est impossible. Que peut-il vouloir d'autre ?

— Il dit qu'il n'a pas atteint le fond de son âme. Qu'il n'a pas été capable de révéler les secrets qui la hantent.

— Qu'est-ce qui te fait croire que la fille a des secrets ?

Aretino écarta les bras pour embrasser toutes les peintures.

— Mais ouvre les yeux, mon vieux !

Sandro dut se rendre à l'évidence. Aussi frappantes qu'elles aient été, ces toiles contenaient quelque chose d'insaisissable que même les yeux les plus perçants ne parvenaient à surprendre. Aussi intimement que Titien l'ait révélé, son modèle avait gardé des mystères que l'artiste n'avait pu atteindre.

— Tu sais le défaut de ces peintures ? commença Aretino en croisant les mains derrière son dos d'une manière très académique. C'est qu'il a tout peint sauf son odeur.

— Naturellement, lui jeta froidement Sandro, effrayé de sa réaction envers elle. Une odeur est invisible. Comment veux-tu la peindre ?

— Exactement comme son âme. Tu sais qu'elle est là mais tu ne peux la saisir. Son odeur est comme son âme, riche, puissante, provocante et... insaisissable.

Sandro se souvint de l'ineffable senteur florale de ses cheveux. Il pouvait la faire renaître par la seule force du souvenir. Mais une autre image vint troubler son plaisir : celle de Laura, défaite et lascive dans les bras de son fils.

— Tu te sens mal, Sandro ? s'empressa Aretino. On dirait bien.

— Silence, Pietro.

— Je ne me tais jamais. Le pape et l'empereur Charles ont essayé de me faire taire, ils ont échoué.

Il regarda la peinture de Vénus.

— Je la verrais bien dans mon harem. Elle ferait une Arétine

superbe.

Sandro serra les poings et tenta de contenir sa fureur.

— Oh ! du calme, mon ami. Rassure-toi, prendre Laura serait pour moi une erreur.

— Il te reste donc un peu de sens commun ?

— Oui. Vois-tu, j'aurais tendance à la préférer aux autres et il est hors de question d'avoir une favorite. Toutes mes Arétines sont belles. Leur variété me laisse serein avec moi-même comme en amour. Avec Laura, je deviendrais exclusif, amoureux. Te rends-tu compte ! C'est bien trop dangereux. Une femme, bah ! Heureux celui qui se satisfait de ses rêves et garde ses distances dans la réalité.

Sandro songea brièvement à ses propres maîtresses. Elles avaient perdu leur attrait et l'ennuyaient. Il leur avait proposé une rente confortable, leur avait trouvé des maris et même offert une dot si elles le désiraient. Il ne voulait plus les voir.

— Pour une fois, nous sommes d'accord, Pietro.

Il jeta autour de lui un regard impatient.

— Je dois voir Titien.

— Vas-y, je reste encore un peu avec elle. Ah ! le jasmin. Je la préfère sur la toile. En réalité, elle est trop casse-pieds. Essayer de la rendre immobile est à peu près aussi difficile à obtenir que de chasser la brume de la lagune.

Il lança un regard de biais vers Sandro.

— Mais s'il y a un homme capable d'accomplir ce miracle, c'est vous, *divinissimo*.

— Que diable veux-tu dire ?

— C'est peut-être elle qui fera enfin de toi un être humain, *superbossio*. Peut-être alors me laisserez-vous, monseigneur, raconter votre histoire. Et la sienne, acheva-t-il dans un sourire béat et une grotesque révérence.

Secouant la tête aux élucubrations du poète, Sandro quitta la pièce et alla frapper à la porte de l'atelier avant d'entrer.

Une petite balle de fourrure brun-noir se précipita sur lui.

— Ah ! non, s'exclama Sandro. Je vous en prie, *maestro*, débarrassez-moi de cet animal.

— Si vous étiez entré une seconde plus tôt, fit le peintre, c'est moi qui me serais jeté sur vous et croyez-moi, ça n'est pas vos bottes que j'aurais réduites en pièce.

Lâchant le chiffon avec lequel il essuyait ses mains pleines de peinture, il traversa la pièce et vint libérer son visiteur.

— Je ne supporte pas qu'on me dérange dans mon travail.

Sandro baissa les yeux sur la nouvelle morsure qui ornait ses bottes.

— Votre autre chien de garde m'a retenu à l'extérieur.

— Pietro ? Il est encore là ?

— Il a pris racine. Franchement, *maestro*, je ne comprends pas comment vous pouvez le supporter.

— Il me trouve des clients, répondit Titien. Et puis j'aime sa philosophie. Être en vie est pour lui la chose la plus importante et son amitié me permet de ne pas l'oublier. N'est-ce pas, Fortunato, achevait-il en grattant le chiot derrière les oreilles.

— Fortunato ?

— C'est moi qui l'ai baptisé.

Habillée de ses vêtements de ville, Laura sortit de derrière un paravent. Son regard était froid, amer et accusateur. Son attitude atteignit Sandro dans son orgueil. C'était elle qui l'avait injurié et elle le regardait comme s'il était un méprisable insecte. Et, ce qui était pire, il commençait effectivement à se sentir coupable de l'avoir traitée comme il l'avait fait.

Il restait là, incapable de parler. Titien tendit le chiot à Laura.

— Mène-le au jardin, s'il te plaît et fais attention à la cloche, j'attends sœur Célestina.

— Bien, *maestro*.

Elle lança un dernier regard à Sandro avant de quitter la pièce. Son départ le laissa presque désespéré de frustration car - il devait l'admettre - il n'était venu que pour elle.

— A nous, fit Titien. Que puis-je faire pour vous, monseigneur ?

— Je suis venu récupérer mon manteau, mentit Sandro.

— Ah ! oui.

Il attrapa sur la table un paquet soigneusement enveloppé.

— Je l'ai fait nettoyer. J'allais vous le faire porter par un de mes apprentis mais vous m'avez évité...

Il s'interrompit en regardant Sandro qui fixait le portrait de Diane.

— Sandro, vous n'avez pas écouté un mot de ce que je viens de vous dire.

Sandro ne pouvait le nier. La peinture de la déesse vierge qui offrait son corps à une pluie d'or revêtait une nouvelle signification maintenant qu'il connaissait Laura. Elle aussi était vierge, sa prison était une maison de débauche et son futur amant, celui qui se montrerait le plus offrant.

— Bon sang ! Titien, jura-t-il, comment pouvez-vous la laisser faire ?

— Faire quoi ? Poser pour moi ?

— Non, vous êtes un homme d'honneur. Mais... Vous savez certainement qu'elle a l'intention de vendre son corps pour financer sa carrière.

— Elle me l’a dit, en effet.

— Et vous l’approuvez ?

Titien fronça les sourcils et caressa sa courte barbe.

— Ce n’est pas à moi d’approuver ou de désapprouver sa décision. C’est le choix de Laura, elle l’a fait parmi de nombreuses autres possibilités aussi peu réjouissantes. Elle est indépendante, monseigneur, et n’accepte pas facilement les conseils qu’elle n’a pas demandés.

— La prostitution est une activité dangereuse.

— Pour certains. Pour d’autres, c’est une aubaine. Laura doit beaucoup d’argent à la Signora della Rubia parce que son entretien lui coûte une petite fortune. Cette femme est criminelle de taxer autant la jeune fille.

Titien commença une énumération des dépenses.

— Laura ne peut vendre ses toiles avant que l’Académie l’ait accueillie parmi ses membres. Il faudra alors qu’elle loue un atelier. Elle doit aussi acheter ses toiles, ses pigments, ses pinceaux, payer ses modèles.

— Alors laissez-la... je ne sais pas, laissez-la emprunter de l’argent. Prêtez-lui-en, vous ou Pietro, même moi, je pourrais...

— Sandro, l’interrompt Titien d’une voix calme, votre problème, c’est que vous ne comprenez pas l’âme d’un artiste ni les conditions de vie d’une femme indépendante.

Sandro contempla un moment le désordre coloré de l’atelier.

— Je n’ai jamais prétendu le contraire.

Titien posa une main sur sa poitrine.

— Une vraie vocation d’artiste vous consume comme une flamme. Notre art nous brûle. La première fois que Laura est venue, je ne voulais pas la recevoir. J’adhérais à la théorie de ce gribouilleur de second ordre, Albrecht Dürer (Le plus grand peintre et graveur allemand de la Renaissance - Nuremberg 1471-Id, 1528 – NdT), qui prétend qu’il manque aux femmes la capacité intellectuelle et la ténacité nécessaires à la création artistique.

— Un point de vue tout à fait respectable, acquiesça vivement Sandro. Qu’est-ce qui vous a fait changer d’avis ?

— Quand Laura m’a fait part de ses intentions, qu’elle m’a dit être prête à tous les sacrifices, j’ai été convaincu. Un véritable artiste accepterait les pires extrémités pour son art. A sa place, j’aurais fait la même chose.

— Vous vous seriez prostitué ?

— Oui. Mais moi, j’avais les moyens de financer ma carrière. Ecoutez, Sandro, ne faites pas de ça une affaire d’Etat. Laura a un véritable don. En six mois, elle a appris ce que la plupart des apprentis mettent des années à maîtriser. Si elle est élue à l’Académie, sa

carrière en tant que courtisane sera des plus brèves. Les commandes pleuvront sur elle.

— Et vous croyez que l'Académie va l'élire ? Grand Dieu, c'est une prostituée, Titien ! Ils n'ont donc aucun principe ?

— D'abord, sourit Titien, elle ne l'est pas encore et puis je peux vous assurer qu'ils ont accepté des artistes aux vies beaucoup moins recommandables, croyez-moi.

Il regarda sa toile en cours d'achèvement et la satisfaction se peignit sur son visage.

— Alors ? interrogea Sandro.

Titien ôta sa blouse et la pendit à un clou.

— Si ça n'était qu'une question de talent, je dirais qu'elle sera élue sans aucun doute. Cette jeune femme est plus douée que tous mes étudiants réunis. Bien sûr, il y a le problème du sexe.

Un problème que Sandro ne pouvait oublier, quels que soient ses efforts pour y parvenir.

— Ils risquent de la rejeter parce que c'est une femme.

— Monseigneur, répliqua Titien en souriant, rien n'effraie plus les hommes qu'une femme qui leur est supérieure.

— C'est ridicule, trancha Sandro en libérant son manteau du papier.

— Vraiment ? fit Titien les sourcils dressés. Ce n'est sans doute pas pour les mêmes raisons, monseigneur, mais même vous, elle vous terrorise.

Sandro ne put se résoudre à répondre. D'abord Pietro, maintenant Titien. Tout le monde prétendait lire en lui comme dans un livre ouvert. Bientôt, tout Venise colporterait ce ragot.

— Avez-vous attrapé les hommes qui l'ont agressée ?

Son manteau lui glissa des mains et vint s'affaisser à ses pieds. Il crut qu'un poing de fer s'était emparé de son cœur et le broyait à lui couper le souffle.

— Laura a été attaquée ?

— Je croyais que vous le saviez, répliqua Titien. Mon Dieu, il est impossible que vous l'ignoriez. Je suis tellement inquiet pour sa sécurité que, chaque jour, un de mes valets va la chercher et la raccompagne chez elle.

— Quand ? fit Sandro en attrapant Titien par sa chemise. Quand est-ce que ça s'est passé ?

Titien s'écarta et secoua la tête devant l'étonnement de Sandro.

— Je pensais que vous seriez le premier informé. C'était mardi dernier. Deux *bravi* ont essayé de l'assassiner. Elle leur a échappé en sautant dans le canal.

Mardi dernier, le jour où il l'avait surprise avec Marcantonio.

— Votre fils l'a repêchée, acheva Titien.

D'un geste, Sandro ramassa son manteau, quitta l'atelier à grandes enjambées et se dirigea vers le jardin. Il maudissait Laura de s'être mise en danger, Marcantonio d'avoir refusé de lui donner aucune explication et, surtout, il se maudissait lui-même de n'avoir pas eu la patience et la présence d'esprit d'écouter. C'était son rôle. Traquer les informations, faire éclater la vérité était supposé être chez lui une seconde nature. L'arrivée intempestive de Laura dans sa vie lui avait ôté tout jugement rationnel. Il revit l'allure dépenaillée qu'elle avait ce jour-là : sa robe trop grande, ses pieds nus, ses cheveux défaits. Elle ne séduisait pas son fils, elle attendait que ses vêtements sèchent et espérait pouvoir lui parler, à lui. Et il avait été aussi aveugle et stupide qu'un vieillard gâteux, aussi violent et coléreux qu'un amant éconduit. Stupide, stupide, stupide. Il avait été stupide et ridicule.

Il fit une pause à l'entrée du jardin pour reprendre ses esprits. Sous une pergola où s'entrelaçaient les branches décharnées d'une vigne vierge, Laura était en compagnie d'une nonne vêtue d'une longue robe noire, le visage caché sous un énorme capuchon et les bras glissés dans un grand panier d'osier.

Laura rejeta la tête en arrière et partit d'un grand éclat de rire. Son insouciant gaité fit naître en Sandro un nouvel accès de culpabilité. Elle l'avait presque supplié de la laisser parler et il l'avait jetée dehors. Mais plus que tout, Sandro Cavalli se maudissait de n'avoir pas secouru un des citoyens qu'il avait juré de protéger fidèlement.

Il s'avança et baissa la tête sous la treille.

— Madona Bandello ?

Elle prit un air ennuyé en le découvrant.

— Oui ?

Il s'approcha des deux femmes et s'inclina devant la nonne.

— Ma sœur, je suis Sandro Cavalli.

Le visage de la nonne se contracta et ses épaules se raidirent imperceptiblement. Elle leva une main pâle, écarta son capuchon et découvrit à Sandro un visage d'une grâce incroyable dont il avait vu une esquisse dans les dessins de Laura. Entouré d'une guimpe froncée, ses traits ressortaient plus nettement encore. Des yeux gris le jaugèrent d'un regard froid.

— Dieu vous bénisse, monseigneur, mais je dois partir, fit-elle en jetant un œil vers son panier rempli de pots scellés à la cire et de petits sacs fermés par des lacets de cuir. J'ai des commissions à faire.

— Des commissions, ma sœur ?

— Sœur Célestina prépare des pigments pour Titien. Elle fait aussi les plus merveilleux cosmétiques de Venise, expliqua Laura.

— Le Seigneur m'a choisi un emploi assez inhabituel pour le

servir, sourit doucement Célestina. J'ai ici un henné d'une teinte légère qui rendrait immédiatement à vos cheveux leur couleur naturelle.

Sandro sentit une rougeur envahir son visage. Ses cheveux, maintenant argentés sur les tempes, ne l'avaient jamais beaucoup préoccupé. Pourtant, cette observation l'irrita.

— Oh ! non, ma sœur. Quelle horreur de teindre de si beaux cheveux. Je crois que...

Mais Laura s'interrompit en se souvenant tout à coup qu'elle était fâchée contre lui.

— Bon, mais je dois partir maintenant, fit Célestina en se levant.

— Merci pour les crèmes de beauté, ma sœur.

Laura l'embrassa puis la nonne les laissa seuls.

Sandro avait beaucoup de choses à dire à Laura mais les mots s'entrechoquaient dans son esprit et tout ce qu'il trouva fut une question.

— Des crèmes de beauté ?

— Sœur Célestina se plaît à me fournir en cosmétiques.

Contre sa volonté, contre tous ses principes, Sandro se prit à lui attraper le menton, pour attirer son regard vers le sien.

— Des cosmétiques, Laura ? Sont-ils vraiment nécessaires ?

— Je ne les utilise pas, c'est trop compliqué, fit-elle en se dégageant. Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois rentrer à la maison.

De l'entendre parler de la maison de la Signora della Rubia comme de son foyer lui crispa les nerfs.

— Laura, je suis venu vous dire que j'étais désolé. Titien m'a dit que vous aviez été attaquée.

— J'ai essayé de vous le dire la semaine dernière, mais vous n'étiez pas d'humeur à m'écouter, lui rétorqua-t-elle sèchement.

Il lui prit les deux mains et la fit asseoir sur le banc.

— Je suis prêt à vous écouter, Laura.

Elle commença son récit. Toute l'horreur de ce qu'elle avait vécu le frappa en plein cœur, ses réflexes d'autodéfense le remplirent d'admiration et sa fuite dramatique le brisa de honte.

— Avez-vous aucune idée de la raison de cette agression, Laura ? lui demanda-t-il quand il eut retrouvé sa voix.

Une ombre passa sur ses yeux bleu-violet. Elle arracha une feuille séchée à la vigne.

— Absolument aucune. Marcantonio pense que les *bravi* ont été commandés par un artiste jaloux.

Marcantonio. C'était lui qui l'avait sauvée, lui qui l'avait réconfortée et qui s'était interrogé sur l'identité de celui qui avait

voulu l'assassiner. Sandro se dit qu'il lui devait aussi des excuses. Mais Marcantonio avait aussi basement profité de son avantage et de la vulnérabilité de Laura pour l'embrasser.

— Est-ce que c'est possible ?

Laura secoua la tête et ses boucles noires rebondirent vigoureusement autour de son visage.

— Aucun artiste masculin ne peut me considérer comme une menace. Même le plus médiocre d'entre eux a encore un avantage sur moi.

— Est-ce que vous avez une autre raison de penser que quelqu'un peut vouloir votre...

Il fut incapable d'achever.

— Ma mort ?

Elle eut un frisson et froissa la feuille entre ses mains. Sandro se retint de l'entourer de son bras. C'était une affaire d'ordre professionnel. Leurs relations devaient en rester strictement à ce stade.

— Non, fit-elle, je n'en vois aucune.

— Moi, oui, affirma-t-il alors qu'il sentait la colère monter en lui. Vous avez posé trop de questions sur Moro. Voilà où ça vous a menée.

— Je n'ai fait que mon devoir. Allez-vous me blâmer d'avoir agi en citoyenne responsable ?

— Vous auriez dû vous en remettre à moi.

— Ce n'est pas mon genre de m'en remettre aux autres.

— C'est exactement ce que je vous reproche et voilà où vous en êtes. Je vais envoyer Jamal au *ridotto* chercher vos affaires. Vous prendrez mon bateau pour aller sur le continent.

Elle le regarda comme s'il lui avait soudain poussé des cornes.

— Sur le continent ?

Il fit un bref mouvement de tête.

— J'ai une propriété sur les rives de la Brenta. Vous resterez là-bas jusqu'à ce que j'arrête le meurtrier.

— Non, fit-elle en croisant les bras sur sa poitrine.

— Vous n'avez pas le choix.

— Je décide moi-même de ce que je dois faire.

Il lutta contre l'envie de la secouer.

— Ecoutez, je vous engage pour... peindre des fresques. Cela devrait combler vos pulsions artistiques.

— Si j'aimais peindre des murs, je le ferais. Je ne veux pas faire de la décoration. Mes années de couvent m'ont suffi. Et puis j'ai besoin des conseils et de l'aide de Titien pour le travail que je vais présenter à l'Académie.

Il se pinça les lèvres.

— Vous me faites beaucoup de peine.

Selon son humeur extravagante, Laura passa subitement de la colère la plus obstinée à la joie la plus pure.

— Vraiment, monseigneur ? Et moi qui ne vous croyais pas capable d'éprouver la moindre émotion !

Une heure plus tard, elle rentrait chez elle suivie par un immense *zaffo* aux épaules voûtées, au visage interminable et au nez long comme un jour sans pain. En traversant un passage noir de monde vers le pont Rialto, Laura se retourna vers lui.

— Messire Lombardo, ça n'est vraiment pas la peine. J'ai expliqué à monseigneur Cavalli que je pouvais me surveiller toute seule.

— Désolé, madame, mais j'ai ordre de veiller sur vous nuit et jour. Et je vais suivre ces ordres scrupuleusement parce que j'ai une dette d'honneur envers Sandro Cavalli.

Intriguée, elle scruta le visage mélancolique de Guido Lombardo. Il avait des cernes sous les yeux et des rides de fatigue autour des lèvres.

— Quel genre de dette ?

— J'étais jadis comme Sandro, lui répondit-il avec un doux sourire. Un patricien, noble, respecté. Membre du Sénat.

— Et que s'est-il passé ? insista-t-elle touchée par sa gentillesse et la douceur de sa voix.

— Un désastre, fit-il avec un sourire radieux. Je suis tombé amoureux.

— Un désastre, en effet.

— Dans mon cas, oui. Séréna est une roturière. Quand je l'ai rencontrée, elle cousait des voiles à l'Arsenal. Ma famille m'a pressé d'en faire ma maîtresse, mais j'étais incapable de causer son déshonneur. Je voulais l'épouser.

— Comme c'était noble de votre part, Guido.

Il se caressa pensivement le menton.

— En fait, ça n'était pas une si bonne idée. J'ai été déchu de mes titres, de ma fortune, on m'a retiré mon siège au Sénat. J'ai tout perdu.

— Mais elle le valait, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui ! Oui. Même si nous sommes presque morts de faim la première année. Nous n'avions aucune ressource. C'est alors que Sandro m'a proposé un poste de *zaffo*. Ma famille a été consternée de me voir accepter ce travail de sergent mais, au moins, je gagne de quoi élever notre enfant. Je lui en serai toujours reconnaissant.

Laura retint son sourire. La misogynie de Sandro n'était que superficielle. Derrière la façade d'un homme froid et distant se trouvait un cœur compatissant, même s'il avait préféré mourir que de

l'admettre.

— Place, cria quelqu'un, place aux soldats du Christ !

Guido poussa un juron alors qu'une cohorte de soldats de l'Inquisition, occupant toute la largeur du pont, s'avavançait à grand bruit. La foule, fendue en deux par les soldats était repoussée sur les côtés par les longues lances de ceux qui ouvraient la marche. Laura fut bousculée par des corps sentant la laine mouillée et l'étable.

Brusquement séparée de Guido, elle tenta de repousser la foule pour retrouver son protecteur mais le perdit au moment où les soldats en relevant leur lance lui bloquèrent la vue.

Une main se referma sur son poignet et la tira en arrière.

Elle se mit à hurler.

— Chut, lui murmura une voix où perçait un rire.

Elle fit demi-tour et se trouva nez à nez avec Marcantonio Cavalli. Soulagée, elle s'abandonna contre lui. Il était vêtu d'un pourpoint violet extravagant, de chausses de soie bigarrées et d'une veste courte aux manches doublées de satin. Il était encore plus attirant qu'une figure de Raphaël.

— Comment m'avez-vous trouvée ? lui demanda Laura.

— Je vous ai suivie. Je m'inquiétais, se hâta-t-il d'ajouter. Allons, partons d'ici. Ce n'est pas un endroit pour une dame.

— Mais...

Une grosse matrone vint la heurter et la foule pressée faillit l'engloutir. Refermant sa main sur celle de Marcantonio, elle le suivit jusqu'à la sortie du pont. La foule était moins dense et elle poussa un soupir de soulagement.

— Merci, Marcantonio. Mais il faut que je retrouve Guido.

— Lombardo ?

Sa bouche s'étira en un sourire de mépris.

— Ce vieil âne est chargé de votre protection ? Il n'a même pas été capable de garder ses titres après qu'il se fut compromis avec une de ces garces de l'Arsenal.

Laura se souvint instantanément pourquoi elle préférait le père au fils. Marcantonio se croyait généreux alors qu'en vérité il était vil et méprisable. Sandro se montrait froid et distant, mais au moins était-il bon.

— Par ici.

Marcantonio la poussa vers une volée de marches qui conduisaient sous le pont. Mais Laura lui résista.

— Je dois rester avec Guido.

Un éclair de colère brilla dans les yeux de son compagnon.

— Vous êtes déjà aux ordres de mon père, hein ?

— Je ne veux pas que Guido puisse croire qu'il a échoué dans sa mission.

Marcantonio la tira vers lui. D'une légère poussée, il la fit descendre dans la gondole amarrée sous le pont. A peine se fut-elle écroulée sur les coussins de velours qu'il la prit dans ses bras.

— Pourquoi, diable, songer à Guido alors que je suis là ?

Le gondolier les conduisit hors du canal. Laura essayait d'apercevoir Guido pour lui faire signe, mais toutes les échoppes qui longeaient le pont lui bouchaient la vue.

— Ce n'est pas très gentil à vous. Guido sera obligé de dire à votre père qu'il m'a perdue.

Marcantonio pencha vers elle ses superbes yeux noirs pleins de détermination.

— Quelle importance puisque je vous ai trouvée.

Laura jeta un coup d'œil au gondolier mais le rameur impassible fixait le Grand Canal.

— J'aimerais que vous me conduisiez chez moi immédiatement, dit-elle.

— Pas avant que vous ne m'ayez fait une promesse.

— Laquelle ?

Marcantonio prit sa main entre les siennes et l'appuya contre son cœur. Son merveilleux visage était empreint d'une ardeur que Laura jugea inquiétante.

— Je vous veux, Laura.

Elle eut un sursaut mais il l'embrassa longuement avec avidité et ne se recula que pour lui dire :

— C'est la vérité, *bellissima*, je ne pense qu'à vous depuis que je vous ai rencontrée.

Elle fit semblant de croire à une plaisanterie.

— Ne soyez pas ridicule, Marcantonio.

Aussi absurde que fut sa proposition, elle s'imagina une seconde être sa maîtresse. Elle rencontrerait Sandro chaque jour et... Mais cette idée leva tous les doutes qu'elle aurait pu avoir.

— Non.

— Il le faut.

— Jamais.

Ses mains s'agrippèrent à ses épaules et il la secoua.

— Bon sang, Laura, je vous aime !

Sa déclaration, faite dans un moment d'impatience coléreuse, ressemblait au caprice d'un enfant exigeant un bonbon.

— Comment pouvez-vous m'aimer, vous ne me connaissez même pas ?

— Laissez-moi la chance de le faire.

— Vous n'aimerez pas ce que vous découvrirez.

— C'est impossible, *bellissima*, j'aime tout de vous.

— Même le fait que vos nobles amis vont se moquer de vous et

peut-être vous fuir ?

— Mon père trouvera un moyen d'éviter ça.

— Votre père n'est pas Dieu.

Le visage de Marcantonio se durcit.

— Quelqu'un ferait bien de le lui rappeler de temps en temps.

Laura, c'est vrai, je vous aime.

— M'aimerez-vous encore si je vous dis que j'ai été abandonnée par une femme qui n'a jamais été mariée à l'homme qui m'a engendrée ?

— Je ne vous en aime que plus.

— M'aimerez-vous toujours si je vous dis que je suis une courtisane ?

Il desserra son étreinte et ses mains s'affaissèrent sur ses genoux.

— Vous mentez, Laura, fit-il d'une voix altérée.

Sa réaction horrifiée ne devait pas la surprendre.

Les Vénitiens fréquentaient avec plaisir et souvent les courtisanes de la ville mais hypocrites comme ils l'étaient, ils les prenaient aussi pour les plus viles créatures de l'humanité.

— C'est la vérité, Marcantonio.

Son visage charmant un instant plus tôt s'était figé de fureur. Il fit signe au gondolier de s'arrêter dès que possible. Quelques secondes plus tard, le bateau butait contre les marches de l'escalier du premier pont venu.

— Dehors, lui intima Marcantonio le visage aussi dur que celui d'une statue d'albâtre.

Devant cet accès de colère puérile, Laura se sentit désarmée.

— Vous êtes déçu, Marcantonio, lui dit-elle doucement en quittant la gondole, mais c'est mieux ainsi.

Elle regarda le bateau s'éloigner sur le canal. Marcantonio était assis et fixait sur elle des yeux aussi froids et beaux que des saphirs. Elle se retourna vivement et grimpa les marches. Elle se retrouvait complètement seule. Exactement comme le soir où les *bravi* s'étaient jetés sur elle.

Mais elle n'était pas loin du couvent de Sainte-Marie-Céleste. Elle s'engouffra avec soulagement sous le porche d'entrée et traversa le cloître vers la petite chambre de Magdalena. Elle frappa à la porte. N'obtenant pas de réponse, elle passa devant le réfectoire et grimpa les escaliers vers la chambre de sa mère.

Le laboratoire de la sœur alchimiste sentait le métal fondu, le soufre brûlé et l'alcool. Un brouillard jaune et léger flottait dans l'air. Le centre de la pièce était occupé par une table étroite recouverte de fioles, de bouteilles, de tubes de cuivre et de siphons de verre. La cheminée avait été reconvertie en forge avec d'épaisses portes de fonte et une ouverture dans le bas.

— Sœur Célestina ? interrogea Laura en ouvrant la porte. Etes-vous là ?

— Chut, intima la voix de la nonne dans le brouillard. Je compte.

Confuse, Laura se dirigea dans le coin où Célestina, penchée sur une table recouverte de marbre, comptait en latin à voix basse. Sa capuche était rejetée et découvrait sa guimpe ramollie et jaunie par la fumée ambiante. Des gouttes de sueur

perlaient sur son front. Elle avait le regard rivé sur un bout de corde tressée dont l'extrémité brûlait avec un petit sifflement. Laura regarda, fascinée jusqu'à ce que la corde soit entièrement consumée. Célestina poussa un grognement de satisfaction.

— Six secondes, murmura-t-elle.

Elle fit un rapide calcul sur un bout de papier puis se redressa avant de s'essuyer les mains sur son tablier plein de taches.

— Excuse-moi, mon enfant. J'étais au milieu d'une expérience.

— Je ne voulais pas vous déranger, lui répondit Laura. Je cherche Magdalena.

Elle posa les yeux sur le visage ruisselant de sueur, le sourire radieux et les larges mains croisées. Les grands yeux gris de Célestina semblaient plus brillants que d'habitude.

— Est-ce que vous avez fait une découverte, ma sœur ?

— Oh ! oui ! Je viens de mettre au point une nouvelle mèche de bougie.

Laura sourit. Célestina avait toujours été un mystère de génie incompréhensible, de passion religieuse et de dévotion absolue pour son travail.

— Magdalena n'est pas dans sa chambre, vous savez où elle se trouve ?

— Elle devait aller chez l'imprimeur, je crois, fit Célestina en passant un doigt parmi les cendres de la corde brûlée.

— Elle est sortie ? s'étonna Laura pleine d'espoir. C'est merveilleux. Je m'inquiète tellement de la voir s'enfermer dans sa chambre.

L'éclat des yeux de Célestina se ternit.

— Peux-tu la blâmer de ne pas vouloir sortir ?

— Elle doit apprendre à relever la tête, ma sœur.

Célestina rangea une mèche de cheveux sous sa guimpe défaite.

— Tu es encore si naïve, mon enfant.

Laura s'exclama.

— On dirait la Signora della Rubia.

— J'essaie de ne pas juger le choix que tu as fait, Laura, répliqua Célestina en changeant de sujet. Il vaut peut-être mieux opter pour les étoffes écarlates des courtisanes que pour le voile sombre de la nonne. Ici, au couvent, nous nous cachons des hommes. Une bonne courtisane sait les dominer.

— Je ne fais pas ça dans le but de dominer les hommes, répliqua Laura étonnée de sa finesse.

Sans comprendre pourquoi, elle songea à Sandro Cavalli. Si un homme avait besoin d'exercer sa domination, c'était bien lui.

— Je dois y aller, ma sœur.

Elle embrassa Célestina et sortit, heureuse de respirer la fraîcheur de l'air après l'odeur sulfureuse du laboratoire. A contrecœur, elle se dirigea vers le *ridotto*. Ces derniers temps, son atmosphère d'indolence paresseuse et de sensualité lui montait à la gorge et lui laissait un arrière-goût écoeurant.

Jetant un regard autour d'elle, elle se rappela qu'elle était en danger. Ignorant un picotement à la nuque, elle se mit en route et n'emprunta que les rues larges et fréquentées qui conduisaient au quartier des imprimeurs. Magdalena savait l'écouter et elle avait besoin de parler à quelqu'un de son aventure avec Marcantonio.

Dans la rue des Encriers, elle remarqua une devanture portant un grand A gravé dans un bas-relief de la pierre. Un insigne pendait au-dessus de la porte, un dauphin et une ancre, la marque de l'imprimeur Aldus. Les fenêtres étroites qui donnaient sur la rue étaient obscurcies par une fine poussière d'encre. Elle frappa à la porte et attendit puis, comme elle n'obtenait aucune réponse, finit par entrer. L'échoppe qui semblait déserte n'était éclairée que par le peu de lumière qui traversait les fenêtres. Des piles de papier remplissaient les étagères sur un mur et sous les étagères se trouvaient les longues boîtes plates contenant les caractères de typographie. Des livres reliés de cuir doré et des planches recouvertes de parchemin étaient

entreposés sur un comptoir. L'énorme machine, coincée par des vérins et des poutres qui montaient du sol au plafond, dominait la pièce et semblait prête à se mettre en marche, comme si l'imprimeur ne s'était absenté que pour quelques secondes. L'odeur d'encre et de vélin était familière à Laura, mais lorsqu'elle s'approcha de la presse volumineuse, elle sentit autre chose, comme un léger parfum écoeurant de rouille qui lui arracha une grimace. Elle sentit son cœur se serrer.

— Est-ce qu'il y a quelqu'un ? cria-t-elle. Magdalena ?

Elle contourna la presse et, butant sur quelque chose, poussa un hurlement d'horreur en découvrant ce qui gisait à ses pieds.

D'une humeur de chien, Sandro arpentait la salle du Conseil du palais ducal. Derrière lui s'ouvrait le grand escalier doré avec, de chaque côté, ses murs de marbre rose recouverts de tapisseries. Assis devant lui, sur un large fauteuil tendu de velours pourpre, le doge Andréa Gritti s'impatientait.

— Ah, ça ! Cavalli, allez-vous rester tranquille ?

Sandro s'arrêta et fixa le prince. L'écho de ses pas sur le parquet de marqueterie mourut aussitôt.

— Excusez-moi, votre altesse.

Il y avait presque un quart de siècle que Sandro connaissait Andréa Gritti. Il avait été sous ses ordres à Padoue. Quand il s'était distingué au cours de cette campagne, Andréa l'avait aidé à devenir un condottiere à part entière.

— Je voudrais que vous me fassiez confiance. Mon instinct ne me trompe pas et vous ne devriez pas attendre les preuves de ce complot.

Gritti caressa les deux pointes de sa longue barbe. Son *cornio* ducal rouge ombrageait son front grave et son long nez aristocratique.

— Ce complot dont je suis censé être la victime m'a bien l'air de n'exister que dans votre imagination.

Sandro coupa l'air d'une main excédée.

— Alors pourquoi Daniele Moro ? Pourquoi le tuer d'une manière aussi sauvage ? Andréa, poursuivit Sandro en abandonnant le ton cérémonieux, Moro était proche de vous. On l'a assassiné à cause des documents qu'il transportait.

Gritti agrippa les bras de son fauteuil.

— Alors on l'a tué pour rien. Cette sacoche ne contenait rien d'autre que les invitations au rite annuel de notre union à la mer et une liste des dignitaires qui assisteront à la cérémonie.

Sandro posa un pied sur la marche la plus basse de l'estrade et se pencha vers le doge.

— En êtes-vous sûr ? Pensez-y, Andréa. Les secrets d'Etat

franchissent le chenal de Venise comme l'eau coule sous les ponts.

— Alors je suppose que vous avez envoyé des espions dans toutes les ambassades étrangères.

— Bien sûr, répondit Sandro en se pinçant l'arcade du nez.

Mais les enquêtes n'avaient rien donné. Les Turcs eux-mêmes semblaient avoir mis leur sauvagerie de côté.

— Est-ce que Moro pouvait avoir d'autres... relations que celles avec le chanteur Florio ?

— Je ne sais pas. Je n'avais aucune idée du comportement sexuel de Daniele. Voilà la clé, Sandro. Vous perdez du temps à vouloir faire de ce meurtre une affaire d'Etat. C'est de toute évidence un crime passionnel. Ce Florio est le coupable.

D'instinct, Sandro refusait cette explication. Mais il se tut. Il n'avait aucune preuve.

— Florio est sous surveillance permanente. Il n'a rien fait d'autre que d'allumer des cierges à la mémoire de Moro et pratiquer son chant.

Il ne dit rien de Yasmine et de son jardin d'herbes, d'épices et de poisons parce qu'elle lui semblait encore moins suspecte que Florio. Avec un brusque frisson au cœur, il songea à Laura mais s'en voulut aussitôt de montrer pour elle plus d'inquiétude qu'il en avait déjà témoigné. Elle était en sécurité avec Guido Lombardo.

— Alors poursuivez votre surveillance, lança Gritti. Je veillerai à ce que le coupable soit pris et...

— Monseigneur !

Un *zajfo* fit irruption dans la pièce et dérapa devant lui. Retrouvant son équilibre, il ôta son chapeau, fit son salut au doge et se tourna vers Sandro.

— C'est encore arrivé, monseigneur. Dans le quartier des imprimeurs, cette fois. Un autre meurtre.

Un attroupement d'imprimeurs et d'apprentis s'était formé devant l'atelier d'Aldus. Un homme tenait dans ses bras une femme en larmes.

— Libérez le passage, cria l'un des sergents de Sandro. Faites place.

Accompagné de Jamal et de plusieurs assistants, Sandro pénétra dans la boutique. L'endroit habituellement animé et plein de bruits baignait dans un silence morne. Comme toujours, Sandro se pencha d'abord sur le visage et comme toujours il regretta de l'avoir fait. Les traits doux avaient gardé leur beauté dans la mort. Les taches de rousseur ressortaient sur la pâleur des pommettes du jeune homme. Un fin duvet, que l'impatience juvénile prenait déjà pour une barbe, recouvrait le menton gracieux. La victime était bien nourrie et ses traits rebondis accentuaient encore son visage d'enfant. Ses mains

étaient tachées d'encre et de traces de son propre sang. Sandro n'observa aucun signe de lutte. Les meubles et les papiers étaient en ordre. Un document, sous les épaisses plaques de la presse, attendait d'être imprimé.

Ou la victime connaissait le coupable et avait eu confiance en lui ou le meurtrier avait un aspect parfaitement inoffensif. Un criminel sous les traits d'un innocent. Sandro s'accroupit à côté du cadavre. C'est dans cette position que le Dr Carlo Marino, mandaté par la République, le rejoignit. Ils se penchèrent ensemble sur le sang coagulé de la blessure que le corps portait à la poitrine. Avec une paire de pinces, Marino en sortit un fragment de verre couleur ambre.

Sandro constata avec amertume qu'il ne s'était pas trompé. Ce second meurtre prouvait que les crimes n'étaient pas l'œuvre d'un amant fou de jalousie. Il tâcherait pourtant de trouver un lien entre cette nouvelle victime et Florio.

— Comme Moro, souligna le médecin.

Sandro se força à regarder l'entrejambe du garçon. On l'avait mutilé, de la même manière que Daniele Moro. Un instrument parfaitement affilé avait permis de commettre cette horreur. Mais cette fois, le geste avait été plus précis. Le tueur se perfectionnait.

— Au moins le pauvre garçon était mort avant de subir ça, commenta Marino. Le peu de sang de la plaie en est la preuve.

Un horrible frisson secoua Sandro. Le froid lui avait pénétré les os. La victime était presque un enfant. Il se raidit. Le visage grave, Jamal lui tendit une pile de papiers imprimés.

L'encre était à peine sèche, les feuillets avaient été empilés sans soin. Quelques-uns étaient tachés. Sur les premières feuilles se lisaient les noms des dignitaires qui accompagneraient le doge sur le navire d'apparat pendant la cérémonie. Sous cette liste, se trouvaient les invitations à l'événement annuel qui aurait lieu le jour de l'Ascension, comme le voulait la coutume.

— Les papiers du doge, murmura Sandro.

Jamal souleva les plaques de la presse et Sandro

se pencha sur les caractères. Ils étaient inversés, mais il réussit à déchiffrer les mots.

— Voilà le dernier document qu'on a imprimé, fit-il en prenant quelques exemplaires du tas. Bon Dieu ! Ils faisaient obligatoirement partie des papiers volés à Moro.

Jamal acquiesça. Ils avaient plus d'éléments mais étaient toujours incapables de résoudre l'affaire. Le meurtrier avait-il disposé les caractères lui-même ? Pourquoi ? Ces feuillets n'avaient rien de secrets d'Etat et, pourtant, quelqu'un était prêt à tuer pour eux. Sandro se tourna vers les hommes pâles et inquiets assemblés au-

dehors.

— Qui était ce garçon ?

Un homme au visage rougeaud, tordant son chapeau entre ses mains, avança sur le pas de la porte.

— Il s'appelait Gaspari, il était compositeur.

Sandro examina les yeux larmoyants et le menton tremblant de l'homme qui l'avait informé.

— Et vous êtes... ?

— Valério, le plus âgé des fils d'Aldus, le fondateur de cette imprimerie.

— Quand avez-vous vu cet homme vivant pour la dernière fois ?

— Il y a moins de trois heures. Quand je suis parti rencontrer un fabricant de parchemins, Gaspari travaillait sur des documents pour le doge.

Valério tendit un manuscrit à Sandro. La signature de Daniele Moro ainsi que le sceau officiel du doge étaient incrits au bas du papier.

— Qui les lui a remis ?

— Je ne sais pas. Gaspari les a sans doute reçus lui-même après que je suis parti.

— Il reste souvent seul à l'atelier ?

— Non. La plupart des ouvriers sont juifs. Je sais que l'Église n'aime pas ça, mais ils travaillent bien et je leur laisse le jour de shabbat.

Le meurtrier n'avait donc pas agi sur une impulsion. Aussi méthodique qu'une araignée tissant sa toile, il avait patiemment attendu sa proie. L'assassinat de Gaspari avait été prémédité de sang-froid et depuis longtemps.

— C'est vous qui avez découvert le corps ? questionna Sandro en luttant contre une rage impuissante.

— Non, répondit Valério, c'est...

— C'est moi, fit une voix tremblante de femme.

La femme qui pleurait lorsque Sandro était arrivé approcha et découvrit son visage. La fureur de Sandro se mua en horreur. Il avança d'un pas, lui saisit les mains et l'attira contre lui.

— Laura !

Même ravagé par les larmes son visage était adorable, doux et naïf malgré sa souffrance. Ses mains étaient froides et tendues.

— Que diable faites-vous ici ? Où est Guido ?

Elle prit sa respiration et ôta ses mains des siennes. Il dut résister à l'envie de les lui reprendre.

— Nous avons été séparés dans la foule du Rialto, expliqua-t-elle. Je suis venue ici à la recherche de mon amie Magdalena.

— L'éditeur, fit Sandro en se rappelant la jeune femme dans le cahier d'esquisses de Laura.

— Oui.

Elle baissa les yeux à terre. Instinctivement, Sandro s'interposa pour lui cacher le cadavre.

— Elle travaillait sur un manuscrit pour Aldus et devait lui remettre quelque chose. J'ai dû la manquer. ..

Voyant l'expression de Sandro, elle s'interrompt.

— Non ! Magdalena n'est pas responsable de ça. Elle est douce et gentille. Seul un monstre a pu... oh, mon Dieu !

Elle se cacha le visage entre les mains. Sandro perdit brusquement le fragile contrôle de lui-même.

— Est-ce que vous êtes contente maintenant ? s'écria-t-il plein de fureur. Vous vouliez tout savoir de mon travail, voilà qui est fait !

— Monseigneur, je suis désolée.

La douleur de son regard le calma.

— Ah ! Laura.

Indifférent à la stupeur de ses assistants, Sandro la prit doucement dans ses bras. Il s'étonna de voir comme elle s'accordait parfaitement à son corps, sa tête reposait exactement contre son épaule et il sentait l'odeur de ses cheveux. Elle se mit à trembler et il la serra un peu plus contre lui.

— Allons, allons, tout ira bien. Essayez de ne plus y penser, lui murmura-t-il au creux de son oreille fine, si proche de son cou d'albâtre qu'il voyait frémir.

Il n'aurait pas dû avoir de telles pensées sur le lieu d'un crime, devant ses hommes, mais il était incapable de se raisonner. Les tresses d'or n'étaient rien en comparaison de la soie profonde des cheveux de Laura.

— Je suis désolé, reprit-il en se disant qu'il pouvait voir les mâchoires de ses hommes se décrocher de stupeur. Je suis désolé que vous ayez vu ça et de vous avoir parlé si brutalement.

Ses larmes coulaient sur son manteau noir, abîmant sans doute l'étoffe pour toujours. Mais Sandro s'en moquait. La seule chose qui comptait, c'était de consoler la femme qu'il avait blessée. Laisant ses lieutenants envelopper le corps et fouiller la boutique de l'imprimeur, il conduisit Laura dehors. Il se dit qu'il gardait un bras autour d'elle parce qu'elle avait besoin de réconfort mais finit par admettre qu'il le faisait parce qu'il avait envie de la sentir contre lui.

L'attroupement s'était dispersé et la rue était vide. Sandro attira Laura devant lui, écarta une mèche noire qui avait glissé sur son front pâle puis lui essuya les joues avec un coin de son manteau.

— La première fois que je vous ai vue, lui avoua-t-il, je savais que vous ne m'apporteriez que des ennuis. J'avais raison.

Un sourire trembla sur ses lèvres.

— La première fois que *moi* je vous ai vu, je savais que vous étiez bon. Moi aussi, j'avais raison.

Il se raidit sous le regard pénétrant puis baissa les bras et s'éclaircit la voix.

— Oui, enfin, disons que cela fait partie de mes fonctions. J'ai juré de toujours secourir les citoyens en détresse.

Il vit son sourire s'élargir et glissa un doigt derrière son col, cherchant une excuse à son comportement invraisemblable.

— Si ma fille Adriana avait vécu les mêmes circonstances, j'espère que quelqu'un l'aurait aidée.

Elle releva un sourcil sombre.

— Ah ! lâcha-t-elle d'une voix déçue, vous ne jouiez que votre rôle de père ?

— Exactement.

Mais les réactions qu'il ne pouvait contrôler lui criaient précisément le contraire. Elle allait poursuivre lorsqu'on sortit le corps sur une civière.

— Qui va annoncer la terrible nouvelle à sa famille ?

— J'enverrai un prêtre. C'est toujours ce que je fais.

Il lui prit le menton et la détourna du cadavre.

— Vous n'y allez pas vous-même ? lui demanda-t-elle alors que ses yeux profonds cherchaient son regard.

— Non, bien sûr que non, répondit-il en baissant la main.

Sa peau était si douce qu'il était impossible de résister à l'envie de caresser sa joue, sa gorge, sa poitrine...

— Maintenant, fit-il pressé de trouver une diversion, expliquez-moi votre séparation avec Guido. Pourquoi n'êtes-vous pas restée sur le Rialto pour le retrouver ?

— C'est bien ce que je voulais, mais... j'ai rencontré un ami.

— Un ami ?

Sandro ne se fiait à aucun des amis qu'elle pouvait avoir.

— Quelqu'un du *ridotto*, peut-être ?

Une colère irraisonnée s'empara de lui.

— Non, fit-elle crispée par son sarcasme. C'était Marcantonio.

Alors que le sang de Sandro se refroidissait, elle se hâta de poursuivre.

— Il m'a trouvée dans la foule et a insisté pour que je l'accompagne. Ayant perdu Guido, j'ai cru que c'était plus sûr. Après tout, c'est votre fils.

En un éclair, Sandro les revit enlacés. Un sentiment de rage et d'impuissance s'empara à nouveau de lui.

— Ce n'était de toute évidence pas le meilleur choix.

Soudain, une effroyable pensée lui traversa l'esprit. Il attrapa

Laura par les épaules et sentit ses doigts s'enfoncer dans sa chair.

— Est-ce qu'il... Laura, est-ce qu'il vous a fait du mal ?

Elle secoua la tête et ses cheveux volèrent autour de son visage.

— Vous avez une bien piètre opinion de votre fils, monseigneur.

Elle avait raison, pensa Sandro tristement.

— Répondez-moi.

— Non.

Elle recula d'un pas.

— Il m'a demandé d'être sa maîtresse.

— Vous ? hurla-t-il plein de rage.

— Ne prenez pas cet air dégoûté, monseigneur, répondit-elle d'un ton cinglant. J'ai refusé. Loin de moi l'intention de salir le nom glorieux des Cavalli. Je sais que vous n'auriez jamais supporté que la maîtresse de votre fils soit une putain bâtarde.

Sandro tenta de nier mais les mots restaient coincés dans sa gorge. Il trouvait, en effet, insupportable l'idée d'une liaison entre Marcantonio et Laura. Mais les raisons n'étaient pas celles qu'elle évoquait. L'idée même de cette liaison le rendait fou.

— Je suis heureux de voir que vous avez eu la sagesse de refuser, finit-il par lâcher.

— Oh ! répondit-elle amèrement en chassant les dernières larmes de ses joues, je ne voudrais surtout pas souiller l'honneur de votre famille.

L'honneur ? pensa Sandro. L'honneur n'avait rien à voir dans tout ça.

— A quoi penses-tu ?

Détournant le regard d'un souffleur de verre en sueur et les joues gonflées, Marcantonio adressa à son père un sourire nonchalant.

— A la fille du souffleur de verre. Tu sais, celle qui a une si généreuse poitrine et qui est venue nous apporter notre déjeuner. J'ai la nette impression qu'elle était prête à m'offrir bien plus que du vin de Toscane.

Sandro s'arrêta. L'insolence de son fils lui était insupportable. Pour se calmer, il s'absorba dans la contemplation des forges de Murano, des cheminées fumantes et, se détachant plus loin sur la lagune, des flèches des églises de Venise. Depuis le meurtre de Moro, ses hommes ratissaient l'île de fond en comble et interrogeaient tous les souffleurs de verre pour savoir si quelqu'un avait acheté un stylet récemment. Sandro attendait les réponses sans grand espoir. Presque tous les artisans répondraient par l'affirmative, les armes de verre creux étaient aussi ordinaires que les colliers de perles colorés.

Sandro ne serait pas venu si on ne lui avait pas dit que son fils

était là sous prétexte de rencontrer le verrier des Cavalli. Aussi calmement qu'il put, il posa la question qui lui brûlait les lèvres depuis la veille.

— Tu sais parfaitement ce que je veux dire, Marcantonio. Pourquoi as-tu demandé à Laura Bandello d'être ta maîtresse ?

Une rougeur monta aux joues de son fils et ses yeux bleu-gris se rétrécirent.

— La putain, lâcha-t-il méprisant. Pourquoi t'en a-t-elle parlé ? Qu'elle se mêle de ses affaires.

Sandro lutta contre l'envie de gifler le visage si parfait de Marcantonio. Qu'avait-il donc fait pour qu'il grandisse ainsi ? Comment Marcantonio était-il devenu ce jeune homme égoïste et mesquin ?

— C'est moi qui lui ai posé des questions. Elle était censée être avec Guido et la foule les a séparés. A quel jeu joues-tu avec elle ?

— Ce n'était pas un jeu, père.

Sandro sentit son sang se figer.

— Que veux-tu dire ?

Marcantonio lâcha un rire dur.

— Tu ne comprends pas, hein ? Tu te dis que je fais les mêmes choix que toi et toute la noble lignée des Cavalli avant toi. Seule une femme de haut rang peut convenir aux Cavalli, même s'il ne s'agit que d'en faire sa maîtresse. Si sa famille n'est pas dans le Livre d'Or depuis au moins un siècle, elle ne mérite même pas un coup d'œil, c'est ça, hein ?

— Il n'y a rien de commun entre vous, se força-t-il à dire.

Marcantonio s'arrêta et pointa un doigt vers son père.

— Qu'est-ce que tu as contre Laura ? Elle est jeune, belle, en excellente santé, elle a de très bonnes manières et a reçu une éducation achevée.

Il rit.

— Ou je devrais peut-être choisir une femme vieille et laide, malade, ignare et vulgaire. Une qui écarterait les cuisses pour le plus vil des *condannati*.

Sandro détestait ces joutes verbales que Marcantonio provoquait toujours.

— Je pense à toi, Marcantonio. Tu profites de l'estime de tes pairs. Que se passera-t-il si tu la perds ?

— Tu viens de marquer un excellent point, père. Mais je la veux et ferais tout pour l'avoir.

— Je ne te conseille pas d'essayer, l'avertit Sandro d'une voix froide où vibrerait la colère.

— Pourquoi ? Il n'est pas rare qu'une courtisane ne se consacre qu'à un seul homme. Tu as bien quatre maîtresses pour toi.

Plus maintenant, songea Sandro. Mais Marcantonio ne pouvait le savoir.

— Laisse Laura tranquille.

— Pourquoi ? Donne-moi une seule bonne raison de le faire.

Il posa sur son père un regard soupçonneux.

— Mais tu la veux peut-être pour toi ?

Sandro arracha son chapeau et se passa une main dans les cheveux.

— Si c'est une prostituée que tu cherches, alors trouves-en une autre. Il y en a des centaines, à Venise, tu as le choix.

Le visage de Marcantonio s'éclaira de plaisir.

— Td la veux pour toi. Ça alors ! Saint Sandro Cavalli court après une prostituée !

— Ne sois pas stupide.

— Très bien. En tout cas, tu peux être sûr que je m'efforcerai désormais de suivre tes traces.

Sans perdre son petit sourire, Marcantonio abandonna son père pour se diriger vers la *vigna* de son ami Adolfo d'Urbino où ils passeraient sans doute la journée à jouer et à boire.

Cette entrevue laissa Sandro épuisé et meurtri. Il en était ainsi après chacune de leurs disputes. Depuis des années, il était hanté par l'idée qu'il avait échoué quelque part dans l'éducation de Marcantonio, qu'il ne l'avait pas suffisamment aimé, ou qu'il avait été trop indulgent.

Une vague de lassitude l'envahit. Ce qui le contrariait le plus était la fureur évidente que Marcantonio nourrissait à l'égard de Laura. Sandro savait que son fils ne supportait pas d'être repoussé.

Quelques heures plus tard, Sandro ne désirait qu'une chose, rentrer chez lui, s'asseoir dans son fauteuil le plus confortable, savourer une coupe de vin et ne penser à rien. Mais il était devant la porte du couvent de Sainte-Marie-Céleste et demandait à rencontrer la novice Magdalena.

Une nonne terne et silencieuse le conduisit dans un petit jardin où il patienta en contemplant la statue de sainte Céleste entourée de ses animaux. Des pas légers lui firent tourner la tête vers le cloître.

Magdalena était plus petite que les dessins de Laura le lui avaient fait croire. Un vêtement ample recouvrait la bosse de son dos et son capuchon étendu sur ses larges épaules laissait voir la pâleur de son visage. Sandro la salua mais elle continua de fixer le sol, ses mains jointes dans ses manches.

— Je suis désolé de vous déranger, commença Sandro en étudiant le visage laiteux.

Les couvents avaient dû être inventés spécialement pour

certaines filles, se dit-il. Magdalena était sans conteste l'une d'entre elles. Malgré l'étrange beauté de ses yeux, elle était totalement dénuée de charme. Avec ses joues gonflées et son triple ou quadruple menton, son visage n'avait aucune forme. Laura lui avait assuré qu'elles étaient les meilleures amies du monde. Si c'était vrai, Magdalena possédait une générosité hors du commun, car la plupart des jeunes filles se seraient consumées d'envie devant la lumineuse beauté de Laura.

— Que puis-je faire pour vous, monseigneur ? lui demanda-t-elle.

Comme ses yeux remarquables, sa voix parfaitement modulée, d'un timbre profond, et aussi claire que celle d'une jeune choriste, était merveilleuse.

— Je suis désolé de venir troubler ce lieu de paix, fit-il en indiquant le jardin et les bâtiments alentours.

Un fin rai de fumée s'échappant d'une fenêtre haute attira son attention.

— C'est ma mère, lui expliqua Magdalena. Elle est alchimiste.

— C'est, en effet, ce qu'on m'a dit. Je dois vous poser quelques questions au sujet d'un crime survenu chez l'imprimeur Aldus, fit-il après avoir pris une profonde inspiration.

Magdalena n'avait pas bronché.

— Un crime, monseigneur ?

— Un meurtre, oui. Un nommé Gaspari a été assassiné.

— Gaspari, fit-elle en se signant.

— Vous le connaissiez ?

— Oui. Je travaille sur des manuscrits pour Aldus.

— Et vous étiez là-bas ?

— Oui, fit-elle sans lui demander comment il le savait. Je... J'ai vu Gaspari. Il allait bien.

Elle avala péniblement sa salive.

— Il m'a dit qu'il projetait d'emmener sa fiancée au Lido.

— Est-ce qu'il était seul dans la boutique ?

— Oui.

Elle sortit les mains de ses manches et les posa sur le rosaire qui entourait sa ceinture.

— Qui a pu le tuer ?

Il scruta le visage aux profonds yeux tristes mais n'y lut rien d'autre que la douleur.

— C'est ce que j'essaie de découvrir.

— A mon avis, c'est le Français qui l'emportera, fit Portia la bouche pleine d'aiguilles.

— Le Français ? répliqua Fiammetta dégoûtée en mesurant une longueur de galon d'or. Bah ! Reste tranquille, Laura. Tu bouges

sans arrêt. Ton costume ne sera jamais prêt.

Laura et Yasmine échangèrent un coup d'œil. Elles étaient dans le boudoir de la Signora della Rubia, une pièce d'une rare somptuosité. Les murs étaient tendus de tissus dorés brodés de motifs byzantins et les corniches, réalisées par Sansovino, étaient ornées de feuilles d'or. Dans chaque coin de la pièce se trouvaient des vases d'albâtre, de porphyre et de serpentine. Sur des tables de marqueterie et des coffres sculptés reposaient des livres en latin. Dans le coin le plus éloigné, Florio était assis et jouait doucement de la viole.

Laura essayait de rester immobile alors que Fiammetta et Portia arrangeaient le costume de soie qu'elle porterait le soir du carnaval.

— Qu'est-ce que tu as contre les Français, Fiammetta ?

— Ils font des choses dégoûtantes avec leur bouche.

— Et après ? intervint Portia. Ils nous payent largement. Le fils de l'ambassadeur m'a donné vingt *scudi* en plus du tarif normal. Et Dieu merci, ils ne nous font pas subir ce que Thorvald impose à Yasmine.

Elle jeta un regard plein de sympathie à Yasmine. Thorvald était un marchand suédois brutal qui aimait particulièrement les femmes africaines.

— A mon avis, poursuivit Portia, tu devrais surtout éviter les Espagnols, Laura.

— Moi, je trouve qu'ils sont plutôt bons amants, objecta Fiammetta. Ils sont très passionnés et très doués !

— Oui, et après le plaisir, que reste-t-il ? Rien que des souvenirs, insista Portia. Ils sont aussi radins que les Ecossais.

— Le seul paiement que tu peux obtenir d'un Espagnol, c'est un acompte sur ses exploits du Nouveau Monde.

Elle tendit l'étoffe blanche sur une des épaules de Laura et laissa l'autre découverte.

— Des rivières d'or, des fontaines de jouvence. .. Qui peut croire à tous ces mensonges ?

— Moi, répondit Laura, ça semble tellement merveilleux.

Yasmine, qui cousait une partie du costume, releva les yeux sur elle avec inquiétude.

— Est-ce que ça va, Laura ? Tu es si pâle.

— Oh ! oui, lui répondit Laura en riant. J'ai hâte d'être au carnaval. Je serai enfin indépendante. Je pourrai régler mes dettes. Je serai libre !

— La Signora della Rubia s'attend à ce que tu lui rembourses une grosse somme, remarqua Portia.

Laura acquiesça distraitement. Au milieu de son bonheur futur, une ligne sombre persistait.

— Je crois que je suis un peu nerveuse, finit-elle par admettre.

— Balivernes. Lève le pied, lui demanda Fiammetta avant de lui passer une sandale dorée. Madonna della Rubia t'a parfaitement préparée. Tu sais comment te tenir, manger avec élégance, comment flatter un homme par le regard.

— Oui, enfin, il te faut encore un peu de temps, objecta Portia. Quand tu manges, ne te jette pas sur la salade comme une vache sur son foin.

— Et ne remplis jamais ton verre plus de la moitié, renchérit Fiammetta.

— Et pour l'amour de Dieu, intervint Florio avec un sourire amusé, ne t'avise pas de roter.

— Et si ça m'échappe ? demanda Laura en riant.

— Tout le monde te regardera avec dégoût.

Il prit un air exagérément pincé mais Laura ne parvenait pas à oublier son inquiétude.

— Ne te fais pas de souci, l'encouragea Florio en lâchant sa viole. Au prix que notre bonne mère en espère, il n'y a qu'un homme de goût, riche et sophistiqué qui pourra acquérir tes faveurs.

— Peut-être, mais ni la richesse ni le raffinement n'inspirent le comportement d'un homme une fois qu'il est au lit, le coupa Yasmine.

— Tais-toi, lui lança Portia. Laura, tu ne dois penser qu'à une soirée flatteuse et pleine de conversations agréables. Il y aura du bon vin, tu joueras peut-être aux cartes.

— Et tu auras perdu ta virginité sans même t'en rendre compte, soupira Fiammetta. C'est toujours comme ça.

— Oui, vous devez avoir raison, leur accorda Laura en contemplant ses doigts de pieds dans les sandales dorées.

Mais elle se sentait envahie par la mélancolie. Des années plus tôt, elle avait rêvé de tomber amoureuse. Mais le temps et les déceptions avaient eu raison de ses rêves. Elle était une fille de Venise, la Sérénissime, une ville où les hommes étaient durs et les femmes soumises. Ce n'était qu'en courtisane qu'elle pouvait espérer garder une certaine liberté. Elle ne dépendrait que d'elle-même. Aucun homme ne l'assujettirait à sa volonté.

Sandro Cavalli fit brusquement irruption dans ses pensées, l'exhortant à ne pas se livrer à la prostitution.

— Qu'est-ce qu'il y a ? demanda Yasmine en s'approchant. Tu as l'air troublée.

— C'est... malhonnête de profiter des hommes.

Yasmine attrapa les mains de Laura.

— Ecoute, Laura. Ce sont des hommes riches dans un monde injuste. Ils sont nés dans l'opulence et les privilèges. Toi, tu n'as rien d'autre que ta beauté et ton intelligence. Un homme emploie tous les

moyens pour se faire une place dans le monde. Il n'y a rien de mal à ce que tu en fasses autant.

— Un mercenaire commet des crimes bien pires pour de l'argent, ajouta Portia, et on loue ses actions.

— Je me demande seulement si je serai capable de jouer le jeu.

Florio reprit une nouvelle mélodie alors que Fiammetta et Portia déshabillaient Laura pour coudre son costume. Yasmine l'aida à se vêtir.

— Oui, lui dit-elle d'une voix profonde et pleine de sagesse féminine. Tu sauras. Il y aura des moments où tu devras rire alors que tu voudrais pleurer et d'autres où il te faudra pleurer pour cacher ton envie de rire. Mais tu sauras faire les deux et plus encore, parce que tu n'auras pas le choix, Laura, crois-moi.

Mais Laura ne pouvait oublier les beaux traits rudes de Sandro Cavalli, la profondeur de son regard, la solidité de ses bras et son implacable certitude qu'elle commettait une erreur irréparable.

— J'espère, murmura-t-elle, qu'il viendra au carnaval.

— Qui ? demanda Yasmine étonnée.

— Sandro Cavalli. Je me sens... en sécurité auprès de lui. Mais il ne fréquente pas les maisons closes.

Yasmine prit une mèche des cheveux de Laura qu'elle enroula autour de son doigt.

— Est-ce qu'il renoncerait à ses principes pour toi ?

— Sandro Cavalli ne renoncerait pas à ses principes pour sa propre mère, souffla-t-elle alors qu'une faible douleur à la poitrine lui arrachait un soupir.

— Oh ! non, Laura, s'alarma Yasmine. Pas toi.

— Pas moi quoi ?

— Tu n'es pas amoureuse ?

— Amoureuse ? Bien sûr que non, Yasmine.

Cette idée ridicule ne la lâcha pourtant pas. Se pouvait-il qu'elle soit amoureuse ? se demandait-elle incrédule et pour la centième fois alors qu'elle approchait du couvent. De Sandro Cavalli ? Le si convenable, respectueux, prude et mortellement convenable Sandro Cavalli ?

— Absurde, lâcha-t-elle avec conviction.

Mais ses pieds touchaient à peine les pavés du chemin qu'elle avait tant de fois parcouru. Si elle devait tomber amoureuse - ce que, en femme saine d'esprit, elle n'avait pas l'intention de faire - elle ne choisirait certainement pas Sandro Cavalli mais un homme avenant qui apprécierait la fantaisie, ne craindrait pas l'excentricité, la traiterait comme une déesse et ne brûlerait de désir que pour elle seule. Elle tenta d'imaginer Sandro en adoration devant elle ou de le voir s'enflammer de désir et la serrer fougueusement entre ses bras. Quels que soient ses efforts, Laura était incapable de se figurer le sobre et respectable Sandro hanté par une passion dévorante.

Devant la chambre de Magdalena, elle leva la main pour frapper à la porte, mais des éclats de voix coléreux suspendirent son geste un instant.

—... il y a plus de vingt ans. C'est le passé, mère, disait Magdalena de sa voix basse teintée d'impatience.

— Plutôt renoncer à la vie elle-même, répliqua sèchement Célestina avant de murmurer quelque chose d'inaudible.

— Je ne prononcerai pas mes vœux, mère. Comment le pourrais-je alors que...

Poussée par le remords, Laura frappa fermement contre le panneau de bois. La dernière fois qu'elle avait écouté aux portes, elle s'était attiré de sérieux ennuis. Le sujet de leur dispute ne la regardait pas mais elle était stupéfaite. Elle n'aurait jamais imaginé que la mère et la fille aient pu être en désaccord.

Ce fut Magdalena qui vint ouvrir. Des rides de contrariété lui barraient le front, mais elle sourit.

— Entre, Laura, mère est là.

Laura vint embrasser Célestina. Comme toujours, la nonne sentait le soufre et les herbes brûlées.

— Tu as l'air fatiguée, Laura. T'es-tu servie des cosmétiques que je t'ai préparés ?

— Je n'ai pas encore eu le temps, ma sœur, lui répondit Laura d'un ton évasif.

— Prends au moins une de ces décoctions pour dormir.

— Je t'en prie, mère, Laura n'a pas besoin de tes remèdes.

Les traits si réguliers de Célestina se durcirent.

— Je ne cherche qu'à l'aider. Tous mes efforts seront réduits à néant si tu ne suis pas mes conseils, Laura.

Le ton sérieux et préoccupé de sa voix alarma Laura.

— Ne croyez pas que je suis ingrate, ma sœur. Vous avez raison. La Signora della Rubia m'accuse de ne pas consacrer assez de temps à ma toilette. Je vous promets de me souvenir de vos potions.

Célestina caressa la joue de Laura et lui sourit.

— Nous souhaitons tellement te voir réussir, Laura. Bon, je dois vous laisser maintenant.

Son odeur âpre flotta encore dans l'air après son départ. Laura se tourna vers son amie.

— Je serais bien venue plus tôt, mais je n'ai pas pu m'échapper. Le carnaval approche et la Signora della Rubia ne cesse de me donner des cours de maintien.

Magdalena posa sur elle ses beaux yeux sombres.

— J'aimerais que tu reviennes chez nous, Laura. Je ne supporte pas l'idée de te savoir au milieu de ces courtisanes et de ces hommes pleins d'une vulgaire convoitise.

— Ne t'inquiète pas pour moi, soupira Laura. Je sais ce que je fais et je n'ai pas l'intention de le faire longtemps. Je songe déjà au moment où j'en serai débarrassée.

— Tu n'as pas peur ?

Laura lui sourit.

— Les femmes qui perdent leur virginité semblent y survivre. Moi, je perdrai la mienne entre les bras d'un parfait étranger, c'est tout.

Elle attrapa les mains de son amie.

— C'est pour toi que je m'inquiète, Magdalena. Il y a eu un meurtre chez Aldus.

Magdalena lui arracha ses mains potelées et s'empara de son crucifix.

— Je sais. Sandro Cavalli est déjà venu m'interroger.

Un orage de colère et de surprise s'abattit sur Laura. Comment avait-il pu troubler la retraite de Magdalena avec ses questions répugnantes ?

— Sandro Cavalli est venu ?

— Oui.

— Il n'a aucun droit de te déranger.

Magdalena se laissa tomber sur une chaise.

Durant une seconde, un spasme de douleur contracta son visage.

— Il ne faisait que son devoir. Je suis désolée de n'avoir pu l'aider, ajouta-t-elle en hochant la tête. Tellement, tellement désolée.

— Au moins, tu n'auras pas vu le corps, frissonna Laura.

Magdalena serra les lèvres.

— C'était tellement horrible ?

Laura prit une profonde inspiration et fixa la chandelle brûlant sur l'écritoire.

— Tu te souviens de mon tableau *Judith décapitant Holopheme* ?

Magdalena acquiesça.

— Je croyais avoir saisi toute l'horreur d'une mort violemment provoquée. Mais mon art est bien pâle devant la réalité.

Ne voulant pas infliger de détails inutiles à son amie, et espérant que Sandro avait été aussi discret, Laura se tut. Magdalena alla ouvrir un tiroir de son bureau et, se retournant vers Laura, lui tendit un étui de velours.

— Je veux que tu prennes ça avec toi.

— Qu'est-ce que c'est ?

— Ouvre.

D'une main mal assurée, Laura ouvrit l'écrin. Saisie de stupeur, elle découvrit un stylet de verre. Il était léger, froid et étrangement fragile au toucher. Une arme mortelle qui ne pesait pas plus qu'un pinceau. A l'intérieur, un liquide pâle et blanchâtre remuait doucement. C'était du poison, réalisa-t-elle tout à coup en luttant contre l'envie de le jeter et de s'enfuir. Il fallait que Magdalena soit vraiment inquiète pour songer à lui offrir un tel objet.

— Où as-tu déniché une arme aussi dangereuse ?

Magdalena se pencha vers elle avec un air de conspiration.

— Dans une échoppe sur le Rialto. Je sais que ça ne te plaît pas, Laura, mais je veux que tu le portes toujours sur toi.

— Une échoppe sur le Rialto, répéta Laura à voix basse.

— Naturellement. Ce genre de chose est aussi courant que des clochettes de verre. Le marchand m'a dit que les voyageurs étrangers en raffolent. Cette arme est particulièrement appréciée des légats du pape.

— Pourquoi me la donnes-tu ?

Magdalena remit l'arme dans son étui.

— Je sais que tu es en danger.

— Comment le sais-tu ?

Magdalena se leva et arpenta nerveusement la pièce.

— Je ne suis pas aussi cloîtrée que tu le crois, Laura. Ce *zaffo* au visage interminable qui t'attend dehors est un peu trop évident. Je m'inquiète pour toi. Je t'en prie, emporte cette arme avec toi. Fais-le pour moi.

Elle fixa sur Laura de beaux yeux couleur de pluie, remplis d'amour et d'inquiétude. Troublée, Laura lui sourit.

— D'accord, je l'emporte. Mais j'espère bien ne pas avoir à m'en servir.

— Ce second meurtre est odieux, commença le doge Andréa Gritti en martelant les accoudoirs de son trône, mais ça n'est pas une raison pour renforcer ma garde.

Sandro sentit sa mâchoire se raidir mais il prit son air le plus respectueux.

— Pardonnez-moi, Votre Eminence, mais si je dois concentrer tous mes efforts sur cette affaire, je dois avoir l'esprit tranquille.

Le doge ne put retenir un soupir d'exaspération.

— Mais enfin, Cavalli, quel rapport faites-vous entre ce meurtre infâme et ma personne ?

Sandro fit un signe à Jamal qui s'approcha et déposa une pile de papiers devant Andréa Gritti.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda le doge d'une voix impatiente.

— Les documents sur lesquels travaillait l'imprimeur, probablement au moment de sa mort.

Gritti prit la première feuille de la pile, la plaça sous la lumière et l'examina.

— Eh bien ! ce ne sont que des invitations à la cérémonie de l'Ascension. J'en ai commandé des centaines. Il n'y a rien d'extraordinaire à ça.

Sandro se frotta la mâchoire. Le mariage symbolique de Venise à la mer était une tradition vieille de plusieurs siècles et donnait lieu chaque année au spectacle nautique le plus populaire et le plus mémorable de la cité. Le jour de l'Ascension, toute la ville rendait à la mer l'hommage qui lui était dû. Le doge et tous les princes de la République embarquaient sur le *Bucentaure*, le plus somptueux des navires, et jetaient un anneau d'or dans les flots, symbole de leur allégeance et de leur reconnaissance.

— Et que dites-vous de ça ?

Sandro lui tendit un autre document.

— C'est le programme de la cérémonie avec la liste des dignitaires qui m'accompagneront à bord du navire.

Andréa parcourut la feuille des yeux.

— Il y a le nom de Florio, souligna Sandro.

Le doge fronça les sourcils et lut avec plus d'attention.

— Le texte dit qu'il chantera. Je ne me souviens pas d'avoir signé ça.

Toute l'attention de Sandro se reporta sur Florio, l'étrange jeune homme blond qui s'habillait en femme. S'il avait juré que Moro lui avait réservé une place sur le *Bucentaure*, le doge n'avait

aucune connaissance de cet arrangement. Mais tous les faits et gestes de Florio le jour du second meurtre étaient connus : les *zaffi* de Sandro l'avaient suivi dans l'église de San Rocco où il s'était confessé avant d'assister à l'office. Mais il pouvait avoir un complice.

— Alors comment, poursuivit Sandro, ce nom se trouve-t-il sur la liste ?

Gritti se gratta pensivement le menton. Soudain, un éclair illumina son regard.

— Ah ! ça y est, je me souviens. Daniele me l'a recommandé, il m'a assuré que l'homme avait un extraordinaire talent de chanteur. J'ai d'abord hésité à changer la tradition en acceptant un roturier à bord du navire, mais je crois que j'ai fini par donner mon accord. Ou peut-être que non. Oh ! je ne sais plus. C'est assez flou.

— Et pour les autres noms ? Y en a-t-il un qui vous semble suspect ?

— Ils sont parfaitement présentés. C'est un superbe travail d'imprimeur, vous ne trouvez pas ?

Sandro ravala à grand peine son impatience.

— Je vous en prie, Votre Honneur, les noms sont importants. Moro transportait les brouillons le jour où il a été assassiné. D'une manière ou d'une autre, ces papiers ont été transmis à l'imprimeur puis composés et imprimés. Moro a été assassiné, l'imprimeur aussi. Nous devons absolument savoir si les documents ont été modifiés.

Andréa soupira, se passa une main dans les cheveux et joua un instant avec la lourde chaîne d'or qui pendait sur sa poitrine.

— Je ne suis pas très doué pour les intrigues et les complots, commença-t-il avant de grimacer. Contrairement à mon père - Dieu ait son âme - qui était toujours en train de tramer les plus ignobles conspirations.

— La liste, Votre Honneur, lui rappela Sandro en tâchant de masquer son impatience.

— Oui, oui.

Gritti passa la liste des dignitaires au crible.

— Non, je ne vois rien de particulier... Otranto, Urbino, Mantua... L'ambassadeur d'Espagne... Tiens ? fit-il en haussant les sourcils d'étonnement. Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Quoi ? demanda Sandro en se penchant au-dessus de la table.

— Giorgione della Brenta. Il y a des années que je n'ai pas entendu ce nom.

— Il n'était pas dans le brouillon ?

— Je ne crois pas... Mais encore une fois, il se peut que je l'y ai ajouté. Ma mémoire me joue parfois des tours.

— Qui est-ce ?

— C'était le responsable des écuries de mon père. Il l'avait promu à ce poste probablement en remerciement d'un horrible crime commis pour lui.

Une lueur d'espoir s'alluma au fond des yeux de Sandro.

— Est-ce que Giorgione aurait une raison de comploter contre vous, Andréa ?

— Non, je n'en vois aucune.

Sandro se promet néanmoins de faire interroger cet homme.

— Tiens, encore un autre..., poursuivit le doge.

Gritti finit par relever neuf noms dont il ne se

souvenait pas avoir parlé à Moro. Tous avaient une caractéristique commune très intéressante : Andréa n'en avait revu aucun depuis au moins deux décennies et tous avaient un lien avec le non regretté père de Gritti, l'orgueilleux et implacable patriarche de la famille.

Sandro échafauda aussitôt une hypothèse. Andréa avait peut-être commis un affront envers les hommes de son père. Et ceux-là avaient l'intention de se venger en perpétrant leur crime à bord du *Bucentaure*.

— Je ne vois pas en quoi j'aurais pu offenser l'un d'entre eux, réfléchit Andréa. Mon père et moi ne nous entendions pas. C'était un homme cruel. Mais nos disputes ne concernaient jamais ses fidèles. Pourquoi Daniele les a-t-il inclus sur cette liste ?

— Ce n'est peut-être pas Daniele Moro qui a modifié cette liste.

— Monseigneur ! fit un *zaffo* en se précipitant vers eux.

Un sinistre sentiment de *déjà vu* interrompit Sandro. Quelques jours plus tôt, il avait été interrompu avec la même urgence.

Une excitation brillait dans les yeux du sergent.

— Il y a eu une autre attaque avec un stylet empoisonné. Nous avons conduit le coupable à la prison de Gabbia.

Sandro traversa les couloirs de marbre du palais ducal sans les voir. Il était impatient de découvrir le coupable qu'il allait se faire une joie de livrer à la justice.

A l'entrée intempestive de son prestigieux supérieur, le gardien bondit sur ses pieds. Sandro déposa son chapeau sur le bureau et se passa la main dans les cheveux.

— Quelle cellule ?

— La première sur la droite, monseigneur, mais je pense que...

— On ne vous paye pas pour penser, le coupa Sandro en poussant la porte.

Un long couloir sombre s'étendait devant lui, tunnel de ténèbres qui se déroulait dans les entrailles mêmes du palais. Une odeur de

moisissure et d'humidité mêlée à l'âcreté des torches flottait dans l'air.

— Apportez de la lumière, cria Sandro par-dessus son épaule.

Le gardien lui tendit une lampe à huile.

— Monseigneur, laissez-moi vous dire, juste avant que vous ne...

— Silence, le coupa encore Sandro en attrapant le loquet de fer.

La porte de la cellule s'ouvrit devant lui. Il se pencha sous le linteau, entra dans la pièce et releva sa lampe. Une frêle silhouette encapuchonnée, les genoux remontés sous le menton et retenus par deux mains pâles, était recroquevillée sur la pailleasse.

— A nous deux, crapule ! s'écria Sandro.

Le coupable releva la tête et le capuchon retomba en arrière. La lumière dorée illumina des yeux agrandis de terreur incrustés dans le plus beau des visages.

— Laura !

Elle se leva et vint à lui. Avant qu'il ne puisse s'en défendre, elle vint se jeter dans ses bras. Elle était à la fois terriblement fragile et innocemment confiante, comme offerte. Sandro se sentit bouleversé.

— Dieu soit loué, vous êtes venu, lâcha-t-elle dans un sanglot. Ces hommes dehors croient que je suis un assassin.

Sandro la repoussa. Il se tenait parfaitement immobile alors que des pensées confuses s'agitaient furieusement en lui. Il la refusa tout d'abord puis se força à envisager la possibilité que cette créature fragile et captivante était le tueur qu'il traquait.

— Est-ce que c'est vous ? demanda-t-il d'une voix glaciale.

Sa bouche s'arrondit en un "o" de surprise parfait. Ses yeux accusèrent le coup.

— Je ne peux pas croire que vous me posiez une telle question, murmura-t-elle.

Sandro non plus, mais les circonstances étaient là et l'accusaient clairement. Il les énuméra à voix haute.

— Vous habitez dans la maison où Daniele Moro a été vu pour la dernière fois.

— Oui, fit-elle d'une petite voix. Mais...

— Vous avez découvert le corps de la seconde victime.

— A mon plus grand regret, oui.

— Et vous venez d'attaquer un homme avec un stylet empoisonné.

— Pour me défendre.

— Cela reste à prouver. Où vous êtes-vous procuré cette arme ?

Elle détourna les yeux.

— Chez... chez un marchand du Rialto. Vraiment,

monseigneur...

Alors qu'il l'imaginait transperçant le cœur d'un homme avant de lui arracher ses..., Sandro sentit son sang se glacer. Cette façade adorable, ce si beau visage, pouvaient-ils cacher une haine des hommes aussi féroce ? Cette idée s'enfonça dans son cœur comme un aiguillon douloureux.

Sandro Cavalli s'était toujours enorgueilli de sa capacité à affronter froidement les crimes les plus haineux et les plus odieux des assassins. Mais devant elle, il se sentait démuni, malade, révolté. Elle avait personnifié pour lui la jeunesse, l'espoir et la beauté. Ses actes faisaient voler cette image en éclats. Elle pouvait avoir tenu le couteau, se dit-il tristement, mais pourquoi ?

Florio. Elle l'adorait. Mais aurait-elle commis un meurtre pour lui ? Jusqu'à quel point la connaissait-il vraiment ?

— Enfermez-la, ordonna-t-il au gardien.

— Ici ? fit Laura en s'approchant de lui.

— Vous n'avez aucun droit d'espérer mieux, je vous rappelle que vous avez arraché la vie à deux innocents, lui cria Sandro rempli d'une colère aussi glaciale qu'un vent d'hiver.

Il se radoucit légèrement en voyant une expression d'horreur se peindre sur son tendre visage.

— Vous serez transférée plus tard dans de meilleurs quartiers, concéda-t-il. On vous assignera une servante et vous aurez toutes les commodités.

Ces mots résonnèrent douloureusement aux oreilles de Laura. Elle n'arrivait pas à croire ce qui lui arrivait.

— Mais je suis toujours votre prisonnière, fit-elle d'une voix aiguë. Pourquoi ?

— Les charges qui pèsent contre vous sont suffisantes pour vous faire condamner par n'importe quel tribunal, répondit Sandro en détachant chacune de ses paroles comme s'il parlait à un idiot.

— Je ne vous crois pas.

— Libre à vous.

— Je n'ai rien fait. Laissez-moi au moins vous expliquer ce qui s'est passé.

— Vous aurez cette chance plus tard... devant le Conseil de Justice.

Il fit demi-tour et se heurta à Guido Lombardi, trempé jusqu'aux os et en pleine confusion.

Laura posa les yeux sur le *zaffo* avec désarroi. Après avoir quitté Magdalena, elle n'avait pas retrouvé Guido devant le couvent. Supposant qu'il était allé faire un tour dans l'une des tavernes de la rue voisine, elle était partie seule vers la maison de Titien.

A quelques rues du couvent, un *bravo*, un de ceux qui l'avaient

attaquée la première fois, s'était jeté sur elle. Une effroyable terreur s'était emparée d'elle et elle avait sorti son stylet pour le frapper à l'aveuglette. Les hurlements de douleur qu'il avait poussés résonnaient encore à ses oreilles.

La suite s'était déroulée comme dans un brouillard. Alertés par les cris, deux gardes s'étaient précipités et, voyant son arme brisée, l'avaient arrêtée et immédiatement conduite à la Gabbia.

— Tu as pris un bain, Guido ? demanda Sandro d'un ton sarcastique.

Oh ! Seigneur, elle détestait cet homme, sa supériorité suffisante, son indifférence aux tremblements de Guido et à ses mains qu'il tordait de désespoir.

— J'ai essayé de rester près d'elle, monseigneur, comme vous me l'aviez ordonné. Mais un homme m'a frappé par derrière et m'a jeté dans le canal. Le temps que je me sorte de là, elle était partie.

— Oh ! parfait, s'exclama Sandro en se tournant vers Laura. Dites-moi, c'est vous qui l'avez jeté à l'eau ou votre complice ?

— Vous êtes odieux, lui jeta-t-elle à la figure. Comment osez-vous m'accuser de ces crimes ?

Laura vit la colère de Sandro retomber, ne laissant derrière elle qu'un homme pâle et fatigué. Elle se retint d'éprouver pour lui la moindre sympathie.

— Vous êtes une jeune femme remarquable, Laura, fit-il d'une voix fatiguée. Je vous crois capable de tout...

— Monseigneur, si je puis me permettre, intervint Guido en essorant sa chemise, l'homme qu'elle a frappé est bien connu de nos services, il s'appelle Vincente la Bocca.

Le visage de Sandro se durcit.

— Cette crapule ?

Guido regarda la mare d'eau qui s'était formée à ses pieds.

— Oui, monseigneur, et cette dame mérite plutôt une médaille.

Laura redressa la tête avec satisfaction.

— Vous voyez...

— Cela veut simplement dire que votre victime n'était pas des plus nobles, la coupa Sandro.

— J'ai trouvé un témoin qui a tout vu, s'empressa d'ajouter Guido. Et je crois bien qu'il vous convaincra de l'innocence de la jeune fille.

La bouche de Sandro s'étira en un sourire sceptique.

— Un témoin ? Et combien vous a-t-il coûté ?

Sans prendre la peine de répondre, Guido fit un geste vers la porte et un prêtre au visage solennel fit son apparition. Il s'aidait d'une canne.

— Je suis le père Rizotto de San Rocco.

Sandro hocha la tête et croisa les bras. Laura

aurait payé cher pour lui faire ravalier son regard méprisant.

— Alors comme ça, vous avez assisté à toute la scène ?

— C'est exact, monseigneur. Il se trouve que j'étais dans le clocher prêt à sonner la messe quand j'ai entendu des cris. Le *ruffiano* l'a attaquée. Je ne crois pas qu'il s'attendait à ce qu'elle se défende. Elle l'a frappé, d'un coup de couteau, je crois. Il est tombé, son bras saignait et sa tête a violemment heurté le pavé.

Sandro souleva un sourcil.

— Votre récit est parfait, mais je me pose une question. Pourquoi un homme tel que vous n'a-t-il pas immédiatement volé au secours de cette demoiselle ?

— J'ai... essayé, répondit-il en rougissant.

Il souleva l'ourlet de sa robe et découvrit un pied bot.

— Il y a cent marches entre le clocher et le sol. Quand je suis arrivé en bas, les *zaffi* l'arrêtaient déjà.

Il fit un geste vers Guido.

— Ce brave homme qui désespérait de retrouver la demoiselle est venu me poser des questions. Quand nous avons compris ce qui s'était vraiment passé, nous sommes venus immédiatement.

Le visage de Sandro s'empourpra lentement et

Laura observa le phénomène avec une joie non dissimulée mais elle lui parla d'une voix froide.

— Alors, monseigneur ? Avez-vous quelque chose à ajouter à ce récit ?

Sans prononcer une seule parole, il lui prit la main et la sortit de la cellule. Deux sergents les attendaient dans l'entrée de la prison.

Laura avait espéré des excuses désolées, des justifications empressées, mais Sandro ne dit rien.

— Vous ne faisiez que votre devoir, monseigneur, lui dit-elle alors.

Elle ne cherchait pas à excuser son odieux comportement, mais elle voulait se persuader qu'il y avait une raison au manque total de confiance dont il avait fait preuve à son égard. Ne pas en trouver l'aurait brisée, car elle constatait que, de plus en plus, elle commençait à faire très attention à ce qu'il pensait d'elle.

Il la dirigea vers un bureau où se trouvait un clerc auquel il fit signe d'écrire.

— Je veux entendre tous les détails de cette histoire.

D'une voix lente et claire, elle lui raconta comment le visage du *bravo* lui avait instantanément été familier. Elle avait aussitôt saisi son arme, un stylet de verre empoisonné.

— Cèlui que vous vous êtes procuré au Rialto ? lui demanda

Sandro.

— Oui, répondit-elle sans hésitation - elle ne voulait surtout pas parler de Magdalena -, je le lui ai planté dans le bras et le verre s'est brisé. Est-ce qu'il vivra ?

Sandro questionna ses sergents du regard.

— Il n'a toujours pas repris connaissance. A ce qu'il paraît, sa blessure à la tête est plus violente que celle au bras. Mais le docteur craint que le poison ne l'emplisse d'humeurs mauvaises.

— Oh ! Seigneur, supplia Laura en fermant les yeux, faites qu'il vive.

A deux reprises, l'inconnu avait essayé de la tuer, mais elle ne pouvait supporter l'idée d'avoir causé sa mort. Sandro exigea qu'un homme veille en permanence sur le blessé qu'on avait transporté à l'hôpital de San Vittorio.

— Prévenez-moi dès qu'il reprendra conscience.

Mortifié de honte à l'idée de son comportement ridicule, Sandro accompagna Laura dans les couloirs de la prison et du palais. Elle marchait lentement derrière lui et il se retourna pour la voir admirer les marbres de Carrare à filets d'or, les fresques lumineuses des plafonds et les plâtres sculptés entourant les portes et les fenêtres. Elle lui sourit gentiment. C'était un sourire de pardon, un sourire qu'il ne méritait pas.

— Excusez-moi, monseigneur, mais c'est la première fois que je visite le palais du doge.

Cette simple constatation marquait le fossé qui existait entre eux. Le palais était aussi familier à Sandro que sa garde-robe. Pour Laura, il représentait une autre planète. Le gouffre qui les séparait était infranchissable et Sandro se refusait à penser que leurs différences pouvaient au contraire les réunir. Il l'aida à monter dans sa gondole. Il n'y avait aucune raison d'abaisser les rideaux qui protégeaient les passagers des regards, mais Sandro le fit pourtant. Lorsqu'il s'adossa au siège de velours,

Laura s'était installée confortablement, heureuse de la traversée qui s'offrait à elle.

Les rayons du soleil, filtrés par l'étoffe ambre, illuminaient son visage d'une teinte exquise. Elle était à demi étendue sur le siège. Elle avait posé les yeux sur lui et un léger sourire flottait sur son visage. Une boucle noire reposait sur sa joue pâle. Elle lui parut plus précieuse que l'or.

Incapable de contrôler son geste, il tendit la main et repoussa la mèche folle.

— Ah ! la beauté de la jeunesse, soupira-t-il.

Elle lui prit la main et en pressa la paume contre sa joue, ses yeux brillant d'un éclat espiègle.

— Ah ! la prestance de l'expérience.

Sandro ignore le ton moqueur de sa voix.

— Vous êtes remarquablement sereine pour une femme qui a passé l'après-midi en prison après avoir été attaquée.

— Il ne sert à rien de ressasser les mauvais souvenirs.

Elle pressa un peu plus sa joue contre sa main. Mais il la retira d'un geste maladroit.

Elle déplaça alors sa jambe pour s'installer plus confortablement et ce geste lui arracha une grimace. Elle souleva l'ourlet de sa robe et découvrit une pantoufle de velours et un peu de son mollet merveilleusement galbé. Cette vision transporta Sandro au premier jour de leur rencontre, lorsqu'il l'avait surprise, nue sur le divan de l'atelier de Titien. Ce souvenir l'envahit d'une telle émotion qu'il ne voyait plus ce qu'il avait devant lui. Il sursauta brusquement.

— Mais c'est du sang, s'écria-t-il en attrapant le tissu qu'elle avait relâché. Seigneur, Laura, pourquoi ne m'avez-vous pas dit que vous étiez blessée ?

— Mais ça n'est pas mon...

Mais Sandro ne la laissa pas finir. Submergé d'émotion, il la prit sur ses genoux et la serra contre lui. Débordant du soulagement de la savoir innocente et surpris encore de la peur qu'il avait eue pour sa vie, il se pencha vers elle et l'embrassa.

Ses lèvres étaient douces, veloutées, à la fois fraîches et sucrées. Son corps était doux lui aussi, comme les seins pressés contre lui, comme les mains qui s'étaient naturellement nouées autour de son cou et les cuisses appuyées contre les siennes. Sans penser à rien d'autre, il s'abîma dans la passion et la chaleur intense de ce baiser. Il glissa sa langue entre ses lèvres et, quand elle le mordilla avec sensualité, il découvrit qu'elle avait un goût encore plus suave qu'un vin de miel. Les années brusquement s'envolèrent. Il était jeune, puissant et plein de désir, libéré enfin des erreurs où il s'était enfoncé. Le goût, l'odeur et la sensation de Laura contre lui lavèrent son âme de ses tourments, chassèrent l'ombre de la trahison de sa femme et lui rappelèrent qu'il était capable d'aimer. D'un simple baiser, Laura lui avait rendu tout ce que la vie lui avait volé et son cœur se gonfla de gratitude.

Ses mains se déplaçaient comme d'elles-mêmes, relevant ses jupes, caressant la douceur de ses cuisses. Il la tenait contre lui avec une tendresse dont il ne se serait jamais cru capable et il sentit renaître en lui l'amour, la poésie et l'espoir. Laura avait été stupéfaite de ce baiser inattendu. Tellement stupéfaite qu'elle ne put d'abord que s'abandonner à ses lèvres impatientes, à sa force tranquille et à l'habileté des mains qui la parcouraient. Elle se sentait emportée par un courant invincible sans espoir de secours.

Prise dans ce violent tourbillon, elle succomba au désir ardent qui lui tournait la tête. Lorsque leurs bouches se séparèrent, elle rejeta la tête sur les coussins de velours. Immédiatement, les lèvres de Sandro parcoururent sa gorge et couvrirent sa peau de baisers jusqu'à la naissance de ses seins. Elle entendait l'eau du canal murmurer sur la coque et le bruissement des étoffes qu'il cherchait à ôter.

— Ah ! Laura ! Si j'avais votre talent, je vous peindrais à présent telle que vous êtes, pure et innocente, aussi belle qu'une fleur...

Ces mots tout à coup la réveillèrent. L'avertissement était aussi clair que si on était venu le lui crier à l'oreille. S'il la possédait, elle ne vaudrait plus grand-chose pour la Signora della Rubia et la nuit du carnaval. Les femmes du *ridotto* lui avaient assez répété que sa première nuit avec un homme ne lui rapporterait pas moins de cent *scudi* d'or, assez pour racheter sa liberté dès le lendemain. Mais elle devait être vierge.

Elle cédait à Sandro maintenant ou elle assurait son avenir d'artiste mais elle ne pouvait avoir les deux. Ce choix la déchira, mais entre un plaisir momentané et le futur pour lequel elle avait si longtemps travaillé, elle opta pour le second. Son art la soutiendrait longtemps après que sa passion sauvage ne serait plus qu'un souvenir pâle et lointain. Elle fit appel à toute sa volonté mais Sandro avait repoussé son corsage et sa main caressait ses seins dénudés. Une vague de chaleur l'envahit et elle se colla contre lui. Son autre main remonta de sa cuisse vers son ventre et se prit dans les lacets de ses jupons.

Laura se força à réfléchir. Sandro Cavalli pouvait la posséder, mais il ne comblerait jamais ses ambitions d'artiste. La peinture, elle, ne lui briserait jamais le cœur. Cette pensée lui donna la force de se libérer de l'emprise de ses bras. Elle s'écarta de lui.

— Sand... Monseigneur, je vous en prie, ne faites pas ça.

Il la regarda et, durant une seconde, ses yeux la contemplèrent avec un tel regard embrumé de désir qu'elle faillit se jeter entre ses bras. Mais il se ressaisit.

— Pourquoi ?

Parce que si nous faisons l'amour, je perdrais tout, y compris mes rêves les plus chers.

Mais elle ne pouvait le lui dire car il soutiendrait le contraire et saurait la convaincre. Aux joutes verbales, il était toujours le vainqueur.

— Parce que je n'offre pas mes faveurs pour le prix d'une promenade en gondole, se força-t-elle à répondre.

Il pinça les lèvres mais un juron lui échappa.

L'embarcation heurta le quai devant les marches qui conduisaient au *ridotto*. Laura détourna les yeux de Sandro et de la douleur qu'il ne pouvait dissimuler. Elle se leva et souleva le rideau.

Elle était incapable de le regarder en face et elle lui parla sans se retourner avec un rire qu'elle feignit insouciant et léger.

— Monseigneur, si vous souhaitez m'avoir, vous n'aurez qu'à surenchérir le soir du carnaval.

— Non, non, non, gronda Portia en réprimant son rire. Tu ne peux pas errer comme ça dans la pièce, Laura. Tu fais une entrée. Ne l'oublie pas. Allez, recommence.

Sur un sourire désabusé à Portia et aux autres femmes, Laura se plaça dans l'entrée du salon principal. Les rayons du soleil pénétraient par les vitres colorées et dessinaient des arcs-en-ciel sur les dalles de marbre. Elle aurait voulu être ailleurs et ne pas avoir à s'exercer à la démarche ondulante des courtisanes. Elle aurait voulu être dans l'atelier de Titien à essayer de rendre sur la toile le reflet des couleurs sur le sol.

Résignée, elle prit une profonde inspiration et en relâcha la moitié. Selon ses amies, c'était radical pour calmer les nerfs - et pour avantager la poitrine. Elle afficha son plus charmant sourire.

— Bon, et maintenant, souviens-toi : tu fais ton entrée, lui rappela Portia.

Fiammetta acquiesça avec encouragement.

— Tu veux que tous les hommes s'immobilisent, qu'ils oublient ce qu'ils étaient en train de raconter et qu'ils gardent leurs gobelets de vin à mi-chemin de leurs lèvres. Ils ne doivent voir que toi. Tu veux entendre leurs mâchoires tomber et se fracasser sur le sol !

— Là, tu m'en demandes beaucoup, fit Laura en riant.

— Pas moins que ce que tu es capable de faire, lui rétorqua Portia en tapant du pied. En vérité, nous devrions toutes être jalouses de ta beauté et de ta jeunesse, mais va savoir pourquoi, ça n'est pas le cas.

— Parce que nous sommes amies, répliqua Laura avec certitude.

— Et parce que tout cela n'est qu'un jeu, ajouta Fiammetta. Et dans lequel tu as ton rôle à jouer, Laura.

Qu'un jeu, répéta Laura en silence avant de placer ses bras, de relever le menton et de s'avancer avec aisance au milieu de la pièce. Comme ces femmes étaient différentes des nonnes de son enfance. Étaient-ce elles les gagnantes ou au contraire les perdantes ? Et qui décidait du résultat ?

Ces questions lui remirent en mémoire le souvenir plus proche du baiser de Sandro Cavalli. Il l'avait tenue contre lui, l'avait embrassée, comme si elle représentait quelque chose pour lui. Est-ce que tous les hommes faisaient semblant ou seulement ceux qui avaient des manières ? Et quelqu'un connaissait-il la différence entre un homme qui suivait l'appel de son cœur et celui qui écoutait le seul

désir de ses reins ?

Les femmes l'applaudirent.

— *Brava !* s'exclama Portia. Où est Yasmine ? Je veux qu'elle voie les progrès que tu as faits ce matin.

— Dans le jardin, lui répondit Bianca. Encore avec lui.

Les regards entendus comblèrent Laura de plaisir. Sandro lui avait envoyé Jamal pour la protéger. Un de ses attaquants était toujours en liberté. Profitant de la leçon qu'elle devait suivre, l'homme discret et silencieux était allé voir Yasmine. La nuit dernière, très tard, ils s'étaient rencontrés sur *Yaltana* de la maison, la terrasse où, en plein soleil, les femmes profitaient des rayons chaleureux. Laura les avait entendus - plutôt Yasmine - parler longtemps en langue arabe.

— Laura, écoute bien maintenant. Il ne nous reste plus beaucoup de temps, l'avertit Fiammetta.

Reportant son attention sur ses professeurs, Laura passa en revue tout ce qu'elle avait appris, les élégances et raffinements de la table, comment se servir de ce nouvel ustensile qu'on appelait « fourchette », comment prendre un gobelet par le pied avec une grâce étudiée et le porter à ses lèvres, se servir délicatement du rince-doigts. Elle eut moins de succès quand Portia joua pour elle le rôle du client et l'abreuva de vin et de compliments.

— Mets-y un peu de cœur, Laura. Ne reste pas là, raide comme un piquet. Souris, bats des paupières. Fais-lui croire que tu n'es là que pour lui.

Laura s'exécuta docilement.

— Mais aucun homme sain d'esprit ne succombera à ça.

— Tu surestimes les hommes, Laura. Ils voient ce qu'ils veulent voir et obéissent aux ordres de leur chair.

Un valet interrompit leur discussion.

— Un visiteur pour Madonna Bandello.

— Elle n'est pas encore prête pour recevoir un homme, protesta Portia. Tu le sais bien, Benvenuto.

— Ce n'est pas un homme, c'est Sandro Cavalli, répondit innocemment le jeune garçon.

Laura ne put cacher son expression de joie et de surprise.

— Merveilleux, s'exclama Portia en la voyant. Si tu peux refaire cette expression pour nos clients, tu seras bientôt une femme riche.

— Teste tes talents de conversation sur lui, l'encouragea Fiammetta. Fais-le tomber à tes genoux.

— Autant essayer de faire frémir une pierre, répondit Laura en hochant la tête.

Elle était sûre que les dernières paroles qu'elle lui avait lancées l'avait dégoûté d'elle à tout jamais. Se demandant s'il apportait des

nouvelles sur l'état de son agresseur, elle se dépêcha d'aller le rejoindre dans la grande entrée.

Son visage était comme celui d'une statue à peine achevée, ses traits rudes et ciselés pas encore adoucis par le sable. Comme lors de sa dernière visite, il semblait extrêmement mal à l'aise dans cette maison de plaisir. Elle s'avança vers lui.

— Monseigneur...

— Prenez votre manteau, lui ordonna-t-il. Nous partons.

— Mais je ne peux pas.

— Immédiatement, Laura.

Déconcertée mais obéissante, elle remonta vers sa chambre, attrapa son manteau et le noua autour de son cou en le suivant dehors. Ce fut le gondolier, et non Sandro, qui l'aida à monter dans le bateau. Lorsqu'elle fut assise, il rabassa le rideau sur la petite cabine mais resta au-dehors.

Parfait, se dit Laura en s'adossant aux coussins. Elle l'avait mis en colère. Elle était au moins parvenue à irriter l'homme qui, la veille, l'avait odieusement accusée d'être un ignoble assassin. Eh bien ? il n'avait qu'à boudier, elle s'en moquait éperdument.

Avant de rencontrer Sandro, Laura n'avait jamais rêvé de monter à bord de la gondole d'un patricien de la ville, mais le premier attrait de la nouveauté était déjà passé et elle fut soulagée d'entendre le léger choc contre l'escalier de pierre et le gondolier sortir les amarres. Sans attendre la permission de Sandro, elle souleva le rideau.

Elle releva les yeux sur les pierres sombres de l'hôpital de San Giacomo. Sandro lui fit monter les marches menant directement du canal à l'entrée.

Un frisson d'appréhension la parcourut.

— Nous allons voir l'assassin ?

— Non. La fièvre s'est déclarée et il est en plein délire. Le docteur ne peut pas dire quand on pourra l'interroger. Cet hôpital ne traite pas ce genre de maladie, ajouta-t-il en regardant la sinistre façade.

— Alors pourquoi sommes-nous là ?

— Vous verrez.

Il la poussa dans l'entrée.

Il fallut un moment à Laura pour s'imprégner de l'atmosphère de l'endroit. Les épais murs de pierre étaient imperméables à la lumière comme à la chaleur du soleil. Des nonnes emmitouflées contre le froid, transportant des plateaux, des pots ou des livres de prières, s'activaient sans leur prêter attention. D'un long couloir leur parvenaient des gémissements et des odeurs qui auraient dû pousser Laura à enfouir son nez dans son fichu. Mais elle ne fit que rentrer un peu plus son visage dans la capuche de son manteau.

— Ce doit être horrible d'être malade dans cet endroit, remarqua-t-elle en frémissant.

— J'étais sûr de cette réaction, répondit Sandro. Cela me laisse espérer que vous éviterez certains des... inconvénients du métier que vous avez choisi. Venez.

Il la prit par le bras et la conduisit le long d'un couloir sombre. Les gémissements et les odeurs y étaient encore plus forts. De chaque côté du corridor s'ouvraient des arches qui donnaient sur de vastes pièces remplies de rangées de lits étroits. Presque tous étaient occupés. Sandro poussa Laura dans l'une de ces pièces. Ils la traversèrent. Certaines des femmes étendues fixaient le plafond d'un œil aveugle et mort, d'autres avaient la peau couverte de lésions. Dans un coin, deux d'entre elles, qui parlaient sans cesse, étaient attachées à leur lit. Elles étaient folles.

Sandro s'arrêta devant le dernier lit, près d'une fenêtre d'où se déversait une lueur laiteuse et faible. Un long rideau isolait l'occupante du reste de la salle.

— C'est moi, Impéria, fit Sandro. Je t'ai amené... l'amie dont je t'ai parlé. Laura voudrait entendre le récit de ta vie.

— Ma vie ? répondit une voix étouffée de femme. Ah ! vous vous trompez.

Un bras aussi fin qu'un roseau entrouvrit le rideau.

— Je suis morte.

— C'est à Dieu d'en décider, répliqua Sandro d'une voix ferme.

— Joliment dit, souffla Laura à voix basse, votre compassion me dépasse.

— Ouvrez le rideau, demanda Impéria.

Sandro s'exécuta et Laura sursauta.

— Est-ce que nous sommes dans une léproserie ? demanda-t-elle en l'attrapant par la manche.

— Non.

Elle sentit les muscles de son bras se raidir.

— Ces femmes ne sont pas lépreuses.

— C'est la vérole des Français, expliqua la femme alitée. Du moins l'appelle-t-on ainsi en Italie. En France, on dit le fléau italien et en Espagne, c'est... Mais peu importe. Asseyez-vous, mon enfant.

Etourdie de stupeur, Laura se laissa tomber sur un petit tabouret à trois pieds. Sandro s'éloigna. Elle voulut le rappeler mais eut peur de paraître grossière.

— Lâche, lança-t-elle à voix basse.

— Lui ? Non, pas Sandro. Surtout pas lui. Un jour, vous comprendrez, répondit Impéria en croisant les mains sur sa poitrine. La Signora della

Rubia ne vous a jamais parlé de cet endroit, n'est-ce pas ?

— Non, madame.

Les doigts osseux tremblaient sur la couverture.

— Elle ne le fera jamais, bien sûr. Nous nous connaissions bien toutes les deux, nous étions amies. Nous avions votre âge, peut-être étions-nous plus jeunes encore et nous étions alors aussi belles que le jour.

Elle s'arrêta pour reprendre sa respiration.

— Et nous étions toutes deux courtisanes.

Acquiesçant devant l'air étonné de Laura, elle poursuivit d'un ton rêveur.

— Je m'appelais Aranchia, mais j'étais si orgueilleuse, j'avais tellement d'admirateurs que je me suis fait appeler Impéria. A l'apogée de ma gloire, j'avais un train de douze pages, des valets, des servantes, un nain à moi, toute une ménagerie d'animaux exotiques, des robes et des bijoux par centaines. Les hommes se battaient en duel pour m'avoir. Et si je n'étais pas toujours heureuse de ceux qui m'achetaient, s'il arrivait qu'ils se livrent sur moi à des choses inavouables dans le secret de ma chambre, je me disais que la contrepartie était merveilleuse - diamants, pièces d'or -, une fois, un homme m'a offert ma propre *vigna*. Je n'avais pas encore vingt ans.

Ses yeux brillèrent. Elle attrapa le poignet de Laura.

— Tu les as déjà entendus ces contes merveilleux, hein ?

— Oui, madame.

— Ah, on raconte toujours cette partie de l'histoire. Mais l'autre, celle qui se cache derrière la richesse et la liberté... Je peux te la raconter. Connais-tu les *Trentuno* ?

— Les trente et un ? répéta Laura avec étonnement.

— Oui. Une ignoble tradition, cracha Impéria. Par sport - ou parfois par vengeance -, trente et un hommes enlèvent une femme et abusent d'elle à satiété. J'ai subi le traitement des *Trentuno* plus d'une fois dans ma vie.

— Ça ne m'arrivera pas, fit Laura en fermant les yeux devant l'horreur.

— Quand ton tour viendra, tu ne pourras rien y changer. Oh ! je t'imagines très bien : une cour d'adorateurs à tes pieds, de l'or et des diamants à flot. Mais que feras-tu le jour où ils refuseront de te payer ? Tu devras supplier, t'abaisser, ramper devant eux pour implorer un malheureux *soldo* pour payer les frais de tout ce luxe. Sans oublier les taxes imposées aux prostituées, sinon tu finiras en prison. Les hommes donnent et reprennent. Ils t'offrent l'amour et l'adoration mais dès que tu les lasses, rien. C'est fini. Il n'y a qu'une seule chose qu'ils ne pourront jamais t'enlever.

— Quoi ? lui demanda Laura alors qu'Impéria restait silencieuse.

Elle lâcha la main de Laura.

— Les enfants.

— Les enfants ? répéta Laura stupéfaite.

— J'en ai eu six, six filles. Elles sont toutes mortes. Quatre avant d'atteindre leur premier anniversaire. Et les deux autres, je les ai vendues. Oui ! J'ai vendu mes filles à un homme qui les a élevées pour en faire ses maîtresses. Tu crois que tu n'atteindras jamais le fond du désespoir, que jamais tu ne tomberas aussi bas, mais un jour, parce qu'il faut survivre, tu vends tes propres enfants, la chair de ta chair, le sang de ton sang.

Laura le savait car c'était exactement ce que sa mère avait fait et c'était l'une des raisons pour lesquelles elle avait décidé de n'avoir jamais d'enfant.

— Mais un jour tu y viendras. C'est comme une folie qui te brûle les entrailles, qui te dévore. Tu veux toujours plus de richesse, encore plus de luxe. Ah ! il y a encore quelque chose que te donnent tes amants, mais avec tellement de plaisir. C'est la maladie. Ce sera peut-être une infection bénigne et tu ne perdras que la possibilité d'avoir des enfants. Dans mon cas, ça aurait été une bénédiction. Mais j'ai attrapé la vérole et tu vois ce que cela m'a fait. Un cadavre qui pourrit de l'intérieur. Oh ! Seigneur, délivrez-moi.

Laura sentit ses larmes glisser lentement sur ses joues et s'écraser sur ses mains serrées sur ses genoux.

— Madame, s'il y a quelque chose que je puisse faire pour soulager vos douleurs...

— Allume ma chandelle, je deviens aveugle et la lumière me manque tellement.

Elle semblait respirer avec peine. Son récit l'avait épuisée.

— Et réfléchis au chemin que tu as choisi. Laisse-moi maintenant, je suis fatiguée.

Laura se leva et Sandro revint vers elles à grandes enjambées, son manteau flottant autour de lui et ses bottes frappant le pavé de la salle.

Laura lui jeta un regard chargé de haine. Comment avait-il osé l'amener dans cet endroit, lui montrer ce spectacle, exploiter la détresse de cette femme juste pour lui prouver quelque chose ?

Il était l'homme le plus insensible et le plus cruel qu'elle avait jamais rencontré.

— Nous devons partir, Impéria, dit-il en se penchant vers la femme alitée.

— A la semaine prochaine alors ?

— Bien sûr.

Il sourit et se pencha sur la joue desséchée d'Impéria pour l'embrasser. Laura le contempla avec stupéfaction.

— A la semaine prochaine, assura-t-il à la malade avant de s'éloigner.

Laura était passée de la rage à l'embarras.

— Vous venez ici chaque semaine ?

Sandro s'arrêta pour déposer une somme considérable dans le réceptacle de l'entrée.

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que personne d'autre ne le fait.

Ses traits inflexibles ne s'étaient absolument pas adoucis.

Elle le suivit dans la lumière du soleil et but l'air froid et humide comme un noyé qui remonte enfin à la surface de l'eau. Qu'il aille au diable ! Au moment où elle le prenait pour le plus vil des hommes, il trouvait le moyen de la surprendre.

— Je sais ce que vous essayez de faire, monseigneur, et j'apprécie vos tentatives mais vous ne me ferez pas changer d'avis.

— Bon sang ! s'exclama Sandro hors de lui, elle ne vous a donc fait aucune impression ?

— Si, celle d'une femme imprudente qui n'a acquis la sagesse que trop tard. Je ne finirai certainement pas comme Impéria. Ma carrière de courtisane sera brève. Et la Signora della Rubia prend beaucoup de précautions avec ses clients.

— La *ruffiana*, je suppose, est infaillible.

— Oh ! ça suffit, lança Laura en partant.

Il l'attrapa par le bras et la força à le regarder en face.

— Vous êtes une femelle stupide. D'accord, admettons que vous ne subissiez pas le sort d'Impéria, votre corps sera épargné. Mais votre cœur ?

— Eh bien, *quoi*, mon cœur ? lui demanda-t-elle en sentant sa poigne féroce enserrer son bras. Au moins j'en ai un, moi.

— Un homme vous le brisera, Laura.

Son visage était près du sien, convaincu de la vérité de ses paroles.

— Essayez pour voir, lui jeta-t-elle froidement avant de comprendre toute la portée de ses paroles.

Il se rapprocha encore et elle sentit sa respiration contre sa joue.

— C'est ce que vous voulez, Laura, c'est vraiment ce que vous voulez ?

Parce que sa question suggérait quelque chose de plus profond, elle resta un instant interloquée et muette.

— N-non. Oui ! fit-elle dans un sursaut. Mais vous n'y parviendrez pas.

— Je réussis tout ce que j'entreprends.

Il la poussa dans l'ombre du porche de l'hôpital puis l'embrassa

violemment et malgré toute sa résistance, Laura ne put retenir un soupir. Il savait renverser ses défenses, réveiller ses peurs les plus intimes et les exploiter sans aucune honte. Révoltée, elle le repoussa avec force.

— Arrêtez !

Un sourire lent et cruel se dessina sur ses lèvres.

— Oh ! non, ça n'est pas ce que vous voulez.

— Vous êtes ridicule.

— Vraiment ? Et pourquoi ?

Laura hésita. Mais elle aussi pouvait se montrer cruelle.

— Vous n'avez pas le droit de vous servir de moi de cette façon. Vous ne pouvez pas m'utiliser pour retrouver votre jeunesse perdue, rattraper votre femme ou vexer votre fils.

Elle avait prononcé chacune de ces paroles avec une clarté assassine. Sandro se tenait parfaitement immobile devant elle et ils se dévisagèrent en silence. Elle vit dans ses yeux qu'elle avait atteint son but et qu'elle l'avait blessé.

— Vous avez gagné, Laura, fit-il d'une voix étonnamment calme. Il y a longtemps que je sais quand combattre et quand renoncer et je crois qu'à l'avenir, il vaut mieux éviter de nous rencontrer.

Deux jours plus tard, alors qu'il se trouvait sur le pont du Rialto, Sandro réalisa que les paroles de Laura n'avaient cessé de le hanter. En regardant passer les jeunes dandies, il prit brusquement conscience de son âge. Leurs visages étaient lisses, charmants et pleins de fraîcheur alors que le sien était marqué par l'expérience, les soucis et la douleur. Sous leurs chapeaux à la mode, leurs cheveux aux teintes lumineuses flottaient librement. Les siens étaient déjà parsemés de filaments d'argent.

Il haussa les épaules en se moquant de lui. Il ne s'était jamais soucié de son apparence mais les mots acides de Laura avaient failli le précipiter dans le laboratoire de sœur Célestina qui vantait si fort les mérites de sa lotion colorante.

Il repoussa cette idée et se fraya un passage parmi un groupe de personnages exubérants et masqués. Leurs costumes lui rappelèrent la date : la veille du mercredi des Cendres. La dernière chance pour les fidèles de s'adonner à tous les excès avant les quarante jours de Carême. Ce soir, la Signora della Rubia ouvrirait son fameux bal masqué. Ce soir, Laura conduirait un inconnu dans son lit. Cette pensée le traversa comme une lame. Il se força à l'ignorer. Elle avait déjà passé l'âge où les femmes habituellement se mariaient, prenaient le voile ou entraient dans la prostitution. Elle s'était montrée indépendante et libérée. Elle était aussi adorable, fragile et irrésistiblement attirante. Elle le prenait pour un vieillard, ses mots

avaient été assez clairs. Elle était née prostituée, se répéta-t-il. Même sa virginité devait être une illusion fabriquée par la Signora della Rubia ; d'ailleurs, les courtisanes de Venise avaient toujours connu les secrets qui recréaient leur virginité.

Pas Laura, lui murmura une voix.

L'idée qu'elle soit vendue comme un morceau de viande à l'étalage le torturait. Il se força à penser à d'autres sujets. L'assassin, Vincente la Bocca, toujours inconscient et brûlant de fièvre, n'avait pas prononcé une seule parole depuis l'accident. Rien n'avait été trouvé qui permît d'impliquer les dignitaires de la liste du doge. Et il y avait en plus Marcantonio.

Une autre sensation douloureuse le traversa. Chaque jour qui passait les séparait un peu plus. Son fils lui cachait quelque chose. Le matin même, lorsque Sandro était rentré et avait trouvé Marcantonio avec trente de ses amis, tout le groupe s'était tu. Quelques-uns avaient rougi comme s'ils étaient gênés, d'autres avaient évité son regard.

Fatigué et préoccupé, Sandro traversa la place Saint-Marc. Là, les festivités prenaient une allure endiablée. Des mimes en costumes bariolés entraînaient la foule. Les quais devant le palais ducal étaient envahis de gondoles et de barges tendues de drapeaux de soie. Des acrobates masqués faisaient leurs cabrioles sous les arcades du palais. Et partout, nota Sandro avec une amère satisfaction, ses hommes montaient la garde. Il avait triplé le nombre des sergents et des *zaffi* pour cette nuit, leur avait ordonné de patrouiller avec la plus grande vigilance car les fêtes du Carême s'accompagnaient toujours d'émeutes et de pillages.

Il avait consigné un petit groupe aux abords du *ridotto* de la Signora della Rubia.

Il tourna dans une rue étroite et s'arrêta devant une porte bleue. Une de ses maîtresses vivait là. Il avait oublié son nom. Ah ! oui, Barbara. Elle avait des mains froides et une voix douce et apaisante. Elle savait... Mais quelque chose l'arrêta.

Le devoir, se dit-il. Il n'abandonnerait pas Venise un soir comme celui-ci.

— Monseigneur, s'écria une voix derrière lui, votre intégrité me rend malade.

Sandro fit volte-face et découvrit deux hommes dans des déguisements coûteux. L'un, grand et élancé, était un satyre avec ses cornes dressées sur son front et l'autre, aussi grand mais beaucoup plus corpulent, arborait un masque de Bacchus.

— Nous vous cherchions, *divinissimo*, fit Bacchus.

— Eh bien, vous m'avez trouvé, Pietro, répondit Sandro en plongeant les yeux dans les trous du masque d'Aretino. Toi et le *maestro* n'avez donc aucun péché urgent à commettre ?

— Nous espérons que vous nous aideriez à les commettre, dit Titien en caressant sa barbe qui dépassait sous le masque.

— Le devoir, déclara Sandro.

Aretino lâcha un son étouffé sous son masque.

— Tous les *zaffo* de la République sont sur le pied de guerre, remarqua-t-il. Ils peuvent veiller quelques heures sur la ville sans toi.

— Non.

Titien poussa un soupir exagéré. Il échangea un regard avec Aretino.

— C'est lui qui l'aura voulu, lâcha Titien.

Les deux hommes se placèrent derrière Sandro. Jurant à voix basse, Sandro réalisa qu'il était sur le point d'être victime de la tradition. Quand, la veille du Carême, les fêtards rencontraient un trouble-fête, ils ne le lâchaient pas d'une semelle et mimaient tous ses gestes jusqu'à ce que la victime cède et leur paye sa tournée.

Furieux, Sandro planta ses mains sur ses hanches et regarda par-dessus son épaule gauche. Titien et Aretino en firent exactement autant.

— Il y en a qui seront toujours en enfance, lâcha-t-il, méprisant.

— Dieu nous préserve de grandir, lui répondit joyeusement Aretino.

Sandro se dit que le meilleur moyen de se débarrasser d'eux était de leur offrir un verre dès que possible. Se sentant ridicule, il se dirigea vers la taverne la plus proche. Derrière lui, imitant ses grandes enjambées comme des pantins désarticulés, les deux hommes lui emboîtèrent le pas.

Dans l'échoppe sombre, Sandro trouva un coin de table et commanda une bouteille de vin médiocre et bon marché. Titien et Aretino abandonnèrent leurs personnages et ôtèrent leurs masques.

Aretino dressa un sourcil maquillé et leva son gobelet.

— A la vie ! s'écria-t-il. C'est le principal.

— C'est le principal, fit Titien moins fort que son ami.

Sandro surprit un éclair de regret dans les yeux du peintre. Titien avait adoré sa femme et il ne s'était toujours pas consolé de sa mort prématurée quelques années plutôt. Sandro n'avait jamais pleuré la sienne.

— Alors ? lui demanda Aretino d'un coup impatient dans les côtes.

Résigné, Sandro leva son verre.

— C'est le... principal.

Il trempa les lèvres à contrecœur dans son vin mais avant qu'il ait reposé son verre, Aretino proposait déjà un autre toast.

— A notre Laura, fit-il en posant son regard pénétrant et

impitoyable sur Sandro. Qu'elle baigne dans un bain de pièces d'or d'ici demain.

Il lança à Sandro un autre coup de coude.

— Tu sais qu'elle fait ses débuts ce soir, n'est-ce pas ?

Sandro ne répondit rien et ne leva pas son verre.

— *Ecco !* A sa santé, mon vieux ! insista Aretino. Tu ne lui souhaites donc aucun bien ?

Sandro perdit son sang-froid et abattit violemment son gobelet sur la table.

— Non ! Je ne lui souhaite aucun bien et tu le sais. Mon vœu le plus cher, c'est qu'elle échoue misérablement dans sa carrière de courtisane.

— Mais elle en fera une parfaite. Elle les surpasse toutes.

— Je me demande qui l'obtiendra pour la *nozze solenne* ? fit Titien songeur.

— Moi, je me demande combien ça lui coûtera, répliqua Aretino en jetant un coup d'œil à Sandro. Pas vous, monseigneur ?

— Non.

Aretino éclata de rire.

— Quel pauvre menteur tu fais. Cette pensée te tenaille, ça crève les yeux. Il n'y a qu'un remède à ça, ajouta-t-il en se frappant la cuisse avant de se lever.

— En effet, renchérit Titien en remettant son masque, allons-y. Sandro leva sur eux des yeux étonnés.

— Aller où ?

Les deux hommes pouffèrent et le tirèrent de sa chaise.

— Comme si tu ne le savais pas, mon ami, lui glissa Aretino à l'oreille.

A l'abri des regards, Laura se tenait dans l'ombre d'une alcôve et regardait le bal derrière un rideau de soie. A travers le fin tissu, de l'autre côté de la cloison, la salle brillait de mille chandelles et la pièce semblait avoir accueilli pour un soir toutes les étoiles du ciel. Les invités en costume et les courtisanes élégantes dansaient la rosina en tourbillonnant sur le sol de marbre au son des rebecs, des flûtes et des harpes. Entre chaque danse, Florio chantait des chansons d'amour émouvantes et sa voix de ténor tremblait d'émotion.

Yasmine, aussi belle et intimidante que la reine de Saba, vint se poster devant le rideau de soie.

— Alors, murmura-t-elle à Laura du coin des lèvres, on s'amuse déjà ?

Laura frotta ses bras dénudés en tremblant.

— J'ai froid. Ce costume est ridicule.

— Plus il est ridicule, mieux c'est. Les hommes adorent le ridicule, souffla la voix douce et encourageante de Yasmine. Est-ce que ça ira ?

Laura réfléchit longuement avant de répondre. Elle avait survécu à l'existence austère du couvent, aux propositions répugnantes d'un prêtre vicieux,

elle s'était engagée dans une carrière d'artiste. Et elle était prête à sacrifier ce qu'elle avait de plus intime pour l'amour de son art et son indépendance.

— Ça ira, Yasmine.

— Tu n'es pas très convaincante.

Votre corps résistera, mais votre cœur ? Les paroles de Sandro résonnèrent subitement aux oreilles de Laura.

Eh bien ! quoi, mon cœur ?

Un homme vous le brisera, Laura... Dois-je essayer ?

Au diable Sandro Cavalli, les doutes et les peurs qu'il avait fait naître en elle... Si seulement il pouvait être là, prêt à dépenser une fortune pour la posséder.

— On dirait que tous les nobles de Venise se sont donné rendez-vous ici, intervint Yasmine pour la distraire.

— Je suis incapable d'en reconnaître un seul, répondit Laura en scrutant la foule.

A travers le tissu de soie, la scène lui paraissait presque irréelle.

— Ce n'est pas ce qu'on te demande, fit observer Yasmine amusée. Les grands seigneurs de Venise sont très jaloux de leur réputation. Mais regarde, ajouta-t-elle en désignant un homme habillé en César, voilà un nonce du pape. Tu vois sa bague officielle ?

— C'est charmant, murmura Laura, de voir un homme de religion aussi joyeusement indifférent à ses vœux.

Elle posa les yeux sur un jeune homme vêtu d'une tunique cousue de perles de verre en grande conversation avec une créature serpentine dont le costume luisait de toutes ses écailles rouges.

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda-t-elle médusée.

Yasmine haussa les épaules.

— Un genre de poisson. Un hareng peut-être ?

Mais Laura avait déjà posé les yeux sur un autre invité qu'elle contemplait avec étonnement. Il était déguisé en Vulcain, le forgeron des dieux. Ses épaules larges et sa démarche pleine d'assurance lui firent douloureusement penser à Sandro.

Enervée de penser toujours à lui, elle posa les yeux sur son voisin Priape, le dieu de la Virilité. Il était grand, agile et dansait avec élégance. Comme Vulcain, il avait un air familier agaçant.

Les costumes des *zaffi* assignés par Sandro à la surveillance de la maison étaient bien ternes comparés aux habits lumineux des danseurs. Les gardes portaient néanmoins des masques qui couvraient le haut de leur visage et des serpentins colorés pendaient à leurs tuniques.

— Aucun déguisement ne pourrait camoufler Jamal, remarqua Laura en le regardant griffonner son ardoise avant de la tendre à la Signora della Rubia.

— Oui. Son costume est superbe, tu ne trouves pas ?

Laura acquiesça. Avec un turban savamment noué sur la tête, un pantalon large de soie écarlate et un court gilet richement brodé, sa superbe stature était largement mise en valeur ainsi que la belle teinte sombre de sa peau. Yasmine soupira et

Laura sourit secrètement. Son amie était tombée amoureuse et elle ne tarderait pas à s'en rendre compte.

Laissant Yasmine à ses pensées, Laura poursuivit son inspection du bal. Tous les hommes avaient emprunté leurs costumes aux personnages de l'Antiquité et tous, même le dieu Pan, malgré son air innocent, lui paraissaient menaçants. Avant que la nuit ne s'achève, l'un d'entre eux l'aurait possédée.

Un remue-ménage attira son regard vers l'entrée.

— Yasmine, fit-elle d'une voix hachée, regarde.

Yasmine tourna les yeux vers la grande arche de l'entrée et se raidit aussitôt.

— Le Suédois !

Laura frissonna de crainte pour son amie. Thorvald était l'un des plus riches et des plus dangereux marchands étrangers de la République. Deux fois par an, ses affaires le menaient à Venise et il laissait toujours la ville tremblante derrière lui. Yasmine était sa

favorite.

Vêtu comme ses ancêtres d'une cuirasse de métal, de peaux de bête et d'un casque à cornes, Thorvald venait droit de l'époque où les Barbares vikings se déversaient en hordes sauvages sur les côtes du monde civilisé, pillant, violant et détruisant tout sur leur passage.

Il était bâti comme une cathédrale gothique et les bandes de métal de sa jupe courte découvraient ses jambes musclées et puissantes. Les lanières de cuir de ses sandales primitives grimpaient sur ses mollets noueux jusqu'à ses genoux cagneux comme les branches d'un lierre. Une fourrure blond pâle recouvrait toutes les parties de sa peau que Laura pouvait voir. Sa tête avait la taille de celle d'un bœuf et son visage en était aussi fruste et peu attrayant.

Entouré de deux serviteurs d'une taille normale mais qui avaient l'air d'enfants comparés à lui, le chef viking traversa la salle comme un ouragan séparant la foule en deux sur son passage. Le sol tremblait sous ses pas.

Non, non pas lui, pria Laura en silence, *je vous en supplie, mon Dieu, pas lui.*

Arrivé au milieu de la pièce, le Viking planta ses mains sur ses hanches, ses coudes écartés comme des contreforts flanquant une forteresse, rejeta la tête en arrière et appela d'une voix forte.

— Yaaa-smiii-ne !

Une angoisse prit Laura à la gorge.

— Yasmine, vite, viens derrière le rideau.

Mais Yasmine, pétrifiée de peur, ne pouvait faire un mouvement. Laura en eut le cœur brisé. La dernière fois que Thorvald était venu, elle était restée enfermée dans sa chambre pendant une semaine.

— Yasmine, dépêche-toi ! la pressa Laura. Vite avant qu'il ne te...

— Te voilà, s'écria Thorvald en découvrant sa favorite. Tu m'as manqué !

Il traversa la pièce comme une véritable machine d'assaut prête à écraser une armée en déroute. Mais Jamal surgit sur son passage et s'interposa entre eux.

La foule se figea instantanément.

Laura sentit son cœur se serrer. Jamal n'était pas de taille face au Suédois. S'il était un arbre vénérable, Thorvald était une colonne de pierre. Dépasant l'Africain d'une tête, il était deux fois plus large que lui.

— Laisse mon chemin, vermine païenne, éructa Thorvald en mauvais italien. Ou quelqu'un te jette à la mer pour te donner nourrir les poissons.

Jamal s'assura sur ses jambes et replit les bras. Laura ne pouvait voir son visage, mais elle imaginait ses traits tendus par le défi.

Yasmine lâcha quelques mots en arabe. Laura comprit qu'elle l'adjurait de s'écarter. Très calmement, il ôta un des gants qu'il portait et le jeta aux pieds de Thorvald.

Le Suédois leva ses énormes bras, rejeta en arrière sa tête encornée et frappa sa poitrine tatouée.

— Ah ! explosa-t-il de joie, un bagarre pour ma belle !

La Signora della Rubia traversa la foule et posa une main sur le bras de Thorvald.

— Mon cher et très honorable seigneur, com-mença-t-elle, pas de bagarre dans mon établissement. Ce soir est une nuit de plaisir et de joie. Et j'ai bien peur que cet homme - elle désigna Jamal d'un coup de tête - se soit déjà assuré les services de Yasmine pour toute la soirée.

Yasmine contempla Jamal avec stupéfaction. Les traits durs et menaçants de son visage s'adoucirent et un sourire illumina ses yeux.

Malgré sa voix tonitruante, Thorvald se plaignit comme un enfant brusquement privé d'un cadeau.

— Il m'a défié.

— Monseigneur, vous ne pouvez pas...

— Laissez-les se battre, cria une voix forte. Le carême commence demain et avec lui quarante jours mortels à respecter la paix de Dieu.

— Une bagarre ! Une bagarre ! scanda la foule en écho.

Laura sentit la colère l'envahir. Sandro Cavalli prétendait que sa mission était le maintien de l'ordre ; alors où était-il maintenant qu'on avait besoin de lui ? Elle pria pour qu'un de ses hommes le fasse appeler mais les *zaffi* contemplaient le chahut la bouche ouverte et les yeux ronds.

— Très bien, concéda la Signora della Rubia avec un soupir impuissant. Le combat se fera au bras de fer. Le gagnant aura Yasmine pour la nuit ; le perdant paiera les frais.

— D'accord, conclut Thorvald.

En un clin d'œil, des serviteurs apportèrent une table et deux tabourets. Thorvald allait sans aucun doute briser le bras de Jamal mais, au moins, il aurait la vie sauve. Quelques os cassés n'étaient pas grand-chose pour son acte d'héroïsme insensé.

De l'endroit où elle se trouvait, Laura avait une vue parfaite sur les combattants. Ils s'assirent et se fixèrent un moment puis Jamal planta son bras sur la table. L'avant-bras de Thorvald était plus long que le sien. La peau noire et lumineuse comme l'ébène de l'un et celle pâle et comme recouverte d'une fine poussière d'or de l'autre donnaient à ce spectacle une beauté étrange et surprenante.

Le nonce papal fut décrété arbitre.

— La main gauche derrière le dos, ordonna-t-il.

Jamal obéit. Thorvald sembla un instant désorienté.

— Votre gauche, messire, lui expliqua le nonce en touchant le bras en question.

Puis il leva la main.

— Prêts ?... Partez !

Sa main s'abaissa et la lutte commença.

Thorvald souriait, anticipant déjà une victoire facile. Mais il fronça les sourcils devant une résistance inattendue. Jamal tenait ferme.

Yasmine serra ses mains sur sa poitrine et invoqua Allah.

La surprise des yeux de Thorvald se mua en une froide détermination. Il serra la mâchoire et entreprit de détruire son adversaire. Tous leurs muscles étaient bandés et leurs veines se dessinaient sous la peau. Leurs bras vacillaient mais ne cédaient pas. Jamal semblait sculpté dans la pierre, ses yeux luisaient comme les orbites aveugles d'une statue. La seule indication qu'il était de chair et d'os était la sueur qui perlait sur son visage. Des cris d'encouragement venaient de la foule amassée autour d'eux et des pièces changeaient de main au cours des paris qu'on n'avait pas tardé à lancer.

Un éclair traversa les yeux pâles de Thorvald. Il renforça sa poigne et les mains nouées commencèrent à pencher. Les yeux de Yasmine se remplirent de larmes. La foule impatiente hurlait devant l'issue qui était maintenant inévitable. Laura aurait aimé pouvoir dire à Jamal que le Suédois avait une faiblesse. Si Thorvald était taillé dans le granit, il en avait aussi l'épaisse densité. Et cette stupidité bestiale pouvait causer sa perte.

La main de Jamal n'était plus qu'à quelques centimètres de la table mais l'espoir et la sérénité flottaient encore dans ses yeux.

Laura prit une profonde inspiration puis murmura à travers le rideau.

— Monseigneur Thorvald !

Il tourna la tête si rapidement que son casque heurta le sol avec un bruit métallique. Il chercha d'où venait l'appel.

— Attention, monseigneur, derrière vous.

Thorvald se retourna pour regarder.

En une seconde, la main de Jamal reprit le dessus et plaqua celle de Thorvald avec force sur la table. Le mouvement fut si rapide et si violent que tout le corps du Suédois suivit d'un même élan.

Il poussa un rugissement en glissant de son tabouret. Et, quand sa tête heurta violemment le sol, la pièce entière vibra sous l'impact. Thorvald gisait inconscient dans un silence stupéfait.

La Signora della Rubia fut la première à reprendre ses esprits. Elle sortit un flacon de son corsage et versa quelques gouttes de son contenu sur un mouchoir qu'elle promena sous le nez de Thorvald. Il

revint à lui en toussant.

— Messire, lui dit-elle en se penchant vers lui, vous me devez trente *scudi*.

Yasmine vint se jeter dans les bras de Jamal. Et, alors qu'elle traversait la pièce à son bras vers les escaliers, Laura surprit le rayonnement de bonheur qui illuminait son visage.

— Oh ! Yasmine, murmura-t-elle en souriant au travers de larmes provoquées par l'émotion, tu viens de trahir ta règle d'or, tu es amoureuse.

Thorvald se réveilla suffisamment pour boire une coupe de vin. Il se plaignit avec force de voix fantômes œuvrant pour le diable puis s'effondra sur le sol où il s'endormit aussitôt. Des invités plus nombreux s'engouffraient dans le salon et Laura se dit que l'heure de son entrée était venue.

Ce fut à cet instant que le *maestro* arriva. Laura reconnut le masque de satyre que Titien lui avait montré dans l'après-midi. Sous les traits du Bacchus qui l'accompagnait se cachait Aretino, Laura le sut avant même qu'il lance son rire de gorge si particulier. Un troisième homme les accompagnait, vêtu comme le plus superbe des dieux.

— *Mars vigila !* cria quelqu'un dans la foule et toutes les têtes se tournèrent pour voir le superbe inconnu dans sa tunique blanche, un casque ailé sur la tête et le visage caché derrière un masque d'or.

Sansovino, se dit Laura parce que le sculpteur n'était jamais loin des deux autres. Leur amitié était si connue que les gens ne les désignaient plus que sous le nom *detriumverate*.

Laura ressentit une curieuse palpitation au creux de son estomac. Elle était costumée en Vénus, la déesse qui avait fait de Mars son amant.

— Nous arrivons trop tard, fit Sandro la voix étouffée par son masque.

Il avait insisté pour avoir un costume qui le camouflerait entièrement. Il ne voulait pas que l'on puisse faire des gorges chaudes de sa visite en un tel endroit.

— Mais non, le rassura Aretino, la soirée commence à peine.

Il entra dans la pièce et posa autour de lui un regard enchanté.

— Ah ! Venise, soupira-t-il. Il n'y a rien de plus beau qu'une nuit entre tes bras.

Sandro le suivit et, sans s'interroger sur cette anomalie, enjamba le corps d'un Viking endormi au milieu du passage. Au moment du carnaval, rien n'était surprenant, à Venise.

Pas même la mise aux enchères d'une vierge.

Il attrapa un gobelet sur le plateau que lui présentait un valet et

le vida d'un trait. Où était-elle ?

— Patience, mon vieux, lui souffla Aretino du coin de la bouche. Patience, tu n'en perdras pas une miette.

L'idée d'acheter une femme le repoussait. Il se sentait sali et dégradé. Sa présence en ce lieu allait absolument contre tous ses principes. Il se répéta qu'il voulait emporter la mise uniquement pour préserver sa vertu et gagner ainsi le temps nécessaire pour la convaincre de son erreur.

Ignorant les avances d'une prostituée déguisée en sirène, Sandro attendait, impatient et silencieux derrière son masque, que Laura fasse son entrée. Il se sentait ridicule dans la tunique blanche empruntée à Titien. Il portait une large ceinture d'or incrustée de pierreries et l'extrémité de son épée traînait sur le sol. Sandro avait insisté pour conserver son anonymat et Titien avait parfaitement rempli sa tâche. Personne, pas même ses propres agents, ne l'avait reconnu.

En passant parmi les convives, Sandro crut en identifier quelques-uns mais les Vénitiens adoraient l'art de se travestir et la plupart s'étaient débarrassés de tous les indices compromettants. Sandro n'avait ni le temps ni l'envie de perdre son énergie à tenter de les démasquer malgré leurs efforts.

Un groupe de jeunes gens déguisés en fous, troubadours et héros de la mythologie riait bruyamment. Zeus, coiffé d'un casque d'éclairs, buvait à grands traits avec une remarquable résistance. A ses côtés se tenait un Priape de mauvais goût mais de belle allure. Romulus et Remus, dans leurs peaux de loup, pourchassaient deux courtisanes qui riaient aux éclats.

Sandro se demanda si son fils était parmi eux. Ce bal était l'un des plus courus de Venise et il ne serait pas étonnant qu'il s'y trouve. Cette idée le mit mal à l'aise. Laura avait repoussé ses avances et Marcantonio serait sans doute venu pour assister au spectacle de sa vente.

Des trompettes retentirent bruyamment. Les danseurs s'arrêtèrent et la foule, séparée en deux, libéra le passage jusqu'à une estrade surélevée sur laquelle se trouvait un divan en forme de coquillage tapissé de brocart d'or.

Quatre valets franchirent une porte sur le côté. Leurs livrées étaient extravagantes mais Sandro n'y prêta aucune attention tant il était fasciné par le fardeau qu'ils portaient. C'était une litière ornée de feuilles d'or enveloppée dans des rideaux d'argent. Les musiciens entamèrent une marche solennelle et les valets déposèrent leur précieux chargement sur l'estrade.

Madonna della Rubia accueillit la litière et fit un discours flattant à la fois les vertus de son célèbre *ridotto*, le raffinement de ses courtisanes et la grandeur de sa clientèle. Elle parla ensuite de

sa découverte, celle d'une jeune fille, directement arrachée au couvent, jeune beauté dont les charmes ineffables seraient bientôt immortalisés par l'art des poètes les plus habiles.

— Chers amis et clients, conclut-elle avant de faire une pause théâtrale, permettez-moi de vous offrir Laura Bandello !

Des murmures d'admiration et d'étonnement accompagnèrent le lever des rideaux. Devant le spectacle qui s'offrait à lui, Sandro resta muet de stupeur. Il découvrait Laura telle qu'il ne l'avait jamais vue, pas même sur les toiles de Titien ou dans son atelier. Elle était drapée dans un tissu d'une finesse extrême qu'une broche retenait sur une épaule alors que l'autre, entièrement dénudée, montrait une chair veloutée, de l'ivoire le plus pur. Ses boucles de jais étaient rassemblées sur le sommet de sa tête et maintenues par une petite couronne de diamants. A son bras pâle et délicat cliquetaient des bracelets précieux et Sandro réalisa tout à coup ce qu'elle était. Vénus, la déesse de la Beauté et de l'Amour.

La litière fut enlevée et Laura se tint immobile sous les regards pleins de convoitise posés sur elle. L'absence du moindre mouvement donnait l'illusion qu'elle était le portrait vivant, solennel et sensuel, de la superbe déesse éclairé par la lumière vacillante des chandeliers autour d'elle.

Puis elle s'étendit gracieusement sur le divan astucieusement transformé. Des soupirs s'échappèrent de la foule de ses admirateurs. Son costume laissait deviner ses formes, soulignait le relief de ses seins, les courbes de ses cuisses. Paré d'une fine sandale, un pied menu et délicat dépassait de l'ourlet.

Sandro quitta des yeux le corps adorable et contempla son visage. Il n'était ni pâle ni triste, simplement sans expression, comme... résigné. A quoi pouvait-elle bien penser ? A quoi pouvait penser une femme sur le point de livrer son corps et son innocence à un inconnu ?

Elle ne portait aucun maquillage, ou très peu, remarqua-t-il, sans doute pour accentuer sa pureté. L'innocence faisait partie intégrante de sa séduction mais c'était sa force intérieure et son optimisme qui attiraient le plus Sandro.

Malgré tous ses efforts, il n'arrivait pas à contrôler les pensées inavouables qu'il sentait naître en lui. Il s'imaginait poser les lèvres sur son épaule nue et découvrir une peau aussi douce qu'un pétale de rose. Il pensait à la pointe de ses seins frottant légèrement contre le tissu et au sombre et doux mystère de sa féminité à peine voilée par son costume.

Sandro Cavalli, qui s'était toujours vanté de sa discipline de fer et de sa volonté d'acier, se découvrait vaincu et brûlant de désir pour elle. Il réalisa, avec un profond désappointement, qu'il n'était pas plus

immunisé contre elle que n'importe lequel des hommes à ses côtés.

Il porta la main à la réserve de ducats qui alourdissait la bourse de sa ceinture. Et, en cette seconde, il sut, avec une terrible certitude, qu'il était prêt à surpasser n'importe quelle enchère pour la posséder.

Et ce soir, il lui prouverait que la vie d'une prostituée n'était que danger, misère et souffrance.

En scrutant la foule, Laura gardait un visage aussi impassible que possible. Les offres commencèrent immédiatement. Chaque homme venait déposer son enchère au pied de l'estrade. Les pièces, peintes de couleurs vives pour l'occasion, s'amoncelaient et, de son oeil d'aigle, la Signora della Rubia contrôlait l'augmentation des mises.

La crainte et l'appréhension croissaient au même rythme dans le cœur de Laura. Son corps était-il une marchandise d'une telle valeur que les hommes étaient prêts à dépenser des fortunes pour passer une nuit avec elle ?

L'idée qu'un parfait inconnu allait poser les mains sur elle, l'envahir, la posséder, la fit brusquement trembler. L'homme qui remporterait les enchères s'attendait à en avoir pour son argent.

Pour briser son sentiment d'appréhension croissante, elle chercha ses amis des yeux. Son regard s'arrêta sur Titien et Aretino. Le poète ventru lui fit un petit signe d'encouragement. Portia, déguisée en Printemps, agita vers elle son éventail couvert de lierre et Fiammetta, en Méduse arborant une astucieuse perruque de serpents métalliques, lui envoya un baiser. Laura était incapable de deviner qui se cachait derrière la plupart des autres costumes.

Le cliquetis des pièces sonnait comme de véritables coups de tonnerre à ses oreilles. L'une des

mises les plus importantes venait de l'homme élané en Priape. Son large masque, figé en une grimace lascive, recouvrait entièrement son visage et les ouvertures pour les yeux étaient trop étroites pour distinguer la couleur de ses prunelles.

Laura se méfiait d'un homme qui se présentait sous les traits d'un vantard lubrique. A son plus grand soulagement, à chaque fois que Priape augmentait sa mise bigarrée, le montant était immédiatement recouvert par l'homme large et puissant déguisé en Mars. Lui aussi était bien camouflé mais Laura s'attachait à l'idée qu'il s'agissait certainement du sculpteur Sansovino, son ami. Aussi connu pour ses succès féminins que pour ses sculptures, Jacopo Sansovino ne lui ferait aucun mal.

Sous son costume de Mars, il se comportait pourtant bizarrement. Il hésitait, comme s'il trouvait la situation répugnante. Il souffrait certainement de se séparer d'une telle somme d'argent.

Et Laura lui était reconnaissante de suivre le rythme du lascif Priape. Elle lui était reconnaissante de tout cet argent. Au regard avide de la Signora della Rubia, elle sut que le montant dépassait toutes ses espérances. Avec cette somme, elle pourrait racheter ses dettes et sa liberté. Après cette nuit, elle ne serait plus jamais obligée de se vendre.

Cela satisferait Sandro Cavalli qui avait tout tenté pour la faire changer d'avis. Mais il ne lui pardonnerait sans doute jamais. Son code de l'honneur était si strict qu'un seul écart était un écart de trop. Sandro Cavalli pouvait se permettre d'avoir de l'honneur, il en avait les moyens, pensa-t-elle avec colère. Il ne savait pas ce que c'était que d'avoir à renier ses plus chers désirs à cause d'un manque d'argent. Il n'avait jamais eu besoin de faire des choix pour satisfaire ses ambitions. Il n'avait aucune idée de la lutte qu'une femme devait mener pour réussir dans un monde d'hommes.

Au bout d'un certain temps, il ne resta plus que deux hommes à poursuivre les enchères. Les autres avaient abandonné et étaient venus reprendre leurs mises un à un. Mars et Priape se faisaient face.

La Signora della Rubia avait dit à Laura de ne prêter surtout aucune attention à la transaction. L'intérêt pour l'argent était vulgaire et brisait les rêves du client. Pour dissimuler sa curiosité, Laura baissa modestement les cils. Priape déposa un ducat sur sa pile. Mars en mit deux. Priape doubla le montant et la scène se poursuivit jusqu'à ce que les piles menacent de s'écrouler.

Il y en avait tant, s'étonna Laura. Il avait fallu moins d'argent à Colomb pour partir sur la mer océane. Elle vit Mars hésiter. Ses doigts s'enfouirent nerveusement au fond de sa bourse. Un juron s'entendit sous le masque.

— Avez-vous épuisé votre fortune, messire ? s'enquit poliment la Signora.

Les montants étaient égaux. Priape ajouta un ducat et poussa un hurlement de triomphe.

— Elle est à moi !

Laura essaya de ne pas trembler en voyant ses amis le taper dans le dos et le féliciter. Une voix forte fit taire le vacarme.

— Attendez.

Tous les yeux se tournèrent vers Mars. Il avança d'un pas, leva ses mains gantées et défit la chaîne d'or qu'il portait à son cou. De l'encolure de sa tunique sortit un superbe bijou qu'il déposa sur l'estrade. Le cabochon de rubis, merveilleusement poli et d'un arrondi parfait la fixa comme l'œil sévère d'un dieu inconnu. Le joyau avait une allure byzantine. Il était entouré d'onyx et serti d'une bordure étincelante de diamants.

Priape se raidit comme si on venait de le frapper. Il tendit les

maines vers la pierre mais ses amis le tirèrent en arrière.

La foule s'approcha pour voir.

— C'est exagéré, remarqua quelqu'un.

— C'est au moins deux fois le total des deux mises, répliqua un autre.

Priape, suivi de ses amis, quitta la pièce comme un enragé.

Laura poussa un soupir de soulagement et tourna les yeux vers l'homme déguisé en Mars. Si c'était vraiment Sansovino, il n'avait pas les moyens de lui offrir le montant de ce qui brillait à ses pieds. Il devait être fou.

Elle y pensait encore quand on la transporta sur la litière dans le boudoir où elle accueillerait le dieu de la Guerre. Des servantes vinrent la préparer, la parfumer, lui polir les ongles, défaire ses sandales et libérer ses cheveux pour qu'ils puissent se répandre sur ses épaules, sa poitrine et son dos.

Laura se soumit à tous ces préparatifs avec une bonne humeur feinte et se força à rire aux plaisanteries des servantes qui répétaient à l'envie qu'il était bien normal que Vénus et Mars, les amants mythiques, deviennent amants dans la réalité.

Elle surprit son reflet dans l'un des miroirs qui ornaient la pièce. Extérieurement, elle était éclatante, ses yeux brillaient et ses lèvres étaient humides et rouges des mordillements nerveux qu'elle leur avait fait subir. Mais au fond d'elle, elle était à l'agonie. Elle ne remarqua pas la disparition de l'armée des servantes et fut surprise de se découvrir seule. Seule avec un somptueux festin de vin, de douceurs et de fruits étalés sur une table, un feu réconfortant dans la cheminée et l'incroyable terreur qui lui nouait la gorge. Comme un chat en cage, elle arpenta la pièce et, lorsqu'elle entendit le loquet de la porte, elle se glaça d'effroi.

Mars traversait la pièce.

Les flammes de la cheminée se reflétaient sur son masque et son casque ailé. Son ombre, étendue sur le mur derrière lui était immense et inquiétante. Avec le désespoir des âmes perdues, Laura se jeta en avant.

— Bienvenue, messire. Est-ce que je peux vous servir un verre de vin ? Il est excellent.

Mars secoua la tête.

— Quelques fruits, peut-être ?

Elle savait qu'elle était trop bavarde mais elle n'aurait pas supporté le silence.

— Les dates de Smyrne sont délicieuses. La Signora della Rubia fait venir ces oranges tout spécialement de et...

— Je n'ai pas dépensé une fortune pour manger des fruits.

Sa voix était froide et résonnait d'une façon inquiétante derrière

le masque.

— Oh ! fit Laura. Alors, que...

Sa voix se brisa et elle dut s'éclaircir la gorge.

— Que puis-je pour votre plaisir ? Peut-être une partie d'échecs ou de trappola. J'ai peint les cartes moi-même et...

— Toi, Laura. C'est toi que je veux.

Il leva la main, arracha son masque et Laura découvrit le visage rude et terriblement attirant de Sandro Cavalli.

— Monseigneur ! s'exclama-t-elle en portant ses mains à ses joues.

— Ne prenez pas cet air étonné, lui jeta-t-il froidement. N'est-ce pas vous qui m'avez invité à acheter vos faveurs ?

— Oui, mais...

Elle se sentait glacée et brûlante, maladroite, incapable de parler correctement et profondément soulagée.

— Mais quoi ?

— Vous... ne fréquentez pas les maisons closes. C'est ce que vous m'avez dit.

Un sourire se dessina sur ses lèvres mais dans ses yeux froids ne brillaient ni l'humour ni la moindre chaleur.

— J'ai fait une exception.

— Pourquoi ?

Il se passa une main sur les lèvres et la regarda comme un marchand examine un ballot de tissu.

— C'est une question stupide. Lorsqu'un homme paie pour une putain, les gens se demandent rarement pourquoi. C'est l'évidence même.

Son soulagement s'effrita. Au mot qu'il avait employé, son amour-propre s'était révolté et elle avait senti sa confiance s'envoler.

— Mais ça n'est pas... Nous... nous connaissons.

— Je vois. Il est plus... convenable d'offrir votre virginité à un inconnu.

— Ce n'est pas ce que je veux dire.

— Alors arrêtons de bavarder et passons aux choses sérieuses.

Sans prévenir, il se jeta sur elle et s'empara de ses lèvres. Son baiser était violent, exigeant. Sa langue s'engouffra et remua dans sa bouche à un rythme tout à fait suggestif.

Laura sentit toutes ses pensées vaciller. Elle était à la fois soulagée, consternée et terrorisée que ce soit lui.

Elle essaya de l'écarter et, comme il relâchait son étreinte, elle s'éloigna d'un pas. Son visage s'était enflammé. Il tendit le bras vers elle et dégrafa brusquement la broche sur son épaule. Le tissu blanc et vapoureux glissa silencieusement sur le sol.

Sandro en eut le souffle coupé et il avala péniblement sa salive.

Il n'avait pas pensé que sa petite leçon de morale serait aussi pénible à donner. Il avait imaginé une mauvaise farce, lui dans le rôle du client dépravé et pervers, terrorisant Laura jusqu'à ce qu'elle admette son erreur.

Mais il se tenait devant elle comme un bouffon qui avait oublié son texte. Il s'était cru assez intelligent et assez fort pour terroriser Laura Bandello, mais il s'était lamentablement trompé.

Elle était devant lui, nue et sans honte, et le regardait calmement de ses grands yeux aux incroyables reflets violets. Son courage et la sereine résignation qu'elle affichait devant son rude comportement le remplirent de fureur. Il aurait préféré qu'elle se rebelle, qu'elle se batte, qu'elle exige d'être traitée avec honneur. Mais elle semblait comprendre qu'une prostituée n'avait aucun droit d'exiger de la gentillesse d'un homme qui avait dépensé pour l'avoir un argent difficilement gagné.

Sa conscience lui dit qu'il n'avait aucun droit de la regarder comme il le faisait. Ridicule, répondait sa raison. Il avait dépensé une année de revenus pour ce privilège. Et bien qu'il n'ait pas l'intention de poursuivre la sordide expérience, il pouvait au moins profiter du spectacle.

Elle était encore plus belle que le jour où il l'avait surprise dans l'atelier du peintre. Sa peau, éclairée par les chandelles, avait l'éclat des perles fines. Ses jambes semblaient sans fin et s'élevaient vers ses hanches avec la grâce d'une statue d'albâtre. Ses seins étaient parfaits, exactement à la taille de ses mains et leur extrémité avait la couleur rose du plus rare des coraux. Ses cheveux, brillant d'un feu ténébreux, encadraient son visage, se déversaient sur ses épaules et flottaient doucement au souffle de chaleur que dégageait le foyer.

Elle était, se dit-il amèrement, la courtisane idéale, un mélange troublant de séduction féminine et de pure innocence. Elle avait le pouvoir de rendre un homme fou.

La pièce baignait dans un silence pesant et Sandro sentit ses nerfs et sa détermination faiblir lentement.

— Quelque chose... ne va pas ? demanda Laura doucement.

— Non, fit-il en pinçant les lèvres.

Sauf que je suis incapable de jouer les voyous, Laura. Je te désire trop.

Elle haussa gracieusement les épaules.

— Alors, ne devrions-nous pas... aller...

Elle désigna le lit.

Le lit. Sandro sentit sa bouche s'assécher. Il contempla ses draperies élaborées et sa décoration recherchée. La courtepointe de satin blanc et lumineux était gonflée et accueillante comme un nuage.

— Ah ! oui, fit-il d'une voix tranchante. C'est là que résident

vos talents, n'est-ce pas ?

Elle s'arrêta, presque au niveau du lit et se retourna à moitié vers lui. Son regard était plein d'humiliation. Sa lèvre inférieure se mit à trembler et elle l'attrapa entre ses dents.

— Mes talents sont dans la peinture, monseigneur. Vous avez acheté une vierge.

Sandro se mordit la lèvre pour ne pas lui faire ses excuses. Il était venu pour lui montrer ses erreurs et il réalisait que, ce qu'il voulait, c'était la prendre dans ses bras, lui murmurer des mots tendres et faire disparaître la douleur qu'il lisait dans ses yeux.

— Venez, lâcha-t-il et sa demande résonna comme l'ordre qu'il aurait lancé à l'un de ses *zaffi*.

Elle se raidit au ton impérieux de sa voix.

— Oui, monseigneur, fit-elle en se retournant pour venir devant lui.

— Plus près, ordonna-t-il en constatant la distance qui les séparait encore.

Elle fit un pas, puis un second.

— Plus près.

Elle était maintenant contre lui et il pouvait s'enivrer de son odeur de jasmin, sentir la chaleur de sa peau nue, entendre le souffle de sa respiration affolée. Une veine palpitait doucement sur sa gorge et il dut se retenir pour ne pas se jeter violemment sur elle.

— Embrasse-moi, ordonna-t-il.

Il put l'entendre avaler sa salive.

— Je croyais que c'était l'homme qui prenait les initiatives.

— Cet homme a dépensé une fortune pour toi, lui rappela-t-il. Embrasse-moi maintenant, Laura et fais-moi croire que tu vaux ce que j'ai payé pour cette nuit.

Elle rougit violemment.

— Je suis censée vous faire oublier que vous avez payé.

Il se força à rire.

— Ah ! oui, la part du rêve. Mais je ne l'oublierai pas, Laura. Je ne pourrai jamais l'oublier.

— Ça suffit, Sandro, murmura-t-elle.

Il fut tellement sidéré de l'entendre employer son prénom qu'il la vit à peine poser ses mains ouvertes contre sa poitrine. Elle les remonta lentement et la chaleur de sa caresse aussi provocante que réservée lui coupa la respiration. Déterminées, habiles, irrésistibles, ses mains atteignirent ses épaules et se croisèrent sur sa nuque. Elle releva le visage, se caressa les lèvres avec la langue puis se hissa sur la pointe des pieds et posa sa bouche contre la sienne.

Aussi doux et lent que fût son baiser, Sandro le ressentit comme un assaut furieux contre ses sens. Sa langue se livrait à un savant

exercice de va-et-vient entre ses dents. Elle le captivait avec sensualité, lui faisait oublier ses intentions. Ses bras, qu'il avait sévèrement tenus contre lui, étaient venus l'enlacer, ses mains caressaient la douceur de son dos.

Elle était Vénus faite femme, obscurément dangereuse et profondément sensuelle, une sirène qui le détournait de son chemin, une déesse de l'enfer. Il avait eu tort de la croire pure et innocente.

Il fit alors une découverte qui le choqua. Des larmes amères et brûlantes ruisselaient sur ses joues.

Il la repoussa comme s'il avait goûté un poison.

— Non, fit-il, vous n'allez pas vous mettre à pleurer.

Elle s'essuya le dos de la main.

— J'ai essayé.

— Mensonge, accusa-t-il en sachant que c'était faux. Si vous espérez vous soustraire à cette épreuve en jouant avec ma compassion, vous vous trompez.

— C'est tout ce que cette nuit représente à vos yeux, une épreuve ?

— Vous saviez en mettant votre corps aux enchères que vous vous exposiez aux désirs d'un homme, Laura.

— Mais je ne pensais pas que cet homme serait vous.

Sandro reprit son souffle comme si elle l'avait frappé. Il comprenait parfaitement ce qu'elle voulait dire. Elle pleurait parce qu'elle était contrainte de se donner à lui, Sandro Cavalli, un homme beaucoup plus âgé qu'elle, trop âgé et qui la dégoûtait.

— C'est un des inconvénients du métier, souligna-t-il avec dureté. Vous ne choisissez pas vos amants. Si un vieillard souhaite coucher avec vous, vous n'avez d'autre choix que de le subir.

— Je suppose que vous avez raison.

Elle se dirigea vers le lit. Donatello lui-même n'aurait pu sculpter deux rondeurs plus parfaites que ses fesses. Sandro la suivit. Elle s'étendit sur la couche virginale, un ange déchu, bercé sur un nuage.

— Un autre inconvénient, poursuivit-il en s'étendant à ses côtés, c'est que vous n'avez rien à dire sur la façon dont les choses se déroulent.

Elle se redressa et son pied nu et délicat vint heurter son mollet.

— Que voulez-vous dire ?

Sandro concentra ses pensées sur Impéria, mourante à l'hôpital. Il puisa ses mots cruels dans le puits d'amertume creusé au fond de lui.

— Ce que je veux dire, madame, c'est qu'avec une prostituée, un homme se sent libre d'exprimer toute la perversité de sa nature. Avec une femme honnête, bien sûr, l'honneur lui commandera de

se conduire avec respect.

Son visage se crispa et elle se recula.

Il se passa la main dans les cheveux et serra le poing.

Si tu savais comme c'est dur, Laura, tellement dur de te blesser ainsi.

Faisant taire ses remords, il s'approcha d'elle et lui arracha un violent baiser. Alors que ses mains s'emparaient d'elle avec une sauvagerie qui lui arrachait le cœur, il tentait de se convaincre qu'il agissait pour son bien. Après cette nuit, elle ne vendrait jamais plus son corps. Pourtant, malgré son stratagème destiné à lui montrer le genre de situation auquel elle s'exposait, Sandro sentait son corps renaître à la vie.

Pas à la manière lente et prévisible dont cela se passait d'habitude avec ses maîtresses, mais avec une violente secousse de son sang dans ses veines qui l'irrigua comme une sève nouvelle. Il quitta sa bouche pour déposer ses lèvres sur ses seins durcis par la pression de ses doigts. Elle était si douce et si tendre qu'il eut envie de ralentir ses caresses, de la savourer lentement et de lui arracher des gémissements de plaisir.

Mais il n'était pas là pour la séduire. Il la mordit - doucement - et sous la pression de ses dents elle cria faiblement. Sa main glissa pour explorer l'intérieur chaud de ses cuisses et quand il la força à écarter les jambes, elle ne lui offrit aucune résistance.

Demande-moi d'arrêter, Laura. Je t'en prie, ne me laisse pas te faire de mal.

Mais elle resta silencieuse. Elle avait décidé de respecter l'étrange code de l'honneur des femmes de sa profession, qui décrétrait qu'un homme avait le droit d'obtenir ce pour quoi il avait payé.

Ce fut ce courage qui conduisit Sandro à oublier le but qu'il s'était fixé. Il ne pouvait pas la contraindre, la faire souffrir ou lui faire de la peine. Du plus profond de son âme, Sandro était un homme de principes et même son désir de lui prouver qu'elle avait tort ne pouvait le lui faire oublier.

Ses lèvres quittèrent le velours tiède de ses seins et il s'appuya sur un coude pour la contempler. Elle faisait un effort évident pour ne pas pleurer, ses lèvres étaient gonflées et ses yeux brillaient.

— Laura...

Il voulut seulement caresser ses lèvres avec les siennes comme un prélude aux explications qu'il allait lui fournir, mais sans comprendre comment, il s'abandonna et, pour la première fois, lui donna le baiser qu'il avait toujours voulu lui offrir.

Sa langue longea la courbe charnue de sa lèvre inférieure puis il appliqua sa bouche contre la sienne en bougeant lentement la tête. Elle soupira et son corps se détendit, comme si ce baiser était celui qu'elle avait toujours attendu.

Elle n'était pas censée prendre du plaisir, songea Sandro alors que sa bouche recouvrait tendrement la sienne. Lui non plus. Mais elle était bien près d'atteindre son but et de lui faire oublier qu'il avait payé pour l'avoir. Elle en était bien proche...

Il flottait autour d'elle un air de fragilité qui lui fit comprendre qu'elle ne serait jamais celle qu'elle tentait de devenir et qu'il avait envie de la chérir pour ce qu'elle était véritablement.

Cet aveu sembla libérer toute la tendresse qu'il tenait enfermée dans son cœur.

— Mon Dieu, Laura, soupira-t-il, tu m'anéantis. Tu es si belle, trop belle.

Il caressait son corps légèrement, doucement... amoureuxment. Il la tenait serrée contre son cœur et d'étranges visions poétiques défilaient devant ses yeux. Ils mangeaient des oranges paresseusement allongés, ils faisaient des siestes l'après-midi, il oubliait toutes ses obligations et ne cherchait qu'à passer le reste de sa vie avec elle.

— Une caresse de tes lèvres, murmura-t-il en effleurant sa bouche, et mon âme entière s'embrase. Ah, Laura ! Tu me brises, je voudrais pouvoir t'enlever dans un ciel perpétuellement bleu. Grâce à toi, je comprends que je n'ai jamais rien désiré... avant toi.

Elle émit un petit soupir et tout son corps se tendit vers lui. A cet instant, Sandro sentit quelque chose exploser en lui. Tous les sentiments qu'il étouffait depuis si longtemps le submergeaient à présent d'une vague irrésistible. Il aurait voulu la prendre dans ses bras, l'enlever et l'enfermer dans un endroit où personne ne pourrait poser la main sur elle.

Un coup à la porte le sauva de la folie. Il se raidit immédiatement. Au cœur même de sa passion déchaînée, il était capable de reconnaître lès trois coups brefs suivis d'une pause puis de deux autres. Jamal.

Il entendit Yasmine chuchoter quelque chose en arabe, elle tentait d'empêcher Jamal de les déranger. Puis on frappa de nouveau.

Il était sauvé. A demi soulagé, Sandro quitta le lit et referma les rideaux du baldaquin sur le corps nu de Laura. Jamal venait de le sauver du plus dangereux des périls : l'amour.

Il ouvrit grand la porte. Yasmine le regarda d'un air menaçant. Jamal semblait aussi frustré que Sandro.

— Que se passe-t-il ?

Jamal désigna une troisième personne en retrait et Sandro reconnut l'un des hommes qu'il avait chargé de la surveillance du *bravo* à l'hôpital.

— Monseigneur, fit l'homme en s'inclinant. L'assassin a eu un sursaut de conscience.

— Parfait, répliqua Sandro, je l'interrogerai demain matin et...

— Pardonnez-moi, monseigneur, mais il est arrivé un accident.

Un éclair de fureur passa dans les yeux de Sandro.

— Quel genre d'accident ?

— Il a été poignardé, monseigneur. Le docteur ne pense pas qu'il survive.

Sandro ne demanda pas comment un meurtrier avait pu passer sous le nez des gardes, il réglerait cette question plus tard.

— Attendez-moi dehors, ordonna-t-il avant de claquer la porte.

Il retourna vers le lit à grandes enjambées et écarta le rideau. Laura était assise, enveloppée dans les draps et avait remonté ses genoux contre sa poitrine.

— Je ne voulais pas le tuer, s'écria-t-elle. Je ne voulais pas.

Sandro se pencha pour la prendre entre ses bras. Il avait envie de la protéger, de la rassurer.

— Tu n'y es pour rien, lui dit-il maladroitement en lui caressant la joue. Attends-moi, Laura, je reviens dès que possible.

Les petites lampes à huile éclairaient faiblement la salle d'hôpital. Sandro se précipita vers le lit où mourait Vincente la Bocca.

Un docteur et son assistant, deux nonnes, un prêtre et un garde entouraient le mourant. Son front brillait encore de l'huile d'olive que venait de lui appliquer le prêtre pour les derniers sacrements. Ses yeux grands ouverts fixaient le vide.

Sandro ne ressentait aucune pitié, aucune compassion. Cet homme - cet assassin - détenait peut-être la clé de toute l'énigme. A la liste de tous les crimes qu'il avait déjà commis, s'ajoutaient les deux tentatives contre Laura. La Bocca ne lui inspirait rien d'autre que du dégoût. Il se pencha sur le lit bas et le regarda froidement.

— A-t-il dit quelque chose ? Son vrai nom ? Ses mobiles ?

— Il n'a fait que délirer, monseigneur, il n'a pas cessé d'appeler sa mère, l'informa le docteur. Tous les hommes en mourant appellent leur mère.

Sandro secoua l'homme par l'épaule.

— Vincente, tu m'entends ?

Les yeux vitreux clignèrent lentement.

— Tu peux parler ?

Sandro attendit. Il flottait autour d'eux une odeur forte, familière et inoubliable, celle de la mort. La victime agita la tête de part et d'autre et un gargouillement s'échappa de ses lèvres. Sandro releva les yeux vers le garde.

— Où étiez-vous au moment où on l'a attaqué ?

— C'est ça le plus étrange, monseigneur, Cotti et moi n'avons pas bougé, on était là.

Il désigna un banc de bois.

— Le malheureux s'est réveillé et nous avons appelé le docteur. Moins d'une heure après, j'ai remarqué une mare de sang sous son lit.

Sandro examina la compresse sur le flanc du blessé.

— Je veux voir la blessure.

Le docteur approcha et ôta le tissu imbibé de sang maintenant séché. Sandro se pencha sur la plaie livide et béante.

— Un coup de couteau, remarqua-t-il à voix haute. La lame était petite...

Assez petite pour être dissimulée dans une manche ou une botte. Mais de qui ?

— Qui s'est approché de cet homme depuis son réveil ? questionna Sandro. J'avais donné des ordres pour qu'on ne le dérange

pas.

— Rien que des gens d'ici, répondit le garde. Les docteurs et leurs assistants, des nonnes et des prêtres. Certains patients ont des visites de leur famille mais personne n'est venu réclamer la Bocca.

Sandro se frotta le menton. Il se sentait vieux et fatigué. Il constata avec étonnement que cette sensation s'était envolée au cours des heures passées auprès de Laura et malgré le dégoût dont elle avait fait preuve devant son âge avancé.

— Je veux les noms de tous ceux qui sont entrés à l'hôpital, ordonna-t-il distraitemment.

— Nous ne faisons pas de pointage, monseigneur, remarqua le docteur. Ça n'a jamais été nécessaire et...

Il s'interromptit en voyant son patient marmonner. La Bocca faisait de visibles efforts pour parler. Sa respiration sifflante était de mauvais augure.

Le prêtre s'agenouilla en prières et les nonnes ajoutèrent leurs voix à la sienne. Au même moment, l'assassin commença à parler.

Excédé et incapable de se contenir, Sandro fondit sur le prêtre.

— Silence ! aboya-t-il.

Stupéfait, le religieux se tut immédiatement et les nonnes plongèrent silencieusement dans leurs capuchons. Sandro se pencha et approcha son oreille de la bouche du mourant.

—... tout pour la cause, mais je ne... je ne savais rien... de la folie... ou des autres...

Un dernier hoquet lui arracha la vie.

C'était fini, constata Sandro en regardant le corps inerte. Il était arrivé trop tard. L'assassin était mort et avait emporté ses secrets avec lui.

Mais peut-être pas. Sandro reprit les mots murmurés faiblement. *Pour la cause... la folie... les autres.* Chacun d'eux était une énigme. Il posa les yeux sur le cadavre.

La cause... Son instinct lui disait que cette « cause » était un complot dirigé contre le doge. Mais il n'avait rien d'autre pour le prouver que

les dernières paroles énigmatiques d'un assassin.

Il donna de brèves instructions au médecin. Que quiconque vienne s'enquérir de la santé de la Bocca et il devait immédiatement être prévenu, immédiatement.

Une cloche sonna l'heure.

— La nuit n'est pas très avancée, remarqua le docteur en baissant ses manches.

Cette réflexion fit sursauter Sandro qui, pressé de quitter cet antre de mort et de maladie, partit hâtivement. Il avait bien l'intention d'achever ce qu'il avait commencé avec Laura.

Elle regardait brûler la dernière chandelle. Toutes les autres s'étaient éteintes et il n'en restait qu'une pour mesurer la longueur de l'absence de Sandro. Elle n'avait pas quitté le lit et au fil des heures, avait eu le temps de découvrir chaque bosse et chaque défaut du matelas. De toute évidence, le confort n'était pas sa principale qualité.

Personne n'était venu la déranger.

Les sons de la fête lui parvenaient étouffés du salon et les rires ne servaient qu'à accentuer sa détresse. Elle avait pleuré jusqu'à l'épuisement. Rien ne s'était passé comme elle l'avait prévu et la dernière personne à laquelle elle s'était attendue ce soir, c'était bien Sandro Cavalli. Elle réalisait maintenant qu'elle était incapable d'exercer le métier de courtisane, qu'elle ne pourrait jamais laisser un homme la toucher de façon aussi intime ni laisser le pouvoir absolu de sa volonté et de ses désirs s'étendre sur elle. Elle aurait dû écouter

Sandro, écouter la malheureuse Impéria. Elle aurait dû écouter son cœur qui espérait l'amour et se rebellait contre ce qui n'en était que la plus triste des mascarades.

Alors qu'elle la regardait toujours, la flamme de la bougie se réduisit à une auréole bleue avant de s'éteindre dans un soupir tranquille. Toute l'inquiétude de son âme, toutes ses émotions déferlèrent sur elle en une vague de fatigue. Elle s'enfonça entre les couvertures et sombra dans le sommeil.

Un bruit la tira du rêve agréable qu'elle faisait. Son esprit endormi tenta de retenir les belles images bleu azur et or mais elles s'enfuirent comme un sable fin entre les doigts. Déçue, elle reprit ses esprits et se redressa.

Elle entendit des pas et cligna des yeux dans le noir.

— Monseigneur ?

Les rideaux du lit s'écartèrent. Une ombre noire fondit sur elle. Et elle eut brusquement la réponse à ses questions. Elle voulait Sandro, même s'il ne devait lui offrir qu'une seule et unique nuit, elle voulait s'offrir à lui. Impatiente de s'abandonner à ses caresses, elle tendit les bras vers lui.

Mais elle reçut un violent coup à la tête et un bâillon s'enfonça dans sa bouche. Quelqu'un la plaqua contre les oreillers. Le chiffon rude et malodorant étouffa son cri de terreur. Elle lutta, tenta de hurler mais en vain.

Elle se calma alors et tâcha de comprendre ce qui lui arrivait. Elle entendit des murmures et des rires bas et sinistres. Des mains l'agrippèrent, lui saisirent les poignets qu'une corde noua. Elle agita la tête en tous sens mais un oreiller vint lui écraser le visage. Ses mouvements ralentirent, s'affaiblirent. La couleur de la terreur et du désespoir était noire. Un noir profond et insondable.

Sandro se tint un instant derrière la porte de la pièce où l'attendait Laura. Les sons lointains, les rires et la musique lui parvenaient du salon principal. Il entendait décroître les pas de Jamal qui rejoignait Yasmine. Sur leur chemin du retour vers le *ridotto*, Jamal avait raconté à Sandro, avec force gribouillages et gestes explicites, comment il avait terrassé un géant pour passer la nuit avec Yasmine. Sandro s'étonna en silence. Après toutes ces années, Jamal était tombé amoureux. Il avait malheureusement fallu que ce soit d'une prostituée.

Son poing se referma sur la poignée de verre. Il ne ferait jamais une telle erreur. Il allait entrer dans la pièce, exiger de Laura qu'elle quitte le *ridotto* sur-le-champ et la convaincre d'accepter qu'il finance sa carrière comme n'importe quel mécène éclairé le ferait.

C'était une solution claire et nette et Sandro essayait de s'en satisfaire mais il ne ressentait qu'une profonde tristesse. Ce n'était pas une de ces transactions qui lui apportaient argent et honneur et cette perspective le laissait curieusement sur sa faim.

Il tourna la poignée, ouvrit la porte et pénétra dans la pièce. Les chandelles étaient éteintes, un silence pesant étouffait même les bruits lointains de la fête. Un vent léger agitait les rideaux de la grande fenêtre. Laura avait dû l'ouvrir, mais il se demandait bien pourquoi car la nuit était froide. Elle s'était aussi servi du vin, trop et maladroitement s'il en jugeait par l'odeur écœurante qui régnait dans la pièce. Il se sentit coupable de l'avoir conduite à boire.

Il s'arrêta au pied du lit. Il hésitait à ouvrir le rideau et à la réveiller. Mais peut-être se rendrait-elle plus facilement à ses raisons dans les vapeurs d'alcool. Il tendit le bras vers le rideau et sentit son corps envahi par la brusque chaleur du désir. Surpris et consterné, il se promit de ne pas céder à cette faiblesse.

— Laura, murmura-t-il en tirant la tenture.

La faible lumière du feu mourant éclaira un lit vide et défait.

Une angoisse folle lui poignarda le cœur. Se forçant à garder son sang-froid, il se précipita dans le couloir, décrocha une torche et revint fouiller la chambre.

Les draps gisaient sur le sol près de la fenêtre. Une coupe de vin avait été renversée. Sandro se dit qu'elle était peut-être avec une amie, aux cuisines ou dans son cabinet de toilette. Mais tout indiquait qu'elle avait quitté sa chambre contre sa volonté. On avait par deux fois attenté à sa vie. Ses nouveaux agresseurs réussiraient-ils là où les autres avaient échoué ?

Contrôlant son angoisse, il partit à la recherche de la Signora della Rubia pour l'informer de la disparition de Laura. En quelques minutes, des recherches furent lancées au milieu des invités dont le nombre s'était considérablement accru durant la soirée.

Le résultat était celui que Sandro avait craint : Laura n'était pas là. Elle avait disparu.

L'estomac noué par une peur glacée, Sandro fit venir Jamal et les *zqffi* chargés de la surveillance du *ridotto*. Jamal arriva suivi de Yasmine, le visage crispé d'inquiétude. Les sergents se rassemblèrent en silence. Sandro déchargea rapidement sa fureur contre leur négligence puis, soulagé mais toujours plus inquiet, organisa rapidement les recherches.

Titien et Aretino, bien qu'assez avinés, proposèrent leur aide.

— Quelle canaille peut l'avoir enlevée ? s'écria Titien.

Aretino ôta son masque de Bacchus. Il était rouge de sueur.

— Je mangerai bien une autre de ces petites tartes... elles sont délicieuses. Mais, heu... oui, Laura... Au fait, Sandro, as-tu découvert l'identité de ton rival ?

— Priape, fit Sandro d'un air dégoûté.

— Oui, ça tout le monde le sait, répondit Aretino avec impatience. Mais en vrai ?

— Je ne sais pas, avoua Sandro en hochant la tête.

— Vous ne le savez pas ?

Yasmine le regarda stupéfaite.

— Après que vous avez emmené Laura, il... s'est rabattu sur une autre fille. Il l'a traitée plutôt rudement et... enfin...

Sandro fit demi-tour pour la fusiller du regard.

— Allez-vous cesser vos devinettes à la fin, la secoua-t-il. Qui est-ce ?

— Votre fils, monseigneur.

Votre fils... Votre fils... Votre fils... Ces mots martelaient inlassablement le cerveau de Sandro qui avait aussitôt quitté le *ridotto* pour se rendre chez lui, ses hommes et Yasmine à sa suite. Il ne voulait pas penser à l'horreur de ce qu'ils signifiaient.

Il aurait dû reconnaître les manigances de Marcantonio plus tôt. La somme qu'il avait prise sur ses biens approchait le montant de la mise qu'il avait offerte pour Laura. Il avait tout planifié. Mais pas assez soigneusement, se rassura Sandro. Il n'avait pas compté sur la perspicacité de son père. L'enlèvement était l'acte désespéré d'un jeune homme égoïste. Mais il avait porté ses fruits. Et Sandro se demandait jusqu'où irait Marcantonio pour assouvir sa vengeance contre celle qui l'avait repoussé.

Il n'espérait pas trouver son fils chez lui mais il était venu interroger les domestiques. Ils étaient maintenant devant lui, encore ensommeillés.

— Je cherche messire Marcantonio, leur dit-il. Savez-vous où il se trouve ?

Le cuisinier détourna les yeux en triturant les extrémités de sa

longue moustache.

— A bord de son navire, monseigneur. Il a demandé qu'on y livre un petit festin.

— Un festin ? s'exclama Sandro en imaginant les charmes d'une telle réception.

— Oui, monseigneur, pour trente et un convives.

Son sang se glaça dans ses veines. Les dernières réunions de Marcantonio avec trente de ses amis lui revinrent en mémoire. Avec son fils, cela faisait trente et un. *Trentuno*.

— Les *Trentuno* ? murmura Laura d'une voix tremblante en posant sur Marcantonio Cavalli un regard horrifié.

Il avait ôté son masque et elle découvrait avec horreur toute l'affreuse beauté de son visage. Elle tira sur les cordons de soie qui l'emprisonnaient. Elle était sur le pont d'un navire. Les bras écartés, elle était attachée au bastingage par les poignets. L'air froid de la nuit s'engouffrait sous sa robe. Une rangée de jeunes hommes l'entourait, leurs yeux luisant de convoitise. Tous buvaient du vin à un rythme effréné.

L'eau noire de la lagune venait lécher la coque et le bois craquait doucement. La scène était éclairée par des torches dont les flammes se reflétaient à la surface de l'eau. Au loin brillaient les lumières de Venise.

— Les *Trentuno* ? répéta-t-elle.

Marcantonio lui adressa un charmant sourire.

— Je vois que vous savez de quoi il s'agit, *bellissima*.

Les autres éclatèrent de rire en se donnant des coups de coudes. Maintenant qu'ils avaient ôté leurs masques, elle pouvait tous les reconnaître. C'étaient les fils des plus nobles familles de Venise et de ses alentours. Titien lui-même avait peint le portrait de certains d'entre eux. Les autres venaient de temps en temps au *ridotto*.

Les nobles fils de la République, se dit-elle. Mais cette pensée ne lui fut d'aucun réconfort. Ils n'avaient rien à voir avec l'honneur ; Sandro ne l'en avait-il pas avertie cette nuit même ?

Marcantonio lui prit le menton et la força à le regarder. Elle vit un jeune homme souriant et amène mais elle connaissait désormais l'âme perverse qui se cachait derrière cette beauté de façade.

— Dis-moi, chérie, connais-tu *vraiment* la tradition des *Trentuno* ?

Oui, elle la connaissait ; Impéria la lui avait racontée. Mais elle feignit l'ignorance. Elle devait gagner du temps. Une douleur lancinante la faisait souffrir à l'endroit où on l'avait frappée et sa bouche était desséchée à cause du chiffon qui avait étouffé ses cris jusqu'à ce que le navire se soit suffisamment éloigné des côtes pour jeter l'ancre. Sur le pont inférieur, les marins, assoupis sur leurs rames,

se reposaient de leur effort. Laura se demanda si elle pouvait compter sur leur aide. Mais elle réalisa vite la stupidité de son espoir. Marcantonio et ses amis les avaient approvisionnés en barriques de vin ; aucun *galleoto* ne se dérangerait pour défendre une prostituée.

— Je n'ai jamais entendu parler des *Trentuno*.

Sa langue était lourde, comme paralysée par la peur.

Marcantonio éclata de rire.

— Nous serons donc les premiers à te montrer la tradition. Satisfaire les hommes est la première obligation de ta profession, il vaut mieux que tu en aies parfaitement conscience.

— Je suppose, répondit-elle en refoulant la panique qu'elle sentait croître en elle, que c'est un privilège d'être initiée par des hommes de votre rang.

Il fit courir sa main sur son bras. Elle ne put réprimer un frisson.

— Oh ! mais elle est charmante, n'est-ce pas ? lança Marcantonio par-dessus son épaule. Montre-lui, Adolfo.

Adolfo était l'héritier du duc d'Urbino. Contrairement à Marcantonio qui cachait sa perversité derrière un sourire charmant, la cruauté d'Adolfo se lisait très clairement sur son visage. Il se déplaça avec la rapidité et la souplesse d'un escrimeur. Ses traits noirs s'illuminèrent d'un sourire vicieux et triomphant. Il dépla un document devant elle.

— Nous distribuerons ces imprimés demain matin, expliqua-t-il. Ils ont été édités chez Aldus. Nous ne faisons appel qu'aux meilleurs.

Laura sentit son cœur cesser de battre. Aldus, l'imprimeur où elle avait découvert un cadavre. Mais avant qu'elle puisse approfondir cette pensée, les mots imprimés en énormes caractères lui sautèrent au visage.

Le 16 février 1531, Laura Bandello s'offre à tous et satisfera tous les désirs.

Elle se serait effondrée si elle n'avait été attachée. Malgré sa terreur, elle feignit une expression incrédule.

— Je ne comprends pas.

— Ne t'en fais pas, *bellissima*, lui répondit Marcantonio, tu vas très vite comprendre.

Il s'approcha de son oreille et lui murmura, plein de mépris :

— Et tu regretteras de ne pas avoir accepté mon offre, putain.

— Quel dommage que Mars l'ait eue avant nous, remarqua un homme que Laura reconnut pour être Tomaso, le neveu du marquis de Mantua.

— Non, c'est mieux, fit quelqu'un d'autre. Au moins nous n'aurons pas à nous battre pour l'honneur de la *nozze solenne*.

— Je me demande qui ça pouvait bien être, continua Adolfo en se frottant la barbe.

— Comment était-il, Laura ? lui demanda Marcantonio en lui caressant la poitrine. Je sais que tu n'as aucune référence, mais était-il à la hauteur ?

Sa question alluma la flamme de défi qui chassa une seconde sa terreur. Elle s'écarta de lui autant que ses liens le lui permirent et le regarda avec dédain.

— Soyez sûr, commença-t-elle à voix haute, qu'il vous surpasse dans tous les domaines.

Les hommes éclatèrent de rire, saluèrent son esprit et vidèrent leurs verres goulûment. Marcantonio pâlit et leva la main pour la frapper. Laura se raidit et lui refusa la satisfaction de contempler sa peur. Sa main allait s'abattre lorsqu'Adolfo l'arrêta.

— Pas si vite, l'ami. Ne l'abîme pas avant que nous ayons tous eu notre tour.

— D'accord, fit Marcantonio en retirant sa main.

Les autres continuaient à boire, quelques-uns mangeaient le repas qu'on leur avait préparé mais la plupart se saoulait consciencieusement. Pour se donner du courage, pensa Laura avec mépris.

— On ne vous a pas réservé de place, fit Adolfo avec perfidie, nous pensions bien que vous n'auriez pas l'esprit à ce petit festin.

Laura ne lui répondit pas. Elle était terrorisée par le spectacle de tous ces hommes ivres qui tournaient autour d'elle. Elle découvrit un autre visage au milieu des autres. Autour de son cou pendait une médaille arborant les armes de la maison des Otranto. Contrairement aux regards lubriques de ses camarades, cet homme - il était très jeune - la contemplait d'un air grave et pénétrant.

— Peut-être, proposa-t-il en tendant une gourde, que nous devrions lui faire boire de ce vin d'opium. Pour la calmer.

Marcantonio soupesa un moment la proposition.

— Non, fit-il enfin sans détacher les yeux de Laura, je ne crois pas, Giulio. Je veux qu'elle sente... absolument tout ce que nous lui ferons.

Alors qu'il attendait que sa gondole arrive à quai, Sandro fixait les lumières dansantes de sa proue. La gorge amère, il frémissait d'impuissance, de rage et de peur. Il connaissait la paresse et le peu de conscience de Marcantonio. Mais dans ses réflexions les plus noires, Sandro n'avait jamais cru son fils capable d'une telle brutalité.

Une vague de honte le submergea. Où Marcantonio avait-il appris cette perversité cruelle ? Où s'était-il trompé, lui ?

— Allons-y, fit-il en sautant dans la gondole.

Jamal et Guido Lombardi le suivirent.

— Non, Yasmine, vous restez là.

D'un mouvement souple et félin, elle monta pourtant à bord de l'embarcation.

— Je viens avec vous.

— Non. Ça peut être dangereux.

— Bien sûr que ça l'est. Mais si ce que nous craignons est arrivé, Laura aura besoin de moi.

L'évidence de son raisonnement et sa voix calme déchirèrent le cœur de Sandro. Il fit un geste et la gondole fila silencieusement sur les eaux sombres. Sandro exigea le silence absolu des passagers. Ils devaient arriver par surprise.

Il essaya de ne pas penser à ce qui pouvait se passer à bord de la gondole, de ne pas se remémorer les autres forfaits des *Trentuno* dont il avait eu à s'occuper. Une femme s'était ouvert les veines, d'autres s'étaient enfermées au couvent et d'autres enfin - Sandro l'avait entendu dire - avaient perdu la raison.

Qu'advierait-il de Laura s'il arrivait trop tard ?

Incapable de parler, il fit signe aux rameurs de se dépêcher. Ils devaient s'être approchés car des éclats de voix leur parvinrent au-dessus de l'eau calme. L'air résonna de rires gras.

Ces sons enflammèrent sa fureur et redoublèrent sa peur.

La gondole glissa le long du grand navire. D'un geste expert, Lombardo glissa une amarre dans un anneau sur le flanc du bateau. La gondole ne dériderait pas. Le rire léger de Marcantonio fusa au-dessus des discussions avinées de ses compagnons.

De Laura, on entendait rien.

Avec une grimace de détermination, Sandro sortit l'arme qu'il avait emportée, saisit la rambarde et se hissa à bord de l'autre navire. Il y avait des années qu'il n'avait pas conduit d'assaut - il réservait maintenant ces interventions à des hommes plus jeunes -, aussi fut-il surpris de son agilité et de la légèreté avec laquelle il se reçut sans bruit sur le pont.

Laura se répétait qu'elle ne devait pas lutter. Les affronter maintenant ne lui apporterait que plus de douleur et d'injures. Elle ne pouvait pourtant s'empêcher de montrer les dents à celui dont la convoitise le poussait à venir rôder trop près d'elle ou de lui lancer des coups de pieds dans les tibias.

— Bon Dieu ! rugit Tomaso en jetant par-dessus bord la cuisse de poulet qu'il avait à la main. Tu vas te tenir tranquille, hein ?

— Arrache-lui sa robe, cria Adolfo.

De violentes clameurs d'adhésion accueillirent ces paroles. Un horrible sourire aux lèvres, Adolfo se leva et vint se planter devant Laura. Lentement, il posa sa main sur son col et tira d'un geste

plein de violence et de haine.

— Bon sang, ce truc est aussi solide qu'une voile.

— T'as qu'à la relever, cria quelqu'un.

— *Bon Dieu !* Regardez-moi ça comme ça gigote ! fit Adolfo en riant devant les contorsions désespérées de Laura. Voyons, un peu ce que...

— Bon, ça suffit, l'interrompit Marcantonio d'une voix nerveuse.

— Quoi ? Mais on n'a même pas commencé, riposta Adolfo incrédule.

— Nous en avons discuté, Adolfo, tu t'en souviens ? Je n'ai monté cette plaisanterie que dans le but d'effrayer la fille. Tu étais d'accord ! Tu as juré. Je ne voulais que l'humilier.

— C'est ce que *tu* voulais, mon vieux. Moi, ce que je veux, j'ai bien l'intention de le prendre et pas plus tard que maintenant.

Il commença à défaire les lacets de ses chausses. Ses yeux luisaient d'un éclair menaçant et avide. Ses lèvres étaient humides. Il s'approcha à pas lents.

Laura le fixa d'un regard désespéré. Sandro ne saurait jamais qu'elle était partie. Elle faillit implorer leur pitié, mais sut qu'elle ne récolterait que leurs sarcasmes. Elle se mit à prier mais les paroles saintes ne lui étaient d'aucune utilité devant l'horreur qui l'étreignait impitoyablement. Adolfo était devant elle, les autres rassemblés derrière lui, attendant leur tour, impatients et complètement ivres. Un couteau surgit soudain devant elle. La lame s'approcha.

Elle prit une profonde inspiration. Elle était prête à hurler de terreur. La lame effleura lentement sa robe, remonta vers son visage.

— Arrêtez !

Une voix furieuse traversa les rangs.

Adolfo se raidit, la main crispée sur le manche de son poignard. Laura se hissa sur la pointe des pieds pour tenter de voir à travers les cordages.

— Nom de Dieu ! souffla Marcantonio.

Une torche éclaira le visage furieux de Sandro Cavalli. Il était adossé à la cabine de pont et les pans de son manteau flottaient dans la brise nocturne. D'une main, il pointait sur eux le canon d'une énorme arme à feu.

Laura s'adossa contre le bastingage et les larmes inondèrent son visage.

— Reculez, ordonna Sandro en agitant son arme. Plus vite que ça !

Pendant quelques instants, personne ne bougea. Puis le jeune Otranto se traîna sur le côté. Quelques autres l'imitèrent.

— Lâches ! leur cria Adolfo en levant son couteau. Sortez vos armes, il est seul. On le balancera par-dessus bord avant qu'il ait pu comprendre ce qui lui arrivait.

— Adolfo, s'exclama Marcantonio, c'est mon père !

— Oui, et ça n'est pas la première fois qu'il vient fourrer son nez dans nos affaires, lui retourna Adolfo. Venez ! intima-t-il aux autres. Joignez-vous à moi si vous êtes les vrais fils de la République.

Quelques-uns sortirent alors leur dague ou leur épée. Certains d'un air agressif, d'autres nettement moins convaincus. Une poignée d'entre eux fit un pas dans la direction de Sandro.

Laura s'attendait à le voir reculer mais il leur jeta seulement un regard méprisant.

— C'est vrai, commença-t-il, vous pouvez m'attaquer et je tomberai sous le nombre. Mais - il appuya son arme contre son épaule - j'en entraînerai un dans ma chute. Par pure méchanceté.

Il lâcha un ricanement diabolique.

Laura le contempla ébahie. Jamais elle n'aurait cru que le surnom de Prince de la Nuit eût pu convenir aussi bien à un homme aussi tempéré que Sandro Cavalli. Mais elle découvrait un autre visage que celui grave et noble qui l'avait déjà séduite. Et celui-ci avait la noirceur, la dureté et la violence de l'ange exterminateur.

Le groupe ralentit et s'arrêta.

— Allez ! les harangua Adolfo. Vous voyez bien qu'il ment.

— Peut-être, mon jeune ami, fit Sandro avec une ironie mordante, mais peut-être pas. Il n'y a qu'un moyen d'en être sûr. Ceci est un fusil militaire, fabriqué à Brescia. Les soldats germaniques risquent leur vie pour en avoir. Il paraît même qu'il fait des trous de la taille d'un boulet de canon.

— Aucune fille ne mérite qu'on se fasse trouser la peau comme ça ! s'exclama le jeune Mantua.

Suivant son exemple, les autres jetèrent leurs armes sur le pont. Seul Adolfo, la main crispée sur son couteau, le défiait toujours.

— Allez-vous me forcer à tirer, mon bon seigneur d'Urbino ? lui demanda Sandro avec une politesse excessive.

— Vous n'oseriez pas. Mon père vous ferait pendre.

— C'est exact, lui accorda Sandro, mais vous ne seriez plus là pour le voir.

Adolfo se déplaça aussi vite qu'une ombre. En moins d'une seconde, il vint se placer derrière Laura et l'attrapa par les cheveux. Sans aucune hésitation, il appliqua la lame de son poignard contre sa gorge.

— On lance les paris, monseigneur ? lui lança-t-il triomphant. Le problème, c'est que vous risquez de perdre.

Laura vit le changement s'opérer instantanément sur les traits de

Sandro. Son air vengeur disparut, remplacé par la rage et la défaite. Il allait abandonner parce que cette canaille d'Urbino l'avait prise en otage.

— Non ! cria-t-elle.

Elle leva le pied et frappa Adolfo à l'entrejambe. Il se courba en deux mais ne la lâcha pas. Alors qu'il se redressait, prêt à se venger, une main s'abattit sur lui et le tira en arrière.

— Ça suffit maintenant, Adolfo, l'avertit Marcantonio.

Le jeune duc fixa Marcantonio puis libéra son poignet mais Marcantonio avait eu le temps de lui arracher son couteau et de le jeter par-dessus bord. Laura poussa un profond soupir de soulagement.

Peu après, Jamal apparut, poussant devant lui les rameurs.

— Parfait ! s'exclama Sandro en descendant sur le pont.

Il étudia son arme un moment puis la tendit à Guido.

— Il faudra quand même que j'apprenne à m'en servir un de ces jours, fit-il songeur.

Puis, se tournant vers ses prisonniers, il leur adressa un véritable sourire de corsaire.

— J'espère, jeunes hommes, qu'un peu d'effort ne vous fait pas peur.

Il perfora Marcantonio d'un regard glacé et Laura frémit de la froide fureur qu'elle lut dans les yeux de Sandro. Marcantonio redressa la tête avec inquiétude.

— Qu'avez-vous l'intention de faire ?

— Je crois qu'un petit exercice aux rames vous ferait le plus grand bien.

Les jeunes seigneurs tentèrent quelques protestations mais ils s'exécutèrent. Laura regardait Adolfo, le plus détestable du lot, escorté par Jamal.

Alors qu'ils passaient près de l'écoutille, elle le vit trébucher. Elle seule l'avait vu sortir un stylet de sa botte.

— Jamal, attention ! hurla-t-elle.

Mais il ne s'écarta pas du danger assez vite. La lame pointue s'était déjà relevée. Au même instant une silhouette sombre et agile surgit de l'ombre de la cabine de pont et vint retomber sur le dos d'Adolfo.

— Yasmine ! murmura Laura stupéfaite.

La jeune femme avait fondu sur lui comme un chat sur sa proie. Elle planta ses dents dans l'avant-bras d'Adolfo et enfonça ses ongles dans ses yeux. Le jeune homme poussa un horrible hurlement et lâcha le stylet. Le verre se brisa sur le pont et le liquide s'infiltra entre les planches de bois. Jamal lui assena un puissant coup de poing et le jeune homme s'effondra.

A cet instant, Laura sentit une ombre s'approcher d'elle.

Instinctivement, elle tira sur ses liens.

— Ne me touchez pas ! Je vous en supplie, ne...

— Chut, c'est moi, la rassura Sandro en s'approchant.

Elle comprenait qu'il était venu pour la sauver mais ne pouvait s'empêcher de trembler à l'idée qu'il pouvait poser la main sur elle.

— Oh ! non, je vous en prie, murmura-t-elle, non...

— Ça ira, dit-il.

Devant sa voix brisée par l'émotion, Laura se tut. Il ferma les yeux, serra les dents et poursuivit à voix basse.

— Dieu merci, ils ne vous ont rien fait.

Puis il surmonta son émotion et tendit les bras vers elle. Et de nouveau, la terreur qu'elle venait de vivre l'assaillit brutalement. Elle tira sur ses liens et tenta d'échapper à ses mains.

— Je t'en prie, Laura, calme-toi. Je ne vais pas te faire mal. Personne ne te fera plus jamais mal.

Elle se raidit pour calmer ses tremblements. Le contrecoup des événements la laissait complètement anéantie et vulnérable. Sans cesser de lui murmurer des paroles apaisantes et douces, Sandro coupa ses liens et l'aida à se redresser.

Il recula légèrement et posa sur elle un regard d'une extraordinaire douceur.

Réalisant enfin tout ce qu'il avait fait pour elle, elle se jeta dans les bras qui l'attendaient.

Enveloppée des plus douces couvertures de laine, Laura était assise près d'une fenêtre dans une chambre du palais des Cavalli et contemplait le jour naissant. La fine couche de brume qui venait de la lagune remontait par le canal et s'infiltrait entre les grands bâtiments gris et roses. Les flèches des églises semblaient flotter au-dessus des nuages. Les balayeurs maniant leur outil fait de brindilles émergeaient du brouillard comme des fantômes. Quelques barges, charriant leur ravitaillement de bois ou de nourriture depuis le continent, glissaient lentement sur l'eau calme du grand canal. Des cheminées béantes s'échappaient des volutes de fumée.

Laura appuya son front contre la pierre froide de l'embrasure. A cette heure, Venise méritait plus qu'à n'importe quel autre moment de la journée son nom de Sérénissime. Sereine et silencieuse, elle reposait comme une vieille femme placide drapée dans son manteau de brume.

Elle aurait voulu dessiner ce spectacle mais dompta son désir. Elle savait qu'en posant le crayon sur le papier, la tempête qu'elle sentait couvrir en elle transformerait cette aube tranquille en

un enfer de violence irrépressible. Elle frissonna et, tournant la tête, posa les yeux sur Yasmine endormie dans le lit de leur chambre d'invité. Laura ne s'était pas couchée. Elle craignait trop les images monstrueuses qui ne manqueraient pas de hanter son sommeil.

L'écho d'une furieuse dispute lui parvenait d'une fenêtre plus basse. C'étaient les voix de Sandro et de Marcantonio. Le plus grand des magistrats de la ville avait surpris son propre fils en flagrant délit. Le père et le fils ne seraient plus jamais les mêmes. Laura ne ressentait aucune pitié pour Marcantonio ; il méritait le courroux de son père et plus encore, mais son cœur souffrait pour Sandro. Quel déchirement de savoir son fils capable d'une telle cruauté.

Ce fut pour lui que Laura enfila la robe couleur bronze qu'elle trouva dans le coffre au pied du lit, pour lui qu'elle se dépêcha de descendre les escaliers de marbre qui conduisaient à son bureau. Il serait certainement soulagé de savoir que Marcantonio n'avait voulu que l'effrayer ; c'était Adolfo qui avait déclenché le reste. Et puis Sandro devait savoir qu'Adolfo avait fait imprimer ses prospectus chez Aldus.

Elle frappa légèrement contre la porte et entra sans attendre de réponse. Sandro était debout, les mains appuyées sur son bureau. Il se penchait vers Marcantonio avec une expression pleine de fureur. Avec leur barbe naissante, les cernes sombres qui soulignaient leurs yeux, les deux hommes avaient l'air hagard autant qu'épuisé.

— Monseigneur, fit Laura sans jeter un regard à Marcantonio, il y a quelque chose que vous devez savoir à propos de la nuit dernière.

Le visage de Sandro se radoucit.

— Ne devriez-vous pas dormir ?

— Je ne pouvais pas, monseigneur. Je crois que vous devriez savoir que M...

Mais elle était incapable de prononcer son nom.

—... que votre fils n'a pas voulu ce qui s'est passé hier.

Marcantonio lâcha un soupir de soulagement.

— Je t'avais dit...

— Silence, fit Sandro d'une voix tranchante.

Il tourna vers Laura un regard attentif et professionnel, destiné à percer la vérité.

— Il prétend n'avoir voulu que vous faire peur.

— C'est vrai, lui répondit Laura. Quand... les choses ont commencé à devenir trop... sérieuses, il s'est opposé.

— Tu vois, père ? intervint Marcantonio triomphant. J'avais les meilleures intentions du monde. Je voulais décourager Laura de se lancer dans une carrière de courtisane.

Sandro écarquilla les yeux d'incrédulité. Laura se demanda si son but avait vraiment été aussi noble. Puis elle se souvint de ses paroles : *je veux qu'elle sente... absolument tout*. Il avait voulu la punir d'avoir repoussé son amour et non la détourner de sa destinée. Pourtant, si ce mensonge pouvait effacer le tourment des yeux de Sandro, elle se tairait.

— Il a fait preuve d'une bien grande légèreté, dit-elle, et il mérite vos reproches mais pour... le reste...

— Le reste ! s'exclama Sandro stupéfait. Ils vous auraient violée, tous. Vous auriez pu mourir. Quelles que soient ses raisons, mon noble fils en est l'unique responsable.

Elle baissa les yeux.

— Laura, vous devez porter plainte contre chacun d'entre eux, insista Sandro. Mon fils y compris.

Marcantonio se raidit.

— Il ne faut pas s'attendre à une condamnation à mort contre des aristocrates mais vous pouvez demander qu'ils soient bannis.

Il regarda son fils.

— Et toi, tu vas immédiatement faire tes paquets et partir en Souabe t'occuper des terres que nous avons là-bas.

— En Souabe ! s'exclama Marcantonio en reculant comme si son père l'avait menacé d'une arme. Mais c'est au-delà des frontières du monde civilisé et...

— Justement, le coupa Sandro. C'est là que se trouve ta place.

Marcantonio lança un regard de travers à son père.

— Et si je refuse ?

Le visage de Sandro changea immédiatement. Laura le sentit tendu à l'extrême. Ses yeux lancèrent des éclairs. Lorsqu'il parla, sa voix était dangereusement calme.

— Ne me provoque pas, Marcantonio. Ne me provoque pas.

Soumis, Marcantonio baissa les yeux.

— Tu partiras à la tombée du jour, poursuivit Sandro. Maintenant, va dans tes appartements et prépare tes affaires.

Marcantonio se leva lentement. Il voulut répliquer, mais la terrible lueur qu'il vit dans les yeux de son père, le fit taire. Il tourna les talons et traversa la pièce.

La dernière menace qu'il murmura à Laura en passant devant elle lui glaça les os. Mais elle garda un visage impassible, elle ne devait pas réagir à ses insultes ni à l'odeur de vin, de sueur et de sel qu'il dégageait et qui lui rappelait trop vivement les épreuves qu'elle venait de traverser. Si elle laissait une seule faille entamer sa résolution, elle se briserait comme un verre fragile.

Elle posa les yeux sur Sandro et d'autres souvenirs lui revinrent en mémoire : la fortune qu'il avait dépensée pour l'avoir, sa frayeur devant sa brutalité, ses tentatives pour la terroriser puis sa tendresse orgueilleuse, l'embrasement qui s'était emparé d'elle sous ses caresses et l'insoupçonnée douceur de ses baisers. Le séducteur insensible et brutal s'était transformé en amant attentif aux mains expertes. S'ils n'avaient pas été interrompus, elle se serait donnée à lui sans retenue. Cette idée lui coupa le souffle un instant. Elle sentit une chaleur l'envahir.

— ... les papiers nécessaires à leur arrestation, disait-il.

Tirée d'une rêverie très explicite où des étreintes assoiffées le disputaient à des baisers passionnés, Laura se prit à rougir violemment.

— Excusez-moi, monseigneur, je n'écoutais pas.

— Je disais que nous devons préparer les papiers pour que je puisse ordonner l'arrestation de vos ravisseurs.

— Non !

— Quoi ?

Revivre les événements qu'elle avait subis décuplait sa terreur.

— Je ne porterai pas plainte contre ces hommes.

— Ce sont des assassins, Laura. Des ordures qui ont voulu vous faire du mal.

Elle les revit enchaînés aux rames du navire. Elle revit trente et une paires d'yeux fixées sur elle et tenta d'imaginer qu'elle les poursuivait en justice.

— Ça ne servira à rien et vous le savez mieux que personne,

fit-elle d'une voix blanche. La haute cour rejettera la plainte d'une courtisane notoire. Mon avenir de peintre sera ruiné. Je n'aurai jamais de commandes si je porte offense aux plus nobles familles de Venise. Vous voudriez que j'abandonne tous mes rêves pour une hypothétique revanche ? Non, je regrette, monseigneur, c'est inutile.

— Je ne vous comprends pas, Laura. Vous êtes prête à bâtir votre carrière sur votre silence ?

Ses mots résonnèrent dans le calme de la pièce.

— N'en parlons plus, monseigneur.

Elle se dirigea vers la fenêtre.

— J'ai une information plus importante à vous communiquer.

Sandro leva un sourcil étonné.

— Oui ?

— Adolfo a fait imprimer ses prospectus chez Aldus. Après ce qu'il a essayé de me faire, je crois qu'il est tout à fait capable d'avoir commis...

Elle frissonna

—... d'autres crimes.

Sandro n'avait pas bougé mais elle voyait à son regard qu'il analysait rapidement les conséquences de cette révélation.

— Nous devrions étudier les possibilités...

— *Je* vais étudier les possibilités, Laura. Ne vous occupez pas de ça, vous êtes encore sous le choc. Les événements de la nuit dernière...

— Oui, le coupa-t-elle avec colère. C'est ça, parlons plutôt de la nuit dernière. Pourquoi m'avez-vous quittée ?

Sa question lui avait échappé, elle ne voulait pas l'accuser.

Mais il avait tressailli sous le choc et elle put lire sa culpabilité à l'affaissement de ses épaules et à la grimace qui tordit les traits de son visage.

— Laura.

Il contourna son bureau et lui tendit les mains.

Elle vit brusquement d'autres mains se tendre vers elle, l'attraper, la... Elle recula d'effroi. Il la regarda avec étonnement puis consternation. Ses bras retombèrent.

— Ils paieront pour ce que je vois dans vos yeux, Laura.

— Monseigneur, fit-elle alarmée, je ne voulais pas vous blesser. Mais je... ne supporterai pas d'être touchée, par personne.

— Pardonnez-moi, Laura. Si j'avais su ce qui allait vous arriver, rien, m'entendez-vous, rien n'aurait pu m'arracher de votre cham...

Il s'interrompit et rougit violemment.

— Rien ne m'aurait fait partir.

— Mais vous êtes parti.

Elle se souvint de l'inquiétude dans les yeux de Jamal et des murmures pressants du *zaffo*.

— Pourquoi ? demanda-t-elle.

— Le *bravo* qui vous a attaquée est mort.

Son visage se raidit. Les fines rides de ses yeux et de sa bouche accentuées par la fatigue et sa barbe naissante lui donnaient un air encore plus dur.

Laura pressa ses mains sur sa bouche et secoua la tête. Non, elle refusait d'y croire ! Elle poussa un petit cri de désespoir.

— Seigneur, souffla-t-elle pétrifiée d'horreur. Je l'ai tué, je l'ai tué.

— Non, se dépêcha-t-il de lui dire en s'approchant comme s'il avait voulu la prendre dans ses bras. Il allait mieux. Il avait même repris conscience et commencé à parler. Il a été tué - poignardé - à l'hôpital.

Elle sentit son visage reprendre des couleurs.

— Mais par qui ? Pourquoi ?

— Je sais seulement que c'est par le même meurtrier. Le *bravo* savait quelque chose de ce complot et on devait le supprimer avant qu'il puisse me parler.

Laura s'effondra dans un fauteuil. La douleur de Sandro, le sentiment de son impuissance pesaient autant sur elle.

— Je suis arrivé pour son dernier soupir, poursuivit Sandro amèrement.

Ses remords n'échappèrent pas à Laura. Pendant qu'il était auprès d'elle, un homme était sauvagement assassiné par un meurtrier qui lui échappait depuis plusieurs semaines.

— Est-ce qu'il vous a dit quelque chose ? demanda-t-elle rongée par le besoin de savoir.

— Oui, mais c'est incompréhensible. Il parlait de...

Mais Sandro s'interrompt et pinça les lèvres.

— C'est le travail de la police et je n'ai aucune raison d'en discuter avec un civil.

Toute terreur envolée, Laura bondit sur ses pieds et se dressa devant lui.

— Un civil ? s'exclama-t-elle. C'est tout ce que je représente à vos yeux, monseigneur, un civil ?

Il se raidit aussitôt. Il était sur la défensive, guindé et étriqué, dans cette position qu'elle commençait à bien connaître et à détester.

— Oui, dit-il.

— Oh, je vois.

Animée d'une rage féroce, elle arpenta la pièce comme un soldat un jour de parade.

— Un simple citoyen.

Elle revint se placer devant lui et se dressa sur la pointe des pieds pour plonger ses yeux dans les siens.

— Pas celle qui vous a donné votre premier indice sur Moro. Pas la personne si proche de la vérité que deux tentatives de meurtre ont failli la faire disparaître. Pas la personne qui vous a permis de capturer ce *bravo* et...

— Laura.

Il recula d'un pas. Il avait l'air surpris et semblait curieusement heureux de sa brusque explosion de colère.

— C'est tout à fait exact, dit-il le visage rayonnant d'une joie soudaine, mais...

— Je n'ai pas terminé.

Elle plongea dans ce qu'elle avait de courage et se lança dans ce qu'elle estimait être le cœur du problème.

— Vous devez tout me dire sur cette affaire... parce que la nuit dernière, nous sommes pratiquement devenus amants.

Pour la deuxième fois de la matinée et probablement pour la deuxième fois de sa vie, Sandro Cavalli se mit à rougir.

— Non.

Son démenti fut aussi rapide que ferme.

— C'est complètement faux.

— Oh ?

Il devait pourtant admettre que, la nuit dernière, ce contrôle dont il était si fier s'était volatilisé. Cinq minutes de plus et il l'aurait laissée prendre possession de son cœur.

— Alors je suppose que j'ai aussi imaginé vos caresses et vos baisers sur mes lèvres ?

Elle vit ses épaules frémir légèrement. Elle avait touché juste.

— Comme j'ai imaginé, poursuivit-elle, vos soupirs et les mots d'amour murmurés à mes oreilles ?

— Mais je ne vous ai rien murmuré à l'oreille, protesta-t-il.

Elle aurait presque ri de son air outragé.

— Oh ! mais si, monseigneur. Vous m'avez dit que je vous brisais, que vous vouliez m'enlever dans un ciel perpétuellement bleu, que vous n'avez jamais rien désiré avant moi.

Un tourbillon d'horreur s'abattit sur Sandro. Ces mots seraient éternellement gravés, comme une cicatrice honteuse, sur son âme. Elle ne savait donc pas que c'était *lui* le simulateur, le comédien, l'imposteur ? Une femme comme Laura ne pouvait vouloir de lui. Il avait imaginé sa réponse à ses caresses, ses soupirs de plaisir. Comment pourrait-elle désirer un homme comme lui ?

C'était impossible. La nuit dernière ne pouvait être pour lui autre chose que la leçon qu'il avait voulu lui infliger. Il devait nier avoir été consumé, torturé, anéanti de désir. L'impensable ne

pouvait se produire. Il ne devait pas tomber amoureux, désespérément amoureux d'une femme qui ne recherchait qu'une aventure passagère. S'il ne la repoussait pas maintenant, cette folie ne ferait que s'accroître, le dévorer et le perdre.

Elle l'avait poussé trop loin.

— Ne soyez pas ridicule, la coupa-t-il du ton cinglant d'un orgueil blessé.

Mais il ne la regardait pas. Il allait lui mentir et lui enfoncer un poignard en plein cœur. Incapable de la regarder en face, il fixa obstinément les braises mourantes du foyer.

— Vous vous trompez, Laura. Votre imagination et votre innocence vous ont emportée. Je n'ai voulu, ma chère, que vous montrer le lot des courtisanes. Vous voyez, j'étais animé des mêmes intentions que Marcantonio. Par ce comportement brutal, j'espérais vous détourner de cette voie.

— Vous n'étiez pas brutal, contesta-t-elle d'une voix basse et douloureuse. Vous étiez doux, tendre et...

— Bon sang ! Laura.

Bien qu'il ne la vît pas, il pouvait sentir sa souffrance.

— Je vous ai manipulée. J'ai joué avec vos émotions pour vous montrer qu'une courtisane est à la merci de ce que n'importe quel homme veut lui faire croire ou subir. Certains peuvent se montrer brutaux, d'autres tendres mais peu importe leur attitude, vous n'avez aucun pouvoir sur eux, aucun. S'ils décident de vous exploiter, vous n'aurez d'autre choix que celui de vous soumettre et de subir.

— Je ne vous crois pas, fit-elle horrifiée. C'était plus que cela. Vous me désiriez.

— C'est faux, Laura, se força-t-il à répondre, je ne vous ai jamais désirée. Tout ce qui s'est passé la nuit dernière n'était qu'une comédie.

Laura resta longtemps silencieuse. Dans la rue, un allumeur de réverbère cria l'heure. Elle avait l'impression de se réveiller après un accident. Elle prit d'abord conscience d'une douleur aiguë, puis une souffrance plus profonde s'abattit sur elle comme une vague perfide et l'inonda de désespoir.

— Je comprends.

Sa voix était étrangement calme. Avec un contrôle d'elle-même qui l'étonna, elle se leva, vint devant lui et lui fit une révérence. Pourquoi ne la regardait-il pas ?

— Pardonnez-moi, monseigneur, lui dit-elle. Dans ma plus grande et plus stupide crédulité, je n'ai pas reconnu vos nobles motifs.

Il semblait trouver la plus grande fascination dans les motifs rouge et or d'une des tapisseries qui ornaient les murs.

— Vos excuses ne sont pas nécessaires, madame.

- Je vous prie néanmoins de les accepter.
- Je préférerais vous entendre dire que vous quittez le *ridotto*.
- Je quitte le *ridotto*, monseigneur.

Il la regarda enfin. Ses yeux étaient pleins d'étonnement et de satisfaction.

- Bien, fit-il froidement.

Elle vit au fond de ses prunelles briller une lueur de triomphe.

- Etant donné les circonstances, c'est la seule décision que vous pouviez prendre.

Durant quelques brèves secondes, il eut un moment d'incertitude et sembla hésiter.

- Les *Trentuno* vous ont donc convaincue ?

Laura hésita à son tour. Avant même son enlèvement elle avait décidé de renoncer à sa carrière de courtisane et de trouver d'autres moyens de financer son ambition. Mais Sandro serait bien trop heureux d'apprendre qu'il était responsable de sa décision et elle était incapable de supporter plus de sa suffisance et de son autosatisfaction.

- D'un point de vue purement civil, j'estime que mes raisons ne regardent que moi, lui répondit-elle simplement.

Elle surprit avec plaisir une lueur de dépit dans ses yeux.

- Bon, vous resterez ici, déclara-t-il sans sourciller, je vous affecterai une servante et une duègne. Vous aurez le quatrième étage à votre entière...

- Non, le coupa Laura calmement.

- Non ? répéta-t-il en la fixant sans comprendre.

- C'est exactement ce que j'ai dit, monseigneur.

Elle se dirigea vers la porte puis se retourna.

- Dès que Yasmine sera réveillée, nous irons au couvent. C'est un endroit très sûr pour les civils.

- Très bien.

Il était pâle et abasourdi.

- C'est beaucoup mieux ainsi, monseigneur, se hâta-t-elle d'ajouter. Vous avez ici une vie tellement... bien ordonnée. Tout est si net et rigoureux. Je n'apporterais que le chaos. Je suis très désordonnée, je n'ai aucun horaire régulier et je travaille avec acharnement. Vous ne supporteriez pas ma présence.

- Oh ! très bien, répéta-t-il. Je veillerai à ce que ma gondole soit prête. Vous aurez un garde, naturellement.

- Non, je n'en veux pas. Un couvent est un lieu de retraite et de sécurité. Ne le profanez pas par la présence importune de vos hommes.

Il fronça les sourcils.

- Je suppose que vous plaisantez, dit-il durement. Mes hommes seront là, soyez-en sûre.

Puis il tourna le dos.

Une douloureuse mélancolie s'abattit sur elle. Leurs relations - qu'elle ne pouvait certainement pas qualifier d'amicales - touchaient à leur fin. Il était certainement rigide et exaspérant, impérieux et autoritaire, mais il lui manquerait comme lui manqueraient sa tendresse cachée, son côté raisonneur et, plus que tout, ses moments de poésie pure et de vrai romantisme.

— Alors dites-leur d'être aussi discrets que possible et de ne pas troubler la tranquillité des sœurs.

Une idée lui vint brusquement à l'esprit.

— Monseigneur, pour Yasmine...

— Oui ?

— La Signora della Rubia ne la laissera pas facilement partir, même pour quelques jours.

— Elle n'appartient plus à la Signora.

Laura eut un hoquet.

— Comment le savez-vous ?

— Elle a été vendue.

— Non !

D'horribles possibilités lui vinrent aussitôt à l'esprit. Yasmine pouvait passer aux mains d'un propriétaire plus dur.

— Qui ? se força-t-elle à demander. Mon Dieu, pas Thorvald.

Pour la première fois depuis longtemps, Sandro sourit. C'était un sourire prudent qui lui réchauffa pourtant le cœur.

— Jamal, dit-il. J'ai payé la Signora della Rubia pour qu'elle la lui donne.

Surprise et soulagée, Laura s'adossa à la porte.

— Alors il va lui rendre sa liberté.

— Il en est capable, en effet.

— S'il sait ce qui est bon pour lui, alors il lui rendra sa liberté.

Maintenant, si vous voulez bien m'excuser, monseigneur, je vais rejoindre Yas...

Un vacarme l'interrompit. Elle se retourna et, de la porte principale du bureau, vit surgir le valet de Sandro aussitôt bousculé par six gardes du palais ducal aux visages menaçants.

— Monseigneur, vous avez des visi...

— Hors d'ici, madame, intima l'un des hommes en passant devant elle.

La plume cramoisie de sa toque le désignait comme leur chef. Avant même d'être entré dans la pièce, il avait déroulé un long document.

— Que se passe-t-il ? Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Sandro.

Toute sa fatigue s'était envolée. Il se tenait aussi droit et

immobile qu'un soldat pendant l'inspection. Son regard passa du capitaine aux gardes. Les derniers d'entre eux arrivaient en traînant les pieds et le regard cloué au sol par la honte.

Le capitaine s'éclaircit la voix et tendit son document à Sandro.

— Un ordre du doge, monseigneur. Vous devez vous présenter devant lui pour répondre des crimes que vous avez commis cette nuit.

Laura tressaillit et Sandro répondit comme s'il avait eu la bouche pleine de sable.

— Des crimes ?

— Adolfo d'Urbino et vingt-neuf autres aristocrates vous ont accusé d'arrestation illégale et d'enchaînement.

— Oh ! non, intervint Laura. Je vous en prie, c'est parfaitement ridicule. Ces hommes m'ont enlevée. Sandro n'a fait que son devoir.

Le capitaine jeta sur elle un regard méprisant.

— Notre cour de justice en décidera, madame.

Elle se demanda s'il avait vu la fureur froide qui luisait dans les yeux de Sandro. Mais il se retourna vers la porte et poursuivit.

— Nous allons vous escorter, monseigneur, fit-il sur un geste, si vous voulez bien...

Marchant comme un général au-devant de l'ennemi, Sandro le suivit au-dehors. Il s'arrêta devant son valet.

— Envoie un mot à Jamal. Et occupe-toi de nos invitées.

Puis, sans se retourner, il franchit la porte.

— Allez, ton amoureux se débrouillera, fit Yasmine.

Entre les murs blancs et simples du couvent, elle paraissait encore plus exotique.

— Sandro n'est pas mon amoureux, lui répondit Laura en regardant sans la voir une fresque de sainte Agnès qu'elle avait peinte à l'âge de douze ans.

Yasmine posa sur elle ses prunelles de chat.

— Il le sera.

— Il m'a parfaitement fait comprendre qu'il n'avait aucunement l'intention de devenir mon amant, riposta Laura avec un rire amer. D'ailleurs, je ne suis pas sûre de le vouloir moi-même.

— Tu le seras, fit Yasmine imperturbable. Oublie ce qui s'est passé la nuit dernière. C'est lui qui cicatrisera tes blessures.

Laura détourna les yeux de la peinture.

— Je ne veux pas qu'on cicatrise mes blessures. Je veux peindre.

— Tu te moques donc des charges qui pèsent contre lui ?

Laura se souvint de l'émotion qui l'avait étreinte et révoltée quand Sandro s'était fait arrêter. Elle ressentit la même rage devant

cette injustice.

— Bien sûr que ça me préoccupe. Sandro m'a sauvée de l'horreur de...

— Il est sage pour un chrétien, observa Yasmine, et il connaît la loi.

— Il a offensé les plus nobles familles de Venise.

Laura remonta ses genoux sous son menton et tenta de maîtriser son agitation et son inquiétude.

— Je devrais peut-être porter plainte contre eux après tout.

— Ne sois pas stupide, l'avertit Yasmine. Personne ne te croirait.

Elle regarda les rayons de soleil sur le sol.

— C'est l'heure de mes prières du soir.

Elle glissa son tapis roulé sous son bras et quitta la pièce. Laura s'appuya contre le mur. Yasmine avait raison. Sandro Cavalli était noble, il avait écouté son devoir, mais c'était aussi un individualiste invétéré. Alors que d'autres se démenaient pour obtenir des faveurs, Sandro restait à l'écart. Il n'aimait pas les intrigues et paierait peut-être son intégrité de sa vie.

Les rayons du soleil virant du bronze au pourpre soulignaient les minutes d'angoisse de Laura. Des pas se firent entendre et la porte du dortoir s'ouvrit brusquement. Magdalena et Célestina, leurs robes et leurs voiles flottant autour d'elles comme des ailes noires, se précipitèrent à l'intérieur. Avec un cri de désespoir, Laura se jeta dans leurs bras. D'une main tremblante, Magdalena lui tendit un document froissé.

— Laura, est-ce que c'est vrai ?

Laura fit une grimace à la vue du prospectus édité par ses ravisseurs :

Le 16 février 1531, Laura Bandello s'offre à tous et satisfera tous les désirs

— Non, s'écria-t-elle alors qu'un tremblement s'emparait d'elle. Sandro Cavalli les a arrêtés avant... avant...

Au souvenir de cette nuit terrible, elle enfonça son visage entre ses mains.

— Seigneur ! C'était atroce, ils étaient trente et un et...

— Les *Trentuno*, c'est ça ? l'interrompt Célestina.

Le ton furieux de sa voix détourna Laura de ses souvenirs.

— Oui. Sœur Célestina, je n'aurais jamais cru que vous connaissiez cette horrible coutume.

— Je la connais, fit-elle d'une voix sinistre et froide. C'est une atrocité.

Elle agrippa les mains de Laura et les serra avec une violence insoupçonnée.

— Les hommes sont diaboliques, Laura. Dieu les préfère peut-être, mais tu dois leur tourner le dos à tous. Je pensais que tu étais assez forte pour te dresser devant eux, mais je me suis trompée.

Elle parlait avec hargne et, comme elle s'était penchée sur elle, Laura reconnut l'odeur habituelle et sulfureuse qui se dégageait de son laboratoire. Célestina, d'ordinaire si froide et réservée, ne lui avait jamais montré cette partie d'elle si pleine de colère et de haine.

Magdalena brisa la tension.

— Mère, ne te mets pas dans cet état. Ce qui est fait est fait et Laura est en sécurité avec nous, Dieu la protège.

Et les quatre *zaffi* en faction à l'extérieur, se rappela Laura.

— Tout sera comme avant maintenant que tu es de retour, lui dit Magdalena. C'est bon de retrouver sa maison quand on a été blessé.

Laura ne voulait pas songer à l'avenir, pas tout de suite. Elle saisit l'occasion de changer de sujet.

— Je suis en sécurité, mais Sandro Cavalli ne l'est pas.

Les yeux de Célestina brillèrent de curiosité.

— Qu'est-ce que tu veux dire ?

— Il m'a sauvée des *Trentuno*, mais il a été arrêté à cause de ça.

— Sandro Cavalli se mêle toujours des affaires des autres. Il n'a que ce qu'il mérite.

— Mère ! s'écria Magdalena choquée. Il a sauvé Laura d'une situation atroce. N'éprouves-tu pour lui aucune espèce de gratitude ?

Célestina avait recouvré sa sérénité comme un costume familial.

— Bien sûr. Nous devons nous dire que les voies du Seigneur sont impénétrables aux simples mortels.

Yasmine revint à ce moment, le visage aussi serein qu'il l'était toujours après ses prières. Laura sauta sur ses pieds et fit de brèves présentations. Magdalena resta béate de stupéfaction devant la beauté de la jeune femme.

— Je vous ai vue sur les dessins de Laura.

Yasmine lui adressa son plus beau sourire.

— Je vous reconnais aussi, vous êtes plus grande dans la réalité.

— Vous êtes donc l'esclave, amie de Laura, fit Célestina non sans compassion. Je ne crois pas en l'esclavage, même pour un païen. Il n'y a rien de plus détestable que d'entraver la liberté des hommes. Nous ne pouvons être esclave que de Dieu.

Yasmine l'écouta sans s'offenser. Elle avait l'habitude de l'ignorance et de la suspicion des chrétiens.

— C'est mon cas, fit-elle simplement.

— Oh ! fit Laura en se frappant le front. Comment ai-je pu

oublier de te le dire ?

— Me dire quoi ?

— Tu appartiens maintenant à Jamal.

Les yeux de Yasmine brillèrent dangereusement.

— Il m'a achetée ?

— Non, c'est Sandro et il a donné les papiers à Jamal.

Laura scruta le visage de son amie.

— Tu n'es pas contente ?

— Contente d'avoir changé de mains comme un chameau sur un marché ?

Laura comprit subitement. Ce n'était pas la colère mais la douleur qui rongait Yasmine. Elle souffrait parce que Jamal la posséderait comme une esclave et pas comme son égale.

— Il te libérera, lui promit Laura, tu verras.

— Est-il vrai que ce soit Marcantonio Cavalli qui ait monté cette histoire ? intervint Magdalena.

— Comment le savez-vous ? l'interrogea Yasmine avec brusquerie.

— Marcantonio ! s'exclama Laura en se précipitant sur son manteau. Magdalena, tu es géniale !

— Où vas-tu ? lui demanda Célestina.

— Trouver Marcantonio avant qu'il ait quitté Venise.

— Mais pourquoi ? s'enquit Magdalena. Il a essayé de te faire mal, Laura. C'est un homme abject.

— Oui, mais c'est à son père qu'il fait le plus grand tort.

Laura enfila prestement le capuchon du manteau qu'elle avait pris dans le coffre de la chambre du palais des Cavalli et ramassa vivement l'imprimé.

— Et maintenant, Marcantonio va avoir une chance de se racheter - si je peux le rattraper à temps.

— Je ne comprends pas votre façon de rendre la justice, Votre Eminence.

Les mains liées, la tête haute et son orgueil réduit à néant, Sandro se tenait devant le doge dans la grande salle du Conseil.

— Ne vous ai-je pas fidèlement servi durant toutes ces années ?

— Fidèlement et parfaitement.

Andréa Gritti semblait préoccupé et nerveux en regardant l'assemblée réunie. Elle se composait des membres du Conseil de Justice et du Conseil des Dix, de clercs et de magistrats et, accompagnés de leurs puissantes familles, des hommes qui avaient enlevé Laura Bandello.

— Alors pourquoi ? demanda Sandro. Le bannissement à vie est un châtement réservé aux meurtriers et aux traîtres.

— Et à l'homme, cria le duc d'Urbino, qui maltraite les héritiers des plus nobles familles et les enchaîne comme des galériens à leurs rames. Voilà où votre témérité vous a conduit, monseigneur.

Sandro ignore ses propos, le fils d'Urbino et ses camarades avaient mérité leur punition.

Gritti paraissait déchiré. Son regard allait de l'un

aux autres, il jouait distraitement avec la chaîne qu'il portait au cou et ne disait rien. Sandro réalisait que, depuis des années, il creusait sa propre tombe. Il chassait et combattait la corruption qui existait dans la plupart des nobles palais vénitiens. L'une après l'autre, alors que leurs pairs riaient sous cape, les grandes familles avaient dû se soumettre à la justice mais son erreur avait été de les incriminer collectivement. Unies par la même haine, elles pouvaient aujourd'hui assouvir leur désir de vengeance.

— Approchez, monseigneur, lui dit Gritti.

Sandro grimpa les cinq marches de l'estrade où se trouvait le trône.

— Oui, Votre Honneur ?

— Vous devez comprendre ma position, murmura le doge afin que personne ne puisse l'entendre. Si l'affaire ne dépendait que de moi, je ne lui donnerais aucune suite. Je suis sûr que les événements se sont déroulés de la façon dont vous les avez racontés. Cependant, il n'y a personne pour corroborer votre récit.

Une vague de ressentiment envahit Sandro alors qu'il se souvenait du refus de Laura de poursuivre ses agresseurs en justice.

— Vous avez raison, répondit-il. Mis à part mes années de loyauté, personne ne viendra témoigner en ma faveur.

Le doge agrippa les accoudoirs dorés de son siège.

— L'existence des *Trentuno* est une abomination que j'ai toujours déplorée. De telles exactions convenaient au règne de mon non regretté père.

— Alors laissez-moi rester, répliqua Sandro à voix basse et pressante. Je ne demande pas ça pour moi, mais pour vous. Le tueur est toujours en liberté. Vous êtes en danger.

— C'est ridicule. J'ai plus de gardes du corps que le pape, trois goûteurs testent mes repas, un valet examine mon lit chaque soir pour en débusquer les aspics et scorpions. Sandro, vous ne croyez pas que vous exagérez un peu ?

— Toutes ces précautions ne calment pas mon inquiétude, lui répondit Sandro. Avez-vous réfléchi à ces documents découverts chez Aldus ?

Gritti caressa l'extrémité de sa barbe pointue.

— J'y ai songé jusqu'à m'en faire mal à la tête. Je ne trouve aucune explication aux noms ajoutés.

Les assistants de Sandro avaient mené une enquête sur tous ces noms. La plupart étaient des condottieres à la retraite, vivant sur ce qui restait des butins de leurs anciennes batailles. Il se demanda s'il devait parler du document qu'Adolfo d'Urbino avait commandé chez Aldus, mais le doge ne lui serait d'aucune aide.

— Ecoutez, lui dit-il, laissez-moi un délai jusqu'à l'arrestation de l'assassin, après, j'accepterai le bannissement sans discussion.

— Non, lui répondit Gritti. Je ne peux rien pour vous. Je ne suis pas de ces princes qui font la loi. J'ai été élu officiellement. Ces hommes peuvent me rejeter sur un simple vote. Mais si vous retirez vos accusations contre ces jeunes hommes, peut-être que...

— Jamais, le coupa Sandro. Je ne reviendrai pas sur mes paroles. Cette espèce de racaille se moque de la loi. Ils auraient réduit Laura en pièces.

— Elle s'appelle Laura, reprit Gritti songeur. Que représente-t-elle pour vous ?

Tout, aurait-il voulu lui dire.

— C'est une jeune artiste très talentueuse. Mais même une prostituée du pont de Tetti n'aurait pas mérité les tortures que ces criminels étaient prêts à lui faire subir.

— Alors, vous ne retirerez pas vos accusations ?

— Jamais.

— Comment quelqu'un d'aussi droit et honnête a-t-il fait pour vivre aussi longtemps ?

Gritti le contempla un instant, secoua la tête puis le renvoya d'une main mal assurée.

— Retournez à votre place, monseigneur. Je le regrette

profondément, mais je vais donner lecture des termes de votre bannissement.

Ses mains liées devant lui, Sandro se retourna et descendit les marches. Voilà le sort qui lui était réservé. Qu'importaient son code de l'honneur et son existence exemplaire ? Il avait passé sa vie au service de sa cité bien-aimée, d'abord dans l'armée, puis comme condottiere et enfin comme le chef suprême de la police de la ville. Il s'était dévoué à Venise comme à une maîtresse chérie. Sans elle, il n'était rien. Une sentence de mort aurait été un châtement moins cruel que le bannissement.

Rassemblant ses derniers lambeaux de fierté, au bits des marches, face au doge, il mit genou à terre. Sur un signe de Gritti, les clercs levèrent leurs plumes pour entériner la honte de Sandro.

Le doge ouvrit la bouche.

— Attendez ! s'écria une voix de femme à l'autre bout de la pièce.

Laura Bandello fit irruption dans la salle et fit l'effet d'une tornade. Tous les hommes la regardèrent stupéfiés avant de se lancer dans des conciliabules empressés à voix basse.

Ralentissant le pas, elle s'avança avec la convenance qu'exigeait le lieu. Son capuchon était rejeté en arrière et ses cheveux défaits, répandus sur ses épaules, encadraient son visage d'une splendeur éclatante.

Alors qu'il se relevait lentement, Sandro se sentait partagé entre l'allégresse et la contrariété. Malgré tout ce qu'il avait fait pour la blesser et l'humilier, elle était venue le défendre. C'était insensé. Mais son intervention ne changerait rien à son sort.

Laura se tourna vers les jeunes nobles qui l'avaient terrorisée la veille. Aucun n'osa affronter son regard. Son courage brisa le cœur de Sandro mais lui donna aussi la force de réagir.

Le doge, les membres du Conseil des Dix, les juges, les clercs et les nobles regardaient Laura avec un air d'incrédulité légèrement stupide. Sandro réalisa que la plupart d'entre eux la voyaient pour la première fois.

Il se rappela cet après-midi chez Titien et ressentit le même émoi à la contempler. Elle n'était pas simplement extraordinairement belle, elle était vibrante et pleine d'énergie. Elle avait la force et la vitalité d'un rayon de soleil.

Elle prit une profonde inspiration, surmonta sa frayeur et s'approcha du trône avec dignité.

— Je suis Laura Bandello.

D'un geste large, elle déplia une grande feuille de parchemin. Sandro fronça les sourcils et, à mesure qu'il déchiffrait le message qui y était inscrit, faisait tous ses efforts pour contenir la fureur qui

l'envahissait.

— Voyez, Votre Altesse, fit Laura d'une voix hachée, le sort que me réservaient ces jeunes nobles.

Des murmures parcoururent l'assemblée. Le doge pâlit.

— Mensonges, ce sont des mensonges, cria quelqu'un dans la salle.

Laura jeta un regard de mépris au groupe des aristocrates.

— J'ai demandé à l'homme responsable de ce crime de m'accompagner.

Dans l'entrée, Marcantonio s'avança. Il était somptueusement vêtu et marchait la tête haute, son chapeau à la main.

— C'est la vérité, Votre Altesse, fit-il en s'agenouillant devant le doge. J'en prends toute la responsabilité.

Sandro était sidéré. Laura était allée chercher Marcantonio et, malgré tout ce qu'elle avait souffert entre ses mains, lui avait demandé son aide et l'avait convaincu de la suivre. Si seulement son fils avait eu une mère comme elle...

— C'est moi qui ai décidé d'enlever cette jeune femme, confessa Marcantonio, le visage empreint d'une honte repentante. Ce qui ne devait être qu'une farce de carnaval a dégénéré par ma faute et c'est ma faute encore si mes amis ont été enchaînés aux rames. Si quelqu'un doit être puni, c'est moi et moi seul.

Sandro ne pouvait croire ce qu'il entendait. Jamais Marcantonio n'avait éprouvé le moindre remords pour ses actes.

— Cette confession ouvre de nouvelles perspectives, fit Gritti visiblement soulagé de cette intervention inattendue.

D'un geste de la main, il appela ses trois premiers conseillers. Sandro attrapa le regard de Marcantonio.

— Pourquoi ? lui demanda-t-il dans un murmure.

— Pour Laura, répondit Marcantonio sur le même ton. Père, elle m'a pardonné. Pourras-tu jamais en faire autant ?

Sandro fut incapable de répondre. Un peu plus loin, les yeux brillants, Laura le contemplait en silence.

Le majordome s'approcha d'elle et lui murmura quelques mots à l'oreille. Sandro devinait ses paroles : aucune femme, même l'épouse du doge n'était jamais entrée dans la grande salle quand le Conseil siégeait. Elle devait partir.

Laura eut un instant de rébellion puis, lançant un sourire à Sandro, elle disparut.

— Que peuvent-ils se raconter de si long ? demanda Laura en arpentant sa petite chambre du couvent. Il est minuit passé et toujours aucun signe du palais du doge.

— Ton impatience transforme les minutes en heures, lui dit

Yasmine de son lit. Arrête et viens te coucher, tes pas réveilleraient les morts.

— C'est pourtant simple, insista Laura en marchant de plus belle. Pour une fois dans sa vie, Marcantonio a dit la vérité.

Elle appuya ses mains contre ses yeux brûlants de sommeil. Pendant une seconde, elle aurait voulu avoir Magdalena près d'elle. Quand elles étaient plus jeunes, elles discutaient souvent des nuits entières de leurs espoirs, de leurs rêves et de leurs problèmes. Mais leurs chemins s'étaient séparés et ce soir, Laura n'avait que Yasmine. Magdalena était à la chapelle et passait la nuit agenouillée à même les dalles à prier avec ferveur.

Revivant les événements de la journée, elle trembla à l'idée qu'elle avait failli ne pas trouver Marcantonio ; il était déjà à bord de son navire mais le persuader de se confesser devant le doge et ses pairs avait été plus facile que prévu. Tout au fond de lui se trouvait une graine de dignité qui ne demandait qu'à germer. Quand il avait entendu la honte qu'encourait son père, il avait été heureux de pouvoir, en le sauvant, racheter les fautes qu'il avait commises.

Laura sentit sa gorge se nouer en se rappelant l'image de Sandro dans la grande salle, les mains liées comme un vulgaire prisonnier et la tête courbée sous la hargne injustifiée de ses accusateurs. A cette vue, ses yeux s'étaient emplis de larmes. Même si Sandro avait joué avec ses sentiments, c'était un homme intègre qui ne méritait pas de souffrir pour son acte héroïque.

— Yasmine, je ne peux plus attendre, fit-elle en attrapant son manteau. Je vais demander à Guido de m'accompagner au palais.

— Ce n'est pas la peine, fit une voix froide de l'autre côté de la porte. Le seigneur Cavalli est ici.

Célestina souleva en tremblant la lampe qu'elle tenait à la main.

— Le couvent est un lieu de retraite pour les femmes, poursuivit-elle, mais depuis ton retour, les hommes s'y précipitent.

— Je suis désolée, ma sœur.

Réprimant un geste trop précipité, elle attrapa la lampe.

— Où est-il ?

— Dehors, à la porte des aumônes.

Sans se soucier de ses pieds nus ni de la robe trop large qu'elle avait empruntée et qui flottait dans le vent de la nuit, Laura courut vers lui. Elle dépassa la chapelle où priait Magdalena et ne vit pas son amie. Elle était peut-être trop fatiguée ou s'était prostrée en adoration sur le sol comme cela se faisait parfois. Mais elle n'eut pas le temps de s'interroger. A la porte des aumônes, de l'autre côté des grilles, Sandro l'attendait.

— Sandro, s'exclama-t-elle trop débordante de joie pour le saluer dans les règles. Vous êtes libre !

— Pas exactement.

Il s'éclaircit la voix.

— Enfin pas avant la fin du Carême. Ma sentence de bannissement à vie est ramenée à quarante jours.

— Mais vous n'auriez pas dû être condamné du tout, protesta-t-elle. Où irez-vous, monseigneur ?

— Sur mes terres.

Il s'adossa contre le mur de pierre et contempla les lumières de la ville. Un désir passionné et un vif regret brillaient dans ses yeux.

— J'ai une petite propriété sur les rives de la Brenta.

Elle devinait comme il lui était pénible d'abandonner son enquête et sa ville.

— Et ceux qui m'ont enlevée ? demanda-t-elle.

— Marcantonio est déjà en route. Les autres seront également bannis. Officiellement, ils partent s'occuper des intérêts que leurs familles ont dans des contrées lointaines.

— Enfin, soupira-t-elle, ils sont tous loin.

— Pas tous, reprit Sandro. Adolfo d'Urbino est en prison.

Un frisson lui parcourut le dos.

— Vous pensez que c'est lui ?

Sandro ne répondit pas.

— Ce ne peut être que lui, poursuivit-elle. Il avait une dague de verre. Il avait passé commande chez l'imprimeur et il est connu pour fréquenter les plus vils *bravide* Venise.

Sandro la regarda avec amusement.

— Vous résumez la situation à la perfection, madame.

— Pour un civil.

— Nous avons assez de preuves contre Adolfo pour le garder sous les verrous mais pas assez pour le convaincre de complot contre le doge.

Il abattit son poing contre le mur comme pour se libérer un peu de la rage qui l'habitait.

— Bon sang ! et je dois laisser son interrogatoire à d'autres.

Il avait l'air tellement abattu qu'elle aurait voulu pouvoir le reconforter.

— Votre propriété doit être très belle.

— Vous en jugerez par vous-même.

Elle sursauta.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous venez avec moi, Yasmine aussi.

Sa surprise se mua en colère.

— Certainement pas !

Il passa lentement sa main sur sa mâchoire et plongea ses yeux dans les siens.

— Ecoutez, Laura, nous sommes trop fatigués pour discuter. Prenez vos affaires, vous aurez tout le temps de m'insulter à bord du bateau.

— Allez-vous cesser de vouloir diriger ma vie ? hurla-t-elle en agrippant les barreaux qui les séparaient. Je ne vous ai rien demandé ! Laissez-moi.

— J'aimerais bien, lui répondit-il froidement, mais vous êtes toujours en danger et sans doute plus encore maintenant. Vos ravisseurs peuvent très bien revenir à Venise pour prendre leur revanche. Et comme je ne serai pas là pour vous protéger, vous venez avec moi.

— Je ne vous ai jamais demandé de me protéger, cria-t-elle.

— Vraiment ? fit-il d'une voix tranchante. Et la nuit dernière, j'étais peut-être de trop ?

Laura relâcha les grilles. Elle sentit brusquement l'herbe froide lui caresser les chevilles. Il avait raison. Comment pourrait-elle travailler si elle devait toujours regarder par-dessus son épaule et se demander si un *bravo* ou un jeune noble plein de haine n'allait pas la poignarder ?

— Très bien, admit-elle brusquement, mais j'emporte mon travail.

— Bon sang ! Laura, on n'a pas le temps. Si on me trouve dans la ville après l'aube, je...

Il s'interrompit.

— Prenez vos affaires.

— Que se passera-t-il si on vous trouve après le lever du jour ?

— Je serai parti.

— Je veux savoir.

— Dépêchez-vous, Laura, nous n'avons pas le temps.

— Je dois prendre mes affaires chez Titien, fit-elle après une seconde d'hésitation.

Sans lui laisser le temps de répondre, elle retourna en courant vers sa chambre.

En montant les escaliers, un frisson d'impatience lui parcourait le dos. Pour le meilleur ou pour le pire, elle partait en voyage avec Sandro Cavalli.

Des torches éclairaient le canal au pied de l'atelier de Titien. Sandro sauta sur les marches de l'escalier et fronça les sourcils en passant la porte ouverte. Il était presque deux heures du matin et la maison était animée comme en plein jour.

Titien se précipita à sa rencontre. Il avait l'air hagard mais agité et ses jambes nues et pâles dépassaient sous sa chemise de nuit.

— Vous avez fait vite. Il y a à peine cinq minutes que je vous ai fait chercher.

— Personne n'est venu me chercher, répliqua Sandro sans comprendre.

Fortunato, le chiot, traversa la pièce en glissant sur le sol de marbre. Avec un grognement comique, il se précipita sur Sandro mais Laura l'attrapa avant qu'il ait pu l'attaquer.

Titien passa sa main dans sa barbe.

— Alors comment saviez-vous que vous deviez venir ?

— On ne le savait pas, répondit Laura, je suis venue pour prendre mes affaires.

Sandro fit volte-face et la foudroya du regard.

— Je vous avais dit de m'attendre dans la gondole.

— C'est un autre de vos principes concernant les civils ?

— Laura...

— Je ne pouvais supporter de rester à bord. Jamal et Yasmine refusent même de se regarder et leur silence me déchirait les oreilles.

Titien sourit à leur échange de paroles.

— Que voulez-vous dire par "prendre vos affaires" ?

— J'accompagne Sandro Cavalli sur ses terres, répondit-elle en omettant soigneusement de mentionner la véritable raison de ce départ. Je n'ai pas le temps de vous expliquer.

Elle baissa la tête.

— Je suis désolée, maestro. Je sais que je vous dois beaucoup mais je vais devoir achever mes dernières toiles pour l'Académie sans votre soutien.

Vito, l'apprenti se précipita vers son maître, essoufflé et les joues rouges.

— On n'a rien trouvé dans le jardin, *maestro*. Est-ce que nous devons continuer ?

— Non, ça n'est pas la peine, Vito, répondit le peintre. Les autorités sont arrivées.

Vito débarrassa Laura du chiot et disparut.

— Que s'est-il passé ? questionna Sandro.

La fureur brilla dans les yeux de Titien.

— Quelqu'un s'est introduit dans mon atelier. J'ai entendu un bruit et quand j'ai vu ce qu'il avait volé, je vous ai fait appeler.

La fatigue de Sandro s'envola. Tous ses sens étaient en éveil.

— Que vous a-t-il dérobé ?

— Venez, répondit Titien en se dirigeant vers les escaliers. Je vais vous montrer. Vous devriez venir aussi, ajouta-t-il à l'adresse de Laura.

L'instant d'après, ils se trouvaient dans la galerie où Titien entreposait ses toiles de Laura. Les murs, ornés hier des beautés mythiques, étaient à présent nus.

Laura poussa un petit cri et s'affaissa contre Sandro. Ses bras

l'entourèrent. Il la sentait trembler et entendait sa respiration saccadée et rapide. Il ressentait la même impression de viol, de danger et de peur. Il se rappela sa première impression devant ses toiles. Quelqu'un les avait emportées, toutes.

— Est-ce qu'il manque autre chose ?

— Non, répondit Titien en passant la main dans ses longs cheveux et en scrutant la galerie. Et c'est pire. Le voleur savait exactement ce qu'il venait chercher.

— Les toiles étaient grandes, fit Laura d'une voix faible. Comment a-t-il pu en emporter cinq en une seule fois ?

— Elles n'étaient pas encadrées, fit Sandro. Un homme fort peut les porter sans problème.

La morsure froide de la peur chassa les derniers restes de sa fatigue. Ce vol était lié aux meurtres. Se trompait-il ? Les sentiments qu'il éprouvait pour Laura perturbaient peut-être sa logique. N'importe quel homme voudrait la posséder. Sa beauté aurait pu perdre un saint.

Une agitation à l'étage au-dessous les força à rejoindre l'escalier. Une troupe de *zaffi*, dirigée par un des sergents de Sandro venait d'arriver.

— Allez et prends tout ce dont tu auras besoin, fit Titien à Laura.

— Nous ne pourrons pas emporter vos toiles ce soir, lui glissa rapidement Sandro. J'enverrai quelqu'un les chercher dès notre arrivée.

Elle ouvrit la bouche pour protester furieusement mais il était parti avant qu'elle ait pu dire un mot. Elle l'entendit lancer des ordres à ses hommes.

Le sergent lui jeta un œil noir tandis que les hommes fixaient le sol en silence. Sandro s'arrêta, submergé par la frustration. Il avait été déchu de ses fonctions pendant quarante jours. Celle-ci ne serait que la première des enquêtes qui débuteraient sans lui.

Titien toucha doucement la joue de Laura.

— Crois-tu vraiment qu'il te laissera peindre ? J'ai beaucoup de respect pour Sandro Cavalli, mais il est incapable de comprendre l'âme d'un artiste.

Laura soupira et posa le front sur l'épaule de son professeur.

— Vous avez raison, *maestro*, mais pour l'instant, je suis obligée de lui faire confiance.

— Une petite propriété, fit Laura avec un sourire forcé alors que le bateau remontait la Brenta pour accoster devant une superbe villa. C'est ça que vous appelez une "petite propriété".

Elle regardait l'immense construction pleine de dignité qui se détachait sur le ciel. Le bâtiment principal était entouré de deux ailes

d'arcades majestueuses agrémentées de pierres ornementales.

Elle descendit à terre seins quitter la maison des yeux. Des vergers et des vignes recouvraient les collines qui se dressaient derrière la villa. Des haies de peupliers et d'arbustes taillés entouraient les jardins.

Le soir tombait et les paysans retournaient vers les quelques fermes qui se distinguaient à l'horizon. Il se dégageait de ce spectacle une sérénité et une beauté bucolique telle que Laura sentit sa gorge se nouer. Elle se tourna vers Sandro avec un regard accusateur.

— Vous auriez pu me prévenir.

Il avait l'air confus et si fatigué que, durant une seconde, elle le vit comme un ange épuisé tombé du ciel. Alors que ses invités dormaient pendant leur voyage sur la lagune et la remontée de la rivière, il était resté éveillé, rongé par son exil.

— Vous prévenir de quoi ?

Il avait la voix râpeuse.

Laura s'écarta devant l'armée de domestiques qui commençait à décharger la cargaison.

— Tout vous échappe, n'est-ce pas ? Vous ne voyez même pas le trésor que vous avez sous les yeux ?

Elle fit un geste large avec sa main.

— Je croyais que de tels endroits n'existaient que dans les peintures de Bellini.

— Laura, chaque noble de Venise possède une retraite sur les terres. Selon certains critères, la mienne est assez modeste. Vous ne le saviez pas ?

— Je ne suis jamais sortie de Venise.

La surprise chassa un instant sa fatigue. Puis il lui fit un petit sourire.

— Excusez-moi, je n'y avais pas songé.

Lorsqu'ils pénétrèrent dans la maison, les derniers regrets de Laura s'évanouirent. Les grandes maisons de Venise, étroitement serrées le long des canaux étaient construites selon un principe de verticalité. Ici, avec tout l'espace du monde autour d'elle, la maison s'étirait en un labyrinthe d'antichambres, de salons, de terrasses, de salles de danse et de pièces qui semblaient n'avoir d'autre fonction que d'absorber la lumière dorée du soleil qui pénétrait par une succession d'immenses fenêtres.

Laura et Yasmine furent conduites à leurs chambres. Laura ouvrit la porte à double battant qui séparait les deux pièces et entra chez son amie en poussant des cris de plaisir.

— Est-ce que tu peux croire que nous allons vivre ici, Yasmine ? Dis-moi que je ne rêve pas.

— Tu ne rêves pas. Nous sommes prisonnières comme des

biches dans un parc.

— Mais non, répliqua Laura. Nous sommes libres, je vais finir mes toiles pour l'Aca...

— Tu crois vraiment qu'il va te laisser faire ?

Ses yeux brillaient d'un éclat féroce et dangereux.

— Il vaut peut-être un peu mieux que les autres, mais c'est un homme, poursuit Yasmine d'une voix pleine de mépris. Il trouvera des excuses pour laisser tes toiles à Venise parce que - et tu peux me croire - il ne te prend pas une seconde au sérieux.

Laura voulut protester, mais Yasmine connaissait bien les hommes. Elle avait raison. Sandro jugeait son ambition déplacée et mettrait certainement son séjour à la villa à profit pour tenter de lui faire abandonner la peinture.

— De toute manière, on ne reste que quarante jours, ensuite nous serons vraiment libres.

— Parle pour toi.

Yasmine traversa la pièce et s'arrêta devant la grande fenêtre qui donnait sur une colline verdoyante.

— Moi, j'appartiendrai toujours à ce... traître d'Africain.

— Oh ! Yasmine, s'écria Laura en venant prendre les mains de son amie. Est-ce que c'est si terrible ? Tu n'auras plus à supporter ce que tu as subi au *ridotto*.

— Mais au moins, j'avais des moments à moi. Maintenant, je suis à sa disposition pour satisfaire ses moindres volontés.

Le ton violent de Yasmine frappa Laura d'étonnement.

— Est-ce qu'il t'a déjà demandé quelque chose ? lui demanda-t-elle avec malice.

— Non.

Yasmine traversa la pièce à la manière feutrée d'un chat glissant vers sa proie.

— Mais ça ne veut pas dire qu'il ne le fera pas.

Visiblement pressée d'abandonner le sujet, elle se dirigea vers la porte.

— Sandro nous a fait apporter un coffre de vêtements. Je vais voir ce que nous pouvons en tirer.

Le soir était tombé et une lumière sombre, gris violet enveloppait la nature. Laura était assise sur le rebord de la fenêtre et réfléchissait aux différents points dont elle voulait discuter avec Sandro. Il fallait d'abord s'occuper de Yasmine ; il fallait faire comprendre à Jamal que, s'il l'aimait, il ne pouvait prétendre être son maître. Son second sujet de discussion la troublait beaucoup plus. Que se passerait-il si Yasmine avait raison, si Sandro n'avait pas l'intention de la laisser peindre ? Elle avait abandonné sa liberté pour le suivre, elle était maintenant à la merci de sa volonté.

Elle marcha d'un pas décidé vers le bureau où se trouvaient quelques feuilles de papier et un flacon d'encre sèche. Elle prit un peu d'eau dans une bassine, humidifia l'encre et y trempa une plume pour rédiger une lettre à Sandro. Appeler un valet et lui demander d'apporter son message à monseigneur Sandro lui parut un peu étrange, mais elle trouva le rôle de châtelaine délicieusement décadent.

Puis elle se coucha, décidée à oublier ses soucis. Le grand lit qu'elle avait occupé la nuit dernière au *ridotto* avait été conçu pour les yeux mais les coussins rebondis n'avaient pu lui faire oublier les bosses du matelas. Au contraire, ce lit n'avait qu'un seul objectif : le confort. Elle s'enfonça avec délices dans un matelas accueillant qui dégageait une agréable odeur de lavande. Les draps n'étaient pas de lin grossier mais d'une soie si pure qu'elle eut presque honte d'en froisser la douceur.

Elle enfonça sa tête dans un immense oreiller qu'elle imagina rempli de duvet de cygne et glissa dans un sommeil serein.

A huit heures le lendemain, Sandro recevait son message. Avant même de poser les yeux sur le L élégant qui ornait le bas de la page, il avait su qu'il était d'elle. Chaque trait de plume trahissait l'art de la calligraphie et de l'enluminure. Non seulement les lettres étaient finement dessinées, avec des arrondis capricieux et des fioritures inhabituelles, mais Laura y avait ajouté un éclat unique, la marque de son talent et de son originalité.

Quel dommage qu'il n'ait aucune intention d'accéder à sa prière.

Une injonction, en fait. Pour ne pas dire un ordre. Le doge lui-même formulait ses demandes en des termes plus polis que ceux de Laura.

Il relut une dernière fois son message :

Rendez-vous dans votre bureau à neuf heures. L.

Ni salutations ni mots aimables, rien qu'une formulation sèche.

Elle aurait dû le savoir. Même en exil, Sandro Cavalli n'avait pas l'habitude de répondre aux caprices d'une artiste et d'une femme de vingt ans.

Il allait froisser la feuille mais retint son geste. Bien que les termes en soient injurieux, il se rendait compte que ce message était une petite œuvre d'art. C'était aussi le premier qu'elle lui envoyait. Embarrassé par la nature de ses réflexions, il le glissa rapidement dans son pourpoint noir. Puis, sur un hochement de tête, il emprunta le couloir qui conduisait à son bureau.

Les battants sculptés de la double porte étaient entrouverts. Sandro s'avança sans bruit sur l'épais tapis turc, une prise subtilisée à un butin de pirates, des années plus tôt. A sa plus grande contrariété

et à son plus grand plaisir, Laura se trouvait déjà dans la pièce.

Comme lors de leur première rencontre, elle n'avait pas conscience de sa présence et regardait rêveusement par l'immense fenêtre. Cette fois - heureusement - elle était complètement et modestement vêtue. Elle portait une ancienne robe d'Adriana.

Comme d'habitude, elle était en mouvement. Elle faisait de petits pas de danse sur une musique qu'il aurait voulu entendre. Que pouvait-elle voir à l'extérieur qui la ravisse autant ? Au premier plan se trouvait le jardin, plus loin, sur le versant sud s'étendaient les vignobles et, à l'est, les vergers avec leurs arbres dont les bourgeons floconneux roses et blancs commençaient à poindre. Leurs râtaux ou leurs houes à la main, des paysans travaillaient aux champs et des femmes en jupons et tabliers s'occupaient d'un potager entouré d'oliviers nouveaux.

Aux yeux de Sandro, cette scène était agréable, parfaitement ordonnée comme une journée de travail sur une propriété florissante. Elle lui procurait de la satisfaction, mais certainement pas le ravissement qui semblait transporter Laura.

— Que faites-vous là ? lui demanda-t-il brusquement irrité.

Elle se retourna et il fut frappé par la chaleur de son sourire. Elle était sereine et, s'il exceptait les longs cheveux noirs flottant librement autour d'elle, soignée. Elle était belle et jeune à le rendre fou. Il sentit un désir puissant et insensé l'envahir.

— Vous êtes en avance, monseigneur, lui dit-elle sans répondre à sa question.

— En avance pour quoi ?

— Pour notre rendez-vous.

— Je n'ai aucune intention de vous accorder un entretien.

— Je sais. Je ne suis qu'une civile. C'est pourquoi je me suis arrangée pour arriver avant vous.

Elle sortit une petite brioche de la poche de son tablier et la lui tendit.

— Avez-vous pris votre petit déjeuner ?

Bien sûr ! Où qu'il aille et quelles que soient les circonstances, il prenait toujours son déjeuner à six heures précises, un repas Spartiate composé d'un verre de vin léger et de jambon cru.

Des miettes tombèrent sur le tapis immaculé.

— Faites attention ! s'exclama-t-il.

Elle haussa les épaules et mordit dans sa brioche.

— J'ai du travail, poursuivit-il d'un ton sec.

Elle rit.

— Oh ! mais vous ne vous débarrasserez pas de moi comme ça, monseigneur.

Il se résigna trop facilement.

— Très bien. Pourquoi vouliez-vous me voir ?

— Pourrions-nous sortir et marcher un peu tout en parlant ? Il fait si beau aujourd'hui et je ne connais pas encore les environs.

Il accepta en se disant qu'au moins elle ne mettrait pas ses miettes sur le tapis. Un instant plus tard, ils traversaient le jardin et suivaient la clôture de bois qui longeait les champs. Elle marchait beaucoup trop lentement et ralentissait encore quand il tentait d'accélérer le pas.

Il tâcha de ne pas remarquer qu'elle ne portait pas de chaussures, que ses pieds nus s'enfonçaient délicatement dans le trèfle en fleur, de ne pas voir le vent s'engouffrer dans ses cheveux ni les mèches ondulées lui caresser le dos, mais - qu'elle aille au diable ! - il fut incapable d'y parvenir.

Contrarié, il s'arrêta pour s'accouder à la barrière. Un petit troupeau de vaches et un bœuf majestueux et grisonnant paissaient tranquillement à l'ombre d'un grand arbre.

— Pouvons-nous en venir au fait ?

— Bien sûr.

D'un élan aussi naturel que vif, elle grimpa sur la barrière et s'y installa. Elle glissa ses fines chevilles nues derrière les rondeaux de bois, croisa ses bras et rejeta la tête en arrière pour laisser la brise lui caresser la gorge.

Sandro fixa les vaches. Trois d'entre elles venaient de mettre bas et leurs veaux se pendaient avidement à leurs mamelles gonflées.

— Alors ?

— C'est à propos de Jamal et Yasmine.

Laura avait le don d'atermoyer jusqu'à user sa patience, puis quand il était à la limite de sa résistance, elle fondait brutalement au cœur du sujet.

— Quelque chose ne va pas ?

— Rien ne va. Au moins en ce qui concerne Yasmine.

— Pourquoi ? Jamal l'a libérée du *ridotto*, non ?

— Pour l'asservir par d'autres liens.

— Jamal est un homme d'honneur. Il ne la maltraitera jamais.

— Parce que pour vous, la posséder comme un meuble ou un tableau n'est pas lui faire de mal ?

Elle le regarda avec un air de dégoût.

— Je veux que vous disiez à Jamal de lui rendre sa liberté.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce qu'il l'aime.

A sa plus grande exaspération, il vit ses yeux se remplir de larmes.

— Il l'aime, répéta-t-elle, et pourtant il l'enchaîne. Cette

logique m'échappe.

Sandro se demanda ce que Jamal penserait s'il le voyait discuter de ses affaires avec elle.

— Jamal est convaincu que c'est la seule façon qu'il a de la retenir auprès de lui.

— Oh !

Elle leva les bras et faillit tomber de la barrière.

Sandro s'élança pour la rattraper et agrippa la première chose qui se présenta sous ses mains : ses seins fermes et palpitants. Terriblement gêné, il les lâcha comme s'ils étaient deux braises trop brûlantes.

Elle le regarda par-dessus son épaule.

— Existe-t-il sur terre une créature plus ridicule qu'un homme ?

— Oui, répondit Sandro d'un ton cassant en reculant d'un pas, une femme.

— Je ne tiendrais pas compte de cette remarque, fit-elle en le toisant de sa hauteur.

— Comme vous voudrez.

— Jamal croit vraiment trouver le bonheur en maintenant Yasmine au rang d'esclave ? Un homme doit se conformer aux vœux de celle qu'il aime. Il ne le sait donc pas ?

— Jamal croit qu'il a perdu toutes ses chances de bonheur le jour où les Turcs l'ont capturé et lui ont coupé la langue.

— Il a tort. Il devrait savoir que Yasmine l'aime désespérément. Mais elle n'acceptera jamais son amour tant qu'elle sera son esclave.

— Alors ils sont dans une impasse. Et ce n'est pas vos affaires.

— Je n'ai jamais rien entendu de plus stupide. Vous n'avez donc aucune confiance dans le pouvoir de l'amour, aucune imagination, monseigneur ?

Il en avait tellement qu'il la voyait allongée sur le trèfle, nue et souriante, ses cheveux défaits autour d'elle, ses lèvres froissées et humides de ses baisers passionnés et ses yeux brillants de plaisir.

— Je n'ai aucune imagination, déclara-t-il en appuyant son pied contre la barrière pour cacher les réactions intempestives que sa vision avait fait naître en lui.

Qui diable avait pu inventer ce genre de vêtement ? Le tissu léger ne laissait aux hommes aucune échappatoire dans ce genre de situation, ni aucune intimité.

— La solution est pourtant simple, reprit Laura sans voir son malaise. Yasmine répondra à l'amour de Jamal quand elle sera son égale.

— Jamal est persuadé, à cause de son handicap, qu'il ne peut

que lui être inférieur.

— Mais au contraire ! Après toutes ces années, vous ne croyez pas qu'elle en a assez d'entendre les fadaïses et les platitudes des hommes.

— Parfait, mais comment croyez-vous convaincre Jamal ?

— Oh ! j'ai toute confiance en vos méthodes autoritaires habituelles, le taquina-t-elle.

Puis elle poussa un profond soupir. Son sourire disparut et ses yeux s'assombrirent d'un regard rêveur et triste.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de solution aussi claire pour nous, monseigneur ?

— Je ne vois pas ce que vous voulez dire.

— Oh ! si, vous le savez parfaitement.

Elle retrouva un sourire espiègle.

— Mais vous ne voulez toujours pas l'admettre.

Ils restèrent silencieux un instant.

— Cet animal ne tourmente-t-il pas les vaches ? demanda-t-elle en portant son attention sur le bœuf au milieu du troupeau.

— Non, il a cessé de servir à la reproduction depuis des années. Il ne fait même plus attention aux femelles. J'oublie toujours de faire venir le boucher pour lui.

— Oh ! non, s'écria Laura d'un ton outré. Il est superbe.

Sandro posa les yeux sur la vieille bête.

— Il est inutile.

Elle contempla sa forte carrure, sa démarche majestueuse et ses cornes dont l'une était brisée.

— Il a tellement de caractère. Il est si beau. Vous ne voyez donc de beauté nulle part, monseigneur, jamais ?

Si, en vous, voulut-il crier alors qu'il sentait sa gorge se nouer.

— Certainement pas dans un vieux boeuf si loin de sa jeunesse. Je devrais le libérer de ses souffrances.

— Oh ! vous.

Elle lui assena un violent coup de poing sur l'épaule. Son visage dut le trahir car ses yeux se mirent soudain à briller.

— Vous ne parlez pas seulement du bœuf, n'est-ce pas ?

Sa raison l'avertit du danger et lui intima de se taire. Mais les beaux yeux pleins de sympathie penchés sur lui surent libérer les mots qu'il n'aurait jamais dû prononcer.

— J'ai toujours maîtrisé le monde qui m'entourait, commença-t-il d'une voix grave et douloureuse. J'ai toujours su exactement qui j'étais, ce que je voulais et Venise était ma demeure.

Laura se trouva brusquement à ses côtés. Il ne l'avait pas vue descendre de son perchoir mais elle était là, se pressant contre lui et se dressant pour l'embrasser.

Surpris par son assaut, il s'écarta brusquement.

— Ce n'est pas ce dont j'ai besoin, Laura.

Elle le fixa intensément et il comprit, qu'à nouveau, il l'avait blessée.

— De quoi avez-vous besoin ?

— De mon travail. C'est la seule chose qui compte.

— Moi aussi, dit-elle calmement, j'ai besoin de mon travail, mais vous n'avez pas l'intention de me laisser peindre.

— Que voulez-vous dire ?

Elle se plaça devant lui les mains sur les hanches.

— Vous m'aviez promis de faire venir mes fournitures mais je ne vois rien, strictement rien.

Sandro retint un sourire. Il avait cru que sa curiosité naturelle l'avait déjà conduite à l'observatoire qu'il avait passé une partie de la nuit, avec une armée de domestiques, à transformer pour elle en atelier. Mais son arrogance et sa détermination l'avaient irrité.

— Suivez-moi, lui ordonna-t-il en tournant les talons.

Laura était ennuyée de son silence mais ne dit rien. Elle avait touché une plaie à vif et ne voulait pas ajouter de sel à la blessure. Alors qu'ils traversaient de nouveau le jardin, elle se demanda ce qu'il pouvait lui réserver. Bien qu'il prétendît aimer l'ordre et détester l'imprévu, il ne manquait jamais de la surprendre.

Ils traversèrent des corridors, montèrent des escaliers et arrivèrent dans une partie de la maison qu'elle n'avait pas encore vue. Les pièces de marbres et les couloirs décorés l'étonnèrent. Au bout d'une interminable galerie lumineuse, ils s'arrêtèrent devant une large porte à double battant.

Sandro attrapa les poignées et les rejeta en avant. Laura fit un pas. Sa bouche s'ouvrit de stupeur mais aucun son n'en sortit. Elle avait l'incroyable sensation de se retrouver en plein milieu d'un rêve.

Même les plus grands maîtres n'avaient pas d'atelier comme celui-ci. La pièce était octogonale et cinq de ses murs étaient occupés par de hautes et larges fenêtres. Le plafond lui-même était un dôme de verre d'où se déversait la plus pure lumière céleste.

Trois chevalets avaient été montés et chacun présentait une de ses toiles en cours. A côté d'eux, on avait disposé des tables basses pour ses pigments et ses huiles. Mais le plus étourdissant était la vue qui s'étendait derrière les fenêtres. Les collines recouvertes de vignes, les jardins, les pelouses et le pré où paissait le vieux bœuf tranquille.

Laura resserra ses bras autour d'elle alors qu'elle aurait voulu se jeter au cou de Sandro et l'étreindre de bonheur.

— Monseigneur, souffla-t-elle, merci. C'est le plus parfait, le plus merv...

Elle s'interrompit pour le regarder. Il ne l'avait pas quittée des

yeux. Immobile à l'entrée de la pièce, il lui parut encore plus beau. Ses yeux brillaient, sa bouche s'incurvait en un sourire amusé et elle réalisa tout à coup qu'il partageait son bonheur.

Les sentiments qui l'envahissaient depuis plusieurs semaines éclatèrent tout à coup et, avant qu'il ait pu réagir, elle se jeta dans ses bras.

— Sandro, murmura-t-elle ivre de bonheur, je vous aime.

Elle lui couvrit le visage de baisers et se dépêcha de poursuivre avant qu'il ne l'arrête.

— Vous ne le voulez pas, mais je vous aime et j'ai bien l'intention de conquérir votre cœur et de m'y installer à jamais.

— Tais-toi !

Un râle s'échappa de sa gorge et il la repoussa. Un peu de sueur perlait à son front.

— Ne soyez pas ridicule, Laura.

— Mais...

— J'apprécie votre gratitude, poursuivit-il avec raideur, j'essaie toujours de répondre aux besoins de mes invités. Je suis heureux que cet atelier vous plaise.

— Oh ! oui, il me plaît beaucoup.

Ce n'était pas le moment de discuter avec lui. Son aveu l'avait terrorisé. Elle se déplaça vers la table où du papier frais et des pinceaux neufs attendaient leur premier usage.

— Je ferai mes plus belles peintures ici.

Elle se retourna mais la pièce était vide. Elle se précipita dans le couloir mais ne vit aucune trace de lui. Elle n'entendait qu'à peine ses pas décroître dans l'escalier.

Elle soupira et s'adossa au chambranle de la porte. Quel homme étrange, merveilleux et exaspérant.

Elle claqua furieusement la porte et poussa le loquet. Il était préférable qu'elle s'enferme. Avisant une blouse pendue à un crochet, elle l'attrapa, l'enfila puis la noua rageusement.

Elle fonça vers un chevalet et se planta devant la toile. Elle était vierge, mis à part la couche de fond ambre qu'elle avait déjà préparée. Elle devait y peindre le sujet de botanique que l'Académie réclamait.

— Qu'il aille au diable !

Elle se dirigea vers une grande table de travail et se prépara résolument à mélanger les couleurs. Elle jeta les pigments dans un mortier de marbre et les broya avec un plaisir évident. Retournant vers sa toile, ses prunelles violettes virant au noir, elle se planta devant le chevalet et se mit au travail avec un acharnement, une concentration et une énergie qu'elle n'avait jamais eus.

Toute à sa rage, elle se prit à mélanger les couleurs qu'elle détestait le plus : brun-noir, ombre, rouge feu, vermillon. D'une main

toujours furieuse, elle saisit une série de pinceaux durs et de petites brosses et affronta sa toile comme son pire ennemi, comme s'il s'agissait de Sandro Cavalli.

Toutes les règles de l'art lui disaient de préparer d'abord son sujet au fusain. Mais elle s'en moquait. Elle savait confusément, qu'elle perdait un temps et du matériel précieux pour un travail que l'Académie n'accepterait jamais. Mais Sandro Cavalli l'avait mise hors d'elle et elle se trouvait au-delà de toutes les règles et de toutes les conventions. Les pratiques habituelles n'avaient plus aucun sens. Seule comptait la tempête de sentiments qui tourbillonnait sauvagement en elle et qu'elle voulait dompter sur la toile.

Elle fondit alors sur le chevalet. Elle ne pensait plus, ses sensations la transportaient. Elle utilisa ses pinceaux comme des couteaux, renonça aux touches délicates où elle excellait et ne se servit que des couleurs détestables qu'elle avait préparées. Son désir d'anarchie, celui de briser tous les codes lui donnait une grisante sensation de pouvoir. Les couleurs surgissaient sur la toile, en prenaient possession comme d'elles-mêmes. Laura maniait ses pinceaux comme un sculpteur son ciseau. Elle ne plaquait pas ses images mais les modelait jusqu'à ce qu'elles prennent vie et relief.

Elle passa des heures animée de cette fureur créatrice. Lorsqu'on vint frapper à sa porte, elle chassa l'intrus d'un grognement que maître Titien aurait applaudi. Elle ne prêta aucune attention au passage des heures, à l'inconfort d'être debout ni aux crampes de son bras armé d'une violence et d'un pouvoir inconnus. Elle ne s'arrêta qu'au moment où la lumière s'affaiblit en traînées rouges et or sur le fond bleuâtre du ciel.

Elle aurait pu continuer. Même aveugle, simplement guidée par la puissance des émotions qui l'agitaient, elle aurait pu poursuivre son travail. Elle s'arrêta parce qu'elle avait terminé.

A bout de forces, elle posa ses pinceaux et recula pour constater le résultat. Elle lâcha une exclamation déconcertée et stupéfaite devant le tableau qui avait surgi des profondeurs de son être.

Il était impressionnant, vigoureux, original, vivant et... profondément troublant.

Sandro se comporta comme si l'exil volontaire de Laura dans son atelier lui était indifférent. Elle resta enfermée des jours, sans sortir pour manger ni dormir. Elle acceptait un léger et unique repas quotidien mais n'ouvrait sa porte que de la largeur du plateau que les domestiques lui glissaient par l'entrebâillement.

Le souvenir de son aveu le torturait jour et nuit. Ses mots le harcelaient : *Sandro, je vous aime. Vous ne le voulez pas, mais je vous aime et j'ai bien l'intention de conquérir votre cœur et de m'y installer à jamais.*

Ces mots qui l'avaient fait fuir.

Un jour, n'y tenant plus, il alla dans le jardin et s'arrêta sous ses fenêtres. C'était stupide, étant donné que l'atelier - jadis utilisé comme observatoire - se trouvait au deuxième étage.

Du jardin, il ne put voir que des ombres vagues se déplacer dans la pièce, mais il l'imagina aussi clairement que s'il avait été devant elle. Elle était échevelée, le regard impénétrable, consumée par son travail et seulement préoccupée par ses pinceaux, ses couleurs et sa toile.

Troublé, il retourna dans la maison. Laura

l'avait prévenu de ses habitudes la première fois qu'il avait insisté pour qu'elle vive sous sa protection. Il se souvenait encore de ses paroles : *Je n'apporterai que le chaos. Je suis très désordonnée, je n'ai aucun horaire régulier et je travaille avec acharnement. Vous ne supporteriez pas ma présence.*

Elle n'avait pas menti. Mais il n'avait pas voulu croire que ce pût être aussi difficile. Avisant l'animation sur l'embarcadère et soulagé de cette diversion, il se dépêcha de rejoindre la rive. C'était Jamal qui revenait de Venise.

— Alors, lui demanda Sandro en le tirant à l'écart des domestiques affairés. Quelles nouvelles apportes-tu ?

Jamal secoua la tête. Aucune.

Sandro se sentit aussi soulagé qu'ennuyé. Sa ville vivait en paix mais aucun progrès n'avait été fait pour découvrir le complot ourdi contre le doge.

— Aucun meurtre, aucun vol ?

Jamal secoua de nouveau la tête. Rien n'avait été signalé.

— Des indices sur le vol des peintures chez Titien ?

Aucun.

Quelque chose pourtant semblait perturber Jamal. Il était mal à l'aise mais tentait de le cacher.

— Viens, lui dit Sandro en se dirigeant vers son salon préféré où le soleil entraînait à flots.

— Assieds-toi, Jamal, dit-il en lui désignant un fauteuil lorsqu'ils furent entrés.

Jamal s'exécuta et fixa ses yeux noirs et opaques sur Sandro.

— Je crois que j'ai fait une erreur en te donnant Yasmine.

Jamal se redressa avec fureur et Sandro leva une main apaisante.

— Non, non, je ne la veux pas pour moi. Ce que je veux dire, c'est qu'elle ne devrait appartenir à personne. Elle est malheureuse.

La douleur fit grimacer le visage de Jamal habituellement si stoïque. Il leva les mains en signe d'interrogation.

— Il faut que tu lui rendes sa liberté, Jamal, et ses droits.

Non. Plutôt mourir, griffonna-t-il hâtivement sur l'ardoise qu'il venait de sortir.

— Bon sang ! Jamal, elle ne demande qu'à t'aimer mais pas tant qu'elle sera ton esclave. Tu ne le vois donc pas ?

Jamal resta longtemps immobile. Sa boucle d'oreille brilla dans l'éclat du soleil couchant. Il reprit son ardoise.

Depuis quand es-tu si sage, mon ami ?

Sandro sentit une démangeaison à la gorge et se mit à tousser.

— J'ai dû réfléchir à certaines... affaires de cœur.

Il attendit la réponse de Jamal.

Si je l'affranchis, elle me quittera.

— Si elle te quitte, c'est qu'elle n'avait jamais été tienne, Jamal, répondit Sandro pensivement.

Un grognement s'échappa des lèvres de Jamal. Il se leva et quitta la pièce.

Un léger coup retentit contre la porte de Yasmine.

— Laura ?

Elle quitta le sofa, laissa de côté la robe qu'elle reprenait et se dépêcha d'aller ouvrir. Elle n'avait pas vu son amie depuis des jours et commençait à s'inquiéter. Laura s'immergeait souvent avec une passion acharnée dans son travail, mais elle n'avait jamais disparu aussi longtemps.

Yasmine était tellement préoccupée par ses réflexions qu'elle ne prit pas garde au silence qui suivit son interrogation. Elle ouvrit la porte et recula en trébuchant.

— Jamal !

Elle regarda avec étonnement le visage tendu, la poitrine musclée sous la veste de brocart entrouverte et le regard incertain de ses yeux sombres.

Il entra dans la pièce et lui tendit un document. Elle lisait mal

l'italien et pas un mot de latin. Mais elle reconnut les signatures de Sandro Cavalli et de la Signora della Rubia.

Elle fixa le document avec dégoût.

— C'est l'acte de cession de ma personne, n'est-ce pas ? demanda-t-elle froidement.

Il acquiesça et lui reprit le papier des mains. Elle sentit son cœur se briser sous son regard. Dès leur première rencontre, elle l'avait parfaitement compris. Son mutisme n'était pas une tare parce que ses yeux étaient éloquents et qu'il parlait avec son cœur. Un mouvement subtil des mains, un léger haussement d'épaules pouvaient transmettre une idée plus clairement que de simples mots.

Mais il se tenait maintenant devant elle comme son maître et il lui était devenu parfaitement étranger.

Sur un petit son de gorge, il se dirigea vers la cheminée. Il froissa le papier entre ses larges mains puis le jeta dans les braises. La feuille se consuma avant de s'enflammer brusquement. Le papier n'était plus qu'une feuille noire et légère et Jamal avait toujours le dos tourné.

Les yeux au bord des larmes, Yasmine attendit qu'il fasse volte-face.

— Est-ce que cela signifie, lui demanda-t-elle, ce que je crois ?

Oui, tu es libre.

— Libre, murmura-t-elle.

Le mot lui était aussi doux que du miel et plus précieux que l'or.

Où iras-tu ?

Elle cligna les yeux d'étonnement.

— Où aller ? Mais je ne veux aller nulle part, mon amour. Je veux rester auprès de toi.

Elle vit son visage s'illuminer du miracle d'un sourire.

— Enfin, poursuivit-elle en venant se blottir entre ses bras, si tu veux de moi.

— Sire, commença le valet en triturant le revers de sa livrée.

Sandro releva un visage contrarié.

— Qu'est-ce que c'est ? Vous ne voyez pas que je suis occupé ?

Le valet jeta un regard dubitatif sur la surface parfaitement ordonnée du bureau de Sandro. Les affaires de la propriété ne lui avaient demandé qu'une heure et il n'avait plus rien à faire. Absolument rien. Il ne pouvait même pas faire semblant de travailler.

— Heu, c'est à propos de votre invitée, sire. La jeune artiste.

— Laura ?

Sandro bondit immédiatement sur ses pieds.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

Le valet glissa un doigt derrière le col de sa chemise.

— Eh bien, monseigneur, elle ne répond plus quand on frappe à sa porte. Le loquet est tiré. Elle n'a rien mangé depuis hier et...

Sandro n'attendit pas le reste. Il quitta son bureau, traversa le hall en courant et se précipita vers l'escalier qui conduisait à l'atelier. L'image de Laura, inanimée sur le sol, épuisée de fatigue et mourant de faim le mettait hors de lui. Quelle sorte d'homme était-il donc, stupide, obtus et sans cœur. Il avait cru qu'en respectant son isolement elle comprendrait qu'il n'attendait rien d'autre d'elle que de la voir poursuivre sa carrière de peintre. Mais à la place, il avait failli la tuer.

Il n'essaya même pas d'ouvrir la porte - il savait qu'elle l'avait verrouillée de l'intérieur - mais recula de deux pas, releva la jambe et abattit son pied de toutes ses forces sur le loquet. Une violente douleur explosa le long de son mollet. Il s'écroula sur le sol. Il se releva en jurant et s'assura que personne ne l'avait vu. Grommelant entre ses mâchoires serrées, il se remit en position. Il était trop vieux pour démolir les portes des jeunes femmes butées et intraitables. Cette réflexion décupla pourtant ses forces. Il frappa de nouveau et faillit probablement se casser la hanche. Mais le verrou de broncha pas.

Rageusement, Sandro ôta son pourpoint et arracha les manches de sa chemise lacées aux épaules. Puis avec une froide détermination, il recula de nouveau. Cette fois, la porte ne lui résisterait pas. Il plissa les paupières et jeta son pied en avant. Au même instant, la porte s'ouvrit brusquement. La force de son impulsion le projeta à l'intérieur. Dans son élan, il s'écrasa sur le sol. Sa respiration se coupa brutalement et sa vue se brouilla. Assommé, il cligna des yeux en secouant la tête et se retrouva étendu sous le regard perplexe de Laura.

— Vous auriez pu frapper, lui dit-elle d'un léger ton de reproche.

Elle avait de la chance qu'il soit incapable de parler.

— Tenez, fit-elle en lui tendant une main pleine de peinture, laissez-moi vous aider.

Bien que chacun de ses mouvements le fit atrocement souffrir, il ignora la main secourable et se redressa seul. Il tituba, appuya son coude contre le chambranle et prit une attitude dégagée.

— J'aurais frappé, mais on m'a dit que vous vous étiez enfermée et que vous aviez cessé de répondre.

Elle pencha la tête d'un côté.

— Je devais être prise par mon travail.

Sandro la regarda pour la première fois depuis une semaine. Pour être charitable, son allure n'était pas plus terrible que celle des petits mendiants à la porte de l'église San Rocco. Elle n'était pas mieux non plus.

Sa peau était pâle, translucide, des veines lavande battaient à ses tempes. Ses joues étaient fiévreuses, ses cheveux encore plus sauvages que d'habitude. Elle avait tenté de les attacher avec un morceau de chiffon, mais des mèches bouclées s'échappaient et retombaient adorablement sur sa nuque, ses épaules et sa poitrine.

Sa robe trop grande, empruntée à Adriana, imbibée d'huile et de peinture, pendait lamentablement. Sa tenue débraillée accentuait encore la maigreur de ses clavicules.

— Seigneur ! lâcha Sandro en luttant contre l'envie de la serrer contre lui comme une enfant perdue. Mais vous mourez de faim !

Il se sentit honteux de n'avoir pas plus songé à elle.

Elle porta la main à son estomac et sembla se souvenir tout à coup qu'elle avait un corps.

— Ah ? Je ne me suis pourtant jamais sentie plus... je ne sais pas... rassasiée.

Elle bâilla puis étira langoureusement ses bras au-dessus de sa tête. Ses seins n'avaient pas souffert du jeûne, observa Sandro avec une grimace. Ils pointaient vers l'avant, plus attirants que jamais.

Elle lui sourit et il perçut la profonde sérénité qui baignait son regard. Tous ses problèmes semblaient s'être envolés.

— Et maintenant, monseigneur, dit-elle, je crois que je mérite un bain.

Elle se dirigea vers l'escalier et Sandro la regarda s'éloigner, bouche bée. Un bain ? Elle lui avait presque arraché le cœur, il avait failli se rompre les os pour elle et elle voulait prendre un bain ?

Frottant sa tête douloureuse, il pénétra dans l'atelier. L'air était saturé d'odeurs de peinture fraîche. Peut-être arriverait-il à la comprendre en voyant ce qu'elle avait peint durant sa réclusion.

Les toiles étaient appuyées contre les murs. Trois d'entre elles étaient toujours sur leur chevalet. Il en savait peu sur les peintres, mais n'ignorait pas qu'une toile demandait des semaines ou des mois de travail. Laura avait été incroyablement prolifique.

Incrédule et horrifié, il découvrit les œuvres de Laura. Toutes ses toiles représentaient les expériences et les émotions qu'elle avait vécues durant ces dernières semaines. Il y avait les deux *bravi*, armes brandies en avant, qui menaçaient le spectateur. Ce n'était pas un portrait banal, mais une représentation criante de vérité qui exprimait beaucoup plus qu'un moment tragique de la vie de l'artiste. Sandro en ressentit toute l'horreur et le désespoir.

Le tableau suivant montrait Gaspari, le jeune imprimeur dont Laura avait découvert le corps. Elle l'avait représenté une main posée sur le visage, ses yeux exprimant un étonnement sans bornes. Encore une fois, la toile défiait toutes les conventions. Il s'en dégageait une

émotion, un sentiment d'isolement et de consternation presque insupportables.

Le plus poignant de ses tableaux la représentait elle-même à bord de son navire, quand Marcantonio l'avait enlevée. Seul Sandro était capable de la reconnaître dans la silhouette échevelée enveloppée de tissus blancs qui se tenait sur le pont. Le jeu des lumières des torches sur les visages de ses agresseurs donnait un éclairage effrayant à la scène. Cette toile personnifiait la malveillance. La représentation de cet épisode frappa Sandro plus cruellement qu'il ne l'avait fait dans la réalité.

Il fixa longuement le tableau puis fit une constatation frappante : cette toile aurait plus de poids devant tous les juges et les prélats de la République que n'importe lequel des témoignages sous serment. Aucun homme ne pourrait la regarder comme une simple fiction, seule celle qui en avait vécu la terrible expérience pouvait en dépeindre l'horreur avec tant de réalisme.

Une dernière toile était tournée contre le mur. Au dos se trouvait la date du jour où il lui avait montré son atelier, du jour où elle avait disparu. Doucement, à demi effrayé de ce qu'il allait découvrir, Sandro retourna la peinture et recula pour l'admirer.

Le premier travail que Laura avait entrepris était une représentation du vieux bœuf dans la prairie. Elle avait choisi de le peindre à la tombée de la nuit. Le ciel, violet profond, s'obscurcissait jusqu'au noir. La lune pleine, pâle et radieuse, ressemblait à une perle incrustée. Elle n'avait pas épargné l'animal et en avait dépeint chaque cicatrice, chaque ligne osseuse, chaque imperfection jusqu'à sa corne brisée. Et pourtant, la toile n'inspirait ni pitié ni dégoût. Laura avait conféré à l'animal une étrange beauté, une noblesse fatiguée, un sens de l'orgueil et de dignité qui commandaient le respect.

Même aux yeux inexpérimentés de Sandro, c'était un chef-d'œuvre. Cette toile allait bouleverser le monde de l'art et ses plus grands maîtres. Qu'est-ce qui avait pu pousser Laura à choisir une bête aussi peu intéressante et vulgaire pour en faire le sujet d'une toile aussi remarquable ?

C'est alors qu'il découvrit que des mots avaient été gravés dans l'épaisseur de la peinture au bas du tableau. Il se pencha et lut :

Une vision de Sandro.

Laura bénit les Romains d'avoir inventé les bains et elle applaudit Sandro d'en avoir poursuivi la tradition. Chez lui, la salle réservée aux bains faisait ressembler celle du *ridotto* à un vulgaire borbier. La pièce ronde, surmontée d'un dôme, était entourée d'arches reliées entre elles par de somptueuses colonnes donnant sur

l'extérieur. La baignoire, une profonde piscine de marbre, était incrustée de mosaïques colorées. Une ouverture au plafond laissait pénétrer la lumière du soleil à son zénith et un hypocauste, cet ancien fourneau souterrain des villas antiques, gardait l'eau chaude aussi longtemps que durait le bain.

Soupirant de plaisir, Laura se lava avec un savon parfumé puis plongea la tête en arrière pour se rincer les cheveux.

— Alors, c'est agréable ?

Le ton sardonique de la question la fit se redresser immédiatement. L'eau chaude et savonneuse lui couvrait à peine le haut des seins. Elle sourit.

— Oui, monseigneur.

Il parut tout à coup embarrassé de se trouver là et arpena la pièce à grands pas alors qu'un tic faisait trembler ses tempes. Il n'avait pas remis ses manches et les lacets tombaient sur ses bras musclés. Elle aurait voulu pouvoir le dessiner ainsi, la chemise ouverte sur sa poitrine, ses bras puissants luisant de sueur et le visage empreint de sagesse, de lassitude et d'une immuable intégrité. Dessiner Sandro Cavalli serait beaucoup plus instructif que n'importe quel autre modèle masculin.

Il s'adossa contre une colonne cannelée.

— Je suppose que vous n'avez pas l'intention de vous expliquer.

— Mais... je prends un bain. Ça me semble assez évident.

— Vous savez parfaitement de quoi je veux parler, Laura. Ne vous esquiviez pas. J'ai supporté bien des insultes dans ma vie, mais je n'ai jamais été comparé à un vieux bœuf prêt pour le couteau du boucher.

— Oh ! Sandro. Je ne suis même pas sûre de me comprendre moi-même. Laissez-moi sortir et vous expliquer.

Pleine de remords, elle espérait pouvoir se faire pardonner. Posant un pied sur la marche, elle sortit de la baignoire. Les yeux de Sandro s'agrandirent puis rétrécirent alors qu'il commençait à comprendre ses intentions. Il était incapable d'imaginer à quel point elle le trouvait désirable et séduisant avec sa chemise froissée, ses bras nus et ses cheveux ébouriffés par le vent.

— Nous verrons ça plus tard, fit-il en tournant hâtivement sur ses talons, quand vous serez un peu plus décente. J'espère que vos explications seront convaincantes.

— Elle n'est plus dans le solarium, sire, répondit le valet. Le cuisinier m'a dit qu'elle avait mangé presque une miché de pain avec de la soupe. Après ça...

Il écarta les mains.

Sandro fronça les sourcils de contrariété.

— Fouillez encore sa chambre et son atelier. Et puis...

— Monseigneur, elle n'est certainement pas à l'intérieur par une journée pareille, intervint Yasmine d'une voix douce et posée. Vous devriez apprendre à regarder avec les yeux de Laura.

Impossible. Sandro trouvait une certaine satisfaction à savoir que jamais il ne pourrait, ni ne voudrait penser comme Laura. Abandonner ses vieux principes, agir comme son invitée fantasque, revenait à redevenir jeune et à croire à nouveau aux rêves les plus fous.

— Je suis capable de savoir ce que je dois faire ou ne pas faire, déclara-t-il.

— Comme vous voudrez, monseigneur. Mais n'oubliez pas qu'elle est restée enfermée des jours dans son atelier, poursuivit Yasmine.

En entrant dans son bureau, la belle Africaine était plus resplendissante que jamais. Elle incarnait toujours cette image de déesse mais la douceur et la sérénité accompagnaient désormais chacun de ses gestes. Le regard de prédateur avait disparu et ne restait dans ses prunelles sauvages que le contentement voluptueux d'un félin.

Etonnant, se dit Sandro. Laura ne s'était pas trompée.

Pourquoi n'existe-t-il pas de solution aussi simple pour nous ?

— Dites-moi seulement où elle est, jeta-t-il avec colère.

— Dehors, à prendre l'air, monseigneur. Je ne peux pas vous dire où précisément.

Sandro fouilla les jardins maintenant déserts sous la lumière douce de la fin d'après-midi. Il s'approcha des maisons des ouvriers et des paysans qui travaillaient dans l'exploitation. Dans une allée, des enfants dépenaillés se couraient après et leurs rires insoucients et gais lui firent penser à Laura.

Il marcha entre les pieds de vigne. Les petites grappes vertes poussaient leurs grains minuscules vers le soleil. Sandro fut étonné de la beauté et de la force que déployait la nature. Du haut de la colline, il vit la lumière rose et or du soleil se déverser sur le verger et illuminer les bourgeons floconneux de mille teintes précieuses. C'était

le seul endroit qu'il n'avait pas inspecté.

S'enfonçant entre les rangées de pommiers et de poiriers en fleur, il eut l'impression d'entrer dans une grotte blanche et dorée. La brise s'amusa des milliers de pétales qui tourbillonnaient avant d'exhaler en tombant un parfum si délicat qu'il ferma les yeux pour mieux s'en pénétrer.

Il sentit alors qu'un changement s'opérait en lui. Comme sous l'imminence d'une révélation, il s'arrêta quelques secondes pour goûter ce tressaillement inconnu. Après quelques instants d'une impatience inquiète et fébrile, il se remit en marche. L'air avait la douceur d'un sirop. Saturés de couleurs et d'odeurs, ses sens étaient en éveil, désireux, vibrants et impatients.

Il ne ressentit aucune surprise en la découvrant étendue sur l'herbe grasse au pied d'un pommier. Elle semblait endormie. Son visage reposait sur ses mains.

Dans sa chemise bleu ciel et son tablier blanc, ses cheveux noirs et brillants faisant sur l'herbe comme une cascade, elle ressemblait à une enfant. Les nuages de pétales voletant dans la lumière dorée rendaient la scène encore plus irréaliste. L'abondance de ses cheveux, la couleur tendre de ses paupières, la pâleur de sa peau et le rouge de ses lèvres généreuses, tout n'était que couleur et lumière.

Ne voyez-vous de beauté nulle part, monseigneur ?

Ah ! comme il en voyait maintenant. Sa gorge se serrait et lui faisait mal. Il ressentait cette beauté au plus profond de lui, mais n'en tirait aucune joie. Ouvrir son cœur à la beauté, c'était admettre qu'il était encore vivant, toujours jeune, brûlant de désirs et désespérément épris de Laura Bandello. Elle pouvait trouver de la joie dans la beauté mais pour Sandro, elle n'était que douleur, la douleur de savoir ses espoirs et ses rêves définitivement et depuis longtemps brisés.

Il fit un mouvement et soupira. Elle s'éveilla doucement et ses yeux bougèrent derrière ses paupières encore closes. Une aiguille lui transperça le cœur. Sa colère et son humiliation lui revinrent en mémoire.

— Laura.

Elle cligna des yeux, un sourire vague et rêveur s'étendit sur ses lèvres.

— Bonsoir, monseigneur.

Elle s'assit, posa ses mains à plat sur l'herbe et regarda la lumière jouer au travers des pétales.

— J'ai dormi tout l'après-midi.

Il attendit qu'elle se lève mais elle ne bougea pas.

— Surtout ne vous levez pas, lança-t-il avec impatience.

— Mais je n'y pensais pas.

— Ça m'aurait étonné.

Il s'assit à contrecœur. Il se sentait ridicule, comme un de ces aristocrates vaniteux posant pour une scène bucolique. Il avait passé l'âge d'être sentimental et ferait mieux d'en venir au fait avant qu'elle ne remarque sa faiblesse.

— Vous vous êtes épuisée en peignant autant.

Elle repoussa ses cheveux et découvrit la peau tendre et parfumée de sa nuque. Puis elle attrapa la gourde posée à ses côtés, la déboucha et but avec lenteur.

Fasciné, Sandro fixait les mouvements sensuels de sa gorge. Lorsqu'elle eut fini, elle s'essuya les lèvres d'un revers de manche.

— C'est du cidre, expliqua-t-elle. Il vient d'une barrique à la cave. Vous en voulez ?

Sandro but à son tour, frémissant à l'idée que ses lèvres se posaient là où s'étaient posées les siennes. Les petites bulles fraîches et douces apaisèrent la sécheresse de sa bouche et de sa gorge. Il reposa la gourde et regarda Laura.

— Que pensez-vous de mes toiles ? lui demanda-t-elle.

— Je ne suis pas bon juge, fit-il en s'éclaircissant la voix.

— Ce n'est pas ce que je vous ai demandé. Je veux savoir ce que vous en pensez, ce qu'elles vous inspirent, ce que vous ressentez en les voyant.

— Elles sont pour la plupart assez... déconcertantes.

Une ride creusa son front.

— C'est aussi ce que je pense.

— Alors pourquoi les avez-vous peintes ?

— L'art n'est pas seulement une affaire de nymphes et de grenadiers, monseigneur.

— Vos tableaux n'offrent pas les détails habituels.

— Je sais.

Elle posa un doigt sur sa lèvre inférieure.

— Je l'ai réalisé en travaillant sur eux. Je ne voulais pas peindre des "détails", comme vous dites. Je voulais seulement peindre... je ne sais pas... des sensations, des émotions.

— Vous y êtes parvenue.

— C'est vrai ? fit-elle en penchant la tête sur le côté. Quels sentiments avez-vous éprouvés ?

Sandro résista à l'envie de défaire les lacets de son col.

— Impudeur, jeunesse, violence.

Elle repoussa une mèche de cheveux derrière l'oreille.

— Ces tableaux vont certainement me coûter toutes mes chances d'entrer à l'Académie.

— Peut-être pas. Ils peuvent aussi vous valoir le titre de maître.

Lajoie illumina ses yeux.

— Vous le pensez vraiment ?

— C'est une possibilité.

— Alors vous les aimez ?

— Je vous l'ai déjà dit, répliqua-t-il d'un ton pincé, je ne mens jamais.

— Parfait.

Elle baissa la tête et lui jeta un regard timide.

— Je suis désolée que vous soyez en colère pour le bœuf.

Son commentaire lui rappela son humiliation.

— Vraiment ?

Elle entoura ses genoux de ses bras.

— Oui.

Elle ne supportait pas la tristesse qu'elle lisait dans ses yeux ni le déplaisir que lui causait sa toile.

— Je suis désolée de votre réaction, pas d'avoir peint cette toile. Ce n'est pas la même chose, monseigneur.

Sa main se crispa. Pendant une seconde, il eut l'air de vouloir la gifler. Mais Laura ne crut pas un instant qu'il fût capable de le faire. Sandro Cavalli pouvait lui briser le cœur, mais il ne lèverait jamais la main sur elle.

— Laissez-moi vous expliquer.

Elle aurait voulu fuir ce silence et la condamnation qu'elle lisait dans ses yeux.

— S'il vous plaît.

— Je ne vois pas ce que vous pourriez ajouter, cette peinture parle d'elle-même.

Elle fit courir ses doigts sur l'herbe grasse. Elle était fascinée par la beauté de cet endroit. Comment pouvait-il vivre dans un tel environnement et avoir le cœur si froid ?

— La toile parle, en effet, mais vous n'avez pas compris son message. Je n'avais pas l'intention de vous insulter.

— Vraiment ? fit-il avec ironie. Alors éclairez-moi, je vous en prie. Je brûle de vous entendre.

Laura scruta le visage aux traits nobles et fiers et plongea ses yeux dans les siens.

— Je l'ai fait pour exprimer les sentiments que vous m'inspirez.

— Alors, bravo ! C'est parfaitement réussi. Une vieille bête inutile, c'est exactement ce que je suis.

— C'est vraiment ce que vous avez vu ?

Son silence l'enhardit.

— Vous ne voyez pas la force, la noblesse, la dignité ?

Il toussa, hésita puis acquiesça.

— D'accord, vous avez raison. J'ai peut-être réagi un peu vite.
Mais je n'ai pas l'habitude de me voir représenté en bœuf.

Elle saisit l'opportunité qu'il venait de lui offrir.

— Laissez-moi faire votre portrait.

Elle se dressa vivement sur les genoux et se pencha vers lui.

— Vous voulez bien ?

— Non.

Sa réponse avait été rapide et implacable.

— Oh ! fit-elle en se rasseyant sur ses chevilles. Remarquez, je me doutais de votre refus.

Elle le regarda encore, nota la raideur de ses épaules et la ligne dure et pincée de sa bouche.

— Vous protégez bien vos sentiments, Sandro, murmura-t-elle.

— Que voulez-vous dire ?

Son regard plein de défiance, désormais familier, avait surgi dans ses prunelles en alerte.

— Il y a de la passion en vous, de l'enthousiasme, du feu et de l'excentricité. Mais vous gardez ces choses si profondément enfouies que très peu savent qu'elles existent.

— Oh, fit-il avec un sourire ironique. Et vous êtes, dans l'infinie sagesse et la perspicacité de votre grand âge, de ceux qui savent.

— Oui. Comme Titien et Aretino. Et Jamal, bien sûr.

— Je ne savais pas qu'il y avait tant de gens si bien informés des secrets de mon âme.

— Nous le sommes simplement parce que nous le voulons, fit Laura en s'approchant doucement, prête à prendre le plus grand risque de son existence.

Elle ne supportait plus ses interrogations ni son attente. Il avait juré que leur nuit au *ridotto* n'avait été pour lui qu'une leçon destinée à la détourner de son funeste projet. Mais elle surprenait parfois des regards ou des intonations de voix qui la troublaient. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander si, derrière son sens des responsabilités et sa distance, ne se cachait pas autre chose.

Elle leva la main et la posa sur sa joue. Sa peau était rêche sous la barbe naissante. Elle sentit un frisson traverser ses mâchoires contractées.

Il se tenait parfaitement immobile mais dans ses yeux dansait une lueur d'inquiétude.

— Que faites-vous ? demanda-t-il d'une voix grave.

Elle porta son autre main à son visage et s'approcha encore, fascinée par la façon dont ses yeux captaient la lumière du soleil déclinant.

— Vous ne comprenez pas les mots que j'utilise, monseigneur.

Vous ne comprenez pas le message de ma peinture. Peut-être comprendrez-vous cela.

Sans lui laisser une chance de répondre, elle se pressa contre lui et déposa un baiser sur ses lèvres. Il émit un bruit imperceptible, comme une plainte étouffée, mais ne la repoussa pas.

Laura accentua la pression de ses lèvres, les entrouvrit légèrement et le faible gémissement de Sandro s'épanouit en un soupir de passion. Cédant au brasier qu'elle venait d'allumer en lui, il la saisit presque brutalement et referma autour d'elle l'étau de ses bras. Ses lèvres s'emparant des siennes, il lui rendit enfin son baiser et elle lui répondit avec ferveur. Elle découvrit la chaleur humide et tendre de sa bouche et y goûta la douceur du cidre qu'il venait de boire. La tenant fermement plaquée contre lui, Sandro appuya sa bouche sur la sienne avec tant de passion qu'elle sentit sa tête basculer et son visage se tourner vers le sien comme une fleur se dresse et s'offre à la caresse du soleil.

Sa langue envahit son palais et se retira si rapidement qu'elle se sentit happée par la vague de désir qui la traversa instantanément. La sensation était si brutale, si entière et si captivante, qu'elle crut défaillir.

Sandro s'écarta immédiatement. Elle vit dans ses yeux l'effort surhumain qu'il faisait pour la repousser.

— Sandro, souffla-t-elle devant le combat qui se livrait en lui, ne t'arrête pas, je t'en prie.

— Arrêter ! répondit-il. Crois-tu que je sois fait de bois ?

Il défit le col lacé de sa chemise d'une main tremblante.

— J'ai perdu la raison, Laura. Plus rien ne compte. Je ne pourrais pas m'arrêter, même si tu le voulais.

— Je ne veux pas.

— Je pourrais te posséder à l'instant et ne jamais ressentir l'ombre d'un remords.

— Oh ! oui, Sandro, fais-le.

Avec un petit rire nerveux de délice, elle se jeta contre lui. Ses mains se posèrent sur ses épaules, son dos et elle sentit la tension de son corps s'envoler sous ses caresses. Qu'elle puisse l'apaiser l'emplissait de bonheur.

Sandro lui prit les mains et la dressa sur ses pieds. D'un geste tendre, il repoussa ses cheveux sur ses épaules et lui déposa un baiser sur le front. Son parfum était tellement voluptueux, sa peau si douce.

— Tu es une enfant, lâcha-t-il dans un dernier effort pour se contrôler.

— Si c'est ce que vous croyez, monseigneur, vous ne me connaissez absolument pas.

Oui, entre ses bras, elle était vraiment femme. Une femme

débordante de désir, impatiente et prête pour l'amour.

— Je ne peux pas t'épouser, poursuivit-il d'un ton solennel et en toute franchise.

Laura était stupéfaite qu'il pût croire qu'elle espérait le mariage. Les aristocrates n'épousaient pas de roturières. Sauf s'ils voulaient finir comme Guido Lombardo et Sandro avait bien trop d'orgueil pour une vie d'obscurité pauvre. Un mariage avec le puissant et respecté Sandro Cavalli était un rêve qu'elle n'avait jamais osé imaginer.

Elle rit.

— Je ne veux pas que vous m'épousiez, monseigneur. Je veux seulement que nous fassions l'amour.

Il relâcha sa respiration en un profond soupir de soulagement. Un rossignol lança son trille dans les arbres. Des pétales tombaient doucement sur ses épaules et dans ses cheveux.

Il s'éclaircit la voix.

— Ce n'est pas l'endroit pour... heu, ce genre de chose se fait d'habitude dans l'intimité d'une chambre.

Elle suivit des yeux un pétale qui roulait sur sa large poitrine.

— Ah ! oui ? Qui a décrété ça ?

Il chassa le pétale d'un mouvement contrarié.

— Moi.

— Ah ! le Sandro Cavalli officiel vient de parler.

Il lui offrit le bras.

— Nous y allons ?

Elle ignore son geste courtois. Elle ne voulait pas quitter le verger, lui donner l'occasion de se dérober, perdre la magie et l'intensité de cet instant. Une fois, juste une fois, elle voulait qu'il s'abandonne et perde le contrôle de lui-même.

— Non, répondit-elle.

Il leva un sourcil étonné.

— Non ?

— Nous resterons ici.

Souriant à l'idée de ce qu'ils allaient partager au cœur de cet endroit enchanteur, elle glissa rêveusement les yeux sur le tapis d'herbe et de flocons rose et blanc qui recouvrait le sol.

— Ici ?

Il avait l'air paniqué.

— Mais ça ne s'est jamais vu. Vous n'avez aucune pudeur ?

— Pas en ce qui vous concerne.

Elle s'approcha de lui et posa les mains sur sa poitrine. A travers le fin tissu de lin, elle glissa lentement jusqu'à son cœur battant et sentit sous ses doigts sa chair s'enflammer.

— Sandro, je veux que cet instant soit pour toi... différent des autres, qu'il soit particulier, que tu t'en souviennes éternellement.

Comme il semblait ne pas comprendre, elle poursuivit :

— Tu as de l'expérience, tu as eu des... maîtresses, sans doute nombreuses. Je n'ai connu aucun homme. Tout ceci est nouveau pour moi, je veux qu'il y ait au moins une chose que tu fasses pour la première fois aujourd'hui.

— Tu es..., commença-t-il.

Il posa ses mains sur ses hanches et remonta jusqu'aux courbes de ses seins.

— Tout est nouveau avec toi, Laura.

Il plongea son regard dans le sien et elle vit une douleur familière crispier brièvement ses traits.

— Tu es si... pure, tellement innocente. Je crois...

Elle le fit taire en posant un doigt sur ses lèvres.

— Arrête de penser. Tu es insupportable quand tu commences à réfléchir. Je ne veux qu'une seule chose, Sandro : toi. Alors cesse de philosopher.

— Empêche-moi, dit-il d'un ton pressant. Empêche-moi de réfléchir.

Elle passa ses bras autour de son cou et se dressa sur la pointe des pieds. Ils s'embrassèrent avec fougue et s'abandonnèrent enfin au rythme de leur passion. D'un geste, il dégagea son corsage de la ceinture de sa jupe et posa avidement les paumes sur les bouts de ses seins. Elle poussa un gémissement et, désireuse autant qu'impatiente, se pressa un peu plus contre lui. Il fit glisser sa chemise sur ses épaules et la débarrassa de sa jupe et de ses dessous. Elle fit un pas pour sortir des vêtements tombés à ses chevilles et sentit la timidité l'envahir. L'après-midi touchait à sa fin mais le soleil n'était pas couché et diffusait une lumière dorée. Elle s'était déshabillée pour Titien ; tous ses amis et ses apprentis avaient pu la voir durant ses séances de pose mais c'était différent. Les artistes, comme les modèles, éprouaient un détachement professionnel qui rendait la nudité en atelier insignifiante.

Avec Sandro, elle ne ressentait aucun détachement mais comme une brûlure et le désir inquiet et tremblant de savoir qu'elle lui plaisait. Ses joues s'empourprèrent.

Il la regarda comme s'il contemplait une vision céleste. Hésitante, timide, elle lui sourit.

— A vous, monseigneur, murmura-t-elle.

— Patience, *carissima*, lui souffla-t-il en l'attirant contre lui.

Ses mains, comme un vent tiède et sensuel, se posèrent doucement sur elle. Epousant et suivant la moindre de ses courbes, pressant sa chair palpitante, elles explorèrent les recoins de son corps et de son intimité avec une tendresse qui retenait son souffle dans sa gorge.

Laura avait un vague souvenir de la diatribe de Portia sur les façons ingénieuses de déshabiller un homme mais ses connaissances furent balayées par l'urgence de son désir. Ses doigts trouvèrent les boutons de son pourpoint et les défirent un à un. Le vêtement rigide résista mais Sandro l'aida à s'en débarrasser. Sa chemise aux manches lacées suivit aussitôt après, accompagnée des chausses moulantes et des autres sous-vêtements.

Superbe et orgueilleux, Sandro Cavalli, pilier de la République de Venise, se tenait nu devant elle. Il jeta un regard mélancolique aux vêtements pêle-mêle sur le sol.

— Non, lui dit Laura en croyant deviner ses pensées.

Elle n'aurait pas supporté d'attendre qu'il les plie soigneusement. Sandro rougit violemment.

— Bon sang ! Laura, je t'avais prévenu, je suis trop vieux pour...

— Tais-toi !

Sans plus se préoccuper de son embarras, elle le contempla tranquillement. Son corps portait les traces d'une vie de batailles et d'expéditions en mer. Il était tanné par le soleil, rude et musclé mais aussi élancé et souple. Il dégageait une extraordinaire impression de puissance et d'énergie. Il était beau. Il était parfait et elle le lui dit.

Il l'accusa de basse flatterie et elle dut lui prouver sa sincérité par un baiser qui les envoya tous les deux rouler sur l'herbe. Il s'étendit de tout son long à ses côtés et s'appuya sur un coude. Elle arqua son dos et se tendit vers lui. Sa main rencontra ses seins et, après les avoir saisis tous les deux, il n'en garda qu'un au creux de sa paume. Lentement, il baissa la tête et caressa la pointe de sa langue. Doucement, d'une pression légère mais précise, il fit croître le désir en elle jusqu'à ce qu'il devienne insupportable et qu'elle pousse à son oreille de petits gémissements haletants. Il posa alors la bouche sur son mamelon et aspira la pointe durcie entre ses dents. Et elle se sentit submergée par les mêmes sensations irrésistibles que le premier soir. Mais cette fois, elle ne craignait aucune interruption et ne se posait aucune question sur les motivations de Sandro.

Sans cesser de mordiller la pointe de son sein, il descendit la main sur son genou et remonta lentement vers le haut de ses cuisses. Lorsqu'il rencontra la douce toison de son sexe vibrant sous ses doigts, il ne put retenir un gémissement et, doucement, s'infiltra dans la tiédeur de sa chair. Son pouce décrivit un lent mouvement circulaire qui déclencha aussitôt en elle un tourbillon de sensations, dont la plus urgente - le désir de le toucher, de le sentir, de le posséder - explosa en elle comme une révélation.

Elle referma les mains sur lui, les fit lentement glisser vers ce membre dont elle ignorait tout et, toute haletante de désir entre ses

bras, l'emprisonna entre ses doigts fébriles. Il se convulsa sous sa caresse et, relevant la tête, lâcha un faible cri, comme s'il ne s'attendait pas à répondre avec tant de vigueur.

Il remonta le long de sa gorge en la mordillant puis attrapa le lobe de son oreille entre ses dents.

— Je n'en peux plus... Laura... je suis enflammé. Je ne voudrais pas te faire de mal...

— Tu ne m'en feras pas.

Elle lui mordit la mâchoire. Il ne pouvait pas lui faire mal, pas de cette façon, pas lui.

Il la prépara tendrement. Ses caresses furent précises, voluptueuses et, lorsqu'elle ne put supporter de l'attendre plus longtemps, ce fut elle, éperdue et vibrante, qui lui demanda d'entrer en elle. Il se glissa alors sur elle, lui prit la tête entre ses mains et l'embrassa profondément. Puis, la contemplant étonné et ému, il pénétra lentement en elle.

Elle sentit la résistance de son corps et releva les hanches pour aider le mouvement de ses reins. Elle sentit ensuite une sourde pression mais, grâce à ses caresses habiles et à son propre désir, aucune douleur ne vint troubler la magie de cet instant.

Il la regarda sans bouger.

— Qu'est-ce que tu vois ? lui demanda-t-elle dans un murmure.

— Le paradis.

Je t'aime.

Elle prononça ces mots avec les lèvres puis passa ses bras autour de son cou et leva la tête pour l'embrasser. Sandro ne put résister à la sensualité de cette invite et il la pénétra plus profondément. Son désir s'accrut encore et il se mit à bouger. Le rythme d'abord lent évoqua les battements profonds qu'elle sentait frémir en elle et irradier vers l'extérieur, la baignant de vagues de chaleur successives. Elle ne s'attendait pas à connaître de plaisir et sa surprise ajouta encore à l'euphorie voluptueuse qui l'envahissait.

Elle ne s'attendait pas non plus à aimer son premier amant.

Des sons brefs, saccadés s'échappèrent de ses lèvres comme si elle grimpait une colline en courant, toujours plus haut, toujours plus vite, dans l'espoir d'atteindre le sommet. Le rythme s'accéléra et elle perdit toute notion de la réalité autour d'elle. Le souffle soudain lui manqua, elle eut l'impression de planer dans un ciel d'azur au-dessus d'un gouffre vertigineux, puis sans crier gare, une explosion de couleurs et de sensations l'arracha au monde qu'elle connaissait.

Sandro s'arrêta. Son corps se banda comme un arc ; puis elle sentit les spasmes intenses par lesquels il se déversait profondément en elle. Ce mouvement raviva son extase. Elle eut l'impression de s'élever

au-dessus du sol, de flotter et de tourbillonner comme les pétales portés par le vent avant de redescendre doucement, apaisée, sereine...

Frappé d'immobilité, son corps toujours lié au sien, son visage enfoui dans la masse de ses cheveux, Sandro reposait sur elle. Il ne pouvait ni penser ni bouger. Il n'avait jamais fait l'amour de cette façon-là. Il n'avait jamais vécu de telles sensations. Jamais. Eût-il été un jeune homme de vingt ans, il n'aurait pu être plus fougueux, plus réactif, plus passionné. Devant l'ardeur de Laura, toutes les femmes qu'il avait connues n'étaient que des ombres pâles et insignifiantes. Laura, avec son cœur de femme et son corps de déesse, lui avait rendu sa jeunesse. Elle lui avait rendu la vie.

Elle lui avait dit qu'elle voulait que cette expérience soit différente. Elle ne savait pas à quel point elle avait obtenu ce qu'elle désirait. Il avait pensé en finir vite, la posséder sans réfléchir, prendre du plaisir et s'arrêter là. Il se rendait compte à présent à quel point il s'était trompé lui-même. Il était loin d'en avoir fini avec elle.

Horrié par les implications de cette réflexion, il releva la tête et embrassa doucement ses lèvres douces et humides. De la goûter de nouveau, abandonnée, confiante et désireuse raviva aussitôt son désir. Obéissant à la rare impulsion, il recommença à bouger en elle. Ses genoux s'enfoncèrent dans l'herbe épaisse et il planta ses yeux dans les siens. La brume de son regard somnolent et comblé se dissipa et il lut au fond de ses prunelles le désir, l'attente, le bonheur. Dès qu'il se mit à bouger, elle attrapa ses reins presque violemment et l'attira contre lui, suivant instinctivement le rythme de l'amour. Sandro s'étonnait de cette nouvelle performance.

Il ne se souvenait pas d'avoir jamais ressenti autant de désir pour une femme.

Les gémissements de plaisir puis les gémissements de Laura lui arrachèrent un cri rauque. Il savait qu'il prononçait son nom, qu'il lui murmurait des mots qu'il aurait préféré taire mais il avait totalement perdu le contrôle de ses émotions. Pour la première fois de son existence, il n'était qu'un être de chair et de sensations, et son plaisir se situait au-delà de toute raison, de toute logique. Pour taire le flot de paroles, il l'embrassa pendant ce qui lui sembla être une éternité. L'ultime vague de plaisir le submergea enfin. Il se détendit et glissa à ses côtés.

Elle respirait profondément. Ses mains vinrent se poser sur sa poitrine. Ses doigts jouèrent avec la toison qui recouvrait son torse. Il se disait avec vanité qu'il aurait voulu être jeune et se battre pour gagner son cœur.

— Sandro, commença-t-elle avant d'hésiter. Est-ce que c'est correct de... parler ?

— Pourquoi ça ne le serait pas ?

— Une part de moi-même a peur de parler. Peur que les mots ne changent... ne brisent ce qui vient de se passer entre nous.

Quelque chose a déjà changé, les certitudes d'une vie entière.

Il chassa cette pensée de son esprit. Sans réfléchir, il ramassa une poignée de pétales. Il leva la main et les laissa retomber sur sa poitrine, son ventre, ses cuisses.

— Je t'écoute, l'encouragea-t-il.

— Je n'aurais jamais imaginé, fit-elle en regardant sa main, je n'aurais jamais cru ressentir ce que j'ai ressenti.

Il grimaça un sourire puis pencha la tête. Soufflant doucement, il écarta quelques pétales qui retombèrent sur l'herbe.

— Tu as vécu six mois dans une maison close et on ne t'a jamais parlé du plaisir physique ?

— Bien sûr que si.

Il dispersa d'autres pétales et contempla fasciné le dessin qu'ils formaient sur sa peau.

— Ce que tu m'as fait vivre, Sandro...

Elle s'approcha de lui et ses seins effleurèrent sa poitrine.

— A quoi est-ce que tu t'attendais, Laura ?

— Je m'attendais à... d'agréables sensations, mais je n'aurais jamais cru qu'un tel feu me consumerait, que tes mains m'atteindraient au plus profond de mon être. Pendant un instant, je n'étais plus un être humain mais un esprit flottant dans un ciel immensément bleu et merveilleusement pur. Est-ce que c'est un blasphème ?

— Sans aucun doute.

Savait-elle seulement le cadeau qu'étaient pour lui ses paroles ?

— Je m'en moque. Mais, Sandro, ai-je perdu la tête ou as-tu ressenti la même chose ?

Il hésita. Jamais aucune femme ne lui avait parlé de cette façon. Faire l'amour était une chose. Une fois l'acte terminé, la plupart des gens détournaient les yeux et se rhabillaient en silence. Les convenances voulaient qu'on n'en parlât pas et que les amants fassent comme si rien ne s'était passé. Laura, à ce qu'il semblait, avait l'intention d'en parler ouvertement comme un critique d'un tableau. S'il admettait ce qu'il avait ressenti à ce moment-là, il serait perdu, prisonnier de son désir et son intimité si soigneusement protégée n'aurait pas plus de valeur que la poussière accrochée à ses pieds.

Il détourna les yeux.

— Les jeunes, fit-il en se levant pour se rhabiller, ressentent tout avec beaucoup plus d'intensité.

— C'est stupide.

Elle ramassa une poignée de pétales et lui jeta à la figure en riant. Elle semblait irréelle et mutine comme un lutin malicieux vivant

au royaume des fleurs. Voyant qu'il ne réagissait pas à sa taquinerie, elle haussa les épaules et s'habilla à son tour en silence.

Sandro faisait son possible pour ignorer sa présence et contenir les sentiments qu'il sentait bouillonner en lui. Il était désorienté, troublé comme un prisonnier qui retrouve la liberté après des années de détention. Dans la lumière dorée et bleue du crépuscule, Laura, aérienne et légère, semblait appartenir à un monde de rire et d'insouciance qui n'était pas le sien et où il ne pouvait la suivre.

— Sandro, je veux rester avec toi ce soir, fit-elle en lançant les cordons de sa jupe.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que tu souffriras, Laura. Nous souffrirons tous les deux.

— Comment peux-tu le savoir ?

— Je ne peux pas m'abandonner comme tu le fais, Laura.

Une vague de regrets et d'amertume déferla sur lui. Sa vie entière n'était qu'une succession d'opportunités manquées.

— C'est ça qui a conduit ma femme dans les bras d'un autre.

— Elle a eu tort d'accepter ton éloignement. Elle aurait dû se battre, insista Laura. Moi, je le ferai.

Elle se jeta sur lui et son enthousiasme faillit les renverser tous les deux.

— Tu ne comprends donc pas, lui dit-elle d'une voix redevenue grave, que je suis faite pour toi.

— Je croyais que tu étais née pour peindre.

— Alors j'ai deux raisons de vivre. Oh ! Sandro je ferai les plus belles peintures du monde et toi...

— Nous ne sommes pas faits l'un pour l'autre, Laura, l'interrompit-il. Tu dois le comprendre.

— Vraiment ? Alors dis-moi ce que signifient les mots que tu m'as murmurés à l'oreille quand nous étions si proches, que nos âmes semblaient s'être fondues en une seule ?

Mais il n'en gardait aucun souvenir.

— Un homme n'est pas responsable des mots qu'il prononce dans la flamme de son désir.

— Je croyais que tu ne mentais jamais.

— C'est vrai.

— Parfait, parce que tu m'as dit que tu m'aimais.

— Laura.

Le cœur serré, l'âme torturée, il la prit par les épaules et plongea les yeux au fond des siens.

— Je suis sûr que je le pensais au moment où je te l'ai dit. Tu es belle et incroyablement sensuelle.

Grâce à toi, je me suis senti de nouveau jeune et capable de conquérir le monde. Peux-tu m'en vouloir de t'avoir exprimé ma reconnaissance ?

Elle se raidit.

— Je ne savais pas que les hommes avaient l'habitude de remercier les femmes par des déclarations d'amour, fit-elle avec une ironie mordante.

— Les circonstances étaient particulières, Laura. Nous devons oublier ce qui s'est passé. Nos différences d'âge, de statut, nos caractères si opposés rendent un avenir ensemble totalement impossible.

Elle lui prit les mains et le regarda avec gravité.

— Notre différence d'âge n'est pas si grande et arrête de te prendre pour un vieillard au bord de la tombe. Et si l'avenir te fait peur, oublions-le, Sandro. N'es-tu pas heureux maintenant ? N'est-ce pas suffisant ?

Elle se dressa sur la pointe des pieds et approcha de la sienne sa bouche entrouverte. Sandro referma les bras autour d'elle et se laissa aller à la douceur de son baiser. Ses mains glissèrent le long de ses reins et, alors qu'il sentait son désir renaître, il la souleva entre ses bras. Même en la portant dans sa chambre, en la déshabillant et en lui faisant de nouveau l'amour, il savait qu'ils commettaient une grave erreur. Ils laissaient leur liaison s'enraciner dans leurs cœurs et leur chair alors qu'ils auraient dû se repousser, se fuir ; mais la douleur ne tarderait pas à se faire sentir, ça n'était qu'une question de temps.

Leur passion les coupa du reste du monde. Rien n'existait en dehors d'eux, de leurs longues nuits d'amour et des journées passées à attendre impatiemment le soir. Ils partageaient des regards complices au-dessus de la table du dîner et, assoiffés par leurs ébats sans fin, des rires heureux et insouciantes à la cave.

Sandro vivait dans un état de doux épuisement. Ce n'était pas la fatigue de son âge - avait-il vraiment pu croire qu'il était vieux ? - mais une torpeur agréable qui lui faisait oublier son exil, son bannissement de Venise et l'interdiction d'exercer son devoir de protection envers les citoyens de sa ville.

Tout cela grâce à Laura, se dit-il un jour alors qu'il paraissait au lit, nu sur ses draps défaits. Elle l'avait sorti de lui-même, lui avait donné un but au-delà de sa dévotion à la République de Venise.

Il attrapa une orange de Jaffa et enfonça le pouce sous l'écorce. Une écume de zeste lui mouilla la main et il pela lentement le fruit. C'était Laura, Laura qui lui avait appris le plaisir simple et sensuel de peler une orange sans couteau. Il arracha un quartier et mordit dedans avec avidité, savourant le jaillissement du jus dans sa bouche.

— Arrête, lui lança Laura en levant les yeux de son carnet de dessins. Tu me donnes faim.

— Excellente idée, répondit-il avec un sourire paresseux. Viens ici.

Elle serra son carnet contre sa poitrine et le menaça d'un doigt noirci par le fusain.

— Il m'a fallu une semaine pour te convaincre de poser pour moi. Tu ne crois pas que je vais perdre cette occasion pour une orange.

— Poser ? Parce que pour toi, c'est une séance de pose ça ? fit-il en posant les yeux sur son corps détendu.

— C'est une façon de parler.

Fronçant les sourcils de concentration, elle frotta le papier avec son doigt pour atténuer les traits de fusain qu'elle avait dessinés.

— Oh ! Sandro, poursuivit-elle sans quitter sa feuille des yeux, c'est la plus belle étude que j'ai jamais faite. Je vais peindre un magnifique portrait de toi.

— Je n'en doute pas une seconde. Dommage que personne ne puisse jamais l'admirer.

Elle traça quelques longs traits avec le bout de fusain qu'elle souligna ensuite avec un morceau de craie.

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

Il arracha lentement un autre quartier d'orange.

— Tu ne crois tout de même pas que je vais te permettre d'exhiber une peinture où l'on me voit dans le plus simple appareil ?

— L'art est fait pour être partagé.

— Pas cette fois, Laura.

Elle haussa les épaules avec indifférence et poursuivit son dessin sans parler. Sandro n'avait jamais passé un jour de sa vie au lit et il se découvrait heureux de cette paresseuse désinvolture. Devant l'intense concentration de Laura, la façon dont ses yeux l'observaient, devant l'habileté et la rapidité de sa main sur la feuille, il se prit à sourire. Il ne comprendrait jamais ce qu'elle pouvait trouver de fascinant à son corps plein de cicatrices. Il l'avait toujours considéré comme un mécanisme utile avec chacune de ses parties en bon état de marche. Il ne voyait rien d'extraordinaire dans sa large poitrine et la toison argentée qui la recouvrait, dans ses longues jambes musclées et noueuses ou dans ses larges épaules, l'une marquée de la blessure d'un sabre, l'autre affichant une marque brune et brillante d'un fusil qui avait raté sa cible. Malgré ces imperfections, Laura semblait le trouver fascinant - même lorsqu'elle ne le dessinait pas.

Il savoura le reste de son orange puis s'installa confortablement pour la voir travailler. Il s'était depuis longtemps réconcilié avec son génie et n'était plus effrayé par le pouvoir de son

travail. Complètement absorbée par ce qu'elle faisait, Laura le buvait des yeux puis les replongeait, embrumés de l'image qu'elle rendait sur la feuille étalée devant elle. Elle dessinait de la même manière qu'elle faisait tout le reste, avec une énergie inépuisable, une exubérance sans borne et une joie de vivre contagieuse.

Cette pensée réveilla en lui le souvenir de leurs nuits d'amour. Il n'avait jamais connu de femme aussi généreuse. Ses baisers comme ses caresses étaient inépuisables. Elle était audacieuse, aventureuse et ne manquait jamais de le surprendre et de l'enchanter. Elle aimait le plaisir et s'y livrait sans retenue, sans éprouver le besoin d'excuser son comportement. Elle était sensuelle, sans inhibitions et cela le ravissait. Elle était aussi créative en amour qu'en art et son imagination était contagieuse. Toute sa vie avait été gouvernée par des règles strictes et respectueuses des conventions. C'était dans le verger qu'il s'était, pour la première

fois de son existence, laissé uniquement guider par le plaisir.

Alors qu'elle poursuivait son travail, il la contempla avec ravissement. Elle portait une de ses longues robes de chambre. Le satin cramoisi, trop grand de plusieurs tailles, découvrait dans l'ombre de son échanture la naissance de ses seins. Ses cheveux défaits tapissaient ses épaules et son dos. Ses pieds nus étaient enroulés autour d'un pied de sa chaise et cette pose inhabituelle lui offrait une vue imprenable sur ses longues cuisses.

— Sandro, lui fit-elle d'un ton de reproche.

— Quoi ? Je n'ai pas bougé, se défendit-il.

Il vit dans ses yeux danser une lueur amusée. Il suivit son regard et rit de voir qu'en effet ses pensées nonchalantes avaient de nouveau éveillé son désir.

— *Carissima*, il n'y a qu'une façon de remédier à cette situation.

Il vit ses yeux s'embrumer et ses lèvres gonfler, mais elle serra contre elle son carnet comme un bouclier.

— Je devrais te dessiner exactement comme ça, en débauché que tu es !

— J'étais un parfait gentilhomme avant de te rencontrer.

— Alors heureusement que je suis là. Les parfaits gentilshommes sont ennuyeux à mourir.

Il feignit un bâillement.

— C'est moi qui commence à m'ennuyer. Les peintres devraient se limiter aux coupes de fruits ou aux épagneuls et aux faisans morts.

— Je t'en prie, Sandro, juste un moment.

Il lui tendit les bras.

— Viens là.

- Je veux finir mon dessin.
- Tu dessineras plus tard.
- Non.
- Non ?

Il se déplaça lentement comme un serpent glissant sur les draps et sortit du lit.

- Je ne crois pas.
- Tu n'es pas professionnel.
- Comme modèle ? C'est exact.

En deux pas il fut à côté d'elle et, oubliant sa curiosité, il mit de côté le fusain et les feuilles.

— Non, répéta-t-elle en s'écartant d'un saut pour se mettre hors de sa portée. Je ne...

Mais elle s'interrompit en riant aux éclats. Il venait de l'attraper. Il la souleva du sol et, riant lui aussi, la jeta par-dessus son épaule et se dirigea vers le lit. Elle lui martela le dos de ses poings fermés en hurlant.

— Barbare ! Hun ! Troglodyte ! Sauvage ! *Bestiaccio* !

Alors qu'il la jetait sur le lit et lui clouait les poignets au-dessus de la tête, ses protestations s'affaiblirent en petits gloussements et se turent définitivement quand il l'embrassa d'un baiser dévorant. Il n'aurait jamais cru qu'on pût rire en faisant l'amour.

Puis ils redevinrent brusquement calmes. La surplombant, tenant toujours ses poignets attachés, Sandro ouvrit la robe et plongea sur elle, sans se soucier de savoir si elle était prête à le recevoir et sans être étonné de découvrir qu'elle l'était.

Progressant en elle, il se pencha lentement et posa sur ses lèvres un baiser parfumé de l'orange qu'il venait de manger.

Avec un cri étouffé, elle releva les jambes et les noua autour de sa taille en renversant ses hanches pour s'offrir plus profondément à lui. De sa main libre, il s'empara de ses seins et les empoigna tour à tour avant d'en pincer délicatement les mamelons. Quand il sentit les pointes dures et dressées, quand il entendit les cris impatients et le souffle court, il y posa des lèvres avides. Le plaisir de Laura était si intense que le sien faillit l'emporter.

Non, il n'était pas de ces jeunes hommes inexpérimentés. Aussi doucement qu'il était entré en elle, il se retira, sourd à ses cris de dépit et d'impatience.

— Reste calme, lui murmura-t-il à l'oreille.

Puis il descendit le long de son corps de satin, gardant ses mains posées sur ses seins alors que sa bouche descendait encore, attirée par sa sombre et délicieuse odeur. Délicatement, sa langue entrouvrit et explora les tendres replis de chair. Elle eut trois petits hoquets rapides et brefs puis - les ongles enfoncés dans ses épaules - retint une seconde

sa respiration avant de le récompenser d'un cri puissant venu des profondeurs de son plaisir.

La surprise et la joie illuminaient son regard quand il revint en elle. Elle était chaude, humide et tremblante encore du plaisir qu'elle venait de recevoir. La sentant si totalement abandonnée et offerte, Sandro perdit le contrôle de lui-même. Avec un cri rauque et sauvage, il s'engouffra en elle de toute la force de ses reins, l'envahit et, sans entendre son cri d'extase, s'imagina que sa semence était absorbée par son corps et que cet acte les liait l'un à l'autre à jamais.

Elle attira son visage vers le sien et l'embrassa. Ses yeux s'emplirent d'étonnement. Il lâcha un rire léger.

— Le goût de l'amour, *carissima*.

Lorsqu'ils se désunirent, elle semblait comblée et si heureuse que Sandro aurait voulu que cet instant dure pour l'éternité. Il la tint contre lui un long moment. Il aurait voulu croire que leur passion était plus qu'une idylle passagère, plus qu'un rêve fou. Ils étaient hors du temps.

Un coup frappé à la porte les tira de leur indolence. Sandro enleva en grommelant la robe que portait Laura, la noua autour de lui et alla ouvrir. Il tâcha de ne pas sourire devant l'air stupéfait et choqué de son valet. Aucun de ses domestiques, à part son valet de chambre, ne l'avait vu autrement que parfaitement vêtu et voilà qu'il se tenait devant lui, dans une robe de chambre de fortune, les cheveux ébouriffés et les lèvres humides encore des baisers de Laura.

— Oui ? demanda-t-il. Qu'y a-t-il ?

— Un message pour vous, monseigneur.

L'homme lui tendit un épais papier plié puis s'éloigna en se grattant la tête de perplexité. Sandro retourna vers Laura en arrachant le sceau familial et fronça les sourcils en déchiffrant l'écriture en pattes de mouche.

— Qu'est-ce que c'est ? lui demanda Laura.

Il leva les yeux vers elle. Sa pose langoureuse et ses cheveux défaits lui ôtèrent toute pensée de l'esprit.

— Sandro ?

Il sursauta, sourit et s'éclaircit la gorge.

— C'est une invitation. Du marquis et de la marquise de Mantua. Ils donnent une soirée à leur villa demain.

Il s'arrêta avant de poursuivre.

— Je suppose qu'ils espèrent racheter la conduite de leur fils.

Elle serra la mâchoire et se raidit. Il devinait que, comme lui, elle avait oublié qu'un monde autour d'eux existait.

— Est-ce que... est-ce que tu vas y aller ?

— Nous irons ensemble, lui répondit-il sur une impulsion qu'il espérait ne pas regretter.

Elle écarquilla les yeux.

— Non, Sandro, je ne peux pas. Je ne conviens pas à ce genre de société.

— Ne dis pas de bêtises, Laura. Tu es charmante.

— Pour toi, peut-être, mais tu as des goûts étranges.

Il rit.

— Je ne veux pas les voir, Sandro. Comment le pourrais-je après ce que leurs fils m'ont fait ?

Il sentit une douleur lui transpercer la poitrine.

— Mon fils est du lot et tu m'as pardonné. Et les hommes qui t'ont torturée ont été bannis.

Il froissa le message, s'approcha du lit et la prit entre ses bras.

— Ne te cache pas à cause de ce qui s'est passé, Laura. Rien n'est de ta faute.

— Mais les gens ne penseront pas comme toi. J'ai été vendue dans une maison close, Sandro ! Ils diront que j'ai mérité ce que j'ai subi.

— Seulement si tu te caches et que tu les laisses croire ça.

— Tu... tu crois ?

— *Carissima*, dit-il en la serrant intimement contre lui et en l'allongeant sur le lit, fais-moi confiance.

Il s'approcha encore et lui murmura dans les cheveux.

— Tu vas les conquérir, Laura. Tu en as le talent.

— Tu crois ?

Elle tourna la tête et lui embrassa la joue.

— Oui, murmura-t-il alors qu'il sentait son désir renaître. Oh ! oui.

La salle de bal du marquis de Mantua inspira à Laura une sensation de crainte respectueuse et... un sentiment de danger imminent. Elle se tenait dans l'entrée du grand salon aux côtés de Sandro et admirait la voûte élevée du plafond ornée d'une fresque de Bellini, les arches de marbres, les superbes moulures dorées et les intimidants va-et-vient d'une noblesse éblouissante en grande tenue de soirée. A l'opposé de la simplicité classique de la villa de Sandro, la décoration de celle des Mantua était trop criarde et le salon beaucoup trop éclairé.

Ils furent accueillis par le fameux *triumverate* de Venise : Titien, Aretino et l'architecte Sansovino.

— *Divinissima !* s'écria Aretino de sa voix forte en grim pant les marches de l'entrée pour venir à leur rencontre. Quel plaisir et quelle chance de vous avoir ce soir.

Le poète étendit le bras pour englober la foule multicolore.

— Tu vois, comme tu ne viens plus à elle, c'est Venise qui vient à toi.

Laura reconnaissait, en effet, rassemblée dans l'immense salle, dans un mélange de parfums

coûteux, au milieu d'une cacophonie de voix, de rire, de cris, de verres entrechoqués et de musique douce, une majorité des représentants de la noblesse vénitienne.

Aretino la tira de sa contemplation en la serrant brusquement entre ses bras.

— Comment va ma *bellissima* ? Est-ce que notre ami vous traite avec les égards qu'exige votre beauté ?

Une violente rougeur lui monta aux joues. Aretino les regarda l'un après l'autre puis ses yeux s'illuminèrent.

— Incroyable ! brailla-t-il un large sourire aux lèvres. Je ne peux pas y croire ! Ils s'aiment !

Comme elle n'avait aucune honte de sa passion pour Sandro, Laura garda la tête haute et ne baissa pas les yeux.

— Bon sang, Pietro, fit Sandro d'une voix contenue, ferme-la !

Mais les invités les plus proches lançaient déjà des regards lourds et soupçonneux dans leur direction et derrière les éventails rapidement déployés, les commentaires ne se firent pas attendre.

Le duc d'Urbino, apparaissant près d'eux, jeta un regard méprisant à Laura.

— Nous voilà au moins fixés sur la raison de son intervention à la cession du Grand Conseil, lâcha-t-il plein d'arrogance. Elle a menti

pour protéger son amant.

Sandro fut si rapide que Laura ne le vit même pas bouger. Il avait déjà refermé le poing sur le col de la chemise du duc et l'attirait contre lui. A ses mâchoires serrées, Laura vit les efforts qu'il faisait

pour se maîtriser. Il parla d'une voix lente. Les mots sifflèrent aux oreilles d'Urbino.

— Encore un mot, Francesco et tu retrouveras ton cadavre flottant dans la Brenta.

— En tout cas, fanfaronna le duc alors que son visage était pâle comme un linge, c'est à cause d'elle que mon fils est en prison.

— Non, intervint la femme qui venait de surgir entre eux. Si *notre* fils, mon cher, est en prison c'est à lui et à lui seul qu'il le doit.

Laura regarda avec stupeur la duchesse d'Urbino incliner la tête devant elle.

— Les passions de la jeunesse peuvent être extrêmement dangereuses. Il est temps qu'Adolfo apprenne à se contrôler.

Elle prit la main de son mari comme une mère le ferait avec un enfant obstiné et l'emmena avec elle avant de lui verser un grand verre de marsala.

— Une femme pleine de bon sens, commenta Sansovino en attrapant Sandro par le bras. Plus tôt nous ferons taire ces bavardages, mieux ça sera. Lançons une rumeur sur Pietro.

Titien posa une main sur le dos de Laura et l'attira à l'écart des autres.

— Je suppose que c'est vrai.

— Oui, *maestro*. Mais j'aurais préféré que messire Pietro n'en avertisse pas la moitié de l'assemblée.

— Es-tu heureuse, Laura ? Est-ce vraiment ce que tu désires ?

— Oui.

Ce n'était pourtant pas tout à fait vrai. Elle' voulait Sandro pour elle seule et pour toujours. Mais c'était impossible et elle le savait.

— J'ai entendu dire que Sandro est très généreux avec ses maîtresses.

Laura ne bougea pas. Titien prit un verre sur le plateau du serveur qui passait et le lui tendit. Le pied du verre lui parut aussi froid que la glace.

— Ses maîtresses ?

Titien cligna les yeux de surprise.

— Tu sais, bien sûr, que tous les hommes ont une maîtresse, ou deux. Ou quatre, ajouta-t-il à voix basse.

Laura but une gorgée de vin mais sa fraîcheur n'apaisa pas sa gorge brûlante. Elle hocha la tête en feignant l'indifférence.

— Je me doute qu'il en a plusieurs.

— Il est veuf depuis très longtemps, Laura. Tu ne crois tout de

même pas qu'un homme comme Sandro Cavalli a pu vivre si longtemps comme un moine.

Elle songea à leurs nuits d'amour, à la vigueur de Sandro, à la fréquence de ses étreintes. Titien avait raison. La jalousie lui serra le cœur mais elle refusa de s'abandonner à sa poigne cruelle. Sandro ne lui avait rien promis. Il ne lui avait offert que la passion qu'elle désirait si ardemment et qu'elle avait réclamée. Elle était ridicule d'en attendre plus.

— Avez-vous appris quelque chose sur les peintures volées ? demanda-t-elle, pressée de changer de sujet.

— Non. Les subordonnés de Sandro n'ont trouvé aucune piste.

Laura frissonna. L'idée qu'un inconnu, un voleur, possédât des tableaux d'elle si intimes lui était insupportable.

— J'ai travaillé, *maestro*.

Elle avait peur tout à coup d'avouer à son professeur le bouleversement de ses méthodes de peinture.

— J'ai un superbe atelier.

— Sandro l'a aménagé pour toi ?

— Bien sûr. Vous vous trompiez à son sujet, *maestro*. Il comprend mon ambition. J'ai réalisé cinq tableaux.

Ses yeux s'écarrillèrent.

— Cinq ? J'en fais rarement autant en une année.

— Je sais. Ceux-là sont... différents. C'est le meilleur travail que j'aie jamais fait.

Il acquiesça et elle sut qu'il comprenait qu'elle parlait sans orgueil ni vanité.

— Si tu estimes que ton travail est bon, c'est qu'il l'est, ajouta-t-il. Tu auras besoin de ces nouvelles toiles.

Une appréhension assombrit le cœur de Laura.

— Que voulez-vous dire ? Avez-vous eu des nouvelles des maîtres de l'Académie ?

— Oui.

Titien lui prit la main et lui fit franchir la double porte de hauts miroirs qui séparait le salon d'une loggia. L'air frais de la soirée les enveloppa mais ne chassa pas la crainte qui habitait Laura.

— Ils ne m'ont pas acceptée, c'est ça ? demanda-t-elle en s'accrochant à toute une vie d'espoirs.

— Oui, répondit Titien. Ils ne t'ont pas acceptée, malgré toutes mes prières.

— Est-ce à cause de la pauvreté de mes peintures ? insista-t-elle en brûlant de le savoir. Ou parce que je suis une femme ?

— Aucun homme n'a osé mettre en cause la qualité de votre travail, répliqua Titien.

Laura frappa la rambarde de pierre en lâchant un juron. Elle

posa les yeux sur le ruban noir et scintillant de la rivière qui s'étendait au loin.

— Si c'était à cause de ma peinture, je pourrais tenter de me rattraper, travailler plus durement, faire mieux. Mais je ne peux rien faire contre mon sexe. Comment osent-ils me refuser parce que je suis une femme ?

— Je n'ai pas dit qu'ils te refusaient.

Elle vit naître un sourire au milieu de la barbe fournie.

— J'ai seulement dit qu'ils ne t'avaient pas acceptée... pas encore.

Sautant de joie, elle lui prit les mains et le fit tourner avec elle.

— Que dois-je faire ? Dites-le moi.

— Nous avons besoin de plus d'échantillons de ton travail.

— J'en ai.

Elle serra ses bras autour d'elle. Elle ne s'était jamais sentie aussi sûre d'elle, aussi pleine d'espoir.

Même la pensée des maîtresses de Sandro ne pouvait calmer le vertige de son impatience. Quand l'Académie l'aurait acceptée au rang des siens, elle aurait des commandes, elle serait libre et indépendante.

Elle n'aurait plus besoin de Sandro Cavalli.

Cette idée l'envahit de tristesse.

— J'emporterai tes nouvelles toiles avec moi demain.

Il regarda la fontaine de Neptune en se balançant d'un pied sur l'autre. Il semblait hésitant et embarrassé.

— Qu'y a-t-il ? lui demanda Laura.

— Est-ce qu'il y a une anatomie parmi tes tableaux ?

Laura avala péniblement sa salive. Si elle ne démontrait pas sa capacité à traiter le corps humain, elle n'obtiendrait pas son entrée à l'Académie. Elle songea aux nombreuses études qu'elle avait faites de Sandro. Elle l'avait dessiné de toutes les façons possibles : étendu au lit, debout et de dos devant une fenêtre, portant un toast, un verre de vin à la main. Il y avait deux jours qu'elle avait commencé à peindre. Elle avait reproduit son dessin préféré sur une toile soigneusement préparée et l'image qui commençait à prendre forme était impressionnante. Elle se dégageait de la toile comme la sculpture émerge de la pierre. Son travail, elle le savait, prouverait sans aucun doute qu'elle était non seulement capable de dessiner le corps humain mais qu'elle pouvait lui donner réalité, force et puissance.

— Oui, répondit-elle finalement à la question de Titien. Je suis en train d'en réaliser une.

Sandro s'était exprimé clairement sur l'exposition éventuelle de cette toile. Il avait accepté de s'y prêter mais ne voulait pas que son nu soit étalé aux regards, fussent-ils ceux des grands maîtres

de l'Académie. Laura comprenait son point de vue - Sandro était très jaloux de son intimité et elle

voulait la respecter - mais qui la comprendrait elle et qui respecterait son ambition ?

Titien retourna au salon.

— Fais-la moi parvenir dès qu'elle sera achevée.

Il s'arrêta devant l'entrée et se retourna vers elle.

— Tu réussiras, Laura. Je le sais.

— Réussir quoi ? demanda Sandro en sortant sur le balcon alors que Titien allait rejoindre ses amis.

— Oh ! Sandro, je suis tellement heureuse.

Elle se jeta dans ses bras.

— L'Académie a étudié quelques-unes de mes peintures. Titien est persuadé qu'après avoir vu les nouvelles, je serai admise.

— Je n'en ai jamais douté, Laura, répondit-il d'une voix contrainte.

Elle aurait voulu qu'il se réjouisse avec elle mais elle réalisa qu'il comprenait, comme elle, que son admission à l'Académie les éloignerait l'un de l'autre.

— J'aurai mon propre atelier à Venise, fit-elle. Je serai... indépendante.

Elle appuya sa joue contre sa poitrine.

— Sandro, est-ce que je vais te manquer ?

Il lui releva le menton et plongea ses yeux au fond des siens.

— Qu'en penses-tu ?

Sans attendre sa réponse, il l'attira contre lui avec une telle violence qu'elle dut courber le dos et s'agripper à ses épaules pour ne pas être renversée. Il se jeta sur ses lèvres avec avidité. Puis, tandis que ses mains s'emparaient de ses fesses, il la souleva de terre et la maintint fermement plaquée contre lui. Dès qu'elle avait senti ses pieds quitter le sol, Laura

s'était hissée à la rencontre du désir de son amant et avait enroulé ses jambes autour de ses hanches. La sentant intimement pressée contre lui, Sandro s'enflamma sans songer à rien d'autre qu'à la folie qui s'emparait d'eux avec tant de force.

— C'est moi qui lui ai appris ça, constata une voix de femme derrière eux.

Laura sauta immédiatement sur le sol. Elle s'écarta de Sandro et découvrit quatre belles femmes qui la regardaient. Celle qui venait de parler était rousse et menue.

La femme blond clair à ses côtés battait la mesure sur sa paume avec un éventail de soie.

— C'est peut-être vrai, Gioia, mais tu ne l'as fait qu'après que je t'ai dit qu'il aimait ça.

— Oh ! ça va, Barbara, pourquoi chipoter ? fit la plus grande en fixant Laura de ses beaux yeux en amande. Ne vois-tu pas que le nouveau joujou de Sandro est innocent comme l'agneau qui vient de naître ?

— Tu as raison, Ametta, fit la dernière. A peine sorti de l'étable.

— Comme c'est étrange, les interrompit Sandro en se caressant le menton. Je gardais de vous le souvenir de personnes raffinées et élégantes. Votre comportement prouve que la mémoire peut parfois jouer de mauvais tours.

Il parlait d'une voix maîtrisée mais Laura la sentait vibrante de rage. La violence étouffée transpirait par tous les pores de sa peau.

— Laura, fit-il avec une élégante courtoisie, laissez-moi vous présenter Mesdames Barbara, Gioia, Ametta et Alicia, d'anciennes... connaissances.

Ses maîtresses. Le cœur de Laura se transforma en pierre. Un jour, il parlerait probablement d'elle comme d'une ancienne connaissance.

— Quel plaisir, fusa Ametta en prenant Laura par la main et en l'attirant vers elle.

— Nous avons tant de choses en commun, renchérit Gioia. Venez, allons boire un verre à notre rencontre.

Sandro fit un pas en avant mais Laura secoua la tête. Elle ne craignait pas ces rapaces qui fondaient sur elle comme sur une proie. Et elle était terriblement curieuse de connaître ces femmes qui avaient eu l'affection de Sandro.

— Oh ! non restez là, monseigneur, lui dit-elle en imitant leur ton précieux et affecté. Je suis impatiente de découvrir vos... anciennes connaissances.

Dès qu'elles furent hors de la vue de Sandro, Gioia se tourna vers Laura avec un air mauvais.

— Non mais, pour qui est-ce que tu te prends ?

— Pour qui est-ce que je me prends ? répéta Laura en feignant l'étonnement le plus naïf. Mais pour personne d'autre que moi-même, Laura Bandello, comme Sandro vous l'a dit.

Puis elle la regarda avec une pitié condescendante et hocha la tête.

— C'est vrai, j'ai entendu dire que les femmes d'un certain âge avaient tendance à perdre la mémoire.

— Une chose que l'on ne risque pas d'oublier, ma petite, lâcha Alicia d'une voix acide, c'est ton impertinence.

Une horrible pensée frappa instantanément

l'esprit de Laura. Ces femmes l'épiaient peut-être depuis le jour où elle avait rencontré Sandro. C'était peut-être elles qui avaient payé

les *bravi* pour l'éliminer. Instinctivement, elle recula d'un pas.

— Tu nages aujourd'hui dans la félicité mais il te fera vite déchanter, l'avertit Gioia.

— Tu vois cet homme là-bas ?

Ametta désigna un vieillard, vêtu du costume de l'aristocratie écossaise, assis sur une chaise d'angle recouverte de velours, absorbé dans la contemplation du verre vide qu'il tenait d'une main tandis que l'autre reposait sur une canne.

— C'est le duc de Dinn. Fabuleusement riche.

— Je suis très impressionnée, fit Laura. Il est à vous ?

— Il se trouve que c'est mon fiancé.

Elles frissonnèrent toutes en même temps.

— Sandro a organisé l'affaire. Il s'occupe de trouver les trois autres.

— Oh ! je vois, fit Laura en jouant avec les perles qui ornaient son corsage. Quel dommage que vous ne puissiez trouver vos maris toutes seules.

Elle savoura leur stupeur béate.

— Ecoute un peu, espèce de morveuse, fit Gioia d'une voix sifflante, nous savons ce que tu es et d'où tu viens.

— Et où tu vas très vite retourner, ajouta Ametta.

— Le noble Sandro Cavalli est tombé bien bas, fit Alicia. Aller chasser les fausses vierges dans les bordels !

Ametta fit un geste de colère vers le vieux duc assoupi.

— Voilà ce qui t'attend si tu restes avec lui.

Etant donné les préjugés de Sandro et sa propre ambition, l'idée d'une liaison durable était une supposition plus qu'hasardeuse. Mais elle ne l'aurait jamais admis devant ces harpies déchaînées.

— Contrairement à vous, mesdames, fit-elle en leur tirant sa révérence, j'ai une carrière. Et je n'ai pas besoin qu'un homme s'occupe de moi.

— Oh ? Mais tu aimes les hommes. J'ai entendu dire que tu *satisfaisais tous leurs désirs*.

Laura espéra que la lumière des bougies avait masqué sa brusque pâleur. Même si elle l'avait domptée, la terreur de cette nuit-là continuait de la hanter. Elle toisa les quatre femmes avec insolence.

— Et moi, j'ai entendu dire que vous étiez incapable d'en satisfaire aucun.

— Ah ! vous voilà donc.

Aretino s'immisça dans le groupe en frappant des mains.

— Vous avez enfin fait connaissance. J'attendais ce moment avec impatience.

— *Bestiaccio*, ragea Alicia entre ses dents.

— Ah, Laura, je sais que Sandro vous a présenté ces charmantes dames mais je doute qu'il ait rendu justice à leur vertu - qui est remarquable pour des femmes de cet âge.

Elles disparurent dans un froissement d'étoffe furieux. Laura ferma les yeux et s'appuya contre la poitrine d'Aretino en lâchant un profond soupir de soulagement.

— Merci, messire Pietro.

— Oh ! mais vous n'aviez pas besoin d'être secourue, intervint une autre voix de femme. Vous avez été grandiose.

Laura ouvrit les yeux et les posa sur la jeune femme qui venait de la complimenter. Elle était d'une grande beauté. Ses cheveux étaient d'un brun soyeux et profond, elle était grande, élégante, avait des traits d'une très grande finesse et de profonds et doux yeux noirs. Son visage lui fut tout de suite si familier qu'elle en oublia les usages.

— Adriana ?

La fille de Sandro lui tendit une main pâle et fine.

— Beaucoup de gens me reconnaissent à cause de mon père.

— Je suis désolée, fit Laura en serrant la main affable, je ne voulais pas...

— Ce n'est rien.

Avec un petit signe de tête vers Aretino, Adriana conduisit Laura vers une table chargée de nourriture.

— Même si vous n'aviez pas porté l'une de mes robes, j'aurais compris que vous étiez Laura.

Laura rougit et baissa les yeux sur sa robe. Elle était de velours saphir et avait la taille haute. La soie la plus blanche apparaissait entre les bandes de ses manches à crevés et des perles fines étaient cousues en motifs élégants sur son corsage. Elle n'avait jamais rien porté d'aussi somptueux.

— Madame, je ne voulais pas abuser...

— Ne soyez pas ridicule, la coupa Adriana en riant. Et puis vous portez le bleu beaucoup mieux que moi. Le Tout-Puissant ne m'a donné qu'un corps et pas assez de temps pour porter toutes mes robes. Entre Franco et papa, j'ai assez de vêtements pour pouvoir vêtir tous les mendiants de Venise. C'est scandaleux.

Laura comprit vite l'affection qui avait fait vibrer la voix de Sandro les quelques fois où il avait mentionné sa fille. Adriana était tout ce que Marcantonio aurait dû être : franche, charmante, intelligente, généreuse.

— Merci, madame, je suis heureuse que cela ne vous dérange pas.

— Laura, lui répondit Adriana en lui prenant les mains. Rien de ce que vous pourriez faire ne me dérangerait.

Elle passa son bras sous le sien et l'entraîna avec elle à travers la salle. Elle saluait les nobles et les prélats en passant et s'arrêtait ici et là pour présenter Laura en des termes qui auraient flatté un saint. Seule Laura sentait le rire qui secouait sa compagne devant les mines stupéfaites de ceux qu'elles rencontraient.

Les liens qui unissaient Adriana à Sandro Cavalli et au fils du chef du Concile des Dix la paraît d'un statut privilégié parmi toute la noblesse de Venise. En montrant l'intérêt qu'elle portait à Laura, elle la haussait au rang de la plus grande respectabilité.

— J'apprécie ce que vous essayez de faire, murmura-t-elle sous un sourire figé. Mais ça ne marchera pas. Je suis une roturière, j'ai vécu dans une maison close et j'ai été enlevée par les fils de ces gens. Je ne veux même pas qu'ils m'acceptent.

— J'essaie simplement de vous rendre les choses plus faciles.

Elles atteignirent un endroit plus tranquille à l'écart de la foule. Laura ôta son bras de celui d'Adriana.

— Pourquoi ? lui demanda-t-elle.

— A cause de ce que vous avez fait pour moi. Vous voyez, je parle en égoïste, mais je ne vous mentirai pas.

Laura perçut dans les mots d'Adriana l'écho de ceux de Sandro.

— Qu'ai-je fait pour vous ?

Adriana éclata de rire.

— Vous m'avez donné le père que j'ai toujours rêvé d'avoir.

— Je ne comprends pas.

— Vous l'avez transformé. Je l'ai toujours connu sévère et exigeant. Je ne l'ai pratiquement jamais vu sourire et certainement jamais entendu rire. Et maintenant, regardez-le.

Elle fit un geste vers lui. De l'autre côté de la salle, Sandro avait passé un bras autour des épaules de Titien, l'autre autour de celles d'Aretino et les trois hommes chantaient de toute la force de leurs poumons. Le visage de Sandro était éclatant, ses yeux brillaient et son attitude était parfaitement détendue.

— Je l'ai toujours considéré comme un vieil homme même lorsqu'il était jeune. Vous lui avez apporté la jeunesse.

Les larmes envahirent ses yeux.

— Tout à l'heure, lorsque vous étiez sur le balcon, il a dansé avec moi pour la première fois de sa vie. Et il... m'a dit qu'il m'aimait.

— Bien sûr qu'il vous aime. Il l'a toujours fait.

— Il ne me l'avait jamais dit. Pas une fois jusqu'à ce soir.

— Peut-être que son éloignement de Venise lui a été bénéfique.

— Arrêtez de chercher d'autres raisons, fit Adriana. Tout s'est passé grâce à vous. Le jour où il est tombé amoureux de vous, il a été transformé.

— Il n'est pas amoureux de moi, fit Laura rapidement et avec franchise. Il le nie et il a raison. Une histoire d'amour rendrait tout...

Elle s'interrompt pour trouver le mot juste.

— Impossible.

— Eh bien ! c'est trop tard. Il vous aime. N'importe qui peut s'en rendre compte.

— Alors ses sentiments vont changer très vite.

— L'amour véritable ne change pas, il ne fait que croître et se renforcer.

— Pas cette fois.

D'une voix grave, déchirée, Laura expliqua le dilemme du tableau qu'elle n'avait pas encore achevé.

— Il faut que je présente le nu de Sandro à l'Académie si je veux être admise.

— Est-ce que cela a tant d'importance à vos yeux ? lui demanda Adriana. Vous risqueriez l'amour de mon père pour gagner votre titre à l'Académie ?

— Je ne suis que sa maîtresse.

Laura se détournait.

— N'ai-je pas le droit d'avoir mes propres espoirs et une ambition ?

Adriana lui mit la main sur l'épaule.

— Je vous comprends. Et je suis sûre que vous avez raison. Envoyez cette peinture, Laura. Il sera bon pour mon père de faire passer l'amour avant l'orgueil.

Laura secoua la tête.

— Votre père, répondit-elle avec tristesse, ne choisira jamais l'amour.

Le cœur battant, Laura gardait les mains posées sur les yeux de Sandro alors qu'elle le guidait dans son atelier.

— Encore quelques pas, lui dit-elle.

L'atelier avait l'air étrangement vide depuis que Titien était venu prendre les cinq peintures qu'il présenterait à l'Académie. Il les avait trouvées d'une originalité stupéfiante. Laura était contente que ses toiles soient parties. En les peignant, elle s'était débarrassée de ses cauchemars. Ils appartenaient maintenant au passé et ne pourraient plus l'atteindre.

Sa "vision de Sandro" lui manquait. Ou lui manqua jusqu'à ce qu'elle eût achevé son portrait.

— Alors ? demanda-t-il la voix teintée d'une bonne humeur impatiente.

Elle se mit derrière lui et le plaça devant le chevalet.

— Promets-moi quelque chose, murmura-t-elle en appuyant sa

joue contre son dos, rassurée par le rythme régulier des battements de son cœur. Promets-moi de bien regarder la peinture - vraiment bien - avant de décider si tu aimes ou non mon travail.

— Est-ce que c'est si mauvais ?

— Non, répondit-elle avec certitude. C'est très bon ! Mais tu dois prendre le temps de l'apprécier.

En essayant de contenir le tremblement de ses mains, elle les enleva de ses yeux et revint devant lui pour guetter sa réaction.

Sandro cligna des yeux et aperçut la toile. La peinture s'empara immédiatement de lui et l'envoûta. Bien que son esprit se rebellât devant l'outrage, il savait avec une conviction terrifiante qu'il avait sous les yeux la meilleure toile qu'elle eût jamais faite.

Et il la détestait.

Elle l'avait peint devant une fenêtre, son épaule appuyée contre l'embrasure et un genou relevé, le pied posé sur le rebord. Elle avait choisi de peindre la scène de nuit. La seule source de lumière venait de la brume laiteuse que la lune déversait à travers la fenêtre ouverte et qui semblait se répandre sur lui comme l'eau d'une cascade. Les détails de la chambre disparaissaient dans l'ombre, de sorte que les yeux du spectateur étaient rivés sur l'homme. Il se tenait debout dans la plus absolue des nudités.

Elle avait commis l'impensable, elle avait violé toutes les pratiques et l'avait représenté exactement tel qu'il était et non tel qu'il aurait aimé se voir. Elle avait parsemé ses longs cheveux ébouriffés d'éclairs d'argent. Elle avait laissé l'ombre et la lumière souligner la vérité de ses traits et de son âge. Avec un oeil implacable et inflexible elle avait relevé et rendu la moindre des cicatrices de son corps.

Son visage était dessiné de profil. La ligne dure de sa mâchoire s'adoucissait et lui conférait un air contradictoire aussi féroce que rêveur. Le spectateur se demandait quel événement avait pu plonger le personnage dans cet état à la fois de tension et d'abandon. Venait-il de quitter le lit de sa maîtresse ou était-ce un guerrier à la veille d'un important combat ? Ses pensées étaient-elles chamelles ou spirituelles ? Etait-il homme ou dieu ?

La gorge de Sandro se serra. Elle lui avait volé son âme, avait étalé sa nudité la plus intime aux regards du monde entier. Et puis, au cas où il y aurait eu le moindre doute, elle avait inscrit son surnom au bas de la toile : *Il Signore di Notte*. Lui, Sandro Cavalli.

— Alors ? demanda-t-elle dans un souffle
comme si elle avait retenu sa respiration tout ce temps. . '

— C'est...

Il s'éclaircit la voix.

— C'est comme le bœuf.

— Tu détestes le bœuf.

— Oui, répondit-il en se sentant tout à coup fatigué et vaincu.
Je déteste le bœuf.

— Ça ne m'étonne pas.

Elle parlait d'une voix hachée, nerveuse.

— Très peu de gens apprécient leurs portraits. Pour dire la vérité, je suis presque soulagée que les peintures que Titien a faites de moi aient disparu. C'étaient des chefs-d'œuvre mais je ne les ai jamais aimées.

Il la regarda avec étonnement.

— Comment peux-tu ne pas les aimer ? Elles sont rayonnantes.
Elles montrent l'âme du sujet.

— Comme celle-ci montre la tienne.

Malgré ses doutes et loin de verser dans l'autosatisfaction, il était obligé de reconnaître que l'honnêteté absolue du portrait lui inspirait un véritable sentiment de respect.

— N'oublie pas ta promesse, lui rappela Laura. Ne décide pas maintenant.

— Et quand pourrai-je décider ?

Elle attrapa nonchalamment un pinceau neuf sur sa table de travail.

— Oh ! quand tu m'auras laissé une chance de regagner ta sympathie.

— Vraiment ? Et comment vas-tu t'y prendre ?

— De la même manière, commença-t-elle en défaisant la rangée de boutons qui fermait son pourpoint, que j'ai peint le tableau.

Elle glissa une main sous le col de sa chemise. Sa peau frémit sous ses doigts. Le pourpoint et la chemise s'envolèrent.

— Et... comment as-tu fait ?

— Vous avez les traits les plus énergiques et austères que j'aie jamais vus, monseigneur. Pour bien les reproduire, j'ai employé un pinceau en soie de marcassin et je les ai sculptés autant que je les ai peints.

D'une main adroite, elle le débarrassa de ses pantalons. Il sortit de ses bottes et de ses vêtements sans s'en apercevoir.

— Et pourtant, murmura-t-elle alors qu'il sentait le souffle tiède et humide de sa respiration contre lui, il y a en toi une tendresse que je n'ai pu montrer qu'en la mélangeant avec ça.

Elle prit un autre pinceau et traça de petits cercles concentriques autour de son nombril avant de le faire descendre lentement, avec sensualité sur son ventre.

— Il est fait, expliqua-t-elle, du poil de martre le plus fin.

— Ah ! soupira-t-il en serrant les dents alors qu'elle se servait du pinceau pour tracer un invisible dessin sur sa chair.

Après avoir quelque temps voyagé sur son ventre, la petite brosse du fin et précieux pelage vint tourner autour de son membre viril, prit la mesure de son désir, suivit un chemin jusqu'à ses hanches pour arriver enfin à la courbe nerveuse de ses reins.

— Laura...

Mais il ne savait déjà plus ce qu'il voulait lui dire.

Aucune femme n'avait jamais captivé un homme avec autant d'adresse. Son code de conduite était riche et détaillé, il savait quelle attitude adopter en n'importe quelle circonstance, mais il ne connaissait aucune règle capable de dicter son comportement à un homme livré aux mains d'une femme armée d'un pinceau.

— Tu penses encore, le gronda-t-elle. Je le vois à la ride qui se creuse là.

Elle posa le pinceau sur l'endroit en question.

— Toujours entre tes sourcils. Ne pense pas à ce qui va suivre. Laisse-toi guider par ton cœur au moins une fois dans ta vie.

Il eut un frisson involontaire.

— Encore un peu et mon cœur va perdre...

Sa voix s'étouffa et il la serra contre lui. Il était incroyablement facile de succomber aux charmes insolites de Laura et particulièrement pour un homme qui n'avait jamais, avant de la connaître, agi selon ses seuls désirs.

Il la déshabilla en une seconde, lui prit le pinceau des mains et la tortura délicieusement à son tour par des caresses excitantes et légères jusqu'à ce qu'ils s'effondrent dans le nid qu'avaient formé leurs vêtements sur le sol. Il l'aima avec une violence et une sauvagerie qui ne souffrirent aucun sursaut de conscience ni d'honneur. La réponse radieuse et impudique que lui offrit Laura l'encouragea et ils furent pris dans un tourbillon furieux de vêtements, de couleurs éclatantes et de sensations enivrantes qui les laissa épuisés, ivres de plénitude et moites de transpiration.

— Alors, finit-elle par dire en posant son menton sur sa poitrine, que penses-tu de cette toile ?

Il tourna la tête vers le chevalet et posa les yeux sur l'homme inquiétant, nu et rêveur, qui contemplait la nuit dans l'ombre. Cette peinture révélait trop de choses. Elle le connaissait trop bien et cela l'effrayait parce qu'elle était la preuve de l'ascendant qu'elle avait sur lui.

— Je suppose que tu m'as donné une certaine... puissance, finit-il par admettre.

Un sourire éclaira le visage de Laura.

— C'est vrai, n'est-ce pas ? Sandro, c'est la meilleure peinture que j'aie jamais faite. Les autres n'étaient qu'une ébauche, mais celle-ci... celle-ci prouve que je l'ai.

- Que tu as quoi ?
- Le don, la magie.
- Oh ! oui, Laura, tu les as.
- Alors ça suffit.
- Ça suffit pour quoi ?
- Pour que l'Académie m'accepte parmi les siens.

Un long serpent glacial et mordant s'enroula lentement au creux de l'estomac de Sandro. Il la rejeta violemment et se releva pour enfiler ses vêtements avec des mouvements brusques et maladroits. Elle se leva à son tour et le regarda avec circonspection.

- Qu'y a-t-il, Sandro ?

— Alors voilà la raison de tout ce petit jeu, fit-il d'un ton cinglant. Tu croyais me bernier et me soumettre.

Il vit ses traits s'affaïsser.

— Non ! Mais je dois présenter cette toile à l'Académie. Ils ne m'accepteront pas sans elle.

- Fais-en une autre.

- Ce doit être celle-ci.

- Alors donne-lui le visage de quelqu'un d'autre.

— Je ne peux pas, Sandro et tu le sais. Il n'y a qu'un visage pour ce corps. Le tien. N'importe quoi d'autre serait un mensonge et je ne peins que la vérité.

Elle regarda son portrait. L'amour qu'il lut dans ses yeux lui pinça le cœur et le fit réfléchir. Était-ce lui qu'elle aimait ou l'image de lui qu'elle avait créée sur la toile ?

- Je ne te laisserai pas faire.

Il fit un mouvement de colère vers le chevalet.

— Comment penses-tu que je vais me sentir, Laura, quand tout Venise aura les yeux sur moi ?

— C'est un portrait plein de noblesse. Il est honnête. On le regardera avec respect.

- Ah ! s'exclama-t-il avec une cruelle ironie, le respect.

Il succomba à la colère qui s'empara de lui. Elle ne l'avait séduit que pour atteindre son but. Il voulait se venger, la punir de lui avoir fait croire qu'elle l'aimait.

— C'est exactement ce dont j'ai besoin maintenant, n'est-ce pas, Laura ? Parce que j'ai tout perdu. Banni de Venise, vivant avec une putain...

Le regard horrifié qui se peignit sur son visage l'arrêta aussitôt. Il comprit immédiatement qu'il était allé trop loin, qu'il l'avait blessée trop profondément. Comme un animal acculé, il s'était rebellé, avait donné des coups et lâché des paroles blessantes dans le seul but de faire mal et de réduire le cœur de Laura en morceaux.

- Laura, fit-il d'une voix rauque, ce n'est pas ce que je voulais

dire.

Elle était d'une pâleur de linge et ses grands yeux le fixaient comme deux immenses lacs de détresse où se noyait son visage défait. Elle se retourna, fit quelques pas en trébuchant et se cogna contre sa table de travail. Lorsqu'elle fit demi-tour, elle tenait un petit couteau de peinture entre ses doigts.

Sandro se raidit. Elle allait se jeter sur lui et lui faire ravalier ses paroles à coups de couteau. Il recula, les mains prêtes à parer le premier coup. Elle ne semblait pas le voir. Avec un cri de douleur, elle se précipita vers le chevalet et brandit son couteau au cœur de la toile.

— Non !

Son cri lui échappa alors qu'il se précipitait pour retenir son bras qui s'abattait déjà.

— Laura, que fais-tu ?

— Je n'aurais jamais dû peindre ça, répondit-elle d'une voix entrecoupée de sanglots.

Il l'attira contre lui et sentit sa douleur la traverser comme une lame de fond. Ses doigts serraient convulsivement le couteau.

— Lâche-le, Laura, lui dit-il doucement. Nous sommes tous les deux... à bout.

Le couteau tomba sur le sol.

— Tu as raison, répondit-elle, les épaules effondrées. Bonne nuit, Sandro. Dors bien.

Il la laissa partir, le cœur serré par la faiblesse et la lenteur avec lesquelles elle quitta l'atelier et s'éloigna. Il aurait voulu la suivre, mais il savait qu'il était trop tard et qu'il ne pouvait effacer les mots qu'il avait prononcés.

Il regarda de nouveau la toile et un faible juron lui échappa. C'était un chef-d'œuvre et il lui permettrait de remporter son élection à l'Académie.

S'il la laissait le présenter. S'il rabattait son orgueil et se laissait mettre à nu devant tout Venise.

Pourquoi était-ce si important pour elle ? Ils étaient heureux ici, seuls, ensemble à passer leurs journées à faire l'amour et à partager des repas agréables en compagnie de Jamal et de Yasmine. Cette vie à la propriété ne lui suffisait donc pas ?

Non. Il devait le reconnaître. Elle voulait plus que cela. Comme lui. Son bonheur était chimérique, comme celui d'un oiseau en cage et ce n'était qu'à cause de sa propre résistance qu'elle restait là, parce qu'il ne connaissait aucun autre moyen de la retenir.

Cette vérité le frappa avec la violence d'un éclair. Sa peur, son obsession, réalisait-il brusquement, étaient au cœur du dilemme. La laisser présenter la toile à l'Académie, c'était la perdre, lui ouvrir les portes du royaume fermé et inaccessible des peintres célèbres. Les

commandes pleuvraient sur elle et elle serait trop occupée pour lui.

Alors que si elle restait au stade d'apprentie, elle n'avait aucun moyen de subsistance. Elle dépendrait de lui, elle lui appartiendrait.

Les mots qu'il avait dits à Jamal lui revinrent en mémoire.

Si tu la libères et qu'elle te quitte, c'est qu'elle n 'avait jamais réellement été tienne.

Comme il avait été sage et comme il avait été prétentieux. Il comprenait maintenant la panique de Jamal à la pensée de donner sa liberté à une femme qu'il aimait éperdument.

Sandro contempla son portrait si intime et si vrai et se sentit broyé par cette contradiction. Accéder à la demande de Laura et... la perdre. Ou la refuser et la garder près de lui.

Laura se réveilla au milieu de la nuit. Après avoir quitté Sandro, elle était partie dans sa chambre et s'était allongée sur son lit. Désespérée, elle avait fixé le plafond des heures entières et avait fini par sombrer dans un sommeil de plomb. En se réveillant, elle ne sentit aucun soulagement à sa détresse. Les mots amers de Sandro l'accablaient toujours de leur cruelle vérité. *J'ai tout perdu. Banni de Venise, vivant avec une putain...*

La chambre lui était étrangère. Elle n'y avait plus dormi depuis des nuits. Sandro lui avait offert son lit et elle avait stupidement cru qu'il la laissait s'installer dans sa vie. Nouant un déshabillé de soie jaune sur elle, elle quitta la chambre et, pieds nus, se dirigea vers son atelier. La lumière et les ombres de la lune jouaient dans la grande pièce déserte.

Elle se dirigea vers le chevalet pour regarder encore sa toile et tâcher de comprendre les raisons de la haine de Sandro. Elle y avait mis tout son cœur et toute son âme et le résultat l'avait offensé.

Elle recula d'effroi et d'incrédulité. La toile avait disparu !

Comment avait-il pu ? se demanda-t-elle révoltée. Ce portrait illustrait le meilleur de son talent. En lui dérobant sa toile, Sandro lui arrachait son avenir, lui volait toutes ses chances d'indépendance, la réduisait à néant. Mais pourquoi, pourquoi avait-il fait ça ? Voulait-il la détruire ? L'avait-il seulement cachée ?

Pressée par une angoisse incontrôlable, elle quitta l'atelier et fouilla la maison de fond en comble. Mais elle dut se rendre rapidement à l'évidence, si sa toile avait disparu, Sandro était introuvable.

Je sais où il est allé.

Laura relut le message sur l'ardoise de Jamal et leva les yeux sur son visage grave. Elle se tourna incrédule vers Yasmine qui la tenait serrée contre elle. Laura était venue les tirer de leur paisible sommeil

pour leur raconter ce qui s'était passé.

— Il dit qu'il sait où est allé Sandro, répéta-t-elle à Yasmine.

— Alors c'est qu'il le sait, lui répondit Yasmine en lui séchant ses larmes. Ils sont comme deux frères.

Laura se redressa et attrapa Jamal par le bras.

— Où ? Où est-il allé détruire ma peinture ?

Pas la détruire.

— Comment le savez-vous ?

— Parce qu'il connaît Sandro, intervint Yasmine.

Jamal lui tendit de nouveau son ardoise.

Il est allé à Venise. Il est fou d'amour.

La fatigue, le chagrin et le désarroi firent renaître les larmes dans les yeux de Laura.

— Pourquoi ?

Pour porter votre peinture à l'Académie.

Elle s'adossa contre le montant du lit.

— Non, c'est impossible.

Jamal secoua la tête avec énergie pour lui affirmer le contraire. Une vague de panique s'empara immédiatement de Laura.

— Non ! s'écria-t-elle affolée, il ne faut pas ! Il n'a pas le droit d'entrer à Venise. Si on le trouve...

Elle posa un regard horrifié sur Jamal qui lui tendit son ardoise.

Qu'Allah le préserve.

Sandro priait pour ne pas être remarqué. Porter lui-même le tableau à l'Académie était suffisamment humiliant pour ne pas subir en plus l'affront d'être appréhendé alors que la ville lui était interdite.

Il remonta le grand col de son manteau et se dit qu'il avait peu de chance d'être reconnu. La brume matinale enveloppait la ville et étouffait les bruits de ses pas sur le pavé. Comme un voleur, il était entré dans l'Académie par la cave et avait localisé dans la demi-pénombre la galerie où étaient entreposées les autres toiles de Laura. Même dans l'obscurité, la puissance de ses œuvres le frappa. Réunies, elles montraient avec plus de force encore l'existence d'un véritable génie. Les mains tremblantes, il ajouta aux autres la dernière de ses œuvres, son âme et son corps mis à nu. Il imagina la stupeur des grands maîtres de l'Académie lorsqu'ils découvriraient cette œuvre.

Sandro traversa le *Pescaria* alors que les pêcheurs commençaient à peine leur journée de travail et se dirigea vers le bateau qui l'attendait. Il avait donné des ordres à son capitaine pour qu'il se tienne prêt à lever l'ancre.

Un groupe de sergents, après une nuit d'ivresse, traversait la place en titubant. Sandro resserra le col de son manteau et accéléra le pas. Un des soldats le regarda avec curiosité. En passant

devant l'église de San Rocco, les cloches se mirent à sonner. Des veuves en noir se hâtaient silencieuses vers la première messe de la journée. L'une d'elle le heurta et, pendant une seconde, il crut qu'elle lui avait parlé. Mais elle poursuivit son chemin et il se calma.

De l'autre côté de la place, son navire était prêt. Un vol de pigeons prit son essor dans un bruissement d'ailes alors que le claquement assourdi des voiles ajoutait son rythme aux sonneries des cloches matinales. En apportant cette toile à Venise, Sandro avait brisé toutes les règles qu'il respectait depuis sa jeunesse. Il avait rompu le serment de banni qu'il avait prononcé et, contre toute pudeur, était venu offrir le spectacle de sa nudité aux yeux ahuris de tous ses concitoyens.

Il venait de commettre un acte de pure folie, un acte d'amour - le premier qu'il eût jamais accompli - et espéra que ce serait le dernier.

Lorsque les agents de la garde ducale s'abattirent sur lui au moment où il montait à bord, il sut que son vœu était exaucé. Là où ils l'emmenaient, il n'aurait guère l'occasion de se montrer aussi héroïque.

— Jamal pense que nous devrions commencer les recherches ici, place Saint-Marc, expliqua Yasmine.

Laura se tenait impatiente sur le pont du bateau amarré devant la grande place byzantine. Le campanile élançé et les lions ailés de Saint Marc se dressaient de toute leur splendeur au-dessus d'une foule pressante et houleuse. Une procession quelconque avilit envahi la place et elle voyait le haut du dais rouge qui protégeait toujours le doge lorsqu'il se présentait en public.

— Pourquoi ici ? demanda-t-elle en sautant sur le quai et s'attirant du même coup un regard de reproche du marin qui n'avait pas encore fini d'attacher les amarres.

Quelques instants plus tard, elle découvrit elle-même l'horrifiante réponse à sa question.

Elle se fraya un chemin à travers la foule et parvint aux premiers rangs pour voir passer la grande ombrelle rouge du doge.

Deux longues rangées de soldats de la garde ducale accompagnaient le chef de la République porté sur une litière entourée des inquisiteurs de l'Etat. Neuf membres du Conseil des Dix suivaient le cortège. Le dixième marchait derrière eux, les mains liées devant lui.

— Sandro ! murmura Laura.

Son visage hagard, ses yeux aveugles et morts, les traînées sanguinolentes qu'on voyait à travers sa chemise lui arrachèrent un cri de désespoir et de douleur.

— Seigneur, gémit-elle pour elle-même. Que lui a-t-on fait ?

Un homme à la stature impressionnante, en costume de boucher, se pencha vers elle.

— Vous venez de débarquer, hein ?

— Oui.

Elle essaya de briser la rangée de soldats qui tenait la foule à l'écart. L'un d'eux la repoussa sans ménagement.

— Vous êtes arrivée trop tard, fit le boucher le visage crispé d'indignation. La meilleure partie est terminée.

— La meilleure partie ?

Un horrible frisson la traversa.

— Quand on l'a fouetté.

Il se frotta les mains sur son tablier.

— Il n'a pas bronché. Il se tenait là, figé et muet comme une statue à regarder Dieu sait quoi.

Il secoua la tête.

— La ville entière est consternée. Il a toujours été bon pour nous. Il est même souvent intervenu pour défendre notre cause auprès des nobles.

— Si tout le monde est tellement abattu, pourquoi personne ne réagit pour prendre sa défense, faire entendre...

— Contre eux ?

Le boucher fit un geste vers les gardes armés de lances et d'épées.

— Ah ! ça non, soupira-t-il, je ne crois pas.

Le cœur déchiré, Laura essaya une nouvelle fois de franchir le barrage mais le boucher la retint.

— Pas la peine de prendre des risques. Tout ce qu'ils vont lui faire maintenant, c'est l'enfermer en prison.

— En prison ?

Au souvenir de son bref séjour dans les geôles humides, sombres et puantes de la prison de Gabbia, une nausée lui contracta l'estomac. Sandro allait vivre le même cauchemar.

— Non !

Ce hurlement lui échappa et avec une force désespérée, elle franchit d'un élan les rangs de la garde. Elle ne pouvait aider Sandro, mais elle ne pouvait non plus supporter de le voir humilié devant la ville qu'il chérissait tant.

Se glissant entre les gardes qui tentaient de l'arrêter, elle vint se planter devant le doge.

— Arrêtez ! hurla-t-elle de toutes ses forces.

Andréa Gritti posa sur elle un regard outragé.

Elle entendit Sandro jurer. Deux hommes s'approchèrent et tentèrent de l'écarter.

— Lâchez-moi ! fit-elle d'une voix furieuse en se libérant. Vous ne vous souvenez pas de moi ?

Le visage contracté, le doge se tourna vers ses conseillers pour chercher leur aide.

— Je suis venue vous voir la dernière fois que vous alliez commettre une injustice à l'égard de Sandro Cavalli, l'informa-t-elle d'une voix claire. Il a consacré sa vie entière à la défense et à la sécurité de Venise. Comment pouvez-vous lui infliger cet ignoble traitement ?

— La femme a raison, cria quelqu'un dans la foule et Laura reconnut la voix du boucher.

D'autres cris de protestation s'élevèrent et la foule ondula comme une forêt balayée par un vent d'orage.

Sandro posa un regard vide sur Laura. Elle oublia immédiatement les mots horribles qu'il avait prononcés contre elle la nuit de sa disparition. Si cela devait apaiser ses souffrances, elle

était prête à supporter sa colère éternelle.

— Laura, fit-il d'une voix rauque, reste en dehors de ça.

— Jeune fille, votre insolence va vous coûter cher, intervint le doge. Sandro Cavalli a enfreint la loi.

— Votre Honneur !

La voix forte de Pietro Aretino surgit derrière la foule. Flanqué de Titien et de Sansovino et suivi des maîtres de l'Académie au complet, il se fraya un chemin vers le doge. Derrière lui venait sur une litière tendue de rouge, l'équipage de la femme d'Andréa Gritti, la *dogaressa* en personne. A ses côtés se tenait Adriana qui, dès qu'elle aperçut son père, se mit à pleurer.

— Mon bon prince, fit Titien avec l'humilité qui plaisait tant à son client, vous ne jetteriez tout de même pas en prison le nouveau membre de notre Académie.

Laura sentit ses genoux faiblir.

— Vous voulez dire que... je...

Titien lui adressa un sourire triomphant.

— Oui, *maestra*. Votre dernière toile a convaincu les derniers sceptiques. Votre portrait de Sandro Cavalli.

— Mais personne n'a vu cette toile, fit-elle en pleine confusion.

— La moitié de Venise l'a déjà admirée, l'assura Jacopo Sansovino. L'autre moitié exige qu'on la lui montre.

— C'est un travail éclatant, dit la femme du doge en sortant de sa litière.

Benedetta Vendramin Gritti posa son regard royal sur Laura alors qu'elle s'adressait à son mari.

— Vous ne lèverez pas le plus petit doigt contre cette femme, Andréa. J'ai l'intention de lui passer une commande sur-le-champ.

Laura avait la tête qui tournait. Jamal ne s'était pas trompé. Sandro avait risqué son honneur et sa liberté pour permettre son élection à l'Académie. La générosité de son geste se planta dans son cœur comme une lame acérée.

— Si vous voulez bien me permettre, Prince, demanda Aretino.

Gritti lui fit signe d'approcher. Le poète se pencha vers le doge et lui murmura quelques mots à l'oreille.

Le visage d'Andréa se figea et pâlit. Il ouvrit la bouche pour parler, aucun mot ne sortit puis finalement, il ordonna :

— Libérez immédiatement Sandro Cavalli.

Devant la porte de la modeste demeure du quartier de Merceria, Sandro se sentait aussi gauche qu'un soupirant malade d'amour. Huit jours s'étaient écoulés depuis la scène de la place Saint-Marc. Huit jours de torture mémorables.

Le doge l'avait conduit à son palais et, le comblant d'honneurs et de présents, l'avait prié de reprendre son poste à la tête de la sécurité de la ville.

Pourquoi ? avait demandé Sandro en sachant que ni la compassion ni l'amitié n'avaient motivé le brusque revirement d'Andréa Gritti.

C'était la peur, et non la loyauté, qui l'avait poussé à lever le bannissement qui pesait sur lui. Le doge semblait terrorisé. Pendant l'absence de Sandro, il avait voulu se convaincre de la culpabilité d'Adolfo. Mais il s'était trompé. Un autre meurtre avait été commis la nuit précédente. La victime était un fournisseur de l'Arsenal.

Il avait fallu un meurtre, s'était dit Sandro avec amertume, pour que le doge lève sa sanction de bannissement.

Pas une seule fois durant la semaine Sandro n'était allé rendre visite à Laura. Elle avait inondé son bureau de lettres, s'était elle-même déplacée pour le voir mais il avait donné des ordres à ses domestiques pour la renvoyer. Il n'avait que faire de sa gratitude.

La folie était passée. Laura avait atteint son but d'entrer à l'Académie et il était revenu à un rôle qui lui était aussi familier qu'une vieille paire de bottes.

Avec pourtant une différence importante.

Il n'était plus cet homme qui avait fait fonctionner son ministère, exécuté son travail et dirigé sa vie comme une horloge parfaitement huilée. Il était devenu un homme de passion et de douleur, d'allégresse et chagrin. Laura l'avait éveillé à un monde riche d'émotions, de sensations et de sentiments et il ne pouvait l'oublier malgré son retour à l'existence ordonnée et aride qu'il avait toujours menée. Durant les huit derniers jours, il avait stupidement tenté de croire qu'il pouvait vivre sans elle. Puis, tôt ce matin, il avait vu par la fenêtre un vol d'oiseaux traverser la lagune, leurs ailes éclairées par le soleil. Il avait posé les yeux sur son petit déjeuner Spartiate de pain sec, de fromage rude et de vin léger et s'était souvenu qu'avec Laura, ils avaient l'habitude de paresser au lit, nus au milieu des draps défaits et de manger des dattes de Smyrne et du miel pour le premier repas de la journée.

C'est à cet instant qu'il avait pris sa décision. Il n'était pas obligé de vivre sans elle.

Pour raffermir sa résolution, il avait regardé toutes ses lettres et compté ses nombreuses visites.

Le petit bouquet lui semblait ridicule entre ses mains. Il ne pouvait pas croire qu'il lui apportait des fleurs. Il n'était plus le même depuis le jour où il l'avait rencontrée.

Il frappa rapidement à la porte puis retint son souffle. Quelques secondes plus tard, elle s'ouvrit et une jeune servante le pria d'entrer.

Une servante ! Laura n'avait pas perdu de temps pour installer son nouveau personnel.

— La *maestra* est dans son atelier, fit la jeune femme. Elle ne souhaite recevoir aucune vis...

— Elle me recevra, rétorqua Sandro en forçant le passage.

A l'autre bout du couloir, il découvrit une pièce inondée de soleil. Elle se tenait derrière un chevalet au centre de la pièce baignée des rayons lumineux et encombrée de tous les outils de sa profession. Sur une table de travail, une série d'études de la *dogaressa* Benedetta Vendramin était étalée. Tout ce qu'il apercevait de Laura était une paire de pieds nus qui se balançaient, l'ourlet taché de peinture de sa robe qui suivait le mouvement de ses pieds alors qu'elle fredonnait d'un air discordant.

Une vague de tendresse l'envahit aussitôt suivie d'une vague de terreur. Elle semblait parfaitement heureuse sans lui alors qu'il venait de passer huit jours dévoré du désir de la voir.

Il toussota. Au même instant, le petit chien noir et brun surgit par la porte du jardin. Aboyant de toutes ses forces, il se précipita sur Sandro et se jeta sur sa cible préférée : ses bottes.

— Fortunato !

Laura attrapa le chien et le coinça sous son bras.

— Monseigneur, vous ne devriez pas le provoquer comme ça.

Sandro jeta un coup d'œil à la bête grognante et frémissante sous le bras de Laura.

— Je suis venu vous informer que j'avais bien reçu vos lettres, fit-il en détestant aussitôt la raideur de ses propos.

Elle se tourna pour aller remettre le chien au jardin et referma la porte, indifférente aux aboiements de protestation qui s'élevaient derrière elle. Puis, elle se précipita vers Sandro les yeux brillants, comme une enfant impatiente. Ses cheveux étaient négligemment attachés avec un morceau de ficelle, son visage et ses mains étaient pleins de taches de peinture. Elle ne lui avait jamais paru aussi belle ni aussi scandaleusement jeune. Il ne s'était jamais senti aussi égaré, ni le dos aussi brûlant des séquelles des coups de fouet qu'il avait reçus.

Elle jeta ses bras autour de lui, le serra, lui embrassa la gorge, le menton, les joues, tous les endroits que ses lèvres pouvaient atteindre. Quelques semaines plus tôt, il aurait fait toute une histoire à cause des taches de peinture qu'elle risquait de faire sur ses vêtements. Aujourd'hui, il n'y prêtait aucune attention. Des vêtements, il en avait d'autres. Laura était unique.

Doucement, tâchant de tempérer la joie indicible qu'il avait de la revoir, il se dégagea de son étreinte et lui tendit son bouquet.

— Elles sont pour vous. J'ai peur que nous n'ayons écrasé

quelques œillets, mais...

— Quelle merveilleuse et si douce attention.

Seigneur, aidez-moi, invoqua-t-il en silence.

— Les félicitations sont de mise, n'est-ce pas ? fit-il d'un ton légèrement trop guindé.

— Il y a une semaine que je me félicite moi-même.

Elle fit une pirouette et tendit les bras.

— Regardez cet endroit ! La *dogaressa* me l'a loué avec trois servantes et assez d'argent pour m'acheter toutes les fournitures dont je pourrais rêver. Elle veut m'offrir toutes les facilités pendant que je travaille sur son portrait.

— C'est très agréable.

— C'est à vous que je le dois. Après notre dispute, lorsque j'ai découvert la disparition du tableau, j'ai imaginé le pire. J'ai cru que vous l'aviez détruit. Je n'aurais jamais rêvé que vous consentiriez à un tel sacrifice.

Je ferais n'importe quoi pour toi.

Il feignit un sourire nonchalant.

— D'être exposé nu au mur d'une galerie n'est pas aussi terrible que je le craignais. J'ai bien subi quelques plaisanteries, mais elles ne m'ont pas gêné.

Il préféra ne rien dire du flot d'invitations émanant des femmes les plus élégantes et les plus nobles de Venise ni de sa surprise devant cet engouement su-bit pour sa personne. Il jeta un regard circulaire sur la pièce.

— Vous avez obtenu ce que vous vouliez.

— Oui, fit-elle mais sans enthousiasme. Pourquoi avez-vous attendu si longtemps pour venir ?

Parce que j'avais trop peur.

— J'étais très occupé.

Elle posa les mains sur la table et le regarda dans les yeux.

— Il y a eu un autre meurtre, n'est-ce pas ? fit-elle enfin.

Son sang se figea dans ses veines. Il aurait voulu qu'elle n'en sache rien.

— Oui. Comment le savez-vous ?

— Depuis que je ne peux éternuer sans avoir Guido sur le dos. J'en ai conclu que vous aviez rouvert l'affaire.

Elle se frotta les bras.

— C'était comme les autres, n'est-ce pas ?

L'image sanglante lui revint à l'esprit et il acquiesça. Au plus grand étonnement de son équipe, il avait lui-même prévenu la famille de la victime. Il avait entendu les cris éplorés de la jeune veuve et les pleurs des deux orphelins. Avant de connaître Laura, il n'avait jamais eu la force de s'exposer aux souffrances des familles.

— Qui était la victime ? demanda Laura.

S'il ne le lui disait pas, elle poserait ces questions à d'autres jusqu'à obtenir la réponse.

— Il s'appelait Solonni. C'était un fournisseur de l'Arsenal. Il préparait les torches qui illumineront le navire du doge la semaine prochaine quand il a été assassiné.

Il savait avec certitude que la scène du crime était plus qu'une coïncidence. Chacune des victimes avait un rapport quelconque avec le doge. En cet instant, les équipes de Sandro fouillaient l'énorme navire de fond en comble.

— Adolfo n'est donc pas l'assassin, en conclut Laura.

— Non. Il était enfermé dans une geôle de la Gabbia quand le dernier meurtre a eu lieu.

— Et vous n'avez toujours aucune idée de l'identité de l'assassin ?

— Non.

Mais il s'approchait de la solution. Il sentait qu'inexorablement l'étau se resserrait autour de l'assassin. Il commençait à le connaître, à sentir la froide satisfaction du tueur.

— Est-ce que je peux faire quoi que ce soit pour vous aider ?

— Surtout pas ! Restez en dehors de ça, Laura.

Ce n'est ni une demande ni un ordre, c'est une prière.

— Du commandement à la prière, fit-elle avec un sourire. Ce n'est pas pour me déplaire.

Il prit une profonde inspiration.

— Je voudrais vous offrir plus qu'une protection.

Elle le regarda avec étonnement.

— Laura, poursuivit-il rapidement avant que son courage ne l'abandonne. J'ai une proposition à vous faire. Une offre.

— Une proposition ?

— Oui.

Il lui prit la main et effleura ses doigts avec ses lèvres.

— Je veux que tu sois ma maîtresse.

— Votre maîtresse ?

— Je t'offrirai une maison, celle que tu voudras, avec un atelier et une armée de domestiques.

— Non.

Elle avait parlé d'une voix basse et horrifiée.

— Je n'ai que faire de vos maisons, bijoux et domestiques.

Elle lui ôta sa main.

— J'ai besoin de plus que cela.

— Je ne comprends pas.

— Je veux tout de toi, Sandro, et si tu ne peux me l'offrir, je préfère ne rien avoir.

Sandro sentit son cœur lui manquer. Était-elle déjà lasse de lui, avait-elle trouvé un amant plus jeune ?

— Tu ne peux pas refuser, protesta-t-il. Enfin, Laura tu étais heureuse avec moi à la villa.

— C'est vrai, admit-elle désolée. Mais je ne pensais pas que notre séparation serait si... dure.

Il l'attrapa par les épaules.

— Nous ne sommes pas obligés d'être séparés, Laura.

— Non, je ne peux pas accepter.

— Pourquoi ? Ma solution est la meilleure.

Elle s'éloigna.

— Pour toi, peut-être. Je suis très occupée. Quand la nouvelle de la commande de la *dogaressa* s'est répandue, tout Venise m'a fait des propositions. Si je le veux, je peux avoir des commandes pour des années.

— Tu ne peux pas passer ton temps à peindre.

— Oh ! et je devrais consacrer mon temps libre à te servir ?

Sa voix était cinglante et ses cheveux s'agitèrent autour de son beau visage plein de colère comme une vague noire et brillante.

— Et quand tu en auras assez de me voir, est-ce que tu me marieras avec un aristocrate bien vieux et bien riche, comme tu l'as fait avec tes autres maîtresses ? Tout est si facile et si clair pour toi, Sandro. Mais pas pour moi.

— Sans moi, tu serais une courtisane, Laura.

— Oui, fit-elle avec feu, mais aucun homme ne m'a montré aussi bien que tu viens de le faire combien je pouvais être médiocre et insignifiante.

Elle se détourna.

— J'aimerais que vous me laissiez à présent, monseigneur. J'ai du travail.

— C'est une excellente décision, fit Magdalena. Tu as eu raison de lui tenir tête. Je suis très fière de toi.

Laura soupira et arpenta nerveusement la chambre de Magdalena. L'environnement familial ne parvenait pas à vaincre son anxiété.

— Moi aussi, répondit-elle en s'adossant finalement à la grande armoire. Quand je pense à la façon dont il m'a traitée... Ça fait mal, tu sais.

— Je sais.

Magdalena se leva de son bureau et vint prendre la main de Laura. Elle lui embrassa la joue et s'y attarda une seconde.

— Ça fait mal de perdre quelqu'un qu'on aime. Quand tu es partie, j'étais désespérée. Mais je savais que tu reviendrais vers moi.

— C'est bon de revenir, de peindre. Mon travail me sauve.

— J'ai entendu que tu as été acceptée à l'Académie.

Le visage de Magdalena s'illumina d'un sourire.

— Sur quoi est-ce que tu travailles ?

— Sur une commande extrêmement importante. C'est pour ça que je suis venue. J'ai besoin d'un pigment spécial que prépare ta mère. Tu ne vas pas le croire, Magdalena, mais ma première commande est un portrait de la *dogaressa* elle-même.

Magdalena sursauta.

— La femme d'Andréa Gritti ?

— Oui. C'est incroyable, non ?

— Non. Reste à l'écart du doge et de sa famille. C'est trop dangereux pour toi.

Laura fronça les sourcils.

— Je ne vois pas comment faire le portrait d'une femme influente pourrait être dangereux pour moi.

— J'ai entendu parler de ces meurtres, fit Magdalena.

Elle arpentait la pièce de sa démarche irrégulière et ses mains jouaient nerveusement avec son chapelet.

— Chacune des victimes avait quelque chose à voir avec le doge. Attends au moins, Laura. Attends que le danger soit passé.

— De quoi parlez-vous ?

Célestina glissa dans la pièce apportant avec elle les effluves familiers de son laboratoire.

— Mère, lança précipitamment Magdalena, Laura fait un portrait de la *dogaressa*.

Les lèvres de Célestina se pincèrent. Elle foudroya sa fille du regard. Laura souffrit pour Magdalena, car sa mère savait donner à un simple regard la cruauté froide et acérée d'une lame de couteau.

— Et en quoi est-ce que ça te regarde ? demanda-t-elle à sa fille.

Magdalena sembla s'enfoncer dans son habit.

— Je ne crois pas que ce soit... une très bonne idée.

— Laura a enfin la reconnaissance qu'elle voulait. N'es-tu pas heureuse pour elle ?

— Non, riposta Magdalena en faisant preuve d'un brusque et surprenant élan de rébellion. Je ne veux pas qu'on lui fasse de mal. S'il lui arrivait quelque chose, j'en mourrais. Tu entends, mère ?

La main de Célestina partit d'un seul coup et vint s'écraser sur la joue de sa fille.

— Ça suffit, cria-t-elle. Ton devoir est d'aimer le Seigneur, pas de t'interposer dans la vie de Laura.

Stupéfaite de ce qui venait de se passer entre elles, Laura se précipita vers Magdalena et la prit dans ses bras. Elle lança un regard lourd de reproches à la nonne.

— Magdalena ne mérite pas votre colère. Elle se trompe en croyant que je suis en danger. Je ne vous laisserai pas lui faire de mal.

Célestina prit une profonde inspiration. Son visage se radoucit puis retrouva sa sérénité habituelle.

— Bien sûr, Laura, tu as raison.

Elle prit le menton de Magdalena dans le creux de sa main et l'embrassa sur la joue.

— Excuse-moi, mon enfant. J'ai agi sans réfléchir. Ça ne me ressemble pas de m'en prendre aux innocents.

Elle partit et Laura la suivit peu après. Elle se débrouillerait sans le pigment qu'elle était venue chercher.

La veille de l'Ascension, Laura sortit du palais ducal sur un petit nuage. Le fidèle Guido Lombardo la suivait à une distance respectueuse. Elle savait qu'il brûlait de savoir le résultat de l'audience privée qui venait d'avoir lieu, mais elle ne lui dit rien. Elle revivait seconde par seconde la scène qui s'était déroulée dans les quartiers résidentiels du palais.

Le doge et sa femme l'avaient reçue comme une invitée d'honneur. Ses trois serviteurs avaient déposé devant eux le tableau voilé. Laura était restée tendue jusqu'à ce que l'on découvre le portrait. Elle y avait travaillé des jours entiers et l'avait retouché jusqu'à ce qu'enfin elle soit satisfaite et sûre de sa perfection.

Elle avait enlevé le drap d'une main tremblante. Andréa Gritti et sa femme l'avait simplement regardé.

Laura dut subir mille morts avant de connaître leur avis. N'avait-elle pas été trop audacieuse, trop radicale ? Les peintres conventionnels reproduisaient chaque cheveu, chaque pli de vêtement. S'inspirant du style de Titien, Laura avait peint ce qu'elle savait être l'essence même de la *dogaressa*. Pendant les séances de pose préliminaires, elle avait découvert en son modèle une femme charmante et pleine d'énergie. Dans son portrait, Laura n'avait pas gaspillé son art à reproduire le somptueux *dogalina* incrusté de perles ou les coûteuses parures de pierres précieuses. Elle était directement allée au cœur de son sujet et le résultat était un portrait vigoureux et insolite.

Mais durant ces quelques instants, sa confiance s'était évanouie.

Jusqu'à ce que Benedetta prenne la parole.

— C'est brillant.

Son mari acquiesça chaleureusement. Sur une impulsion, Benedetta avait suggéré que la présentation officielle du tableau ait lieu sur une scène parfaitement adaptée : le pont du *Bucentaure*, le jour de la cérémonie de l'union à la mer.

— Demain, fit Laura à voix basse en accélérant son allure alors

qu'elle revenait à la réalité.

Son cœur éclatait de joie et de fierté. Elle devait annoncer la nouvelle à quelqu'un. Guido, malheureusement, ne partagerait pas son enthousiasme. Il n'avait jamais prétendu comprendre sa passion pour la peinture. Elle devait aller voir Titien. Lui seul avait longtemps et depuis le début cru en elle. Il lui avait généreusement ouvert son monde de couleurs et de lumière.

Mais elle se dit que sa réaction serait purement professionnelle. Ce qu'elle voulait, c'était de l'émotion, de la joie, de l'ébahissement, pour concrétiser la réalité de son triomphe. Et il n'y avait qu'une seule personne au monde qui pouvait lui apporter ce qu'elle désirait.

Mais lorsqu'elle arriva à la maison de Sandro et se retrouva devant la porte fermée de son bureau en attendant qu'on l'annonce, des doutes l'assaillirent. Ils s'étaient disputés à leur dernière rencontre, ils s'étaient fait mutuellement du mal. Depuis, deux longues semaines s'étaient écoulées.

Aujourd'hui, c'était différent, se dit-elle. Sandro voulait qu'elle réussisse.

Encouragée par cette idée, elle frappa à la porte et entra. Son cœur se serra au spectacle qui l'accueillit. Sandro était assis à son bureau. Ses cheveux et ses vêtements étaient aussi méticuleusement soignés que la première fois qu'elle l'avait rencontré. Son visage avait le même regard dur et hargneux comme s'il en voulait au monde entier. Elle avait presque oublié ce Sandro Cavalli, cette âme aride enfermée dans une enveloppe de glace. De toute évidence, il avait oublié la liberté, le rire et toutes les choses douces et intimes qu'ils avaient partagées.

Il redressa la tête. En la découvrant devant lui, un insupportable espoir illumina ses yeux.

Laura réalisa son erreur.

— Monseigneur, se hâta-t-elle de lui dire, je ne suis pas venue parce que j'ai reconsidéré votre offre.

Elle crut qu'un frisson d'air froid traversait la pièce.

— Oh ? Alors quel est le but de... votre visite, Laura ?

Elle aurait voulu lui crier la nouvelle, le voir se précipiter vers elle pour la prendre dans ses bras et la faire danser de joie dans la pièce. Mais elle réalisait avec une infinie tristesse qu'une gêne embarrassante s'était installée entre eux.

— J'ai... des nouvelles, monseigneur. J'ai montré ma toile au doge et à sa femme et ils... l'ont aimée.

Elle fronça les sourcils. Ses mots rendaient l'événement aussi terne qu'un jour de pluie.

— Parfait, répondit-il d'un ton crispé et redressant une pile de

feuilles parfaitement droite. Ça ne me surprend absolument pas. Je n'ai jamais douté de votre talent, Laura.

— Pas de mon talent mais de mon droit à l'utiliser, répliqua-t-elle, furieuse de son impassibilité.

Il se comportait comme si les semaines idylliques qu'ils avaient partagées dans sa villa n'avaient jamais existé, comme s'il n'avait jamais succombé à la passion.

— Vous vous trompez, contesta-t-il avec force.

Ma proposition n'exigeait pas que vous abandonniez votre art.

— Je suppose que je devrais vous en être reconnaissante. Plus d'une femme à ma place se sentirait honorée.

Mais je veux plus que ça, Sandro. Je veux faire partie de ta vie et ne pas être seulement la femme que tu vas voir quand le besoin s'en fait sentir.

Mais sa fierté l'empêchait de parler.

Il tournait une plume d'écriture entre ses doigts. Elle se souvint de ses merveilleuses mains sur elle et des caresses magiques qui l'atteignaient jusqu'au plus profond d'elle-même.

— Comment vont Jamal et Yasmine ? demanda-t-elle brusquement pour arrêter la douce et chaude sensation que ses évocations avaient fait naître en elle.

Un mince sourire étira les lèvres de Sandro.

— Je les vois très peu ces jours-ci. Ils ont équipé un de mes navires et vivent à bord. Ils préparent un voyage, poursuivit-il devant l'air surpris de Laura. Ils iront d'abord à Alger puis ils rejoindront le peuple de Jamal en Afrique.

— Je croyais que Jamal avait fait le serment de ne jamais retourner parmi les siens.

— Yasmine l'a fait changer d'avis. C'est incroyable ce qu'une femme peut faire faire à un homme lorsqu'elle lui correspond.

L'avait-elle changé ? Non, Sandro était revenu à la vie ordonnée et parfaitement rigide qu'il menait avant de la rencontrer. La seule différence, c'était qu'à cause d'elle, il avait été meurtri, humilié. Il avait perdu son fils.

— Yasmine me manquera, fit Laura. Je n'ai pas assez d'amis pour les voir partir le cœur léger.

— Vous en aurez plus que vous ne pourrez en compter une fois que votre portrait sera exposé.

Elle posa un doigt sur sa lèvre inférieure.

— Non, ça n'est pas pareil. A partir d'aujourd'hui, je ne saurai jamais si les gens m'aiment pour ce que je suis ou pour le travail que je fais et ce que je représente.

— Laura, il y a longtemps maintenant, je vous ai demandé si vous supporteriez la solitude, les difficultés et les déchirements qu'impose la vie d'artiste.

— Ma réponse n'a pas changé.

Elle plongea ses yeux dans les siens.

— La peinture ne m'a jamais causé aucune peine. Mon seul déchirement, je le dois au fait de vous avoir aimé.

Il se leva brusquement de son bureau et traversa la pièce jusqu'à elle. A la simple vue de son corps puissant et élancé, Laura se sentit envahie de désir et, quand il l'attrapa pour la serrer contre lui, elle perdit toute envie de lui résister.

— Laura, ne dis pas ça, implora-t-il dans un soupir âpre.

Sans cesser de parler, il la plaqua contre le mur recouvert d'une tapisserie colorée.

— Je n'ai jamais voulu te faire de mal.

Elle avait oublié combien ses caresses étaient douces et combien elle était sensible à ses effleurements. En quelques secondes, ses jupes furent relevées, ses jambes nouées autour de lui et tous ses sens enflammés par sa présence, la chaleur et la pression de ses mains. Leur union fut brève et sauvage, son plaisir éblouissant et les minutes qui suivirent étonnamment apaisées.

— Je suis désolé, murmura-t-il à son oreille.

— Il n'y a pas de quoi.

Elle appuya son front contre le sien, elle l'embrassa puis secoua ses jupes.

— J'avais tellement envie de toi.

— Alors pourquoi refuses-tu mon offre ? ragea-t-il.

— Parce que ça ne me suffit pas, Sandro.

— Suis-moi, lui dit-il en se rhabillant.

Curieuse de ce qu'il voulait lui montrer, elle le suivit le long d'une galerie bordée de hautes fenêtres en arcades. Le palais des Cavalli, avec ses immenses halls de marbre, ses pièces lumineuses, ses jardins intérieurs et sa terrasse sur le toit agrémentée de nombreuses plantes, était un endroit remarquable.

Mais elle ne ferait jamais partie de cette maison. La maîtresse d'un homme devait se tenir en retrait, confinée et vivre éternellement dans l'ombre de la vie de son amant.

Il s'arrêta devant une petite et superbe peinture fixée sur un mur entre deux piliers.

— Je viens de la recevoir, expliqua-t-il. Elle arrive tout juste de Vérone.

Le travail était exquis. Il se dégageait de l'habile mélange de couleurs une lumière douce mais irradiante. Le sujet de la toile était une famille, six enfants jouaient sur une vaste pelouse et leurs gestes étaient d'un réalisme absolument authentique. Dans le fond se tenait un homme et une femme, les traits de leurs visages indistincts, mais un amour familial intense les unissait dans le même bonheur.

— C'est merveilleux, s'exclama Laura. C'est un travail tellement fin, tellement sensible. Je n'ai jamais vu aucun artiste capturer aussi bien l'essence même de l'enfance. Même les chérubins de Raphaël ont l'air raides et formels comparés à eux.

— Alors elle vous plaît ?

— Immensément.

— A moi aussi. Aretino m'a parlé de cet artiste. Je me suis fié à lui et j'ai acheté cette toile sur un brusque coup de tête.

Il semblait encore étonné de ce geste.

— Qui l'a peinte ?

— Maestra Catalina Bolla.

— Titien m'en a parlé, mais je sais très peu de choses sur elle.

— Elle fait surtout des travaux décoratifs et très peu de toiles comme celle-ci.

— Je me demande pourquoi. Elle a tellement de talent.

— Tous ces enfants sur le tableau sont les siens.

— Elle a six enfants ?

— Oui. Et son talent ne s'est pas tari pour autant, Laura. Aucun des artistes que je connais ne peint les enfants avec autant de génie.

— Qu'essayez-vous de me dire ?

— Qu'elle n'a pas laissé sa carrière dévorer sa vie.

— Vous n'oubliez qu'une seule chose, lui rétorqua Laura, elle a l'amour d'un mari.

Puis, sans attendre sa réponse, elle s'enfuit en courant, trop malheureuse pour lui parler de la cérémonie du lendemain.

Dans la rue, elle entendit Sandro l'appeler mais elle l'ignora. Se retourner vers lui, regarder dans ses yeux et savoir qu'elle ne serait jamais sienne lui étaient une torture insupportable.

Guido, visiblement embarrassé par son désespoir, lui emboîta le pas avec discrétion. Laura ne fit pas attention à lui. Elle avait besoin de son amie.

Elle se hâta vers le couvent et se précipita dans la chambre de Magdalena et réalisa avec découragement qu'elle n'était pas là.

Elle s'effondra en tremblant sur le lit et enfonça son visage entre ses mains. Comment avait-il osé lui montrer cette peinture ? Que voulait-il lui faire croire ? De petites œuvres décoratives suffisaient à Bolla. Elle était comblée par l'amour de sa famille. Laura n'avait rien d'autre que son art. Et - si elle écoutait Sandro - un amant occasionnel. Mais elle voulait plus que cela. Elle avait besoin de plus que cette relation épisodique et stérile.

Elle s'essuya le visage avec l'ourlet de la robe qu'elle avait mise pour se présenter devant le doge et sa femme puis se dirigea vers le

bureau de Magdalena pour lui laisser un message. Elle trouva une plume et de l'encre, mais pas de papier.

Elle se dirigea vers l'armoire pour y trouver de quoi écrire. Les portes s'ouvrirent en un coup de vent qui lui souleva les cheveux. Elle eut une seconde l'impression de voir un éclair de couleur.

Elle secoua la tête, prit un morceau écorné de papier sur l'étagère et retourna écrire son message au bureau. D'une main tremblante, refoulant encore ses larmes, elle informa son amie qu'elle serait le lendemain à bord du *Bucentaure* pour les cérémonies. Magdalena se réjouirait de voir comme son amie en si peu de temps avait conquis les premières marches de la gloire.

En retournant fermer les portes de l'armoire, elle capta de nouveau un éclair coloré. Curieuse, elle se pencha à l'intérieur du meuble. Elle écarta l'habit de novice réservé aux jours de célébration et ce qu'elle découvrit, suspendu derrière lui, lui arracha un petit cri d'étonnement. C'était la panoplie complète d'un vêtement masculin - un justaucorps en tissu croisé et des chausses marron. Que faisait cet accoutrement dans l'armoire de Magdalena ? C'était sans doute le reste d'une collecte pour les pauvres, se dit Laura en les écartant.

Derrière les vêtements, elle aperçut le coin d'une toile. Un violent haut-le-corps la tira en arrière. Il n'y avait qu'un seul artiste qui avait ce coup de pinceau : Titien. Elle tira légèrement sur le tissu recouvert de peinture et son appréhension se mua en épouvante. Elle avait devant elle l'une des peintures volées.

Elle sentit un étau se resserrer lentement sur son cœur. Elle dégagea complètement la toile et lâcha un cri d'horreur. C'était la toile où elle incarnait Diane. Son visage, sa poitrine et son ventre avaient été sauvagement lacérés au couteau. Les mains tremblantes, elle sortit les autres toiles qui accompagnaient celle-ci. Chacune d'entre elles avait été

détruite, poignardée et déchiquetée avec une violence qui la fit frissonner.

Pendant plusieurs minutes, elle fut incapable de bouger. Les yeux rivés sur son horrible découverte, elle se tenait la gorge et tentait désespérément de retenir les nausées qui lui secouaient les entrailles. Magdalena avait fait ça. Magdalena avait volé les toiles dans l'atelier de Titien. Magdalena les avait mutilées.

Pourquoi ?

Ces toiles célébraient, révéraient et exaltaient la beauté féminine. Une qualité que Magdalena n'avait jamais possédée et ne posséderait jamais. La jalousie - la frustration et l'impuissance d'une femme emprisonnée par sa difformité - l'avait conduite à cet acte brutal et insensé. Ou peut-être haïssait-elle vraiment la vie que Laura avait choisie au lieu de prendre le voile ?

La meilleure chose à faire aurait été d'appeler Guido qui l'attendait dehors. Magdalena serait arrêtée - peut-être par Sandro lui-même - et jugée. Le Conseil de Justice témoignerait peut-être d'un peu de pitié et autoriserait Magdalena à accomplir sa peine enfermée au couvent.

Ou alors Magdalena - l'amie brillante et tourmentée de Laura - irait en prison.

Un calme olympien s'empara d'elle. Avec beaucoup de précautions, elle rangea les toiles à leur place et referma l'armoire. Elle déposa un presse-papiers de verre sur son message puis quitta la pièce sans faire de bruit. Elle ne trahirait pas son amie.

Le jour de la cérémonie du Sposalizio, le plus attendu et le plus pompeux des spectacles de Venise, Sandro était seul dans la Grande Salle du palais du doge. Il regarda encore une fois la gueule du lion sur le mur. On était venu y glisser d'autres messages mais aucun ne parlait d'un complot contre le doge. Baissant les yeux, il relut les lettres qu'un de ses hommes lui avait apportées - un vol de poudre, sans doute pour les feux d'artifice ; une scène de ménage dans le quartier de Merceria ; un verrier de Murano qui vendait des secrets de fabrication aux Allemands.

Il se pinça l'arête du nez et lutta contre la fatigue qui l'accablait. Il n'avait aucune piste pour remonter à la source du complot. Ses hommes avaient fouillé le *Bucentaure* de fond en comble, les dignitaires qui seraient à bord avaient été interrogés encore et encore. Aucun, pas même les anciens amis du père d'Andréa, ne pouvait être suspecté.

Le navire de la cérémonie était surveillé par un véritable régiment de gardes que Sandro ne tarderait pas à rejoindre car cet événement ne lui inspirait que de l'inquiétude. Le dénouement de cette atroce série de meurtres aurait lieu ce jour-là, il en avait l'effrayante certitude.

Durant le brillant spectacle *di Sposalizio del Mare*, des bateaux pleins de nobles, de riches marchands et de religieux accompagneraient le navire du doge sur la lagune. Au milieu de la musique, des chansons, des feux d'artifice et des salves militaires, Venise renouvellerait son serment de respect et de fidélité à la mer qui lui apportait vie et prospérité.

Sandro n'en avait aucune envie, mais il assisterait aux festivités. Un mariage, même symbolique, remuait le couteau fiché dans son cœur.

Il l'avait perdue.

A moins que...

Du plus profond de lui-même, une idée était en train de germer. Elle bourgeonna, poussa et se développa jusqu'à devenir incontournable. C'était la seule solution qui lui restait.

Il devait épouser Laura.

Il frissonna devant l'importance de cette décision. Épouser Laura l'obligerait à abandonner les honneurs qui l'avaient maintenu en vie durant toutes ces années.

Mais ce mariage lui apporterait une nouvelle source de fierté : vivre et aimer sincèrement et non par soumission à un sens rigide du

devoir. Il aimait Laura avec une passion qui détruisait ses certitudes les plus ancrées et ses valeurs les plus intimes.

Si elle l'acceptait.

Les doutes assaillirent son esprit.

Je ne veux pas que vous m'épousiez, lui avait-elle dit, *je veux seulement que nous fassions l'amour.*

Pensait-elle vraiment ce qu'elle avait dit ? Elle lui avait aussi avoué qu'elle ne voulait pas d'enfants. Elle était jeune, pleine de santé et lui-même avait découvert sa vigueur avec étonnement. S'il en jugeait par la fréquence et l'ardeur de leurs étreintes, elles ne tarderaient pas à porter leur fruit.

Mais elle aurait peut-être une autre raison de refuser. Une vie d'honneurs et de gloire s'étendait maintenant devant elle. Elle était assez intelligente pour savoir que, même si sa relation avec Sandro la comblait, elle finirait par trouver un autre homme. Beaucoup plus jeune que lui.

Cette idée s'insinua lentement dans son cerveau comme du plomb fondu. Rien, pas même une armée de Turcs, ne pouvait le torturer avec autant de cruauté.

Elle l'aimait. Elle devait l'aimer. Mais lui offrirait-elle son avenir ? Il fallait qu'il en ait le cœur net et vite. Il ravalerait son amour-propre, il s'humilierait, il la prierait même à genoux s'il le fallait.

Une étrange sensation de paix s'abattit sur lui. Sa vie entière avait été dictée par les choix des autres ; ceux de sa famille d'abord, du général sous les ordres duquel il avait combattu ensuite, et enfin ceux qu'imposait son devoir envers la République. Il n'avait jamais agi par simple plaisir. Quels qu'ils aient été, ses désirs n'avaient jamais été pris en compte. La femme qu'il épouserait, sa carrière militaire, ses fonctions parmi les plus hautes de Venise, toute sa vie s'était déroulée selon un schéma qui n'avait jamais ressemblé à celui que son inspiration aurait pu dessiner.

Personne ne lui avait jamais demandé ce qu'il souhaitait.

Personne ne s'était même jamais soucié de le lui demander.

Mais lui s'en préoccupait à présent et la réponse qu'il obtint illumina joyeusement ses pensées. Il voulait épouser Laura. C'était aussi simple et lumineux que ça. Même s'il devait être déchu de ses titres et de sa noblesse. Les honneurs, la richesse, les révérences et tout le respect des Vénitiens, petits ou grands, n'avaient plus aucun intérêt sans Laura.

Il décida d'aller la voir après la cérémonie. Heureusement, elle passerait la journée chez elle en sécurité. Il se leva pour partir et porta la main à la dague glissée dans le fourreau pendu à sa hanche. Un murmure, à peine audible, l'arrêta. Les sens aussitôt en alerte, il scruta la pièce.

Elle était vide.

Un fourmillement lui chatouilla la nuque alors qu'il s'approchait de la gueule du lion. Il y glissa la main et en sortit une feuille de papier pliée.

En lisant le message, sa main se mit à trembler.

Laura sera à bord du Bucentaure pour le Sposalizio. Si vous ne l'arrêtez pas, elle mourra avec les autres.

Un vent de panique lui glaça les os. Il se précipita vers la porte de côté et d'un seul élan, dégringola l'étroit escalier qui conduisait à la rue. Juste au moment où il atteignait la sortie, quelque chose de lourd et de tranchant, aussi dense que le fer, s'abattit sur son crâne. Des étoiles dansèrent devant ses yeux. Il rugit de douleur et de colère, tendit le bras vers son couteau mais un autre coup s'abattit sur lui. Sa tête heurta les marches.

— Non, lâcha-t-il alors qu'il semblait dans l'obscurité. Non, pas maintenant...

Laura regardait s'éloigner le rivage de Venise. La cité lacustre était ce jour-là magnifique. Les balcons étaient recouverts de fleurs, des bannières flamboyantes flottaient ici et là et des guirlandes ornaient chaque balustrade. Même la grande arche du Lido était flanquée de drapeaux. De la place avantageuse où elle se trouvait sur le grand navire officiel, les palais aux façades dentelées lui paraissaient aussi grands que des maisons de poupées en sucre effilé.

Tout autour de l'imposant navire dansait une armada de bateaux plus petits mais somptueusement décorés. Au milieu des gondoles et des riches embarcations, flottaient de simples barques et d'innombrables et minuscules esquifs. Tous étaient parés de leurs plus belles décorations et la lumière du soleil déclinant illuminait la surface de l'eau d'éclats flamboyants. C'était une journée idéale.

Presque.

Laura appuya ses coudes sur la balustrade. Elle se sentait désespérément vide et l'absence de Sandro lui causait une souffrance aiguë.

— Courage, petite, glissa une voix douce et mélodieuse derrière elle.

Elle se retourna et, malgré ses soucis, sourit à Florio.

Il resplendissait dans une robe de velours bleu brodée de fils d'or. Une écharpe de deuil était agrafée à son épaule. Sous une toque ornée de plumes de paon, ses cheveux flottaient librement sous la brise.

— Que se passe-t-il, Laura ? lui demanda-t-il. On dirait que tu n'as qu'une envie, celle de te précipiter dans la lagune.

Elle rit.

— Il n'y a aucun risque, mon ami. J'ai obtenu tellement de commandes que j'ai de quoi peindre jusqu'à ma mort.

Elle s'adossa contre une des torches qu'on avait installées et l'odeur de poix et d'huile de paraffine lui sauta au nez.

— Alors pourquoi fais-tu cette tête ?

Florio était un ami et un ami avisé. Elle pouvait s'ouvrir à lui de son chagrin.

— J'aime Sandro Cavalli.

Florio lâcha un petit sifflement.

— Le grand seigneur Cavalli, haut responsable de Venise et vertueux parmi les vertueux ? fit-il avec emphase.

— Oui, répondit-elle en souriant faiblement devant l'éloge.

Il hocha sa tête blonde en manière de réflexion.

— Cet homme sec comme une trique ? reprit-il. Il est beaucoup trop rationnel et conservateur pour toi.

Elle rit car elle était seule à savoir combien il pouvait se montrer attentionné et sensuel.

— Il me convient parfaitement. Mais il refuse de l'admettre.

— Alors force-le.

— Mais comment ?

Florio lâcha un petit rire étouffé.

— Tu as passé près de six mois chez la Signora della Rubia, dans la maison la plus chic et la plus réputée de tout Venise et tu ne sais pas comment faire pour t'attacher un homme ?

Elle pensa à l'embrasement des sens qu'elle avait découvert entre les bras de Sandro. Au souvenir de ces moments partagés, son corps frémit comme sous l'une de ses caresses ardentes mais suivit aussitôt un frisson triste et morne de solitude.

— Il ne s'agit pas de ça, Florio. Nous ne sommes pas du même rang, voilà le problème.

Florio heurta la rambarde alors qu'un couple d'hommes en livrée passaient en le bousculant.

— Ma parole, grommela-t-il, ce bateau est plein de ses hommes.

Il posa la main sur celle de Laura.

— Je suppose qu'il veille sur ce qui lui appartient.

— Je ne suis pas sa...

Une sonnerie de trompettes retentit du pont supérieur du navire et les interrompit. Les porteurs de torches allumèrent les centaines de flambeaux fixés aux plats-bords de l'immense bâtiment. La joie illumina les yeux de Florio.

— Je dois y aller. C'est bientôt à moi et ton portrait ne va pas tarder à être dévoilé.

Il se pencha pour lui embrasser la joue.

— Peut-être te demanderai-je de faire le mien un de ces jours.

Elle sourit en le regardant partir mais son amusement s'effaça quand elle traversa la foule des nobles, des religieux et des gardes pour se diriger vers l'arrière du bateau.

Andréa Gritti et sa femme étaient installés sur un trône surmonté du dais rouge des grandes cérémonies. Des chandelles aussi grosses que le bras brûlaient dans les énormes bougeoirs dorés posés de chaque côté de leur siège. Un chevalet sur lequel reposait la toile de Laura recouverte d'un voile se tenait un peu plus loin.

Le doge prit la parole et, d'une voix solennelle, salua l'avènement d'un nouveau peintre talentueux à Venise. Les éloges qui suivirent et l'étonnement respectueux dont faisait preuve la noblesse assemblée firent rougir Laura d'embarras. Cet instant aurait dû être celui de son triomphe mais elle ne sentait qu'une tristesse accablée. Son destin débutait mais elle laissait Sandro derrière elle. Elle avait fait de son mieux pour lui inspirer un amour aussi fort que celui qu'elle éprouvait pour lui. Elle avait essayé, mais elle avait échoué. Jamais elle ne partagerait sa vie.

Un valet du doge se tenait devant le tableau prêt à le découvrir. De l'autre côté du navire, la voix de Florio s'éleva en crescendo dans les airs. Laura retint son souffle.

D'un geste large et dramatique, le valet souleva le voile.

Les spectateurs se figèrent.

Laura fixait la toile avec horreur. Alors que des cris de protestation indignés s'élevaient de la foule, elle étreignit ses mains et recula jusqu'à toucher la rambarde.

Tous faisaient comme elle. Le portrait de l'illustre *dogaressa* avait été sauvagement poignardé et lacéré.

La *dogaressa* appela vivement Laura à ses côtés.

— Avez-vous la moindre idée de ce que cela signifie ? lui demanda-t-elle.

Ses lèvres, sa langue, tout son corps étaient comme engourdis.

— Je vous jure que non.

— Les hommes d'Andréa vont tirer ça au clair, je vous le promets, lui répondit Benedetta Vendramin retournée par l'étonnement douloureux qui se lisait dans les yeux de l'artiste.

D'autres valets avaient déjà emporté le tableau vandalisé.

— Je suis désolée, Laura. Désormais, toutes vos œuvres seront sous constante surveillance.

Laura la remercia, s'inclina profondément puis se retira. Les festivités commencèrent. L'incident était presque oublié. Mais Laura était encore sous l'horreur du choc qu'elle venait de subir.

Malgré la brise légère et parfumée de ce soir de printemps, elle ne pouvait réprimer ses frissons. Magdalena avait détruit ce portrait

exactement comme les autres. Pourquoi ? Pourquoi cette haine secrète, cette violence acharnée ? Elles s'aimaient depuis leur plus tendre enfance.

En souvenir de l'amitié qu'elles avaient autrefois partagée, Laura décida de voir d'abord Magdalena, de lui parler et de découvrir ce qui l'avait poussée à cette destruction gratuite. Elle enviait peut-être l'accession de Laura à l'Académie. Elle ne supportait peut-être pas l'idée qu'elle eût pu avoir un amant. Quels que soient ses motifs, Laura ferait tout pour ramener Magdalena à la raison.

Elle releva le visage vers la brise. Sa robe de velours lui paraissait lourde et étouffante. Elle se souvint avec une profonde nostalgie des jours passés à la villa de Sandro. Elle s'était une fois habillée en paysanne et avait couru, les cheveux dans l'air frais de la rivière, se jeter dans les bras de Sandro.

Elle secoua la tête. Elle aurait voulu fuir mais il n'y avait aucun moyen d'échapper à la douleur à peine supportable qui l'envahissait, aucun moyen d'oublier le profond et terrible amour que Sandro avait rejeté.

Sur la proue, Florio entama une nouvelle chanson. Des murmures de plaisir agitèrent la foule. Sa voix avait la pureté et la légèreté de celle d'un ange.

— S'il y avait assez de place sur ce pont encombré, fit un homme en s'avancant vers elle, je vous demanderais de m'accorder cette danse, madame.

Laura essaya de lui rendre un sourire poli mais elle ne put que lui grimacer son refus. Avec ses dents jaunes et ses petits yeux rapprochés, l'homme n'avait rien d'un séducteur. Son manteau de velours était râpé aux ourlets. Otant son chapeau, il s'inclina devant elle.

— Je vous en prie, jeune fille, ne laissez pas cet incident regrettable gâcher votre soirée.

— Je ne pensais pas à cette peinture, répondit-elle doucement.

— Tant mieux. J'ai l'intention de m'amuser. J'étais au service du père d'Andréa il y a maintenant vingt ans. Quelle n'a pas été ma surprise de recevoir cette invitation et de retrouver plusieurs de mes anciens camarades !

Laura cessa de faire semblant de l'écouter et regarda la mer. De jeunes garçons dans de petites barques entouraient le navire et mendiaient quelques pièces aux nobles passagers. La voix de ténor de Florio atteignit sa plus haute note. L'odeur des torches brûlantes se mélangeait à celle de la brise marine ; bientôt, les feux d'artifice, les salves et les festivités commenceraient. La nuit n'était pas loin. Que faisait Sandro ? Elle l'imagina assis à son bureau, seul dans son palais

désert, les traits tirés, mettant de l'ordre dans ses papiers et uniquement préoccupé de son devoir. Il l'avait oubliée. Comment avait-elle pu imaginer qu'il abandonnerait sa vie si parfaitement réglée pour elle ?

Son cœur se serra. Elle n'entendrait jamais ses promesses d'amour et de fidélité. Les seuls vœux prononcés cette nuit seraient ceux de Venise à la mer.

Il pria pour arriver à temps. Sa tête le faisait atrocement souffrir et ses épaules hurlaient sous l'effort. Lorsqu'il s'était réveillé au pied de l'escalier, il n'avait pas perdu de temps à échafauder des plans. Il s'était précipité dans le premier bateau et avait ramé comme un fou. Il devait arriver à temps.

Le *Bucentaure* était posé sur l'horizon comme un diamant sur la voile dorée de la mer. Il était comble. La plus fine noblesse de Venise s'était disputé l'honneur d'être accueillie à bord. Au milieu des lumières, de la musique et des chants, aucun de ses passagers ne réalisait qu'il avait embarqué sur le navire de la mort.

Sandro se maudit de ne pas avoir découvert la vérité plus tôt.

Les ampoules qui s'étaient formées au creux de ses mains lui brûlaient à présent les paumes. Aussi insensible à la douleur qu'aux rayons du soleil couchant d'avril qui lui frappaient la nuque, il continua de ramer au même rythme. Il devait arriver à temps.

Le navire n'était plus qu'à une centaine de mètres. La fumée des torches le long du bastingage se répandait dans les airs. Son bateau heurta une gondole et tangua dangereusement. Tendue par l'effort, la fatigue, la peur et sa détermination, Sandro poursuivit sa course sans même répondre aux injures du gondolier.

Une question la tourmentait et s'abattait sur ses épaules comme la lanière intraitable du fouet : Pourquoi ? Pourquoi n'avait-il pas compris plus tôt ?

A chaque coup de rames, ce qui avait été un mystère se dévoilait un peu plus. Les invitations modifiées chez l'imprimeur donnaient des noms que le doge ne se souvenait pas d'avoir mentionnés. Ils signifiaient leur mort. Les derniers mots de l'assassin à l'hôpital. Il avait essayé de prévenir Sandro du complot destiné à faire sauter le navire pendant la cérémonie et enfin, la preuve qu'il n'avait eue que quelques heures plus tôt : le vol de poudre.

Avec l'avertissement qu'on avait glissé dans la gueule du lion, tout s'était brusquement mis en place. Il aurait dû deviner ce complot plus vite. Mais il avait eu l'esprit complètement brouillé par

son amour malheureux pour Laura et il avait été incapable de réfléchir clairement. Le coup qu'il avait reçu sur la tête lui avait peut-être remis les idées en place.

Il ne restait que cinquante mètres entre lui et le navire. Une seule pensée lui martelait les tempes : quelqu'un allait faire sauter le *Bucenîaure* et tous ses passagers.

Il se demanderait plus tard qui se cachait derrière ce plan aussi ingénieux que cynique et qui l'avait attaqué dans l'escalier. Il ne pouvait pour l'instant qu'espérer arriver à temps.

Des feux d'artifice et des salves éclataient ici et là. A chaque petite explosion, Sandro fermait les yeux et se recroquevillait. Une merveilleuse voix de ténor chantait une barcarolle.

Son petit bateau vint enfin se coller au grand navire. Il s'agrippa à l'une des grandes rames et, sans se soucier des cris de protestation du rameur, commença main à main à s'approcher. Mais la rame de derrière s'abattit sur lui et Je força à lâcher prise.

L'eau froide et salée lui remplit les yeux. Il sentit sa blessure le brûler mais refit rapidement surface, aspirant l'air à grands coups. Au plus grand plaisir des passagers des gondoles et des barques alentour, il agrippa une autre rame et recommença son opération. Il s'approcha enfin de la coque. D'un mouvement souple, il glissa sa botte dans l'encadrement doré où s'appuyait la rame, attrapa la rambarde et se redressa d'un élan pour atterrir enfin sur le pont.

Il fut accueilli par des regards scandalisés.

— Abandonnez le navire, hurla-t-il, il va sauter !

Personne ne réagit. Le doge et sa femme échangèrent un regard.

— Avez-vous complètement perdu la tête, monseigneur ? lui demanda Andréa.

Sandro cherchait désespérément Laura des yeux. Le crépuscule envahissait lentement la lagune. Une foule immense se pressait sur le pont. Il ne pouvait la voir.

— Le navire est bourré d'explosifs, expliqua-t-il brièvement, quittez-le avant qu'ils n'explosent.

— Des explosifs, monseigneur ? répondit le doge la voix teintée d'ironie. Où sont-ils ?

Sandro serra les dents et arpenta le pont. Ses bottes dégoulaient sur les planches.

— Je n'en suis pas sûr, je...

Mais il s'interrompit. Il n'avait pas de temps à perdre en argumentation inutile. Tous ces aristocrates vêtus de leurs plus beaux atours n'étaient pas prêts à se jeter à l'eau sur une simple intuition. Sa seule chance était de découvrir les explosifs et de les jeter par-dessus bord avant le moment fatal.

La fumée d'une torche imbibée de paraffine lui fit frémir les narines. Il se souvint de l'assassinat du fournisseur chargé des illuminations. Il en comprit tout à coup la raison : le ou les coupables avaient affecté un de leurs hommes à cette tâche.

— Les torches, cria-t-il en se jetant comme un fou sur la plus proche.

Il l'arracha de son support et plongea l'extrémité brûlante dans l'eau d'un baquet. De l'intérieur dépassait un morceau de corde. La base de la torche semblait faite en bois plein, mais elle était creuse et craqua sous la pression de ses doigts. Il la jeta et l'écrasa du talon de sa botte. En s'effritant, le bois libéra son contenu. Une pluie de poudre noire se répandit sur le pont.

Des murmures d'horreur s'élevèrent de la foule des passagers.

— Félicitations, monseigneur, intervint le doge. Maintenant que c'est terminé...

— Ce n'est pas fini, l'interrompt Sandro en se jetant sur la torche suivante et répétant la même opération.

Il lança un regard furieux par-dessus son épaule.

— Bon sang ! aidez-moi. Vous ne voyez pas qu'il y en a partout !

Les réactions, cette fois, ne se firent pas attendre. Tous les nobles ôtèrent leurs lourds manteaux et se précipitèrent vers le bastingage. Une à une, les torches furent ôtées de leurs supports et démantelées. Sandro désigna un groupe pour inspecter le pont inférieur.

Puis apercevant Laura à la proue du navire, il s'élança vers elle. En une seconde, ses superbes cheveux noirs tombant en cascade sur son dos, la finesse de son corps, l'éclat de sa peau ravivèrent ses souvenirs et la violence de l'amour qu'il éprouvait pour elle.

— Je veux que tu quittes immédiatement ce navire, lui ordonna-t-il sans préambule.

— Non.

Elle ôta une torche, tira sur la mèche du support et la poudre mortelle lui noircit les mains en tombant. A ses côtés, Florio se débattait avec une autre bombe.

Sandro serra les mâchoires.

— Ecoute-moi, Laura. Je vais t'aider à...

— Non, répéta Laura. Je n'ai aucune envie de partir, Sandro, et tu ne peux pas m'y obliger.

Il régnait autour d'eux un désordre indescriptible. Jamal qui était monté à bord aidait les passagers à venir à bout des flambeaux mortels. Il y en avait des centaines, comme il y avait des centaines de passagers à bord, dont la vie avait été entre les mains de Sandro.

Ils furent finalement tous éteints et le navire se trouva plongé dans l'obscurité pourpre du soleil couchant. Un léger soulagement coula comme un vin chaud dans les veines de Sandro jusqu'à ce que Laura l'agrippe violemment par le bras.

— Sandro, s'écria-t-elle d'une voix coupée, le doge !

A l'arrière, Andréa Gritti et son épouse étaient tranquillement

assis sous le dais rouge. A leurs côtés, les énormes bougies dans leurs chandeliers dorés s'étaient presque entièrement consumées.

— Non !

L'épouvante noua la gorge de Sandro. Sans réfléchir au danger qu'il courait, il s'élança vers la proue, bouscula les patriciens, les religieux et quiconque resté en travers de son passage.

Personne ne prit garde à ses cris d'alarme. Il arriva enfin près des dernières et des plus dangereuses des bombes. Jetant un rapide regard par-dessus son épaule, il vit que Jamal et Florio le suivaient.

Les flammes devenues faibles lançaient de petites lueurs qui brillaient au-dessus des bougeoirs.

Sandro arracha une coupe de vin des mains de quelqu'un et vida son contenu sur l'une d'elles. La flamme lança un petit sifflement de protestation mais continua à brûler calmement. Sandro lâcha un juron et s'empara à bras le corps du bougeoir transformé en bombe. L'image de son explosion et de son corps réduit en pièces lui fit fermer les yeux. Il n'avait pas le temps de s'interroger.

Le bougeoir résistait à ses efforts. La petite flamme lui envoyait des étincelles crépitantes dans les yeux. Derrière lui, il entendait Jamal et Florio souffler avec peine. En titubant sous son poids, ils tentaient désespérément de faire basculer l'autre par-dessus bord.

Il n'avait plus le temps. D'un moment à l'autre...

— Aidez-moi ! nom de Dieu, rugit-il d'une voix forte.

Le doge semblait pétrifié. Suffoquant sous une bouffée de fumée sulfureuse qui lui envahit les narines, Sandro renversa le bougeoir d'un violent coup de pied et le fit rouler vers la rambarde. L'odeur désagréable de la poudre brûlante lui piqua les yeux. A n'importe quel moment...

Le bougeoir arriva contre le rebord de bois, sembla s'arrêter puis bascula lentement par-dessus bord. Il explosa, dans un bruit assourdissant, au moment où il touchait l'eau. Une immense vague, créée par la déflagration, s'éleva dans les airs et s'abattit violemment sur le pont. Sandro, qui s'était avancé pour donner un dernier élan au chandelier, fut atteint de plein fouet et s'effondra sur les genoux. Le navire tangua comme s'il avait été pris dans un brusque ouragan puis, les premiers remous passés, roula doucement sur l'eau redevenue calme.

Les cris et les hurlements se turent et un silence de mort enveloppa le navire. Le cri d'un goéland isolé déchira l'air et libéra la tension qui figeait tous les passagers.

Les muscles raidis, les mains cuisantes et les jambes affaiblies par l'effort et le soulagement, Sandro s'agrippa au bastingage, rassembla ses forces et se releva. Il se retourna, leva les yeux et vit Laura qui se précipitait vers lui. Les jupes relevées pour aller plus vite,

bousculant les passagers sans remords, elle bondissait par-dessus les bancs et les cordages pour le rejoindre.

Personne ne parlait. Laura, plus belle qu'un matin de printemps, se jeta enfin dans les bras de Sandro. Sa toque dorée était rejetée en arrière et ses cheveux flottaient librement comme une cascade sombre éclairée par la lune.

Avec un cri de soulagement, Sandro referma son étreinte sur d'elle. Il plongea les mains dans ses cheveux et tourna son visage vers le sien.

— Laura, s'écria-t-il la voix presque coupée par l'émotion. J'aurais pu te perdre.

— Moi ? Oh ! mon amour, lui répondit Laura, c'est toi qui... j'aurais pu *te* perdre.

— Tu en aurais souffert ?

Elle lui prit le visage entre ses mains et plongea son regard dans le sien.

— Tu connais la réponse.

— Je suis venu te demander quelque chose.

Elle regarda la foule autour d'eux. Tous les observaient avec curiosité.

— Ici ? Maintenant ?

— Ne t'occupe pas d'eux.

Il enfouit ses mains plus profondément dans la soie douce et parfumée de ses cheveux.

— Veux-tu m'épouser, Laura ?

Il avait lâché ces mots d'une seule traite et il se lança à corps perdu, indifférent à la centaine de spectateurs qui assistaient stupéfaits à sa demande. Son nu était déjà exposé à l'Académie ; pourquoi ne pourrait-il pas en faire autant de son âme ?

— Sois ma femme, Laura. Je suis un vieux soldat, je n'ai plus vingt ans mais je jure de respecter ta carrière, de te laisser peindre...

— Oh ! tais-toi, Sandro.

Elle semblait irritée. Sandro sentit son cœur défaillir.

— Tu me dis tout sauf l'essentiel.

— Laura, si tu refuses, je...

— Tu m'aimes, n'est-ce pas ?

Elle éclata de rire devant son air ahuri.

— J'aurais dû le deviner ! Quand l'as-tu découvert, Sandro ? Et pourquoi ne me l'as-tu pas dit tout de suite ?

Il arrêta son flot de questions par un baiser long et passionné. Il avait le goût de l'eau salée qui l'avait aspergé et du désespoir qui avait failli l'emporter. Des dizaines de soupirs s'échappèrent des lèvres émues des femmes les plus proches. Il s'écarta enfin de Laura et lui adressa un sourire radieux.

— Peut-être, *carissima*, simplement parce que vous ne m'en avez pas laissé l'occasion.

Il recula d'un pas et s'agenouilla devant elle.

Des soupirs féminins encore plus nombreux s'élevèrent de la foule, on se pressait pour voir, mais Sandro ne voyait que Laura : sa robe trempée et, brillant aux dernières lueurs du jour, le nuage sombre de ses cheveux qui encadrait le visage adoré de la femme devant laquelle il déposait sa vie.

Il lui prit la main d'un geste solennel et porta ses doigts à ses lèvres.

— C'est vrai, Laura. Je t'aime.

Des murmures d'approbation accueillirent sa déclaration. Mais la seule réaction qu'il remarqua fut celle de Laura. Un pur bonheur illumina ses traits puis elle fondit en larmes.

Sandro se releva et passa doucement son bras autour d'elle.

— C'est tellement désastreux ? lui demanda-t-il dans un murmure à l'oreille.

— Non. Enfin, oui. Oh ! Sandro, je ne sais pas.

Elle prit son visage entre ses mains et posa sur lui ses yeux intenses aux reflets violets.

— J'ai tellement essayé de ne pas en exiger autant de toi. Mais je ne pouvais pas faire autrement. Je voulais tout de toi, Sandro. Je voulais que tu ne gardes rien, que tu me donnes tout.

Il embrassa une larme qui glissait sur sa joue.

— Je le ferai, Laura. Tu peux me croire.

Elle semblait à la fois si heureuse et incrédule, qu'il rit.

— Je te donnerai des enfants, si tu le veux. Je t'offrirai des journées paresseuses passées à l'ombre d'un olivier et de longues soirées d'hiver entre mes bras devant un feu de cheminée. Si tel

est ton désir, je tresserai des marguerites dans tes cheveux ou je danserai des nuits entières pour te plaire.

Elle lâcha un rire tremblant.

— Tu vas perdre tout ce qui t'est cher, Sandro. Ta richesse, ton statut au Conseil...

Il posa un doigt sur ses lèvres.

— Pour toi, je perdrais mon âme, Laura.

Il se sentait fou, ivre d'envies et de désirs inexplorés. Il aurait hurlé à la lune et commis tous les péchés qu'il avait ignorés jusqu'à présent.

— Ce qui importe, lui dit-elle, c'est de savoir si tu pourras supporter cet avenir.

— Mon amour, lui répondit-il en se penchant vers elle pour l'embrasser, nous ferions mieux de nous marier avant le lever du jour.

Il l'embrassa encore et, lorsque leurs lèvres s'unirent, il sentit

son amour grandir encore et l'envahir. Il avait pris la meilleure décision. Elle se serra contre lui. Ses lèvres étaient douces, offertes et pleines de promesses. Rien d'autre n'avait d'importance.

Dans le lointain, ils entendirent la musique reprendre et s'élever dans les airs une merveilleuse voix de ténor. C'était Florio qui honorait un amour si puissant et sincère que Sandro l'avait clamé devant tous. Laura s'éloigna et le regarda presque avec timidité.

Sandro lui sourit. Son bonheur était si intense qu'il sentait sa jeunesse renaître. Les gens se remirent à parler, rire et chanter et le navire reprit son animation insouciance.

— C'est un jour de fête que personne n'oubliera.

Le cœur prêt à exploser, Laura joignit son rire à celui de Sandro. Du coin des yeux, elle vit le doge leur faire signe. Sandro s'approcha du siège somptueux. Andréa Gritti et sa femme se levèrent tous les deux, l'honorant d'une distinction dont très peu pouvaient se vanter.

— Monseigneur, fit le doge, je ne sais comment vous exprimer ma gratitude.

— L'urgence est passée, répondit Sandro imperturbable, mais nous devons encore trouver le coupable.

— Et vous le trouverez, intervint Benedetta Vendramin. Nous avons entière confiance en vous, Sandro.

Le doge fit venir Jamal et Florio devant lui. A Jamal, il offrit un somptueux rubis orné de pierres précieuses qu'il décrocha de la chaîne qu'il portait autour du cou. Jamal accepta le médaillon avec une profonde révérence. A Florio, la *dogaressa* offrit une broche de saphir. Elle l'agrafa à sa robe de velours et l'embrassa sur la joue.

— Daniele aurait été fier de vous aujourd'hui.

Florio avala péniblement sa salive.

— J'aurais aimé pouvoir le sauver lui aussi.

Gritti se frotta la barbe en regardant Sandro.

— Pour votre récompense...

— Je n'en mérite aucune, Sire, je n'ai fait que mon devoir.

Sandro s'inclina, embrassa la joue de Laura puis se dirigea vers le pont des rameurs pour s'assurer que tout danger était écarté.

Laura se tenait maladroitement devant le doge et sa femme. Elle leur fit une révérence et fut autorisée à partir. Elle fit quelques pas en arrière. La cacophonie de la musique et des feux d'artifices qui venaient de commencer lui martelait les oreilles. Lorsqu'elle se retourna, elle fut stupéfaite de découvrir Magdalena.

Elle ouvrit la bouche pour saluer son amie mais aucun mot ne sortit. Elle venait de découvrir horrifiée ce que Magdalena tenait entre ses mains.

Deux stylets de verre.

Magdalena se ramassa dans une position d'attaque, la bosse de

son dos était encore exagérée par cette attitude. Ses yeux brillaient avec plus d'éclat que ses armes. Elle semblait ne pas voir Laura. Son regard fixe était rivé sur le doge.

— Magdalena ! s'écria Laura, mais sa voix n'était qu'un murmure horrifié.

Personne ne l'entendit comme personne ne remarqua l'étrange silhouette vêtue de noir qui se précipitait sur Andréa Gritti.

Sans réfléchir, Laura se jeta sur Magdalena. Le verre lança un éclair et un aiguillon douloureux écorcha le dos du poignet de Laura. Jamal, alerté par le bruit du stylet se brisant sur le pont, se posta devant Laura et le doge.

— Gardes ! s'écria quelqu'un.

Des bruits de pas martelèrent les planches et les soldats encerclèrent la meurtrière. Laura regardait Magdalena - son amie de toujours - avec une douleur horrifiée. Les gardes se rapprochaient lentement, avec précaution. Elle tenait la seconde dague de verre entre ses mains. Son visage pâle était complètement fermé. D'une main calme, elle releva lentement le stylet et le pointa sur sa poitrine.

— Non ! hurla Laura en bousculant Jamal pour surgir à côté de Magdalena.

Mais il était trop tard. La pointe mortelle avait pénétré la robe et transpercé la chair. Ses yeux roulèrent en arrière et Magdalena s'effondra sur le pont.

Laura s'écroula à son tour et prit la tête de son amie sur ses genoux. Le sang se répandait de la blessure et imbibait le tissu noir. La guimpe et la coiffe de religieuse avaient glissé dans sa chute et les cheveux fins de Magdalena faisaient une auréole autour de son visage.

— Magdalena, murmura Laura à travers ses larmes, pourquoi ?

— C'est... fini. Je n'ai jamais voulu te faire de mal... Je t'ai toujours aimée... toujours...

— Alors pourquoi, Magdalena ?

Laura sentait son corps s'alourdir et s'affaïsser entre ses bras.

— Je t'en prie, je dois savoir.

— Je devais le tuer... lui.

— Andréa Gritti ?

Magdalena cligna faiblement des yeux.

— Mon... père.

Laura entendit à peine les murmures incrédules et atterrés. Elle sentit la présence de Sandro derrière elle mais son attention était concentrée sur son amie. Un son étrange s'échappa de ses lèvres et elle lâcha son dernier soupir.

Elle s'accrocha à la stupeur provoquée par le choc de cette nouvelle parce que c'était la seule chose qui lui permit de ne pas succomber à une crise de larmes hystérique. Elle releva lentement un

regard horrifié vers le doge.

— C'est vrai ? Vous avez eu un enfant de sœur Célestina ?

— Célestina ?

Des larmes de désespoir coulaient sur son visage et disparaissaient dans sa barbe.

— Ce doit être vrai.

Benedetta enfonça son visage dans ses mains.

— Il y a des années de cela, nous étions... *inamo-rati*, avant qu'elle ne prenne le voile. Je le jure devant Dieu, jamais je n'ai su qu'elle attendait un enfant.

Sandro étendit doucement le corps sans vie sur les planches et releva Laura. Il l'entoura de ses bras et elle posa sa tête contre lui.

— Comment aurais-je pu le savoir ?

Gritti posa un regard de tristesse, de regret et de pitié sur le corps déformé de son enfant.

— Je n'étais que condottiere. Vous devez vous en souvenir, Sandro, vous combattiez à mes côtés. J'ai passé des mois loin de Venise, nous nous sommes battus à Chypre, à Corfou, à Ravenne. Elle ne m'a jamais rien dit. Mais pourquoi vouloir ma mort après toutes ces années ?

— C'est ce que j'ai l'intention de découvrir, fit Sandro.

Un prêtre se pencha sur le corps et lui ferma les yeux.

— C'est fini, murmura Florio, déchiré.

— Oui, fit Laura en écho et en tournant ses yeux humides vers Sandro. C'est fini.

Elle frissonna.

— Il reste encore une chose, ajouta-t-elle pourtant dans un soupir douloureux. Il faut prévenir Célestina.

Ils se marièrent tard dans la nuit, dans une petite chapelle de l'église San Rocco au cours d'une sobre cérémonie. Sandro avait usé de son influence pour publier les bans et rédiger tous les documents officiels nécessaires et personne n'avait osé se dresser contre sa volonté.

Une joie calme et profonde l'envahit au moment où ils échangèrent leurs promesses et il lui glissa au doigt un anneau orné de saphirs lumineux, un des plus anciens bijoux de la famille Cavalli. Quand elle lui offrit tendrement ses lèvres, sa nouvelle, merveilleuse et jeune épouse rayonnait d'amour et de bonheur.

Titien, Aretino, Jamal et Yasmine les attendaient au dehors. Leurs rires, leurs cris de joie et leurs bruyantes félicitations répandirent un baume chaleureux sur un événement obscurci par la tragédie.

Sur les marches de l'église, Aretino donna une bonne claque sur le dos de Titien.

— Je n'ai pas vu de spectacle aussi impressionnant depuis le sac de Rome.

— Et tu ne risques pas d'en revoir avant longtemps, Dieu merci, répondit Titien en se mettant hors de portée des mains de son ami.

Pietro Aretino contempla le jeune couple d'un air songeur.

— Etes-vous sûrs de ne pas vouloir que je commence à l'écrire tout de suite ? Une telle intensité dramatique ! Le Prince de la Nuit ouvrant son cœur sur le pont d'un navire devant l'assemblée de tous les princes de Venise...

— Non, le coupa Sandro en tâchant de masquer son sourire.

Yasmine prit Laura entre ses bras.

— Nous partons pour Alger à la première marée, lui dit-elle.

Laura la regarda en refoulant ses larmes.

— Je savais que vous partiez, mais j'espérais que ça ne serait pas si tôt.

— Il est temps pour nous de retrouver les nôtres, lui répondit Yasmine d'une voix émue en se retournant vers Jamal. N'est-ce pas ?

Il acquiesça avec solennité. Malgré l'incertitude qui se lisait dans ses yeux, il se tenait droit et fier, libéré du poids de ce qu'il avait longtemps considéré comme une tare honteuse.

Sandro prit les mains de son vieil ami.

— J'ai pensé à Guido Lombardo pour te remplacer.

Jamal raffermi son étreinte puis ils se serrèrent dans les bras avant de se séparer. Laura regarda leurs quatre témoins s'éloigner. Elle

était adossée contre Sandro et il avait resserré ses bras autour d'elle. Il n'y aurait pas de festin de noces, pas de festivités qui dureraient plusieurs jours pour célébrer leur union. Ils n'avaient besoin d'aucun discours ni d'aucun toast interminable pour assurer

leur amour. Un enlacement simple et paisible suffisait à leur bonheur.

— Quel jour de joie et de chagrin, murmura Sandro dans ses cheveux.

— Oui.

Elle se retourna pour le regarder et posa ses paumes contre son torse.

— J'ai quelque chose à faire avant de rentrer.

— Célestina ? lui demanda-t-il doucement.

— Oui. Magdalena a peut-être commis des actes atroces, mais c'est sa mère, et sa mort doit lui être une horrible souffrance.

— Je t'accompagne.

— Non. Elle préférera que je sois seule. Elle n'a jamais été très à l'aise avec les hommes. Maintenant, nous savons pourquoi.

— Si tu crois que c'est mieux... J'ai deux ou trois choses à régler au bureau.

Elle frissonna en sachant qu'il devait vérifier les rapports des enquêteurs et compléter les détails sordides et froids de la mort d'une jeune femme.

— Très bien, fit-elle, je t'attendrai au couvent.

Il traversa la place et se dirigea vers le palais

ducal. Quelques pas plus loin, il se retourna et lui sourit.

— Peut-on savoir ce qui vous procure tant de joie, monseigneur ?

— Je pensais... que nous allions partager le même lit pour le reste de nos vies, je ne me souviens pas d'avoir eu de perspective qui m'ait autant réjoui.

La chambre de Célestina reposait dans l'ombre. Des odeurs chimiques flottaient dans un air épais. Laura s'arrêta sur le seuil. Elle avait dû persuader les nonnes de la laisser passer. Célestina avait insisté pour ne recevoir aucun visiteur.

Une ombre tremblante était assise devant la petite fenêtre.

— Sœur Célestina ?

Avançant avec précaution entre les tables de travail chargées de désordre, Laura vint s'agenouiller devant la mère de son amie.

— Laura.

Célestina lui saisit les mains et les serra avec une telle force qu'elle lui fit mal.

— Je savais que tu viendrais.

— Comment aurais-je pu ne pas venir ? Magdalena était mon amie.

— Et mon enfant.

— Elle est auprès de Dieu à présent.

— Je sais. Mon enfant n'était pas méchant.

— Non.

Laura se mordit les lèvres.

— Était-ce la démence, ma sœur ?

— Mon enfant n'était pas déséquilibré.

Célestina parlait d'une voix saccadée mais sûre d'elle.

— Seulement... impatient.

— Je ne comprends pas, ma sœur.

— Magdalena brûlait de voir la justice rendue. Lorsque le plan a échoué, elle a décidé de prendre les choses en mains.

— Le plan ?

La confusion lui embrouillait brusquement l'esprit.

— Vous étiez au courant de ce plan, ma sœur ?

Célestina se leva, redressa Laura et appuya fortement sur ses épaules pour la faire asseoir sur une chaise de bois inconfortable.

— On m'a dit que tu avais été blessée, fit-elle fermement.

— Ce n'est rien. Le verre ne s'est pas cassé, le poison ne m'a pas touché.

— Laisse-moi tout de même te faire un bandage.

Laura resta silencieuse pendant que Célestina cherchait à tâtons une pierre à feu pour allumer une petite lampe de verre. Si Célestina trouvait quelque réconfort à soigner une blessure aussi infime, Laura la laisserait faire.

La mèche s'enflamma et une odeur de suif s'ajouta à toutes celles qui régnaient déjà dans la pièce. Alors que Célestina levait la lampe, Laura posa les yeux sur une serviette de cuir qui traînait sous la table. Sur le rabat, le sceau officiel du doge se détachait en lettres brillantes. C'était la sacoche que Daniele Moro transportait avec lui avant d'être assassiné. Celle que Florio avait décrite.

Un frisson glacé remonta lentement l'épine dorsale de Laura.

— Voyons cette petite coupure..., fit Célestina en se tournant vers elle.

Elle tenait entre ses mains un couteau à la lame aussi tranchante qu'un rasoir.

Seul dans son bureau, Sandro travaillait à la lumière d'une chandelle. Il ne ressentait pas la satisfaction habituelle qu'il éprouvait toujours au dénouement d'une affaire. Malgré les événements de la soirée, il savait que celle-ci n'était pas parfaitement élucidée. Trois hommes étaient morts et une jeune femme déséquilibrée s'était

suicidée. Le doge de Venise avait failli être réduit en poussière.

Seule, la perspective d'une agréable nuit de noces le protégeait du désespoir.

Il repassa un à un tous les faits et tâcha pour la centième fois de leur donner un sens. Magdalena avait tué et mutilé trois hommes dans le but de truffer le *Bucentaure* d'explosifs.

Oui, mais pourquoi ? Pourquoi se venger du père qu'elle haïssait en exterminant un bateau entier d'innocents ? Pourquoi ne pas s'en prendre seulement au doge ?

Il savait à présent que Magdalena était à l'origine des avertissements qu'il avait reçus par la gueule du lion. Les deux concernaient Laura. Mais pourquoi Magdalena aurait-elle envoyé des *bravi* contre Laura si elle ne voulait lui faire aucun mal ? Pourquoi aurait-elle prévenu Sandro de ce qui allait se passer à bord du *Bucentaure* si c'était pour le frapper ensuite et faire échouer ses propres plans ? C'était tout le mystère, le dérèglement d'un esprit détraqué. Magdalena avait emporté ses secrets dans l'autre monde.

Un bruit de pas tira Sandro de sa rêverie. Il leva des yeux interrogateurs vers son visiteur.

— Docteur Marino ?

Sandro se leva pour accueillir le médecin légiste. Carlo Marino s'inclina. Il semblait très agité et curieusement hésitant.

— Monseigneur... c'est à propos du corps...

— De cette jeune femme, Magdalena ?

— Il y a quelque chose... je crois que vous devriez savoir. Elle... Enfin voilà, ça n'était pas une femme.

Les yeux de Sandro s'arrondirent de stupeur.

— Mon cher Marino, je crois que vous devriez vous expliquer.

— Magdalena est née de sexe masculin. Au vu du cadavre, je dirais qu'une castration a été opérée à la naissance.

Une pointe d'horreur glaciale s'enfonça dans l'échine de Sandro.

— Vous voulez dire que...

— Magdalena a été élevée et a grandi comme une fille. La, heu... la castration explique la finesse de sa peau et de ses muscles.

— Vous dites qu'elle a été réalisée dès la naissance ?

— Oui, ou très peu de temps après.

Sandro sentit son sang se figer dans ses veines. Magdalena n'avait pas agi *seul* mais en concertation avec sa mère.

Célestina qui, en ce moment même, se trouvait avec Laura.

Le loquet de la porte se rabattit avec un cliquetis sinistre et la serrure vibra comme l'annonce de la mort. Célestina empocha la clé et se tourna calmement vers Laura.

— C'est pour ne pas être dérangée, lui expliqua-t-elle. Je sais

que tu as beaucoup de questions à me poser.

Muette de peur, Laura ne quittait pas des yeux la lame effilée que Célestina tenait entre ses mains.

— C'est vous qui étiez derrière le complot, vous qui avez tout organisé. Mais pourquoi tenir le doge pour responsable si vous ne lui avez jamais parlé de Magdalena ?

— Sa négligence aurait pu lui être pardonnée mais il y avait autre chose.

— Son visage s'est assombri en parlant de votre amour.

Célestina relâcherait peut-être son attention. Si Laura gagnait du temps, Sandro s'inquiéterait de l'attendre et enverrait quelqu'un la chercher.

— Avant de savoir que je portais l'enfant d'Andréa, commença Célestina, il était parti en campagne. Une escarmouche concernant les salins du Pape, si je me rappelle bien. J'ai donc été voir son père. Je savais que c'était un homme puissant mais je n'avais aucune idée de la cruauté dont il pouvait faire preuve.

— La cruauté ? Il ne vous a offert aucun soutien, aucune aide ?

Célestina grimaça.

— Il me fit répondre qu'il me rencontrerait à bord de son navire, sur la rivière Brenta. J'y suis allée confiante. Il n'était pas là, mais ses laquais, oui. Ils étaient trente et un.

— Oh ! Seigneur, non ! fit Laura en portant ses mains à sa gorge.

— Oui. Les *Trentuno*. Mon châtiment pour avoir aimé son fils. Ils étaient tous là, tous, tous ceux qui m'ont violée cette nuit-là.

— Où ? lui demanda Laura. Où étaient-ils ?

— Sur le *Bucentaure*. J'y ai veillé.

Laura commençait à comprendre. Célestina avait modifié la liste des dignitaires sur les invitations. Elle s'était assurée que chacun de ses tortionnaires recevrait sa carte.

— Je les aurais tués un à un mais c'était trop risqué. J'aurais été prise avant d'avoir fini.

— Je comprends. Mais c'est vous qui avez tué les autres ?

— Oui.

— Et qui les avez... mutilés.

— Comme tous les hommes devraient l'être. Même Gaspari, ce jeune imprimeur. Il ne faisait pas partie de mes agresseurs mais il aura quand même subi ma vengeance. Penses-y, Laura. Trente et un hommes et une jeune fille enceinte. La difformité de mon enfant est le résultat de la souffrance et du supplice que j'ai endurés cette nuit-là.

La pitié envahit Laura. Mieux que quiconque, elle connaissait ces sentiments de terreur, d'impuissance, d'humiliation et de haine.

— Mais pourquoi avoir envoyé des *bravi* contre moi ? Je n'ai rien à voir avec toute cette histoire.

— Tu ne voulais pas te servir des potions et des crèmes de beauté que je te préparais.

Une nausée lui monta à la gorge.

— Elles étaient empoisonnées ?

— Oui.

— Pourquoi, Célestina ? Vous étiez comme une mère pour moi !

— Tu n'aurais pas laissé faire les événements.

Il m'a fallu des années pour mettre ce plan au point et je ne pouvais pas te laisser te dresser en travers de mon chemin. Tu ne cessais pas de poser des questions, de fouiner et de raconter des histoires à Sandro Cavalli. Et puis...

Elle soupira et ses yeux s'assombrirent.

— Il y avait Magdalena.

— Et alors ?

— Magdalena était amoureuse de toi.

— Ca n'était que l'amitié de deux amies, Célestina...

Laura s'interrompt en réalisant que la nonne ne l'écoutait pas.

— Un si beau bébé, marmonnait-elle en caressant la lame du couteau d'un pouce distrait. A la naissance, il n'y avait aucun signe de malformation. Ah ! il était comme un ange tombé du ciel pour adoucir mes souffrances.

— Il ?

Célestina acquiesça d'un air rêveur.

— Mon fils. Mais je ne voulais pas d'un fils. C'était une fille que j'attendais, alors je me suis arrangée.

Laura fixa le couteau, songea aux autres victimes et comprit brutalement la vérité. Elle était horrifiée. Magdalena avait été mutilée, sa vie avait été atrocement gâchée et cela par sa propre mère.

— Oui, il t'aimait, murmurait la nonne. Je l'avais débarrassé de sa virilité mais je ne pouvais pas lui extirper du cœur les sentiments qu'il éprouvait pour toi.

Laura se souvint des toiles lacérées. Ce n'était pas un acte dicté par une jalousie féminine mais celui d'un amour frustré, incompris, ignoré.

— Célestina, fit Laura doucement, je dois partir.

Le regard rêveur s'envola.

— Mon but n'est pas atteint. Je suis désolée. Je ne peux pas te permettre de te dresser en travers de mon chemin.

Elle brandit la lame et fixa Laura d'un regard égaré.

Sandro courait comme un fou. Ses pas précipités résonnaient dans les rues et les passages de Venise. Sa vie durant, il avait aimé sa

ville et son éclatante splendeur. Ce soir, la Sérénissime n'était plus qu'un endroit sinistre. Un endroit qui avait abrité la folie d'une femme. Une femme qui allait tuer son amour.

Laura était peut-être déjà morte. A cette idée, Sandro accéléra encore le pas. Non, c'était impossible. Impossible. Il arriverait à temps. Devant le couvent, il ouvrit brusquement la porte et surgit dans le jardin où il terrorisa quelques sœurs qui se hâtaient vers leurs prières nocturnes. Quelques voix indignées s'élevèrent en signe de protestation mais il les ignore et grimpa les marches quatre à quatre. Il traversa le cloître plongé dans l'obscurité et se précipita sur la porte de Célestina. Il attrapa la poignée mais savait déjà qu'elle ne répondrait pas à sa pression. Un bruit de verre brisé suivi des échos d'une lutte lui parvinrent aux oreilles.

— Laura ! hurla-t-il.

— Je suis là, lui répondit une voix paniquée. Aide-moi !

Sandro se rua violemment contre l'épais panneau de bois. Il se blessa mais la porte ne céda pas.

Sans attendre, il se précipita alors de l'autre côté du bâtiment et s'écorcha les doigts jusqu'au sang sur la pierre dure sans pouvoir l'escalader. En désespoir de cause, il grimpa sur le toit incliné au-dessus de l'atelier de Célestina et se pencha au risque de s'écraser sur le sol. La fenêtre était trop loin.

Il n'avait pas le choix.

Il ferma les yeux, s'allongea, agrippa le bord du toit, serra son menton contre sa poitrine et bascula pieds par-dessus tête.

Il atterrit dans un bruit d'os brisés sur le sol de la chambre. Des morceaux de verre avaient pénétré ses épaules. Il se releva, insensible à la douleur. Laura était acculée contre le mur, Célestina penchée sur elle. Une lame acérée était pointée sur son cœur.

— Non ! hurla-t-il en sautant par-dessus une table encombrée.

Une lampe vacilla puis tomba sur le sol. Il ne chercha même pas à l'attraper. La flamme vint lécher le pied d'une chaise. Sa main se referma sur le poignet de la nonne. Sous l'emprise de Sandro, Célestina lâcha son couteau alors qu'un composé sulfureux s'enflammait et que des étincelles jaillissaient dans tous les sens.

Célestina dégagea sa main d'un geste brusque et tituba en arrière. Sandro se tourna vers Laura et la prit entre ses bras.

— Ça va, le rassura-t-elle.

Elle releva les yeux.

— Célestina, non ! hurla-t-elle en se raidissant.

Sandro tourna la tête pour voir la nonne s'emparer d'un petit flacon et le porter à ses lèvres. Des flammes léchaient déjà l'ourlet de son habit et s'élevaient autour d'elle. Elle leva la fiole vers eux dans un dernier salut et avala le contenu.

— Laissez-moi, leur dit-elle d'une voix extraordinairement calme.

Elle était maintenant enveloppée de flammes et de fumée. Elle rejeta le flacon qui vint rouler aux pieds de Sandro.

— Tout est fini.

D'une main tremblante, Sandro ramassa la fiole à ses pieds. Ce qu'elle avait avalé aurait suffi à tuer un bœuf.

Une semaine plus tard, Laura souriait nerveusement à son mari en lui murmurant encore son amour.

Sandro lui serra les mains mais ne lâcha pas la grande estrade des yeux. Tout le Conseil était réuni et la pièce majestueuse était pleine des plus grands dignitaires de la cour, d'ambassadeurs et d'amis.

Laura s'avança en tenant le bras de son mari et en songeant à leur nuit de noces. Ce n'était que la veille qu'ils avaient enfin partagé ce moment magique. Sandro l'avait prise entre ses bras et lui avait fait l'amour avec une telle tendresse qu'elle en avait pleuré.

Elle avait l'impression d'avoir toujours été à ses côtés. Pourtant, malgré sa force, la sincérité de son engagement, la fierté et le bonheur qui illuminaient son regard, elle craignait l'audience de Sandro devant le doge. L'invitation qu'il avait reçue avait la tournure inquiétante d'un ordre. Laura n'avait malheureusement aucun doute. Aujourd'hui, Sandro allait tout perdre. Et son amour, aussi fort qu'il fût, ne pourrait le protéger du désaveu d'Andréa Gritti. En réponse à l'offense d'avoir épousé une roturière, Sandro serait déchu de son rang et de sa fonction.

Tout ce qui lui resterait serait sa femme.

Sa fille, Adriana, capta le regard de Laura et lui adressa un sourire d'encouragement. Laura aurait espéré montrer autant d'optimisme que la fille de Sandro. Mais elle ne pouvait s'empêcher de penser qu'un jour, il lui reprocherait d'avoir causé sa perte.

La distance jusqu'au trône lui parut interminable. Ils passèrent devant les courtisanes de la Signora della Rubia. Portia et Fiammetta, plongées dans leurs mouchoirs de dentelle, essuyaient leurs larmes. Florio lui adressa un clin d'œil. Guido Lombardi et les *zaffi* de Sandro soulevèrent leurs chapeaux en s'inclinant légèrement. Les ambassadeurs et les princes les regardaient avec un intérêt non dissimulé. Lorsqu'ils atteignirent enfin l'estrade, ils s'inclinèrent respectueusement devant le doge.

— J'ai lu votre rapport, monseigneur, fit Andréa.

Sandro acquiesça.

— Une histoire tragique.

— Je jure n'avoir jamais su ce que mon père fit subir à cette

pauvre femme.

Sa voix s'altéra.

— Lorsque je suis revenu de guerre, on m'a dit qu'elle avait pris le voile et ne voulait pas me voir. J'ai doté le couvent d'une offrande généreuse mais n'ai jamais été autorisé à rencontrer Célestina.

Il s'éclaircit la gorge et sa voix se raffermir.

— Je veux que vous sachiez que pour leur crime contre une innocente jeune femme, les trente et un responsables ont été bannis. J'ai, de plus, saisi leurs biens et créé un fond pour la protection des courtisanes et prostituées de Venise. Je sais que c'est insuffisant et que le châtement intervient vingt ans après le crime odieux. Mais c'est tout ce que je peux faire.

— Je comprends, Votre Altesse, répondit Sandro en s'inclinant.

Laura pouvait sentir la raideur de ses muscles.

— Maintenant, à vous, monseigneur, poursuivit le doge, et à cette alliance inhabituelle que vous avez contractée. Oui, je sais qu'il s'agit d'un amour sincère, c'est en tout cas ce que vous avez déclaré devant tous.

De petits rires s'échappèrent de l'assemblée et Sandro rougit violemment.

— J'ai, semble-t-il, renoncé à toute dignité et pudeur. Mais je ne me lasserai jamais de le dire, déclara-t-il alors qu'il refermait la main sur celle de Laura, j'aime ma femme.

— La loi nous oblige à vous déchoir de vos titres, monseigneur. Ces alliances indignes sont condamnées par la République et aucune entorse ne peut être faite à la loi.

Laura se raidit à son tour. Que pouvait ressentir Sandro au moment de renoncer à tout ce qu'il avait été, au moment de renier toute son existence ?

Ne me hais pas Sandro. Je t'en prie, ne me hais pas.

— Dans cette bataille entre amour et honneur, je sors vainqueur, poursuivit Sandro imperturbable.

— En effet, vous l'êtes. Et plus encore que vous ne le croyez, monseigneur, accorda le doge d'une voix légère. Sachez, en effet, que Laura n'est pas une simple roturière. Son courage et ses actes de bravoure l'ont anoblie et je la proclame ici même et devant tous Citoyenne d'honneur de la République de Venise.

Des hoquets de surprise secouèrent la salle. Puis de tous les rangs s'élevèrent des vivats enthousiastes.

Le visage rayonnant de stupeur, Sandro se pencha vers Laura et l'embrassa au milieu des hourras et des applaudissements.

Aretino joua des coudes à travers la foule.

— Parfait, *superbossio*, cette fois, c'est votre dernière chance.

Que diriez-vous d'un poème épique intitulé *Le Prince de la Nuit* ?

Sandro éclata de rire.

— Si tu veux, l'ami, mais personne n'y croira !

Il sourit à Laura et l'arracha à la foule pour l'entraîner vers leur univers de bonheur et de félicité. Les clameurs autour d'eux s'estompèrent.

— Comme il est facile de rire à la vie quand tu es là, *carissima*.

Laura sentit son cœur se gonfler et éclater de joie. Sa gorge se noua et pour la première fois de sa vie, l'émotion l'empêcha de parler. Mais ça n'avait aucune importance, ils auraient de longs étés dorés sur la Brenta et des plaisirs sans fin à Venise où elle pourrait lui murmurer tous les serments dont son cœur débordait. Ils avaient traversé ensemble le royaume sombre de la mort mais l'aube s'était enfin levée et leur amour naissant pouvait s'épanouir dans la splendeur d'une paix retrouvée.